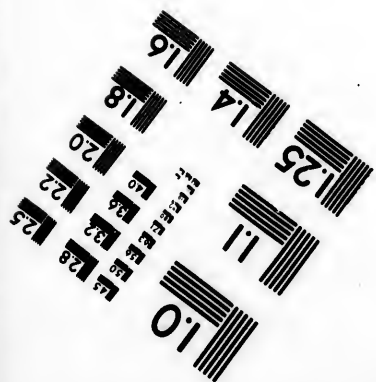
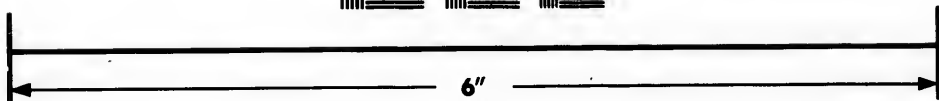
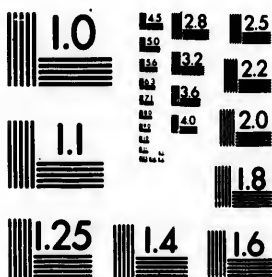


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

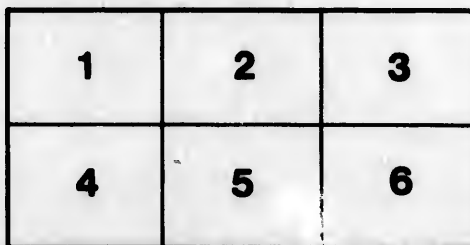
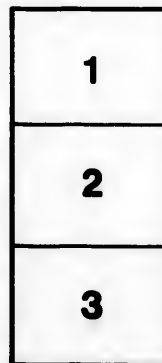
University of British Columbia Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

University of British Columbia Library

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

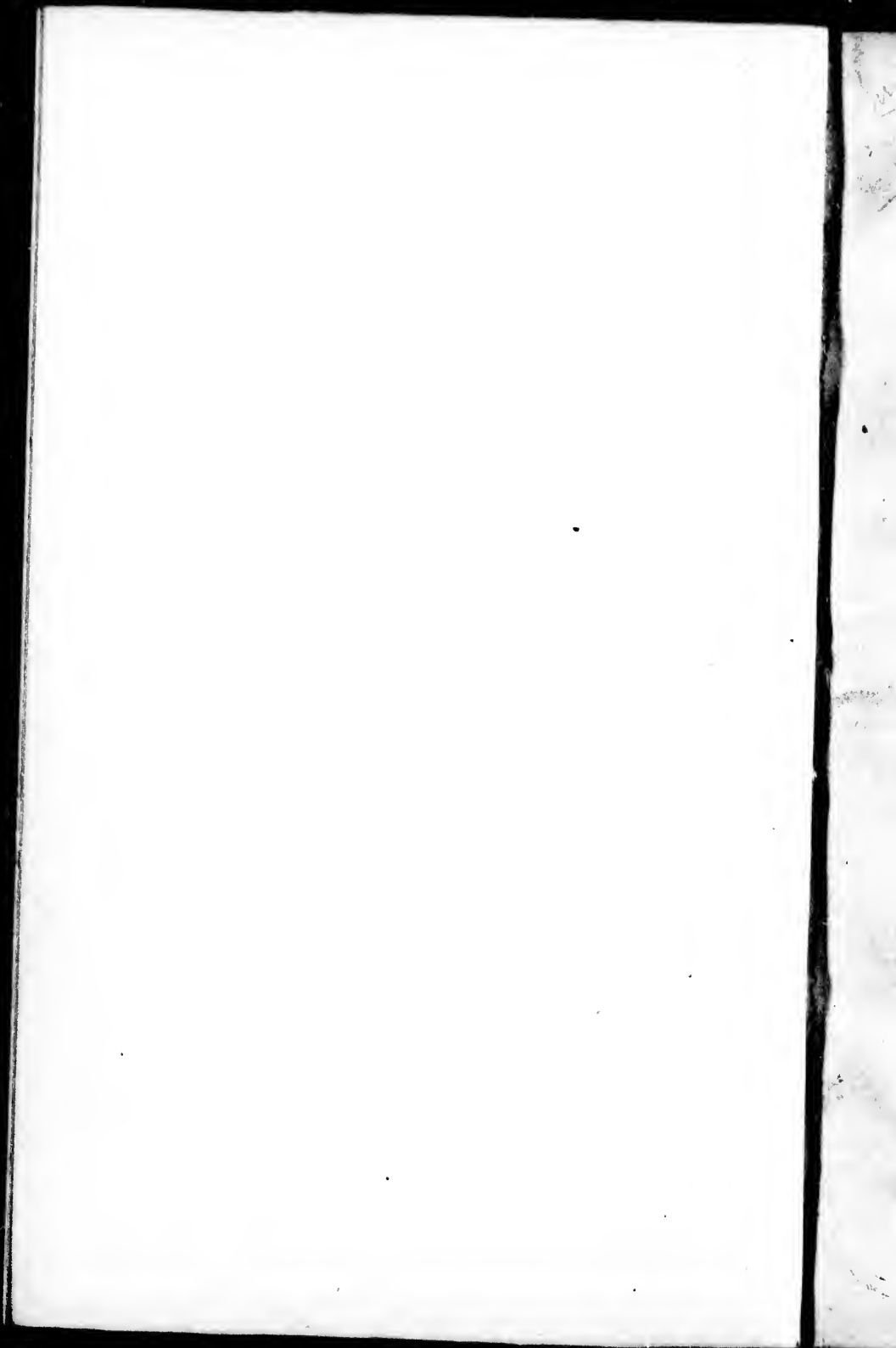
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à



XRR

**LES CALIFORNIES,
L'ORÉDON
ET L'AMÉRIQUE RUSSE.**

**PAR M. FERDINAND DENIS,
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.**

1849

151,383
HR
F5804.1
D36

Il y
sur cet
reputat
la territ
graphes
ont le
ance, u
peut-être
portance
on, plu
partie d
alors qu
liques. C
mette p
moins fa
captait d
conséque
est une
des nouv
loi que n
narration
du bel é
de la bai
vage des
née à tar
ne nous
point de
haute C
les parol
leurs mé
la guerr
pays ser
avantage
pour la

AVERTISSEMENT.

Il y a quelques mois seulement, à l'époque où fut commencé notre travail sur cette partie de l'Amérique, la haute Californie n'avait en réalité d'autre réputation que celle qui s'attachait aux efforts des anciens missionnaires, et le territoire contesté, mais désert, de l'Oregon n'occupait guère que les géographes : tout à coup une découverte inattendue faite dans le lit d'un fleuve, dont le nom était encore plus obscur que celui de la contrée où il prend naissance, une appréciation politique plus judicieuse de ces régions, qui vont peut-être voir changer à leur profit le siège du commerce avec la Chine, l'importance elle-même que les États-Unis ont attachée à leur nouvelle possession, plusieurs circonstances réunies en un mot ont contribué à donner à cette partie du Nouveau Monde une célébrité qu'un voyageur avait osé lui prédire alors que l'on ignorait le prodigieux accroissement de ses richesses métalliques. On comprendra sans peine que si l'histoire de ces régions, longtemps muette pour l'Europe, a pris spontanément un intérêt inattendu, il n'en a pas moins fallu mettre beaucoup de circonspection dans la manière dont on acceptait des faits qui tenaient du merveilleux, et plus de réserve encore dans les conséquences qu'on pouvait en déduire. Avant tout, cette grande Collection est une œuvre sérieuse, et nous ne prétendons pas accepter sans garantie des nouvelles qu'il eût fallu combattre. Il est résulté nécessairement de cette loi que nous nous imposions à nous-même, moins d'homogénéité dans la narration. Le Rio del Sacramento, par exemple, n'a été décrit qu'à propos du bel établissement de la Bodega, possédé par les Russes dans le voisinage de la baie de San-Francisco, et il n'a pu être définitivement question du lavage des sables aurifères de ce fleuve que dans l'appendice, la sanction donnée à tant de récits extraordinaires par le message du président James Polk ne nous étant parvenue que dans ces derniers temps. Mais, nous ne craignons point de le dire, quelque riches que puissent être les sables aurifères de la haute Californie, et en supposant même qu'il n'y ait nulle exagération dans les paroles de l'honorable M. Mason, qui a affirmé qu'on y trouvera des valeurs métalliques suffisantes pour payer quarante fois les frais nécessités par la guerre avec le Mexique, l'opulence durable que doit acquérir ce beau pays sera due, selon nous, dans l'avenir à une autre cause ; elle sera due aux avantages signalés naguère par un voyageur dont on a pu voir se réaliser pour la plupart les prévisions. Il n'y a pas cinq ans, M. Duflot de Mofras

s'exprimait ainsi : « La haute Californie dans son ensemble est admirablement propre à une colonisation, dont le plan est d'ailleurs pour ainsi dire tracé par les vingt-deux missions et les six pueblos échelonnés sur la surface du sol, et qui pourront devenir le noyau d'autant de villes parfaitement situées et à la portée de tous les ports. Cette province présente les plus grandes facilités pour l'élevage des bestiaux, la culture des céréales et la plantation de vignes; elle pourrait contenir vingt millions d'habitants : malgré les déprédations de tout genre, elle possède encore près de quatre cent mille têtes de bêtes à cornes, et ses ports sont un point de relâche forcée pour les navires allant de la Chine et de l'Asie aux côtes occidentales de l'Amérique.

Il n'est pas douteux que du moment où une population intelligente et laborieuse s'y établirait, ce pays parviendrait à occuper un rang élevé dans l'échelle commerciale; il formerait l'entrepôt où les côtes du grand Océan enverraient leurs produits, et fournirait la plus grande partie de leur subsistance en grains à la côte nord-ouest, au Mexique, à l'Amérique centrale, à l'équateur, au Pérou, à la côte nord de l'Asie, et à plusieurs groupes de la Polynésie.... »

Non-seulement une population intelligente et laborieuse accourt de toutes parts dans la Californie; mais une partie de cette population devra, refluer dans la région moins favorisée qui l'avoisine, et exploiter enfin au point de vue agricole des terres fertiles, qui n'ont fourni jusqu'à ce jour au commerce que des pelleteries. En présence de ces changements prodigieux, il faut bien répéter avec James Polk que le peuple des États-Unis est aujourd'hui le peuple le plus favorisé de la terre.

Un
dix-se
range
vouée
phiqu
ndiqu
inerti
Terra
subst
l'on ig
l'abrè
manière
tour
prolon
naires
delà d
sur ce
fantast
pait to
ber plu
les im
Kunth
gation
Mofran
doute
l'époq
désert
résoud
ore t
de bon
Sur la
Phil
ractère
inexpl
La V
diffère
les mé
itique
les ré
géogra
core à
tion c
à remp

LES CALIFORNIES,

PAR M. FERDINAND DENIS.

est admirablement
pour ainsi dire tracé
sur la surface de
parfaitement située
les plus grandes faci
et la plantation de
: malgré les dépré
tre cent mille tête
forcée pour les ma

es de l'Amérique.
n intelligente et la
un rang élevé dans
es du grand Océan
partie de leur sub
à l'Amérique cen
à plusieurs groupe

ne accourt de toute
ation devra, reflue
r enfin au point de
e jour au commerce
ligieux, il faut bien
est aujourd'hui l

Un des génies les plus éminents du dix-septième siècle, Bacon, n'hésite pas à ranger la Californie parmi ces régions vouées à toutes les hypothèses géographiques et que l'on croyait suffisamment indiquées sur la carte lorsqu'on avait inscrit leur nom avec la légende fatale : *Terra incognita*; heureux de ne pas substituer une erreur aux faits réels que l'on ignorait. En effet si dès l'année 1601 l'abréviateur d'Ortelius traçait d'une manière à peu près satisfaisante le contour du golfe de la Californie, et s'il prolongeait d'après des données imaginaires les côtes du nouveau monde au delà de la mer Vermeille, il inscrivait sur ce vaste espace le nom d'un royaume fantastique, et l'empire de *Quivira* occupait toute la région destinée à représenter plus tard la haute Californie. Après les immenses travaux des Viscaïno, des Kunth, des Venégas; après les investigations scientifiques des Greenhow, des Mofras, des Fremont, il est permis sans doute de le supposer, nous touchons à l'époque où la géographie de ce vaste désert ne laissera plus de problèmes à résoudre; mais nous ne pouvons pas encore trop sourire de la naïveté pleine de bonne foi des vieux cosmographes. Sur la carte de Mitchell, publiée en 1846 à Philadelphie, on lit encore en gros caractères et sur un vaste espace : *terres inexplorées*.

La Vieille et la Nouvelle Californie, si différentes d'aspect, ont suivi longtemps les mêmes destinées : un événement politique dont on ne saurait encore prévoir les résultats vient de les séparer. La géographie continuera longtemps encore à réunir dans une même description ces deux régions appelées désormais à remplir des rôles bien divers. Avant

d'esquisser leur histoire politique et religieuse, nous allons essayer de les faire connaître, quoique d'une manière sommaire, au point de vue géographique.

Les deux pays réunis formaient naguère encore une des principales divisions de la république mexicaine; c'est une vaste région qui s'étend le long des rives de l'Océan Pacifique, depuis les 22° 31' de latitude jusqu'aux 42° nord, formant ainsi une étendue de quatorze cent vingt milles. On la divisait tout récemment encore en deux provinces, dont nous allons faire connaître les doubles dénominations (1).

VIEILLE OU BASSE CALIFORNIE (2).

Cette contrée forme une étroite péninsule se déployant parallèlement avec le continent; elle est bornée à l'ouest par l'Océan Pacifique, à l'est par le golfe de Californie, qui prend aussi le nom de mer Vermeille: son étendue est d'environ sept cent vingt milles, sur une largeur moyenne de cinquante milles. Elle présente une surface de 30,000 milles carrés.

(1) Ces évaluations sont empruntées au travail géographique qui a été publié par M. Augustus Mitchell en 1846, à Philadelphie. Nous n'avons pu nous procurer la Carte donnée à New-York, par J. Disturnell, en 1847. On peut consulter également la belle Carte de M. de Mofras.

(2) Nous aurions voulu donner ici l'étymologie positive du nom que porte la Californie; mais nous avons rencontré tant d'opinions diverses émises à ce sujet, et quelques-unes sont si peu admissibles, que force nous a été de dire avec M. Greenhow : « Elles n'ont pas même le mérite d'être ingénieuses. » Le savant Warden reproduit l'une des moins déraisonnables, et semble l'adopter. Les premiers Espagnols qui arrivèrent dans cette région, surpris, dit-on, des chaleurs extraordinaires dont ils avaient à souffrir, l'appelèrent *Calida fornax* ou fournaise ardente. Miguél de Venégas voit dans le mot Californie une appellation indienne défigurée. Quoi que l'on puisse dire, cette dénomination ne s'étendait du temps de Cortez qu'à une seule baie,

ASPECT DU GOLFE; CLIMAT;
PRODUCTIONS.

En employant une image sensible pour tous ceux qui ont quelques notions géographiques, un voyageur moderne (1) a fait comprendre quelle était la forme approximative du golfe de Californie. La configuration de la mer Adriatique, dit-il, donne une idée assez exacte de la mer de Cortès.

Mais cet écrivain, qui peint quelquefois avec enthousiasme les splendeurs de la végétation dans une autre partie des Californies, nous trace avec son exactitude ordinaire un tableau désolé des bords de cette mer intérieure. « Les deux côtés de la mer Vermeille, nous dit M. Duflot de Mofras, courent parallèlement vers le nord-ouest; elles sont très-basses et remplies de marais salants peuplés de caïmans, de reptiles et d'insectes. L'aspect général du pays est horrible; l'imagination ne saurait rien concevoir de plus nu, de plus désolé. Il y a manque complet d'eau et de végétation; on ne voit que des mangliers et quelques arbustes épineux, tels que les cactus, les magueys et quelques acacias (le *cactus opuntia*, l'*agave americana* et le *mimosa gummifera*). Il est très-rare de rencontrer au bord de la mer des oranges et des palmiers. Il faut aller à plusieurs lieues dans l'intérieur pour trouver de la terre végétale. Le rivage est formé par du sable et des terrains calcaires impropres à la culture. A l'entrée du golfe, sur la côte orientale, on aperçoit au loin les sommets de la *sierra madre*, qui sépare les provinces de Jalisco, Sinaloa et Sonora, et celles du nouveau Mexique, Chihuahua et Durango. La côte de la Vieille Californie présente sans interruption une suite de pics déchirés, d'origine volcanique et dépouillés de toute végétation. Cette chaîne de montagnes, qui vient du nord, se dirige dans toute la longueur de la presqu'île, vers le sud, et s'abaisse graduellement en arrivant au cap San-Lucas (2). »

Si ce pays stérile offre un aspect trop

(1) M. Duflot de Mofras, t. I, p. 202.

(2) Le même, *Exploration du territoire de l'Oregon, des Californies et de la mer Vermeille*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°, atlas.

rarement interrompu par des effets de paysages qui en tempèrent la sévérité, rien n'égale la pureté de son ciel et la limpidité de l'atmosphère. Quelque beau qu'il soit néanmoins, le climat de cette région est extrêmement chaud; le thermomètre s'élève jusqu'à 38° centigrades, et ce n'est guère qu'en arrivant au 30° de latitude que le froid commence à se faire sentir. Dans la basse Californie proprement dite l'été est la saison des pluies, et ce pays, ordinairement désolé par la sécheresse, voit se former alors des orages violents, accompagnés de trombes d'eau, auxquels succèdent des coups de vent terribles. En d'autres circonstances un phénomène fort étrange a lieu dans ces parages, et il a surpris les voyageurs sans qu'ils le pussent expliquer. Souvent par un temps d'une sérénité parfaite, alors que nul nuage ne voile l'azur du ciel, la pluie tombe. Plusieurs voyageurs, notamment M. Duflot de Mofras, ont été témoins de ce fait et le rappellent dans leurs relations. Un autre phénomène, d'un caractère plus merveilleux encore, anime les nuits sur ces rives de l'océan Pacifique. A des époques indéterminées, des étoiles filantes innombrables sillonnent l'obscurité du ciel de leurs traits lumineux. Telle est la multiplicité de ces luciers scintillants, tel est l'éclat continu de ces gracieux météores qu'on les désigne dans le pays sous le nom de *pluie d'étoiles*. L'illustre Humboldt fut jadis témoin de ce phénomène en parcourant l'extrémité de la Nouvelle-Espagne, et il le décrit avec cette justesse d'expression, avec ce sentiment poétique, qui, sans rien enlever à l'exactitude des détails exigée par la science, sait faire comprendre en quelques traits les grands effets de la nature.

Mais après avoir embrassé d'un coup d'œil ces généralités qui regardent plus particulièrement la Vieille Californie, nous allons examiner rapidement l'ensemble de ses productions; puis nous passerons aux régions que fertilissent de grands fleuves, et qui par cela même offrent pour l'avenir un intérêt que les anciennes missions ne sauraient désormais réclamer.

Ainsi que l'a fait observer un voyageur moderne plusieurs fois cité, la

font
form
pays
mer
aussi
née
La m
cérus
cote
rista
ons
erre
excell
trouv
tre é
Molej
mes, e
prunt
elles
pieds,
ces pla
tal de
tasse,
quelqu
nomen
Mal
manqu
certain
présen
pour
donner
les cac
senten
Des ar
nent é
tre qui
exploit
cultés
des pin
analog
verniss
ment
présen
arbre
Palo
donné
duran
fois s
par le
Des
fruiti
tés da
des q

(1)
rapidé

pu par des effets de l'empèrent la sévérité, de son ciel et la lumière. Quelque beaux, le climat de cette ment chaud; le thermomètre qu'à 38° centigrades, n'en arrivant au 30° froid commence à dans la basse Californie l'été est la saison pays, ordinairement presse, voit se former violents, accompagnés de l'eau, auxquels succèdent vents terribles. En ces un phénomène dans ces parages, et rageurs sans qu'ils le souvent par un temps vite, alors que nul sur du ciel, la pluie rageurs, notamment is, ont été témoins lent dans leurs relations, d'un caractère encore, anime les de l'océan Pacifique. minées, des étoiles sillonnent l'obscurité traits lumineux. cité de ces lieux éclat continu de ces on les désigne dans de pluie d'étoiles. fut jadis témoin de courant l'extrémité gne, et il le décrit expression, avec ce ul, sans rien enlever détails exigée par comprendre en grands effets de la embrassé d'un coup ui regardent plus Vieille Californie, rapidement l'ennetions; puis nous que fertilissent de par cela même off-ant intérêt que les sauraient désor-

constitution géologique de la basse Californie a trop d'affinité avec celle du pays de Sonora (1) pour ne pas renfermer quelques gisements de métaux. Aussi suppose-t-on que la montagne située près de Molejé renferme de l'or. La même localité fournit une sorte de céruse ou blanc de plomb natif, le sulfate de cuivre s'y présente en petits cristaux; mais ce qui est plus précieux sans doute, on peut s'y procurer des terres de construction d'une qualité excellente, et selon Clavigero on y a trouvé des marbres. Le plâtre s'y montre également; il se présente près de Molejé en plaques stratifiées et diaphanes, et M. de Mofras, à qui nous empruntons ces détails, dit que comme elles sont longues de quatre et cinq pieds, les missionnaires se servaient de ces plaques en guise de vitraux. Le cristal de roche, le soufre, le nitrate de potasse, le sel de soude, complètent, à quelques omissions près, cette rapide nomenclature.

Malgré son extrême aridité et le manque absolu de cours d'eau ayant une certaine étendue, le sol de la Californie présente une flore encore assez variée pour que nous ne tentions pas d'en donner ici même un simple aperçu; les cactus, les plantes épineuses y présentent surtout leurs formes austères. Des arbres de grande dimension y viennent également; mais on ne les rencontre qu'au sein des montagnes, et leur exploitation présente d'immenses difficultés. Des chênes, des illex, des lièges, des pins, le bois de fer d'une qualité analogue à celui du Brésil, l'ébénier, le vernis copal, l'arbre à goudron, forment ces forêts inexplorées et jusqu'à présent presque inutiles. Il est aussi un arbre d'une funeste célébrité, c'est le *Palo de la flecha*, dont le suc empoisonné remplace dans ces contrées le *curare* de l'Orénoque, et rend quelquefois si redoutables les blessures faites par les Indiens.

Depuis bien des années les arbres fruitiers de l'Europe ont été transportés dans cette région; ils y réussissent dès qu'une irrigation suffisante peut être

pratiquée, et la vigne y vient avec assez de vigueur pour y donner des vins d'une qualité excellente. Il en est de même des céréales: le blé y rend en certaines localités jusqu'à soixante pour un. Le maïs prospère dans les deux Californies comme il prospère dans les autres contrées américaines. A ces végétaux si précieux des zones tempérées il faut joindre le manioc, la canne à sucre, l'indigo, le tabac, et nombre de plantes propres à la teinture.

La zoologie de cette portion de l'Amérique est incontestablement plus bornée que celle des régions arrosées par de nombreux courants d'eau; nous ferons observer néanmoins qu'un des caractères saillants de l'histoire naturelle dans ces contrées est surtout l'extrême variété de la conchyliologie. Les premiers explorateurs eux-mêmes furent frappés de la richesse, de l'éclat chatoyant, de l'intensité des couleurs répandues sur les beaux coquillages de la Californie. Un grave historien nous a peint la même surprise éprouvée par Viscaino à l'aspect d'une rive couverte de ces merveilleuses productions. « Durant son second voyage, dit-il, il arriva sur une plage couverte de coquilles si belles et si resplendissantes que, quoiqu'elles fussent à demi enterrées dans le sable, le soleil venant à les frapper de ses rayons, ladite plage semblait être un ciel étoilé. » Les huîtres perlières de la Californie acquièrent bientôt une grande célébrité dans le Mexique, et furent même pendant longtemps l'unique objet qui attirât dans ces régions sauvages.

NOUVELLE OU HAUTE CALIFORNIE.

Cette région s'étend depuis l'océan Pacifique jusqu'aux monts Anahuac, et depuis les 42° de latitude nord jusqu'à l'origine du golfe de Californie. Au nord, il est borné par l'Orégon, au sud par la Vieille Californie et la province de Sonora; son étendue du nord au sud est d'environ sept cents milles, et de l'est à l'ouest de six cents à huit cents milles: on estime sa surface à une étendue approximative de 420,000 milles carrés. Ainsi que nous le disions tout à l'heure, la géographie de l'intérieur est à peine connue: la région, entre autres, traversée par le Rio Colo-

(1) Nous donnons plus haut une description rapide de cette province mexicaine.

observer un voyageur fois cité, la

rado est encore au pouvoir des nations indiennes, et n'a pu être complètement explorée, malgré les immenses travaux de l'intrépide colonel Fremont. Ce grand bassin intérieur, si peu visité, a environ dix-huit cents milles d'étendue, et l'on a la certitude qu'il renferme de vastes espaces sablonneux, manquant d'eau absolument, tandis que d'autres parties sont merveilleusement arrosées et essentiellement propres à l'élevage des bestiaux.

FLEUVES DU GOLFE DE CALIFORNIE.

— Le fleuve le plus considérable qui vienne se jeter dans la mer Vermelle est désigné sous un nom qui indique assez quelle est la teinte de ses eaux ; divers auteurs ont même prétendu que les terres rougeâtres qu'il tient en dissolution étaient pour quelque chose dans la dénomination que l'on avait imposée jadis à la mer de Cortès (1) ; on lui donne le nom de *Rio Colorado* d'Occident pour le distinguer d'un autre fleuve, qui porte le même nom dans des régions peu éloignées : né dans les montagnes Rocheuses, vers le 41° de latitude, il n'a pas moins de trois cents lieues de cours. M. Augustus Mitchell, dans sa carte si détaillée, prolonge même cette étendue. Le Colorado peut avoir deux lieues de largeur à son embouchure. Si ce fleuve arrose des terres fertiles, il traverse aussi des déserts sablonneux et stériles bien peu connus encore. Le premier navigateur qui eut la gloire de l'explorer fut Hernando Alarcon, lors de son expédition combinée avec celle de Coronado (2). Dès l'année 1540, aidé par les Indiens sauvages qu'il rencontra sur ces bords, et qui voulurent bien tirer à la cordelle les embarcations espagnoles, Alarcon put remonter assez avant le cours du fleuve. Il fut ainsi même de fournir les renseignements les plus curieux sur le territoire qu'il

parcourt : dès l'origine, il établit aussi, comme cela n'est devenu que trop certain, combien ses eaux ont peu de profondeur. Le Colorado se jette à la mer par les 32° de latitude nord environ, et son entrée est difficile (1).

La rivière *Verte* et la *Grande rivière* sont ses tributaires les plus considérables dans la partie supérieure : l'une et l'autre elles prennent leur source dans les États-Unis : la première aux pieds du Fremont, la seconde à la base ouest de Longo Peak ; sa branche la plus éloignée et la plus large, le Gila, est une rivière considérable. Elle s'unit au Colorado huit lieues au-dessus de son embouchure. Selon M. Mitchell, auquel nous empruntons plusieurs de ces détails géographiques, le Sacramento et le San-Joaquin ont environ, l'un quatre cents, l'autre trois cents milles de cours, et avant de se jeter dans la baie de San-Francisco ils arrosent la belle vallée qui se déploie entre la Sierra-Nevada et la chaîne de montagnes qui borde la côte. Le *Tulé* ou le lac des Jones, voisins des sources du San-Joaquin, et le lac de la Montagne, découvert durant ces dernières années par le colonel Fremont, doivent être aussi mentionnés. La rivière que l'on désigne sous le nom de Buenaventura va se jeter dans la mer à Monterey. Les autres cours d'eau qui existent le long de l'océan Pacifique peuvent être considérés comme offrant peu d'importance ; quelquefois même ils finissent par être à sec, et ils n'offrent aucune ressource pour la navigation. Ces rives néanmoins sont couvertes d'une végétation splendide, surtout aux alentours de la baie magnifique où se jettent le Sacramento et le San-Joaquin. La zoologie de ces contrées est bien plus variée, plus abondante en espèces, que celle des pays arides occupés par les anciennes missions. Pour faire saisir d'un seul trait cette exubérance de la nature animale, nous aurons recours à un voyageur qui a fait naguère le récit de ses observations dans la baie de San-Francisco. Il est sans doute peu de régions où la nature ait répandu tant d'êtres

(1) Un voyageur récent ne partage pas cette opinion, et donne une autre cause à la dénomination de cet immense bassin. « On voit à la surface de la mer une quantité très-considérable de chevrettes et de petits crabes, naturellement rouges ou plutôt vermeils ; et c'est probablement là ce qui a fait donner le nom de mer Vermelle au golfe de Californie ; car l'eau elle-même n'est pas colorée, et quant au fond, il est de couleur verdâtre. » (Dortet de Tessan, *Voyage de la Venus*, t. X.)

(2) *Voy.* les documents publiés par M. Ternaux-Compans.

(1) *Voy.* Duflot de Mofras ; *voy.* également la carte publiée en 1846 par M. Augustus Mitchell.

aim
es e
réell
faire
la cô
envir
auto
balei
loup
et u
très-
à les
de to
mou
gueu
l'air
grand
appre
conn
savoi
de les
suivr
men
suite
ciaux
ges de
Thou
LA
consc
Mitch
des d
jour,
explo
Calif
trouv
est le
prob
mille
existe
qu'il
plus
tah,
tion
rable
jette
ne le
trait
plus
lacs
gos
cart
corr

gine, il établit aussi, devenu que trop cer-
eaux ont peu de pro-
ado se jette à la mer
de nord environ, et
elle (1).

et la Grande rivière
les plus considérables
rière : l'une et l'autre
leur source dans les
nière aux pieds du
de à la base ouest de
nche la plus éloignée
Gila, est une rivière
s'unit au Colorado
de son embouchure.
auquel nous em-
de ces détails géo-
ramento et le San-
n, l'un quatre cents
milles de cours, et
ans la baie de San-
nt la belle vallée qui
Sierra-Nevada et la
uite de cette notice et aux travaux spé-
iaux qui ont été publiés dans les voya-
ges de Beechey, de Mofras et de du Petit-
Thouars.

ras; voy. également
46 par M. Augustus

animés. « La quantité d'animaux de tou-
les espèces qui habitent ces parages est
réellement étonnante, dit-il. Ayant été
faire une station sur une roche séparée de
la côte par un bassin de trois encablures
environ, nous voyions en même temps
autour de nous dans la mer une petite
baleine ou souffleur, des troupeaux de
loutres marines, un troupeau de marsouins
et une quantité de poissons d'espèces
très-variées. Sur les roches, de manière
à les couvrir entièrement, des coquillages
de toutes espèces, et entre autres des
moules énormes (15 centim. de long-
ueur); à terre un troupeau de cerfs; en
l'air quatre à cinq vols d'oiseaux d'espè-
ces différentes. La fuite et les cris d'un
grand nombre de ces animaux à notre
approche prouvaient cependant qu'ils
connaissaient déjà assez l'homme pour
savoir que c'est là un ennemi redoutable
de leur espèce (1). » Nous ne ferons pas
suivre ce tableau animé d'une aride no-
menclature; mais nous renverrons à la
suite de cette notice et aux travaux spé-
ciaux qui ont été publiés dans les voya-
ges de Beechey, de Mofras et de du Petit-
Thouars.

LACS. — Ce sera encore le récent et
conscientieux travail de M. Augustus
Mitchell auquel nous emprunterons
des détails bien peu connus jusqu'à ce
jour, et qui sont le résultat de récentes
explorations. De tous les lacs de la haute
Californie, le grand lac salé qui se
trouve situé vers l'extrémité nord-est
est le plus considérable; il n'a pas moins
probablement de deux cent quatre-vingt
milles de circuit, et on ignore encore s'il
existe un point où il perd ses eaux; ce
qu'il y a de certain c'est qu'elles sont
plus salées que celles de l'Océan. L'*U-
tah*, qui emprunte son nom à une na-
tion indienne, est bien moins considé-
rable; mais ses eaux sont douces, et il se
jette dans le précédent par le sud. Nous
ne le voyons mentionné ni dans le savant
traité de Balbi ni dans des géographes
plus récents. Selon M. Mitchell, ces deux
lacs sont sans aucun doute le Timpano-
gos et le Buenaventura des anciennes
cartes espagnoles; mais ils ont été tracés
correctement pour la première fois par

le capitaine Fremont (aujourd'hui co-
lonel) sur la carte qui accompagne son
dernier *Voyage*. Des lacs vaseux et une
montagne qui affecte la forme régulière
d'une pyramide ont été découverts ré-
cemment par ce voyageur, et se trou-
vent au centre de la chaîne que forme
la sierra Nevada. De la surface du lac
s'élève un rocher remarquable « pres-
que aussi régulier dans sa forme que
« les célèbres pyramides de l'Égypte; il
« s'élève à une hauteur de six cents pieds,
« et il est visible à plusieurs milles de
« distance; c'est de lui que le lac a reçu
« le nom qu'il porte aujourd'hui. »

OROGRAPHIE. — Les principales
montagnes de la haute Californie sont,
d'après l'auteur que nous venons de citer,
la sierra d'Anahuac, la sierra de los
Mimbres et la Sierra Madre; elles occu-
pent la frontière de l'est, forment une
chaîne continue et font partie du vaste
système des montagnes Rocheuses; ce-
sont elles qui séparent les eaux du Co-
lorado de celles du Rio grande del Norte.
La rivière de l'Ours et les monts de
Wahsatch ont été récemment explorés
par M. Fremont: ils sont tous les
deux à une hauteur considérable, et for-
ment les limites est du grand bassin in-
térieur. La sierra Nevada et la chaîne de
la côte courent presque parallèlement
au rivage: la première, à une distance
de l'Océan Pacifique qui varie de cent à
deux cents milles; la seconde, en ne s'é-
loignant guère des côtes que de quarante
à soixante milles. Les vallées qui s'ou-
vrent entre ces montagnes, continue
M. Augustus Mitchell, forment les parties
les plus belles de la Californie... La
sierra Nevada, ou la chaîne Neigeuse, est
considérée par le colonel Fremont comme
étant d'une élévation plus considérable
que les montagnes Rocheuses; la neige
les couvre en tout temps. « Le passage
par lequel cet intrépide officier traversa
la sierra s'élevait de neuf mille trois
cent trente-huit pieds au-dessus du ni-
veau de la mer. » Selon le même voya-
geur, d'autres pics du même système
s'élevaient de plusieurs milliers de pieds
plus haut. Ces détails géographiques da-
tent déjà de deux ou trois ans; il est
probable que, quant à ce point, les derniè-
res observations de M. Fremont amène-
ront sur les cartes des changements dont

(1) Dortet de Tesson, *Voyage de la Vénus*,
t. X.

la science géographique fera son profit. Dans tous les cas, ces intrépides explorations nous feront connaître d'une manière plus précise cette race indienne, qui n'existe plus à l'état sauvage dans la basse Californie, mais qui anime encore les vastes campagnes que le génie agricole du citoyen des États-Unis va désormais fertiliser. A l'époque de la découverte cette race malheureuse peuplait toutes les rives du golfe, et par sa barbarie, par ses usages empreints d'un caractère vraiment dépravé, forniait déjà un contraste sensible avec les nations à demi civilisées du pays de Sonora. Nous allons faire voir par quelle suite de travaux, par quelle série d'expéditions, ces races furent jadis soumises ou repoussées dans l'intérieur.

**PREMIÈRES EXPLORATIONS MARITIMES
TENDANT À DÉCOUVRIR LA CALI-
FORNIE; EXPÉDITION DE CORTÈZ.**

Charles-Quint, dont la vive intelligence avait si bien deviné ce que pourrait produire de changement dans le monde la section de l'Isthme de Panama (1); Charles-Quint fut cause en réalité des grandes explorations qui amenèrent la découverte de la Californie. Préoccupé de la recherche d'un détroit sur les côtes de la Nouvelle-Espagne par lequel on pût se rendre à ces régions que le vulgaire désignait sous le nom d'Iles aux Épicés, il enjoignit dès 1523 à Cortez de chercher cette route importante. Le bruit s'était répandu en effet qu'un passage existait d'une mer à l'autre, et l'expédition de Christophe de Olid n'eut pour but que la solution de ce grand problème. Álvaro Saavedra suivit les traces de ce navigateur quatre ans plus tard, mais sans amener plus de résultats, et ce fut peut-être l'inutilité de ces explorations maritimes, jointe aux espérances données jadis par lui-même à l'empereur, qui engagea Cortez à envoyer des troupes vers la mer du Sud, en prenant sur sa propre fortune les frais considérables nécessités par une pareille entreprise. Disons-le bien ici, une sorte d'El-Dorado, une terre fantastique désignée sous le nom de Collima, fut le but primitif vers lequel

(1) Antonio Galvão, *Tratado dos descobrimentos*.

conquérant du Mexique prétendit d'abord diriger une expédition. Dans les rapports qui lui étaient soumis il était aussi vaguement question d'une île habitée par des Amazones, région plus favorisée que toutes celles qu'on avait découvertes, où l'or et les perles promettaient de tels dédommagements en échange des fatigues qu'allaient endurer les conquistadores, qu'on n'eut pas besoin d'ébruiter longtemps ce nouveau projet pour réunir une troupe d'hommes intrépides. Le voyage de Diego Hurtado de Mendoza n'eut pas en réalité d'autre but, et ce parent de Cortez, guidé par de telles chimères, partit d'Acapulco pour explorer la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne vers l'année 1532. Nous n'insisterons pas sur cette expédition infructueuse, qui fit connaître le port de Culiacan. Hurtado de Mendoza périt en continuant son voyage. Le vainqueur persévérant du Mexique n'était pas de ceux qu'un échec décourage. En 1533 il fit sortir une nouvelle expédition du port de Tehuantepec, et les deux hommes qu'il choisit pour la diriger lui offraient des garanties que ne présentait peut-être pas celui qu'on attendait vainement depuis plusieurs mois : l'un, Diego Becerra de Mendoza, s'entoura des lumières de deux marins habiles; l'autre, Hernando de Grijalva, avait déjà fait ses preuves; mais il ne faut pas le confondre, comme on l'a fait souvent, avec Juan de Grijalva (1), auquel on devait les premières notions positives que l'on eût obtenues sur le Yucatan. La nuit même qui suivit leur départ les deux navigateurs furent séparés par le gros temps; il leur fut impossible de se rejoindre et de continuer ensemble un voyage dont le marquis del Valle se promettait de si grands résultats. Grijalva fit des découvertes géographiques offrant une réelle importance; elles peuvent même le faire considérer comme le premier explorateur de ces mers inconnues; il revint heureusement à Tehuantepec. Diego Be-

(1) Disons en passant que la *Biographie universelle* elle-même se tait sur l'époque à laquelle mourut ce navigateur : Jean de Grijalva périt en 1527, au Nicaragua, assassiné par les Indiens. Sa mort précéda donc de trois ans la découverte de la Californie. Voy. Oviedo, *Publications de M. Ternaux-Companis*.

ue prétendit d'a-
édiction. Dans les
nt soumis il était
tion d'une île ha-
s, région plus fa-
elles qu'on avait
et les perles pro-
mangements en
allaient endurer
on n'eut pas be-
mps ce nouveau
troupe d'hommes
le Diego Hurtado
en réalité d'autre
Cortez, guidé par de
d'Acapulco pour
mentale de la Nou-
année 1532. Nous
ette expédition in-
naître le port de
fendoça périt en
. Le vainqueur
e n'était pas de
rage. En 1533 il
xpédition du port
s deux hommes
iger lui offraient
esentait peut-être
ait vainement de-
n, Diego Becerra
des lumières de
autre, Hernando
ait ses preuves :
ndre, comme on
de Grijalva (1),
nières notions
obtenues sur le
qui suivit leur
eurs furent sé-
; il leur fut im-
de continuer
t le marquis del
si grands résul-
écouvertes géo-
réelle impor-
me le faire con-
ier explorateur
il revint heu-
ec. Diego Be-

corta succomba assassiné par les siens. Ceux qui s'étaient souillés de ce crime aborderent, dit-on, la côte de la Californie; ils furent eux-mêmes massacrés par les Indiens. Hâtons-nous de le dire, une réelle incertitude règne sur l'histoire de la première découverte; et s'il faut s'en rapporter à des documents que cite l'illustre Humboldt, les Espagnols, instruits par le témoignage des naturels de l'intérieur, auraient connu la Californie dès l'année 1526. Mais, après tout, ces rapports incertains, et plus tard les résultats malheureux qui déjouaient tant d'espérances, ne pouvaient ni contenter ni arrêter Cortez. Il prit la résolution généreuse de s'assurer des faits par lui-même. De nouveaux ordres ayant été expédiés, trois navires furent construits à Tehuantepec, et se dirigèrent vers le port de Chiametta. Pour Cortez, il se rendit à la Nouvelle-Galice avec la suite nombreuse qui l'accompagnait. Ce fut là qu'il s'embarqua; et loin de négliger une ressource à laquelle il avait dû jadis, en partie du moins, son prodigieux succès, il fit transporter à bord un certain nombre de chevaux. Laisant alors une portion de l'expédition sous les ordres d'Andrés de Tapia, il se dirigea vers le nord et entra bientôt dans le golfe de Californie. — La première terre qu'il aperçut eut de lui le nom de *San-Felipe*; puis découvrit à trois lieues de là deux îles auxquelles il imposa les dénominations de Santiago et de las Perlas. Malgré les richesses dont il promettait ce dernier nom, ce ne fut point là qu'il effectua son débarquement: il alla surgir dans une baie qui s'ouvre par les 23° 30' nord, et il y fit descendre les colons dont il était accompagné. Cet événement eut lieu au mois de mai 1536. Après avoir fondé cette colonie, un peu abandonnée aux chances du hasard, Fernand Cortez expédia les bâtiments dont il pouvait disposer, afin de chercher le reste de son monde, ainsi que les chevaux destinés à faciliter les travaux d'un premier établissement. Le lieu choisi par le conquérant du Mexique pour y former un établissement à la fois religieux et agricole avait reçu de lui le nom de *Santa-Cruz*. On l'échangea depuis contre celui de *la Paz*. Cortez ne fit pas un long séjour dans la petite colonie qu'il venait de fonder. Un seul

bâtiment parmi ceux qu'il avait expédiés était revenu: il s'embarqua immédiatement et accomplit l'exploration de la côte, sur une étendue de cinquante lieues. On le voit donc, c'était à bon droit que les géographes donnaient jadis au golfe de Californie le nom de mer de Cortez.

Nul doute que l'intrépide conquérant n'eût projeté la fondation d'un établissement en harmonie avec ses vastes desseins: la fortune en disposa autrement. Après l'exploration qui venait de lui faire connaître sommairement cette contrée, il se rendit à Culiacan, dans l'intention de réunir des approvisionnements indispensables. Le manque de vivres, la nécessité de pourvoir à une existence déjà précaire, avaient diminué singulièrement le nombre des habitants de Santa-Cruz: Cortez, au retour, dut entrevoir les difficultés de tout genre qu'il y avait à vaincre. Il ne commandait plus à la Nouvelle-Espagne; l'ingratitude d'un gouvernement rival avait singulièrement modifié la mission qu'il venait de s'imposer; un ordre transmis par sa femme, et qui émanait de l'audience aussi bien que du vice-roi, le rappelait à Mexico. Il se mit immédiatement en route, et dès l'année 1537 le port d'Acapulco l'avait reçu. Son mandataire, D. Francisco de Ulloa, rencontra trop d'obstacles au début de la colonisation pour que l'établissement de Santa-Cruz pût prospérer (1).

Cependant des bruits merveilleux commencèrent bientôt à circuler dans le Mexique sur la richesse du territoire qui avoisine la Californie. Ils étaient dus en partie à un aventurier intrépide que nous rencontrons au seizième siècle dans toutes les régions américaines où il s'agit d'accomplir d'audacieuses entreprises. En 1537 Alvaro Núñez, plus connu sous le nom de Cabeça de Vaca, arriva à Culiacan; il venait de terminer un voyage plus extraordinaire qu'aucun de ceux qui eussent été faits encore par les Espagnols à travers le nouveau continent. Suivi de trois Castillans et d'un noir, restes de l'expédition de Pánfilo Narvaez, il avait erré durant plusieurs années à travers la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique; et après

(1) Ce fut Francisco de Ulloa qui imposa au golfe le nom de mer de Cortez.

avoir visité le pays si peu connu de Sonora, il était parvenu aux établissements espagnols ; mille bruits étranges furent répandus par ses compagnons, et l'on accusa plus tard Cabeça de Vaca lui-même d'avoir prodigieusement exagéré les richesses que pouvaient fournir ces côtes désertes par la pêche des perles.

En 1539, ces traditions s'élevèrent jusqu'aux proportions du merveilleux, grâce aux récits d'un moine dont la relation nous est parvenue. Fray Marcos de Niza s'était fait suivre par le noir qui avait jadis accompagné Cabeça de Vaca dans ses prodigieuses pérégrinations ; Fray Marcos, dis-je, se proposait un double but : il prétendait emplir les coffres du trésor des Indes de plus de richesses que Cortez lui-même n'en eût pu rêver, et peupler le ciel de plus d'Indiens que l'on n'en eût jamais converti. Il partit accompagné d'une suite nombreuse : sans aucun doute, il atteignit des régions ignorées, voisines de la Californie ; mais de retour à Culiacan, dont Coronado était le gouverneur, il n'y eut pas de rêves insensés, pas de récits merveilleux qu'il ne mit en circulation pour déterminer le pouvoir à une expédition nouvelle. Ce fut en effet à partir de cette époque que le mythe fameux relatif au pays de *Cibola* prit de la consistance et entraîna toutes les imaginations. Non-seulement Fray Marcos de Niza savait à quoi s'en tenir, disait-il, sur les puissants royaumes de Totontec, d'Acus et de Marata ; mais il avait pu contempler dans le lointain sept villes resplendissantes, et il en avait pris possession au nom du roi d'Espagne en plantant deux croix à l'entrée d'une vallée qui y conduisait. L'or et l'argent accumulés dans ces villes, les portes enrichies de turquoises qui gardaient leur trésors, la prodigieuse quantité de perles que fournissaient, disait-on, des rives inconnues ; tous ces rêves propagés par des hommes dont le courage était d'ailleurs incontestable, décidèrent le départ d'une expédition plus considérable que toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors ; c'était à elle qu'il appartenait de conquérir la vérité et de faire évanouir tous ces rêves (1).

(1) « La presqu'île de Californie a été pendant longtemps le *Dorado* de la Nouvelle-Espagne.

EXPÉDITION COMBINÉE D'ALARCON ET DE FRANCISCO VASQUEZ DE CORONADO ; CIBOLA ; LES SEPT VILLES ; EXPLORATION PLUS COMPLÈTE DU GOLFE DE CALIFORNIE. — Ce Tombouctou américain, comme l'appelle un écrivain illustre, avait été cependant recherché avant que le moine voyageur n'eût répandu avec tant de profusion ses récits exagérés. Dès le temps où Nuño de Guzman gouvernait le Mexique, une relation qui avait eu un écho fréquent, et qui provenait d'un Indien d'Oxitipar, avait déterminé des tentatives partielles et avait même entraîné Nuño de Guzman jusque dans la Nouvelle-Galice. L'Indien était mort ; mais ses narrations fantastiques étaient religieusement conservées à Mexico, et l'on peut facilement se figurer quelle influence elles exerçaient sur les imaginations qu'enflammaient déjà des récits du moine. « Pendant son enfance, avait-il coutume de répéter, son père parcourait l'intérieur du pays pour y vendre de belles plumes d'oiseaux, qui servent à faire des panaches, et qu'il rapportait en échange d'une grande quantité d'or et d'argent, métaux, suivant lui, très-communs dans ce pays ; Il ajoutait qu'il avait accompagné son père une ou deux fois, et qu'il avait vu des villes si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. Ces villes étaient au nombre de sept ; il y avait des rues entières habitées par des orfèvres ; il ajoutait encore que pour y arriver il fallait marcher pendant quarante jours à travers un pays désert, où il n'y avait qu'une espèce d'herbe courte de cinq pouces, et qu'on devait s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers (1). »

Un pays riche en perles doit, selon la logique du peuple, produire en abondance de l'or, des diamants et d'autres pierres précieuses. Un moine voyageur, Fray Marcos de Niza, exalta la tête des Mexicains par les nouvelles fabuleuses qu'il donna de la beauté du pays situé au nord du golfe de la Californie, de la magnificence de la ville de Cibola, de son immense population, de la police et de la civilisation de ses habitants. Cortez et le vice-roi Mendoza se disputèrent d'avance la conquête de ce Tombouctou américain. (Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 420.)

(1) Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés pour la première fois par Ternaux-Compans, *Relation du voyage de Co*

MBINÉE D'ALARCON

VASQUEZ DE CORO-

ES SEPT VILLES; EX-

COMPLÈTE DU GOLFE

— Ce Tombouctou

l'appelle uncrivain

cependant cherche

le voyageur n'eût ré-

profusion ses récits

mps ou Nuño de Guz-

Mexique, une relation

cho fréquent, et qui

ien d'Oxitipar, avait

tatives partielles et

né Nuño de Guzman

velle-Galice. L'Indien

es narrations fantas-

seusement conservées

ut facilement se figu-

elles exerçaient sur

qu'enflammaient déjà

e. « Pendant son en-

me de répéter, son

térieur du pays pour

olumes d'oiseaux, qui

anaches, et qu'il rap-

d'une grande quan-

nt, métaux, suivant

ans ce pays; il l'ajou-

mpagné son père une

il avait vu des villes

ouvait les comparer

faubourgs. Ces villes

de sept; il y avait

habitées par des or-

encore que pour

cher pendant qua-

un pays désert, ou

espèce d'herbe courte

qu'on devait s'enfon-

ur en se dirigeant

es deux mers (1). »

es doit, selon la logiq-

abondance de l'or, de

pierres précieuses. Un

Marcos de Niza, exalta

les nouvelles fabuleuses

té du pays situé au nord

de, de la magnificence de

on immense population

ilsation de ses habitants

Mendoza se disputèrent

ce Tombouctou améri-

ai sur la Nouvelle-Esp-

is et mémoires origina-

de la découverte de l'A-

la première fois par

tion du voyage de Co-

Or nous insistons sur ce double rap-
port, car il explique bien des faits. Au
temps où don Antonio de Mendoza gou-
vernait la Nouvelle-Espagne, à l'époque
même où de si grands dégouts abreu-
vaient Cortez, les traditions de l'Indien
se combinaient avec celles du moine,
et lorsqu'une expédition nouvelle eut
été enfin résolue, ce fut au successeur de
Nuño de Guzman dans le gouvernement
de Culiacan que l'on s'adressa pour la
diriger. Francisco Vasquez de Coro-
nado, auquel nous allons voir remplir
le rôle principal dans cette audacieuse
entreprise, était un brillant gentil-
homme, réunissant les qualités exigées
d'un conquistador; il avait en ou-
tre épousé une jeune dame d'une beauté
singulière, fille d'un personnage auquel
sa position donnait un certain crédit :
son beau père, Alonso d'Estrada, était,
comme on sait, fils naturel de Ferdinand
Catholique; et par cette espèce d'al-
liance avec la famille royale Vasquez de
Coronado avait acquis de bonne heure une
de ces positions qui devaient le con-
duire aux emplois éminents : il avait
aussi les premières confidences de
Fray Marcos de Niza (1); il fut choisi par
le vice-roi pour aller conquérir les sept
villes, tandis que Fray Marcos reçut
officieusement le titre de guide. Cha-

que, par Pedro de Castañeda de Nagera.

Madrid, 1838, 1 vol. in-8°.

(1) Durant sa première expédition à la re-
cherche de Cibola ou de Cibola; F. Marcos de
Niza était accompagné par trois autres franci-
sains et par un noir que les chroniques dési-
gnent sous le nom d'Estevan, et quelquefois
Estevanillo, comme s'ils faisaient allusion
à ce diminutif à la joyeuse insouciance de
son caractère; le noir, gêné dans ses entrepri-
ses, que ne réglaient pas toujours les strictes
lois de la morale; le noir, dis-je, laissa là ses
autres compagnons, et se porta en avant; il pé-
ntra jusqu'à la ville de Cibola, mais là finit son
audacieuse pérégrination. Grand ravisseur de
femmes indiennes, grand collecteur surtout de
nouvelles magnifiques, il se vanta aux chefs de
sa mission avec les hommes blancs et du crédit
qu'il jouissait parmi eux. Mais la couleur de
son beau lui devint fatale, et les Indiens, tout
stupides qu'ils étaient, ne voulurent jamais croire
qu'il fût du pays de ces hommes blancs dont les
faits terribles avaient retenti jusque dans
les contrées lointaines; ils l'emprisonnèrent,
sacrifièrent impitoyablement, s'emparèrent
de ses femmes esclaves qu'il emmenait avec lui, et
l'empêchèrent d'échapper que de jeunes Indiens qui
se firent joindre les religieux, et les affrayèrent
complètement par leurs récits, qu'ils déterminèrent
son retour.

cun individuellement fit ses préparatifs
et se livra à ces splendides espérances,
qui s'appuyaient, il faut en convenir,
sur un passé plein de grands souvenirs.

Fort heureusement pour l'accroisse-
ment ultérieur de la géographie, le Mexi-
que était gouverné alors par un homme
que ses démêlés avec Cortez nésauraient
empêcher d'être considéré comme un
habile administrateur. D. Antonio de
Mendoza décida qu'une expédition na-
vale combinerait ses efforts avec celle
qui entreprenait cette difficile explora-
tion, et le commandement en fut donné
au capitaine Alarcon, qui avait déjà fait
ses preuves de bravoure et d'habileté.

L'expédition par terre ne se composait
que de trois cents hommes, mais de trois
cents hommes jeunes, aguerris, et de
telle condition, dit Castañeda de Nagera,
que le vice-roi eût voulu « pouvoir don-
ner à chacun d'eux une armée à com-
mander. » La ville de Compostelle, capi-
tale de la Nouvelle-Galice, qui avait été
fondée à cent dix lieues de Mexico, fut
assignée comme lieu de rendez-vous
général, et ce fut là que Francisco Vas-
quez de Coronado en prit le commande-
ment en présence du vice-roi.

Malgré tout ce qu'elle eut d'incidents
inattendus, de rencontres étranges,
d'épisodes intéressants, nous ne pré-
tendons pas suivre dans sa marche aven-
tureuse cette petite armée, qui se di-
rigea d'abord sur Culiacan : il suffira
de dire que Vasquez de Coronado, arrivé
à Chichilticale, sur les confins du dés-
ert, se sentit saisi d'une indicible tris-
tesse, et que là, en présence d'une
maison en ruine et sans toit, qui com-
posait à peu près le seul établissement
du pays, il commença à douter des ré-
ves dorés des Indiens, si fréquemment
répétés par lui dans la capitale du
Mexique. Il poursuivit néanmoins sa
route; mais le découragement qu'il res-
sentit ne peut se dépeindre lorsqu'il
fut parvenu au pied du rocher aride
sur la cime duquel s'élevait Cibola;...
on aura, en effet, une idée de cette pré-
tendue cité indienne lorsqu'on saura
que bien peu d'années après le voyage
de Coronado un témoin oculaire pou-
vait écrire : « Ce village est si peu con-
sidérable, qu'il y a des fermes dans la
Nouvelle-Espagne qui ont meilleure

apparence; il peut contenir deux cents guerriers; les maisons ont trois ou quatre étages; elles sont petites, peu spacieuses, et n'ont pas de cours. Une seule cour sert à tout un quartier. »

Comptant bien plus sur la force de la position que sur les ouvrages qui défendaient leur ville, les Indiens s'étaient réunis en grand nombre dans Cibola; mais ils furent chargés aux cris de San-Jago par les Espagnols, et se virent bientôt culbutés; le général, atteint d'une pierre, pensa périr dans cette attaque. Toutefois Cibola resta au pouvoir des Castillans. Vasquez de Coronado demeura dans cette triste résidence; mais l'expédition dirigée par Tristan d'Arellano poursuivit ses recherches vers les régions de l'intérieur, et ce fut alors que fut fondée la ville de Sonora; Melchior Diaz en fut nommé le gouverneur avec quatre-vingts hommes d'élite, puis l'armée se replia sur Cibola. Melchior Diaz était un chef entreprenant, énergique, comme les premiers temps de la conquête en virent surgir un si grand nombre. A la tête de vingt-cinq hommes il poussa en avant, et cela sans guide; car Fray Marcos de Niza était déjà retourné sur ses pas, emportant les malédictions de l'armée. En effet, ces édifices couverts d'or et chargés de pierrieres, dont le moine avait parlé sur la foi des Indiens, semblaient devoir être relégués désormais parmi les merveilles mensongères dont on était bercé chaque jour à la Nouvelle-Espagne, et le naïf historien, qui nous a dit d'abord les sermons enthousiastes de Fray Marcos, se prend à craindre charitablement pour le salut du pauvre Franciscain, en rapportant les imprécations vomies contre lui par tant de chrétiens. « Dieu veuille, s'écrie-t-il, Dieu veuille qu'il ne lui en arrive rien de fâcheux dans une autre vie (1). »

Qu'il fût poussé par ces rêves, qu'il fût conduit par sa valeur naturelle, Melchior Diaz avança toujours; il arriva enfin à une rivière qui portait alors le nom de *Rio-del-Tizon* (2); et sur les rives de ce beau fleuve, qui n'a pas moins de

(1) Voy. la relation de Pedro de Castañeda de Nagera, collection de Ternaux-Compans.

(2) Le Rio del Tizon est sans doute le Colorado.

deux lieues de large à son embouchure « il apprit, dit Nagera, que l'on avait vu les vaisseaux à trois journées de là. Quand il fut arrivé à l'endroit qu'on lui avait indiqué, et qui était sur le bord du fleuve, à quinze lieues de son embouchure, il trouva un arbre sur lequel était écrit : *Alarcon est venu jusqu'ici; il a des lettres au pied de cet arbre*. Il creusèrent la terre et trouvèrent les lettres, qui leur apprirent qu'Alarcon après avoir attendu dans cet endroit pendant un certain temps, était retourné à la Nouvelle-Espagne; qu'il n'avait pu aller plus avant parce que cette mer était un golfe, qu'elle tournait autour de l'île du Marquis, qu'on avait appelée l'île de Californie; et que la Californie n'était pas une île, mais une pointe de terre qui formait ce golfe (1). »

Ainsi fut résolu par un navigateur du seizième siècle ce problème géographique; mais le secret devait être si bien gardé sur cette découverte que près de deux siècles après la plus grande incertitude régnait sur la véritable configuration de la Californie, et que Wood Rogers, comme on l'a fait remarquer, doutait en 1716 si cette vaste région était une île ou si elle faisait partie du continent. Il est juste de dire cependant que l'exploration d'Alarcon (2) ne suffit pas à confirmer les faits déjà constatés par un autre navigateur espagnol. Fernando de Ulloa, rentré à Acapulco vers la fin de mai 1540, avait pénétré au fond de la mer Vermeille; il s'était déjà assuré que les deux côtes se réunissaient et avait démontré par conséquent l'existence de la presqu'île (3).

Si les faits importants n'étaient pas si multipliés, il serait sans doute curieux de suivre vers les régions du nord-est Francisco Vasquez Coronado et ses lieutenants; il serait intéressant de comparer la relation toujours exagérée

(1) On voit par cette phrase de quelle importance peut être en géographie l'examen de vieilles relations. Celle qui nous la fournit fait partie des papiers du célèbre Nuñez.

(2) Voy. Duñot de Mofras, *Exploration de l'Orégon et de la Californie*; t. 1, p. 95. « Ces diverses reconnaissances furent exécutées avant tout de loin et d'habileté que la carte de Californie dressée en 1641 ne diffère presque de celles levées de nos jours. »

(3) Hernando de Alarcon mit à la voile le 9 mai 1540.

à son embouchure. On verra, que l'on avait trois journées de là. On n'a pu aller à l'endroit qu'on lui avait dit, car il était sur le bord de l'eau. Les arbres de son embouchure sur lequel était venu jusqu'ici; il est à l'ouest de cet arbre. Ils le trouvèrent et apprirent qu'Alarcon était dans cet endroit. Le temps, était retourné; qu'il n'avait pu aller parce que cette mer elle tournait autour de lui, qu'on avait appelé; et que la Californie, mais une pointe de ce golfe (1). »

par un navigateur. Ce problème géographique devait être si bien découverte que près de la plus grande incertitude la véritable configuration, et que Woodruff l'a fait remarquer. Cette vaste région elle faisait partie du vaste de dire cependant d'Alarcon (2) ne fit pas de faits déjà constatés par un navigateur espagnol. Ferrer entré à Acapulco vers 1500, avait pénétré au nord; il s'était déjà vu sur les côtes se réunissaient par conséquent l'existence (3).

tant n'étaient pas sans doute en ces régions du nord. Vasquez Coronado et ses compagnons ont fait un voyage intéressant et ont toujours exagéré

phrase de quelle importance l'examen de la carte qui nous la fournit fait du célèbre Nuñez de Balboa. « Exploration de la Californie », t. I, p. 96. « Ces cartes furent exécutées avant qu'on eût vu la carte de Californie ne diffère presque pas de celle-ci. »

de Fray Marcos de Niza, même en présence des objets, avec les faits réels. On sait les raconter simplement un soldat, chroniqueur sincère. On errait que tout ne devait pas être retenu dans ce que les Indiens rapportaient des royaumes de Cibora, de Marata, d'Abacus, de Totontec et même de Quivira. Ces maisons ayant de cinq à six étages, et qui étaient quelquefois fortifiées, ces vêtements que l'on compare à ceux des Bohémiens d'Espagne, ces peintures garnies de turquoises, dont on est fait si fréquemment mention, ces bijoux que les conquérants remarquent avec surprise au front des Indiennes, et les ornements d'or qu'elles-suspendent à leurs oreilles et à leur nez, tout cela indiquait un certain degré d'industrie, et une civilisation rapprochée jusques à un certain point de celle qu'on observait dans les villes lointaines du Mexique.

Quels que fussent les résultats d'une enquête aventureuse, les richesses que nous venons d'énumérer étaient loin de compenser les dépenses faites par le vice-roi : tout était désappointement. Quel pour les Espagnols, tout se réunissait d'ailleurs pour augmenter le désarroi de leur chef, impatient de voir enfin d'une vie paisible et de revenir sa jeune épouse. Une circonstance fâcheuse, parfaitement d'accord avec le progrès du temps, vint hâter enfin le dénouement de ce drame, où tant de bravoure personnelle avait été mis en jeu. Vasquez de Coronado avait poussé jusqu'à ces régions, où l'imagination des hardis soldats fondait un second empire, plus merveilleux peut-être que celui des sept villes, lorsqu'au retour de Quivira, ce capitaine général fut blessé en bas de son cheval, à la suite d'une chute militaire. Blessé à la tête et transporté dans sa tente, le découragement s'empara de son esprit. Un thème prophétique, qui lui prédisait la ruine et la mort dans un pays inconnu, ajouta à son souvenir, et détermina sa résolution. On était en 1543; il y avait par conséquent trois ans qu'il errait dans le désert; tout à coup il se dirigea vers Culiacan, mais déconsidéré, mais sachant conserver aucun pouvoir sur sa petite armée indisciplinée, et n'ayant pu garder plus d'une centaine d'hom-

mes sous son commandement (1). Il se rendit à Mexico, et D. Antonio de Mendoza voulut bien lui donner une décharge des obligations que la cédule royale lui imposait : si cela eut lieu toutefois, ce fut par une sorte de condescendance. Quelque temps après ce chef inhabile fut privé de son titre de gouverneur de la Nouvelle-Galice. Ainsi finit l'expédition si curieuse et si peu connue de Francisco Vasquez de Coronado, et l'intépide soldat qui nous en a transmis les détails a pu dire sans être taxé de malveillance : « S'il avait moins pensé à la fortune qu'il laissait à la Nouvelle-Espagne qu'à la responsabilité qui pesait sur lui et à l'honneur qu'il avait de conduire tant de gentilshommes sous sa bannière, l'expédition eût autrement tourné... Ce chef ne sut conserver ni son commandement ni son gouvernement (2). »

Nous ne dirons rien ici de l'expédition maritime de Juan Rodriguez Cabrillo, qui eut lieu en 1542; nous n'insisterons pas sur celles de Bartholome Ferrello et du vice-roi Velasco, qui produisirent leurs résultats en 1543 et en 1564; nous passerons aussi rapidement sur celle des sifubstiers anglais, commandés par John Oxenham, en 1575; mais nous insisterons davantage sur le voyage de l'aventureux sir Francis Drake. L'audacieux amiral parvint dans le port de los Reyes en 1579; et, malgré les découvertes incontestables des Espagnols, ce fut à partir de cette époque, que les Anglais imposèrent au pays le nom de

(1) De l'aveu même de Coronado, il avait emmené cent cinquante cavaliers et deux cents fantassins, archers ou arquebussiers. Voy. sa lettre imprimée comme appendice à la suite de la relation de Castañeda de Nagera.

(2) Il n'est pas sans intérêt pour l'histoire de savoir quel avait été le sort antérieur de cet explorateur malheureux. Or nous apprenons par une lettre en date du 10 décembre 1537 qu'il se trouvait trois ans avant l'expédition, et malgré son mariage, dans un état bien voisin de la pauvreté. Par cette lettre officielle D. Antonio de Mendoza, comte de Tendilla et premier vice-roi du Mexique, demande pour lui quelques grâces fort légitimes au sujet de ses biens qui étaient séquestrés, et il prend de là occasion pour vanter ses talents. Vasquez de Coronado avait été employé vers cette époque par le même vice-roi contre une insurrection de noirs et d'indiens, que des mesures énergiques avaient fait échouer : il jouissait, on le voit, d'une certaine réputation de bravoure.

Nouvelle Albion; les raisons alléguées par le narrateur de l'expédition pour motiver cette espèce d'usurpation sont assez curieuses : « Il l'appela ainsi, dit-il, pour deux causes, la première parce qu'il est le premier qui en a fait la découverte; et la seconde parce qu'elle a beaucoup de ressemblance à notre Angleterre, étant fort belle le long de la côte de la mer. A cest effect, et pour mémoire de ce passage, il a fait graver sur une lame de cuivre le nom, le pourtrait et les armes de notre dicte royne, et l'a fait attacher et clouer contre un pilier de pierre, pour ce spécialement basti et érigé dans nostre fort : il y a aussi fait mettre son nom et le jour auquel nous y sommes arrivés, et dont le roy et ses sujets nous ont fait paroistre qu'ils faisoient grand estime (1). » Voilà bien, on le voit, une prise de possession en formes; cependant la vice-royauté de Mexico se sentait si peu disposée à admettre de telles prétentions, qu'en l'année 1581 elle renouvelait par terre l'aventureuse expédition de Coronado, afin de prendre possession plus complète de la Californie, et que cette entreprise était confiée à un homme d'une tout autre énergie que son prédécesseur. D. Juan d'Onate, noble chevalier biscayen, partit en compagnie de son fils D. Christoval, et du mestre de camp Vicente de Zaldivar; il est juste d'accoler aux noms de ces trois héros celui d'un poète, Juan de Villagra, l'auteur de cette curieuse chronique versifiée, où l'historien peut puiser de si utiles renseignements et quelquefois de si nobles descriptions (2). Les rêves touchant Cibola et Quivira s'étaient renouvelés; ils s'évanouirent de nouveau devant d'intrépides explorateurs. Cependant la géographie intérieure de la Californie y gagna; car, après avoir bravé des luttes périlleuses, et qui eussent peut-être lassé tout autre que lui, D. Juan d'Onate « partit avec trente hommes pour explorer la mer du Sud du côté de la Californie; il donna à un excellent port le nom de la Conversion de Saint-Paul, car pour d'aussi grandes âmes le repos

n'est que l'emploi de leur talent : les maux qu'il souffrit pendant huit mois que dura cette expédition furent extrêmes... Enfin il retourna à son camp et il fonda une ville avec le seul secours des Espagnols (1). » Nous n'ajouterons qu'un fait à ce passage, c'est qu'une indigne persécution fut l'unique récompense de tant d'efforts.

On le voit incontestablement par le récit de ces diverses tentatives, l'importance de cette position n'échappait pas à l'administration coloniale de l'Espagne. L'un des marins les plus expérimentés qu'elle eût alors était un Grec; elle l'employa à de nouvelles recherches dans ces parages. Apostolos Valeriano, bien connu sous le nom de Juan de Fuca, partit en 1592 d'Acapulco, commandant une caravelle et une pinasse. Il avait pour mission de découvrir un passage entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique. On a acquis la certitude que tout n'est pas apocryphe dans la relation qu'il publia à Venise en 1596, les étranges exagérations dont il se rendit coupable devaient nécessairement jeter du doute sur quelques vérités géographiques; et depuis une célèbre expédition entreprise sur de vagues données prouva tout le tort qui peut résulter d'une odieuse supercherie (2).

Trois ans plus tard D. Luiz de Velasco reçut encore l'ordre précis de faire examiner les côtes de la Californie. On sentait dès lors l'immense avantage que présentait ce point important pour le commerce des Philippines. Cette fois le navire d'exploration partit des îles mêmes qui devaient trouver un avantage réel dans cette reconnaissance géographique; le pilote Sebastian Rodriguez Cermenon arriva bien au port de San Francisco, mais son navire y périt : une portion de l'équipage se sauva néanmoins, et plus tard Francisco de Bolano

(1) *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*, publié par Ternaux-Compan, p. 449.

(2) Le consciencieux Warden dit avec raison que tout n'est pas à rejeter dans les détails géographiques fournis par Fuca sur un prétendu détroit. « Cette entrée, située par latitude nord à 48 degrés et demi, a été reconnue par le capitaine anglais Duncan en 1787, l'année d'avant que le capitaine Meares, et enfin par le capitaine Vancouver. Quant à la communication entre les deux Océans, elle n'existe nulle part

(1) *Voyage de l'illustre seigneur François Drake*, p. 6.

(2) *Historia del nuevo Mexico*. Alcalá, 1610.

leur talent : les
endant huit mois
tion furent extrê
urna à son camp
vec le seul secours
Nous n'ajouteron
e, c'est qu'une in
t l'unique récom
s.

ablement par le
entatives, l'import
n n'échappait pas
nie de l'Espagne
plus expérimenté
un Grec; elle l'em
recherches dans ce
aleriano, bien plus
de Juan de Fuca
bulco, commandant
le pinasse. Il avait
ouvrir un passage
que et l'Océan Pa
la certitude que s
yphie dans la rela
enise en 1596, le
s dont il se rend
écessairement jete
es vérités géogra
une célèbre expé
de vagues donnée
qui peut résulter
cherie (2).

D. Luiz de Velasco
précis de faire ex
Californie. On sen
se avantage qu
important pour
ppines. Cette fo
tion partit des î
trouver un avantag
naissance géogra
bastian Rodrigue
en au port de San
navire y périt : un
ge se sauva néan
rancisco de Bolano

relatives à la conqu
par Ternaux-Compan

Warden dit avec rais
rejeter dans les déta
par Fuca sur un p
trée, située par latit
il, a été reconnue par
an en 1787, l'année d
Meares, et enfin par
uant à la communicat
elle n'existe nulle part

qui en faisait partie, put rendre d'importants services; il guida comme pilote la seconde expédition du navigateur célèbre auquel on dut à cette époque la reconnaissance la plus profitable qu'on ait faite le long des côtes de cet immense pays. Nous touchons en effet à une période vraiment décisive pour l'histoire de ces contrées, dont la géographie, on le voit, resta si longtemps enveloppée de mystères. Ici nous laisserons parler un des historiens les plus célèbres du dix-septième siècle, persuadé que rien ne saurait remplacer la naïveté si présente des renseignements publiés par Cortez.

EXPÉDITION DE VISCAÏNO. — « En l'année 1596, sous le gouvernement du comte de Monterey, vint un ordre de M. pour que l'on allât à la découverte des terres et des ports des Californies, touchant lesquels nombre de renseignements circulaient, annonçant qu'il y avait en ces mers grande quantité de perles (ce voyage, le marquis del Valle avait fait auparavant). La commission fut remise au capitaine Sébastien Viscaino, homme de bon jugement, bon soldat et chef pratique en choses semblables : il réunit son monde pour l'expédition et sous l'autorité du vice-roi, demanda aux pères Fray Pedro de Balda, alors commissaire de la Nouvelle-Espagne, et Fray Estevan de Alca, provincial de cette province du saint Evange, qu'en raison de la dévotion qu'il portait à l'ordre, et parce que les frères S. François étaient les premiers apôtres de ce pays, on lui donnât quatre religieux destinés à l'accompagner et à visiter les îles et terres de la Californie; le roi lui concéda, et furent nommés le Fray Francisco de Balda, en qualité de commissaire, Fray Diego Permo, frère Nicolas de Saravia, prêtre, et enfin Christoval Lopez, frère lai. » On le voit, l'idée des missions remonte qu'aux dernières années du seizième siècle. Viscaino partit d'Acapulco avec trois navires; et après avoir pénétré dans le golfe de la Californie, se dirigea au nord-ouest jusqu'à ce qu'il atteignit le port de San-Sébastien. Il fut abandonné par quelques-uns de ses gens; mais après avoir traversé le golfe il prit possession des terres au

nom de la couronne d'Espagne, et ne rencontra aucune opposition de la part des Indiens. Viscaino arriva ensuite au port de la Vera-Cruz, où Cortez avait fait jadis ses premiers essais de colonisation; il le nomma *Bahia de la Paz*, en raison de l'accueil bienveillant que lui firent les Indiens. Mais ayant quitté ce mouillage, qui ne lui offrait pas des ressources suffisantes pour y maintenir sa colonie naissante, il alla reconnaître la côte septentrionale du golfe. Là il rencontra une peuplade belliqueuse, se composant d'environ cinq cent guerriers; l'attaque de ces sauvages ne pouvait être prévue : elle coûta dix-neuf hommes à l'expédition. Cruellement frappé d'une telle perte, peu satisfait d'ailleurs de l'aspect du pays, Viscaino fit voile pour la Nouvelle-Espagne, et l'année 1596 le retrouve à Mexico.

Ce premier voyage de l'habile marin n'est que le prélude de la grande expédition qui doit lui assigner dans l'histoire de ces contrées une renommée durable. Philippe III songeait à inaugurer son règne par quelque entreprise remarquable, lorsqu'une relation oubliée fut trouvée, dit-on, par lui, au milieu des papiers de son père. Elle contenait sur la Californie un de ces documents erronés qui avaient déjà enflammé tant d'imagination; c'était toujours le fameux passage de la mer du nord conduisant dans la mer du sud; puis une grande ville peuplée d'habitants civilisés, que l'on avait eu le temps d'observer à peine, mais qui devait infailliblement fournir d'immenses richesses à la couronne. Le roi des Espagnes et des Indes résolut de satisfaire tout à la fois un sentiment de curiosité géographique fort louable et d'établir sur des bases solides les idées politiques préconçues touchant le commerce des îles orientales avec une partie de ses vastes États d'outremer. C'était en 1600 : l'expédition une fois combinée, Sébastien Viscaino fut choisi pour en avoir la direction; on embarqua des religieux zélés, des marins habiles, des troupes aguerries; on fit plus, deux cosmographes expérimentés, le capitaine Gaspar de Alarcou et le capitaine Geronimo Martin, furent adjoints au commandant pour relever géographiquement les côtes. La flottille

mit à la voile le 5 mai 1602 du port d'Acapulco. Nous craindrions de lasser l'esprit du lecteur par les détails de cette longue et pénible exploration maritime; il suffira de dire que neuf mois furent employés à parvenir au cap San-Sébastien, qui se projette derrière le cap Mendocino, et que le port de los Pinos, mieux exploré, reçut pour la première fois le nom de Monte-Rey, en l'honneur du vicé-roi qui gouvernait alors le Mexique. Ainsi que l'a fait très bien observer M. Dufflot de Mofras, « un des lieutenants de Viscaïno, Martin d'Aguilar, s'avança jusqu'au 43° degré et reconnut le cap Blanco, auquel le capitaine Cook ne se fit pas scrupule de substituer plus tard le nom de cap Gregory, de même que Vancouver donna le nom anglais de Oxford au cap Diligencias, découvert bien longtemps avant lui par Viscaïno. » Il n'est peut-être pas hors de propos non plus de faire observer que l'illustre Humboldt fut frappé, au bout de deux siècles, de la précision des travaux géographiques exécutés par les cosmographes attachés à cette expédition. Il dit positivement, et après l'examen sérieux des cartes conservées alors à Mexico, que Viscaïno releva les côtes de la Californie « avec plus de soin et plus d'intelligence que jamais pilote ne l'avait fait avant lui. » Ce soin consciencieux que nous nous plaçons à constater chez le marin espagnol doit faire assez pressentir que Philippe III n'obtint pas de l'expédition les résultats merveilleux qu'il en attendait. La Californie même tomba dans un oubli tel que Sébastien Viscaïno passa vainement en Espagne pour obtenir la permission d'entreprendre une nouvelle expédition : le conseil des Indes se montra sourd à ses supplications. Plus tard sans doute on comprit l'avantage d'une position telle que celle de Monterey et de quelques autres ports. Un ordre de colonisation fut signé; l'ancien explorateur de ces déserts put se flatter un moment de pouvoir accomplir ses travaux; il n'en fut rien. Viscaïno doit grossir la liste des hommes éminents qui n'atteignirent jamais le but qu'ils s'étaient proposé, durant une vie de labeurs et d'épreuves. Il mourut comme il faisait les préparatifs d'une troisième expédition.

CONTINUATION DES EXPLORATIONS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE; PREMIÈRES MISSIONS; PROPOSITIONS FAITES A LOUIS XIV ET REJETTES PAR COLBERT. — Il n'est pas juste de dire, comme l'a fait un écrivain dont nous aimons à reproduire le témoignage, que durant un espace de cent soixante ans après la mort de Viscaïno les Espagnols s'abstinrent de former des établissements le long des côtes de la Californie ou simplement d'explorer ces régions. Pour ne mentionner que les principales expéditions, nous citerons rapidement celle de Juan de Iturbi, qui eut lieu en 1615, et qui eut pour résultat ces armements destinés à la pêche des perles dont le nombre se multiplia au delà de toute prévision. Au retour d'Iturbi le quint du roi prélevé sur la pêche des perles s'était élevé à 900 pesos (1). Ce merveilleux résultat tenta plusieurs Mexicains; on se porta sur divers points de la Californie; mais de déplorables cruautés commises envers les Indiens souillèrent cette période. Francisco de Ortega, durant trois expéditions entreprises de 1632 à 1634, multiplia au contraire ses explorations naïvement, en s'enrichissant par la pêche des perles. Six ans plus tard Barthelémy de Fuentes s'en alla à la recherche du prétendu détroit qui devait joindre les mers d'Europe à celles d'Asie, et il s'en faut que ses reconnaissances aient été complètement inutililes pour les progrès de la géographie. En 1642 D. Luis Cestín de Canas va reconnaître une partie de la côte, en compagnie du P. Jacintho Cortés, auquel appartient la gloire d'avoir tenté les premières missions régulières, tandis que la pêche des perles semblait être l'unique but qui attirât vers ces régions. Nous passerons tout aussi rapidement sur les entreprises de Pedro Porter y Casanate, de D. Bernardo Bernal de Piñadero, de Francisco Luzenilla. Sans aucun doute, ces expéditions n'avaient pas un but purement scientifique, comme celles qui ont lieu de nos jours, mais elles n'étaient pas infructueuses au point de vue géographique. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'exécutées par des Espagnols qui en cachèrent les résultats

(1) Voy. Venégas, t. 1^{er}.

(1) Je dois à M. de la Harpe, de Paris, sur les expéditions, beaucoup de documents.

elles avaient peu de retentissement en Europe, ou même qu'elles y demeuraient absolument inconnues. Les choses en étaient à ce point, nous l'avons déjà dit, comme appelé, que l'esprit le plus investigateur qu'ait possédé l'Angleterre à cette époque, que l'illustre Bacon, qui se tenait à l'affût de toutes les grandes exploitations, ignorait lui-même complètement celles qui avaient lieu le long de la Californie; renchérisant sur les cartographes du moyen âge, il désignait cette vaste portion du nouveau monde sous le nom de *terra incognitissima*. Personne n'ignore qu'il y avait même placé son *Atlantis*, comme étant un lieu où l'on pouvait fonder, sans multiplier au delà de ce qu'il faut, le grand d'être contredit par les matelots d'Iturbide, tous les rêves d'une utopie générale. Il y a mieux encore, et c'est un fait généralement ignoré, cette absence de plusieurs Mexicains, ou plutôt de divers points de la Californie, et de ses principales richesses, n'ont pu entraîner les Indiens souillant l'air dans une folle expédition. Un certain comte de Peña Lossa, qui appartenait à la famille des Arias d'Avila, et qui avait voyagé en Californie vers 1661, tant venu chercher un refuge en France pour y fuir les persécutions du saint-office, proposa à Louis XIV, en échange d'une bienveillante hospitalité, un de ces projets comme on en formait surtout au seizième siècle. Séduit par un vague souvenir de l'expédition de Fray Marcos de Niza, il établit nettement la possibilité d'aller à la conquête de Cibora et de la côte, en passant par le Quivira. Nous le disons ici à l'honneur du bon sens de Colbert, ce projet n'eut pas de suite. Une autre proposition du même personnage touchant les mines de la Nouvelle-Biscaye eut pour résultat la célèbre expédition de Cavendish, qui amena cet illustre navigateur et malheureux explorateur sur les côtes du Texas; (1).

EXPÉDITION DE D. ISIDRO DE ATONDO Y ANTILLON, MISSIONNAIRE ALLANT EXPLORER LA CALIFORNIE; PAR M. P. EUSEBIO FRANCISCO KINO. — Le temps allait arriver cependant où

des hommes d'action, soutenus par la ferveur de leur courage religieux, sauraient combiner leurs efforts avec ceux des navigateurs espagnols, pour arracher à leur misère ces peuples que la cupidité laissait dans l'état sauvage. Cet événement notable eut lieu en 1678; à cette époque le conseil des Indes se déterminait à former un établissement sur les côtes de la Californie; et pour effectuer son projet il s'entendit avec l'autorité religieuse et politique de Mexico, représentée par D. Francisco Payo Enriquez de Rivera, qui réunissait dans ses attributions le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, puisqu'il était à la fois archevêque et vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Après qu'on eut écarté quelques obstacles dont le détail importe peu à l'intérêt de ce rapide coup d'œil, il fut décidé dans la capitale du Mexique que D. Isidro de Atondo y Antillon s'engagerait, par un acte officiel, à entreprendre une nouvelle expédition à ses frais, mais cependant en recevant quelques subsides de l'État. Guidées alors par une sorte d'instinct politique qui lui avait fait comprendre quel était le véritable mode d'organisation applicable aux nations indiennes, la cour de Madrid avait choisi trois religieux appartenant à un ordre célèbre, pour commencer les travaux d'une mission que l'on songeait depuis plusieurs années à organiser. Le P. Eusebio Francisco Kino, plus connu sous le nom de P. Kino; les P. Juan Bautista Copart et Pedro Mathias Goñi, avaient été choisis pour accomplir ces grands travaux apostoliques dans des régions désertes à peu près inconnues au reste du monde (1).

Nous ne saurions donner ici le détail des premiers essais d'exploration accomplis sous les ordres de l'amiral D. Isidro de Atondo y Antillon. Ils commencèrent vers le milieu de mai 1683; mais dès le début l'attitude de certaines tribus californiennes prouva qu'on ne pourrait réussir qu'en employant la persuasion; les moyens coercitifs manquant presque complètement. Antillon n'avait sous ses ordres qu'une

(1) Je dois ce curieux renseignement à M. Pierre Margry, dont les travaux persévérants et sérieux sur les explorateurs de l'Amérique réformeront beaucoup d'erreurs. Ils doivent faire partie des documents inédits relatifs à l'histoire de France.

(1) L'acte fut signé au mois de décembre 1678; Voy. l'Art de vérifier les dates. Le deuxième acte, qui conférait le pouvoir spirituel aux Jésuites, est daté du 29 décembre 1678. *Ibid.*

centaine d'hommes et quelques pierriers : cela suffisait pour mettre en fuite les sauvages de la côte, quelque belliqueux qu'ils fussent; cela était insuffisant pour les soumettre. Les missionnaires comprirent dès l'origine la seule marche qu'il y eût à suivre: ils apprirent les deux langues qui étaient parlées par les tribus les plus importantes de la côte; ils reconnurent géographiquement une partie de ces contrées; et lorsque après trois ans d'essais à peu près infructueux, puisqu'on n'avait pu élever qu'un misérable village sur la côte (1), il fallut renoncer à des espérances exagérées; lorsqu'en un mot on eut dépensé à peu près inutilement 250.000 pesos, il resta pour unique capital à quelques hommes la puissance de leur parole et l'énergie d'une volonté persévérante; la civilisation cependant allait bientôt se montrer sur les côtes de la Californie!

Lorsqu'on a lu patiemment les chroniques souvent diffuses qui se rattachent à l'histoire des deux premiers siècles qui succèdent à la découverte de l'Amérique, on est surpris de l'oubli complet où sont restés certains noms et de la grandeur de certains efforts demeurés inaperçus. Accomplis sur un autre point du monde, mêlés à l'action politique qui nous préoccupe habituellement, ces faits eussent certainement suffi pour illustrer des hommes aujourd'hui sans gloire. Qu'ils appartiennent à la phalange des aventuriers infatigables par lesquels le nouveau monde a été sillonné, qu'ils rappellent le dévouement plus obscur encore de quelques pauvres religieux, qu'on les nomme la Salle, Bartholomeu Bueno, Sagard ou Varennes de la Veranderye, il y en a bien peu qui sachent aujourd'hui leurs glorieux travaux, et qui leur payent une dette de reconnaissance. Disons rapidement les travaux de quelques-uns de ces hommes infatigables qui se sont endormis sans entrevoir le fruit de leur labeur (2).

(1) Saint-Bruno, fondé le 6 octobre 1683, dans une grande baie qui est située sous le 26° degré 30 minutes.

(2) Le dernier des hommes énergiques nommés ici, par exemple Varennes de la Veranderye, se rattache essentiellement à notre sujet, car le premier ce fut lui qui indiqua aux Canadiens

Le premier qui se présente d'est courageux compagnon d'Antillon, d'ce P. Francisco Kino, que l'on nous présente comme un habile cosmographe et qui était bien certainement un infatigable explorateur; né en Allemagne quelque plus tard on ait donné une terminaison espagnole à son nom, il était entré dans l'ordre des jésuites, et avait quitté une chaire de mathématiques Ingoldstadt en Bavière pour se rendre dans les missions; en agissant ainsi, obéissait, dit-on, à un vœu qu'il avait fait jadis à l'apôtre des Indes, saint François Xavier. On a déjà vu qu'il faisait partie de la mission en 1683, et que durant cette première expédition il avait jeté des semences pour l'avenir; bientôt il s'associa au P. Juan Maria Salvatierra; nous le voyons d'abord directeur des missions de Sonora, province contiguë à la Californie: là il fonda des villages, il engage les Indiens à se livrer à l'agriculture, il se fait adorer des tribus sauvages, parce qu'il sait les persuader. Nouveau Las-Casas, il combat auprès de Charles II pour l'indépendance des Indiens. En 1694, la mission de Caborca est fondée par lui. Plus tard lorsqu'il s'associa au P. visiteur dont nous avons rappelé le nom, d'immenses voyages sont entrepris inutilement vers Mexico; mais la persévérance de ces hommes vraiment extraordinaires sauva triompher de tous les obstacles; et lorsqu'en 1697 le P. Salva-Tierra se se associa le P. Juan Uguarte, professeur de philosophie au collège de Mexico le sort des missions de la Californie se assuré. En 1697, Nuestra Señora de Loreto sera fondée, les agressions des Indiens seront repoussées courageusement. Tous ces travaux ne seront appréciés pendant longtemps que de l'Espagne sans doute; mais ce sera à l'infatigable persévérance du P. Kino que la géographie sera redevable des connaissances positives qu'elle aura enfin sur la forme de la Californie. En 1698 il part pour s'assurer de la jonction de cette contrée avec la Nouvelle-Espagne, pénètre dans les régions que baigne le golfe ne s'arrête que quand il a fait près

la route des grandes régions situées au delà des montagnes Rocheuses.

rois cent
issé de r
olo reco
grande ex
Le P.
apitaine
ommait
ra avec
pparten
célèbres
inutilem
problème
oulait
la Nouv
'abord p
ant plu
ner du s
t format
aient pro
u temps
Malgré
pas au d
tait rés
géograph
yant rec
les Indie
t, après
int au si
où l'on
mers; la
forinie s
Tous c
tant ave
roupes,
lés le lon
dans l'in
esprit
obtenus
Nous ne
aurait un
tion espa
première
si on l'é
taine d'
comptait
Indiens
mois d'
trouvai
cent lie
fondés.
Nous
précise
suivre p
mission

se présente d'est
mon d'Antillon, c'e
no, que l'on nous r
habile cosmograph
ertainement un inf
; né en Allemagn
n ait donné une te
e à son nom, il éta
les jésuites, et ava
de mathématiques
ière pour se rend
en agissant ainsi,
un vœu qu'il ava
les Indes, saint Fra
déjà vu qu'il fais
on en 1683, et qu
ère expédition il av
pour l'avenir; bien
P. Juan Maria Salv
oyons d'abord dire
de Sonora, provin
ornie : là il fonde d
es Indiens à se livr
e fait adorer des tr
e qu'il sait les pe
as-Casas, il comb
pour l'Indépendan
94, la mission de
par lui. Plus tard
au P. visiteur dor
le nom, d'immens
ris inutilement ve
ersévérance de c
extraordinaires sau
es obstacles; et lor
salva-Tierra se se
Uguarte, profess
collège de Mexico
de la Californie se
Nuestra Senora d
, les agressions d
oussées courageu
aux ne seront app
mps que de l'Espagn
e sera à l'infatigab
Kino que la géogr
e des connaissances
ra enfin sur la form
n 1698 il part pou
ction de cette col
le-Espagne, pénétr
ie baigne le golfe
nd il a fait près d
ions situées au delà d

rois cents lieues à travers un pays hémisphérique de montagnes. Salva-Tierra et Piccolo reçurent le rapport détaillé de cette grande exploration.

Le P. Kino s'était associé un hardi capitaine que réclame la France; il se nommait Jean-Mathieu Mangé; il pénétra avec lui au milieu de tribus sauvages appartenant à la race des Apaches, si célèbres par leur férocité; mais ce fut utilement pour les missions. Un grand problème le préoccupait; avant tout il voulait savoir « si la Californie tenait la Nouvelle-Espagne, comme on l'avait d'abord présumé, ou si le golfe, s'étendant plus au nord, s'ouvrait dans la mer du sud au-dessus du cap Mendocino et formait une grande île, ainsi que l'avaient prétendu quelques marins, même au temps du capitaine Francis Drake (1). »

Malgré ses généreux efforts ce n'était pas au cosmographe d'Ingolstadt qu'il fallait réserver de lever ce grand doute géographique. En 1699 le P. Piccolo, ayant reçu de nouveaux renseignements des Indiens, marcha au sud de Loreto, et, après des travaux sans nombre, parvint au sommet d'une haute montagne où l'on pouvait contempler les deux mers; la configuration des rives de la Californie se déployait dans sa majesté.

Tous ces travaux s'exécutaient cependant avec un nombre si restreint de troupes, les établissements partiels fondés le long des côtes ou à quelques lieues dans l'intérieur étaient si faibles, que l'esprit demeure étonné des résultats obtenus au bout de si peu d'années. Nous ne craignons pas de l'affirmer, on aurait une idée exagérée de la population espagnole de la Californie dans la première année du dix-huitième siècle si on l'élevait au-dessus d'une soixantaine d'individus, parmi lesquels on comptait plusieurs métis et plusieurs Indiens du Mexique. Cependant, dès le mois d'août 1701, les aborigènes se trouvaient soumis sur un espace de cent lieues; deux villages avaient été fondés.

Nous indiquons ici d'une manière précise le début; nous ne saurions suivre pas à pas l'œuvre immense des missionnaires. La Californie cepen-

dant était encore si peu connue, les ressources qu'elle pouvait offrir étaient appréciées d'une manière si vague, que l'infatigable P. Kino n'abandonnait pas ses projets d'exploration, afin de stimuler le zèle du cabinet de Madrid et l'intérêt du vice-roi de Mexico. Tout était à constater au point de vue topographique, puisque l'on avait perdu la trace des beaux travaux de Viscaino et que l'on ignorait encore, malgré les découvertes du P. Piccolo, si cette contrée tenait définitivement au continent. Durant deux expéditions qui eurent lieu de 1700 à 1701, le courageux missionnaire obtint la solution de ce grand problème géographique. Toujours accompagné de son fidèle compagnon, il s'avança, par des chemins presque impraticables, jusqu'au fond du golfe, et il put voir au sommet d'une montagne, et à l'aide d'un télescope, le Colorado décrivant ses méandres et se jetant dans la mer. Il repartit plus tard, et, secondé par le P. Salva-Tierra, il se dirigea vers le nord. Le 19 mars 1701, ayant gravi une haute montagne, il découvrit à l'œil nu la mer, la rive opposée du golfe et les montagnes de la Californie; la certitude était pour ainsi dire acquise : les hardis explorateurs voulaient qu'elle fût plus grande. « Ils franchirent encore une montagne par 32° 35', d'où ils aperçurent la Cordillera de la Californie, et enfin les Serranias de Mescal et d'Azul. Ils reconnurent à n'en pas douter la jonction de la Californie à la Pimeria Alta, et le golfe qui aboutit à l'embouchure du Colorado. » Les voyageurs firent plus encore; ils remontèrent ce fleuve important l'espace de vingt lieues, après avoir visité le Gila; ils cherchèrent enfin une solution à toutes les questions qui pouvaient leur être posées, et leur intrépidité sut triompher de tous les obstacles. Rappelons ici, à la gloire de la France, que le digne compagnon du missionnaire ne le quitta pas durant cette mémorable expédition. Il serait précieux pour l'histoire des découvertes de retrouver les lettres du capitaine Mangé, qui furent publiées alors en France, mais que Venegas ne put se procurer; elles complèteraient cette immense série de travaux sur l'Amérique dont les Français peuvent réclamer avec juste raison une part si glorieuse.

(1) Warden et Michel de Venegas.

La configuration du pays est définitivement reconnue; les travaux évangéliques se multiplient en dépit de bien des obstacles, les missions se fondent, et l'on voit se former successivement dans la basse Californie les vingt et un établissements où tant d'Indiens peuvent trouver pendant plus d'un siècle tous les éléments de la civilisation. La basse Californie a son temps de prospérité, puis son temps de décadence; aujourd'hui, il faut bien en faire l'aveu, les missions

ne présentent plus qu'une population de trois mille sept cent soixante-huit habitants (1), et il n'est pas bien sûr que ce chiffre n'aille point en décroissant.

(1) Nous donnons ici le relevé de la population qui a été fourni par M. Duflot de Mofras en 1844. La diminution des Indiens soumise doit être plus sensible encore maintenant qu'elle ne l'était alors. Ce voyageur offre de reste le tableau général des missions, et nous le reproduisons ici en faisant observer qu'on trouvera l'époque précise des diverses érections dans Venegas et dans l'Art de vérifier les dates.

TABLEAU DES MISSIONS DE LA BASSE CALIFORNIE,
EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE M. DUFLOT DE MOFRAS.

MISSIONS DU NORD-OUEST en allant du nord au sud.	Habitants.	MISSIONS DU NORD-EST en allant du nord au sud.	Habitants.
San-Miguel	430	<i>Report</i>	2,228
Santa-Catalina	48	San-Francisco de Borja	71
Santo-Tomas	233	Santa-Gertrudis	53
San-Vicente	261	San-Ignacio	19
Santo-Domingo	159	Santa-Magdalena	35
N ^o 3 ^e del Rosario	75	N ^o 3 ^e de Guadalupe	240
San-Fernando de Vellecata	45	Santa-Rosalita de Molejé	74
La Purissima, détruite	»	San-Jozé de Comandú	81
San-Luz, détruit	»	N ^o 3 ^e de Loreto, ancienne capitale	200
Todos-los-Santos	260	San-Francisco Javier	55
Real de San-Antonio, capitale actuelle	717	San-Jozé del Cabo	320
<i>A reporter</i>	2,228	Le port de la Paz	390
		Total	3,700

Ces missions sont dirigées par les moines dominicains du couvent de San-Yago de predicadores de Mexico. Les moines franciscains dirigent seulement les missions de la haute Californie.

RÉGIME INTÉRIEUR DES MISSIONS.

Une fois réduits en missions, les Indiens obéissaient à une loi commune, dont la régularité fort monotone, pour les hommes de notre race, semble avoir été cependant un préservatif puissant dès qu'il s'est agi de ces hordes sauvages. Grâce à cette régularité inflexible, des tribus entières ont été sauvées. Ici comme dans le Paraguay une pensée prévoyante s'était substituée à la légèreté innée chez la race indienne : mais jamais, comme dans les pays baignés par l'Uruguay, les religieux n'usèrent de leur ascendant sur leurs catéchumènes pour introduire des changements politiques inquiétants pour la mère patrie; le système paternel des missions de la Californie laissait bien peu

de chose à désirer d'ailleurs aux peuplades qui avaient fait le plus grand sacrifice que puissent faire des hommes appartenant à la race américaine. « Le régime de chaque communauté était le même; les Indiens étaient divisés par escouades de travailleurs. Au lever du soleil la cloche sonnait l'angelus, et tout le monde partait pour l'église. Après la messe venait le déjeuner, puis l'on se rendait au travail. On dînait à onze heures, le temps du repos se prolongeait jusqu'à deux heures, où l'on se remettait à l'ouvrage jusqu'à l'angelus du soir, une heure avant le coucher du soleil. Après la prière et le rosaire les Indiens soupaient se livraient à la danse et à quelques jeux. Leur nourriture se composait de viande fraîches de bœuf et de mouton à dis-

qu'une population de cent soixante-quinze mille habitants n'est pas bien sûr qu'elle ne soit en décroissant.

Le relevé de la population par M. Duffot de Mofras, en 1847, sur les Indiens soumis, est encore maintenu. Ce voyageur offre de nombreuses missions, et nous devons observer qu'on trouve dans diverses érections d'Art de vérifier les dates.

RMIE,

EST au sud.	Habitants.
.....	2,228
.....	71
.....	53
.....	19
.....	35
.....	240
.....	74
.....	81
.....	200
.....	85
.....	320
.....	390
Total.....	3,706

San-Yago de predictions de la haute Cali-

ailleurs aux peuplades plus grand sacrifice des hommes appartenant à l'Amérique. Le régime d'État était le même; les Indiens par escouades de dix ou quinze hommes, à la fois, se rendait au travail du soleil le clochard du monde par le monde. Après la messe venait le travail, et se rendait au travail à six heures, le temps de la messe venait jusqu'à deux heures, le temps de la messe venait à l'ouvrage du soir, une heure avant le coucher du soleil. Après la messe, les Indiens soupaient et à quelques jours composait de viande de mouton à dis-

tribution. Ils faisaient avec la farine de maïs et le maïs des galettes et des bouillies nommées *atole* et *ptnole*. Ils recevaient aussi des pois, des fèves ou haricots, en tout un almud ou douzième de fanega par semaine, c'est-à-dire environ un hectolitre par mois; ils portaient pour vêtement une chemise de toile, un pantalon et une couverture de laine; toutefois les Alcades et les meilleurs travailleurs avaient des habits de drap comme les Espagnols. Les femmes recevaient tous les ans deux chemises, une robe et une couverture.

« Lorsque les cuirs, les suifs, les célestes, le vin, l'huile se vendaient bien aux navires étrangers, les moines faisaient aux Indiens des distributions de mouchoirs, de vêtements, de tabac, les chapelets, de verroteries, et employaient le surplus des bénéfices à l'embellissement des églises, à l'achat des instruments de musique, des tableaux, des ornements sacerdotaux, etc. Toutefois ils avaient soin de garder une partie des récoltes dans les greniers, par crainte des années de disette. — Ce qu'il y a de remarquable dans l'établissement de ces missions, c'est qu'elles ne coûtaient aucun sacrifice au gouvernement. »

On ne peut se le dissimuler cependant, la conquête des territoires habités par les Indiens, la police des missions, la défense des côtes, exigeaient bien un certain déploiement de forces militaires; mais les troupes employées ainsi trouvaient leur subsistance sur les terres qui environnaient les présidios, et la métropole ne pouvait pas se plaindre des charges qui en résultaient pour elle. Tous ces faits, qui ne sont pas sans importance, ressortent de la lecture attentive des documents originaux; nous en donnerons l'indication sommaire. Toutefois, avant d'entrer dans quelques détails sur ce sujet, il nous semble indispensable de faire connaître les tribus indiennes sur lesquelles les missionnaires durent agir primitivement. Ces peuplades sauvages se sont déjà éteintes dans la Vieille Californie, ou bien elles se sont mêlées à la civilisation; il n'en est pas de même des nations du territoire plus tardivement soumis. Là, comme dans plusieurs régions de l'Amérique du Sud, le désert a reçu des hordes nomades qui perpé-

tuent au sein de ces solitudes presque inexplorées les usages de leurs ancêtres: elles se montrent encore assez redoutables pour que les conventions diplomatiques passées entre les deux républiques en aient fait l'objet d'une stipulation à part, et aient prévu le cas d'une agression toujours redoutable pour les anciens établissements. Il ne faut point se le dissimuler, cette précaution de la diplomatie américaine atteste suffisamment le sort réservé aux nations guerrières; et ce qui se passe parmi les Indiens des États de l'Union fait assez prévoir la destinée réservée aux peuplades errantes maintenant sur les bords du Gila. Sans doute chacune de ces tribus, qui va se transformer ou s'éteindre, mériterait elle seule un examen particulier, selon les temps et selon les localités; mais dans un coup d'œil rapide on nous approuvera probablement d'avoir groupé les documents du seizième siècle avec les faits que nous transmettent les relations modernes, sans négliger de spécifier toutefois ce qui est du domaine de l'histoire ancienne. On ne saurait se le dissimuler, malgré leur état de barbarie extrême, ces peuplades seront toujours pour l'ethnographe l'objet d'un examen plein d'attrait. La position géographique qu'elles occupent, les anciens monuments que l'on rencontre dans leurs déserts, d'antiques traditions perpétuées par l'histoire du Mexique, tout contribue à éveiller l'intérêt dès qu'il s'agit de constater leur origine. Mais soit que l'on voie en elles les débris d'un peuple visité jadis par les Japonais, ou ayant émigré tout entier de l'Asie, soit que, avec Fleurieu, on retrouve parmi ces tribus la source des armées qui envahirent le pays d'Aztlan, bien qu'elles fussent destinées plus tard à recevoir elles-mêmes l'émigration mexicaine, que l'on constate au seizième siècle, il ne nous est point permis d'exposer sous leur jour réel ces problèmes intéressants. Nous nous contenterons donc de raconter les faits principaux, en hâtant de tous nos vœux l'époque où une nouvelle exploration des ruines qui existent dans la haute Californie fournira des documents moins incertains à l'archéologue et à l'historien. Nous ne connaissons pas de question

plus digne d'occuper les écrivains éminents qui honorent la littérature naissante des deux Amériques.

RACES ABOIGÈNES. — Les premiers détails quelque peu circonstanciés qui nous aient été donnés sur les Indiens de la Californie nous viennent de la relation naïve écrite, vers 1540, par Hernando Alarcon. Si ce hardi navigateur se crut dans la nécessité indispensable de faire accroire aux misérables Indiens dont la foule l'entourait, que le soleil l'avait envoyé vers eux, rien ne dénote chez lui le moindre désir d'agrandir sa découverte aux yeux de Charles-Quint, et sa peinture, trop nue peut-être, nous prouve que les Californiens étaient dans un état de barbarie telle, qu'ils ont bien pu diminuer de nombre, mais qu'il ne leur a guère été possible de rétrograder dans la voie de la civilisation. Nous dirons plus, en indiquant dès lors d'abominables coutumes qui furent constatées plus tard, avec une juste horreur, le marin Alarcon prouve que ces sauvages pouvaient justifier dès le seizième siècle ce qu'en pense un des observateurs les plus consciencieux parmi ceux qui les ont dépeints de nos jours. Cet écrivain (1) n'hésite pas à affirmer qu'il faut mettre les habitants actuels de la Californie sur la même ligne que les Hottentots, certains habitants de la Patagonie et les Australiens; races, comme tout le monde sait, placées au dernier rang des peuples dans l'échelle sociale. M. du Petit-Thouars trouva à ces Indiens « un air stupide que ne dément pas en général une intelligence à peine supérieure à l'instinct des animaux. » Il paraît bien prouvé aujourd'hui néanmoins que ces hommes si misérables vivaient dans le voisinage de peuplades infiniment plus avancées qu'ils ne l'étaient en civilisation, et il suffit de lire attentivement la relation du hardi soldat auquel nous avons emprunté le récit des expéditions de Vasquez Coronado, pour être bien convaincu de la supériorité relative des tribus du pays de Sonora. Les hordes misérables qui erraient le long de la mer Pacifique ont diminué graduellement; mais, nous le répétons,

(1) Robert Greenhow, *Oregon and California*; 1844, 1 vol. in-8°, avec cartes.

cette loi de décroissance est la seule que l'on puisse constater, la barbarie était la même; ce qu'il est permis de supposer seulement, c'est que des peuples plus avancés en civilisation passent jadis dans ces contrées sans se mêler aux autochtones.

Nul doute ne peut être admis aujourd'hui : ce ne sont pas ces peuples, d'une rudesse si abjecte, qui ont pu bâtir des villes considérables et creuser la terre pour en tirer des métaux; ce ne sont pas eux qui ont laissé des traces si imposantes dans des lieux déserts qu'ils parcourent avec indifférence, et cependant il y a peut-être aussi quelque témérité à voir dans ces ruines l'une des premières stations des armées qui allaient envahir le Mexique. Balbi l'a déjà fait remarquer d'après M. de Humboldt, les bords du Rio Yaquesila, ceux du Rio Gila offrent des traces d'édifices considérables : ces derniers portent le nom fort vague et fort répandu toutelois de *Casa Grande*. « Ce sont les restes d'une ancienne ville aztèque; ils occupent un terrain de près d'une lieue carrée. La grande maison est exactement orientée et est construite en torchis; les murs ont douze décimètres d'épaisseur. Ce genre de construction est encore en usage dans tous les villages des Moqui. Une muraille interrompue par de grosses tours ceint l'édifice principal, et paraît lui avoir servi de défense. Le P. Garces, qui les visita en 1773, découvrit les vestiges d'un canal artificiel qui conduisait les eaux du Gila à la ville. Toute la plaine environnante est couverte de cruches et de pots de terre cassés, joliment peints en blanc, en rouge et en bleu. On trouve aussi parmi ces débris de faïence mexicaine des pièces d'obsidienne (*ilzlli*). Plusieurs savants croient que cette ville ruinée a été la seconde station des Aztèques dans la supposition très-vague d'après laquelle on trace leur migration depuis Aztlan jusqu'à Tula et à la vallée de Tenochtitlan. Le même missionnaire trouva dans le pays des Moqui des villages peuplés de 2,000 à 3,000 âmes, et même une ville très-régulièrement construite ayant des maisons à plusieurs étages. » Nous l'avouerons, l'archéologie américaine a fait encore trop peu de progrès, les monuments

qu'elle s'observés découverts tant que pour qu'émigrati américaine Il y a fait dans s'op d'indusrie de génie amené l'if civi pandre l'ation s' où on le plême d' Hornius Antiqu ont été peuples et nous clusiven rope sav our cor restés o système dées, le monum s'ils vor pour l'h à Uxm l'infatig que les gions e fornie n plorati précon

(1) On craint d' la suite gols, qu' américaine Botocud Rio de J à ce suj savants au Brés tème hi (2) Mexico science grands rendre

issance est la seule constatée, la barbarie qu'il est permis de penser, c'est que des peuples civilisés passés dans des contrées sans ressources.

Il est admis aujourd'hui que ces peuples, d'une part, qui ont pu bâtir des villes et creuser la terre pour les métaux; ce ne sont pas des traces si insignifiantes que les lieux déserts qu'ils ont laissés en leur différence, et cependant, d'autre part, aussi quelquefois des ruines l'une des pyramides qui allaient à l'ouest. Balbi l'a déjà fait mention dans son voyage de Humboldt, les Mexicains, ceux du Rio de la Platte, ces édifices considérables portent le nom de pyramides, répandu toutefois dans toute l'Amérique; ce sont les restes d'une civilisation ancienne; ils occupent une grande étendue de terre lieue carrée. La pyramide est exactement orientée vers le nord-est; les murs ont une épaisseur de six à sept toises. Cette pyramide est encore en partie intacte; les villages des Moquis, qui habitent le principal, et paraissent être la capitale. Le P. Garcés, en 1773, découvrit les restes d'une ville artificielle qui communiquait à la ville. Toute la région est couverte de débris de terre cassés, jolies, en rouge et en blanc; parmi ces débris on trouve des pièces d'objets d'art; les savants croient que c'est la seconde ville dans la supposition qu'elle est la trace leur civilisation jusqu'à Tula, au Mexique. Le même fait se trouve dans les pays des Aztèques peuplés de 2,000 à 3,000 habitants. Une ville très-régulière, ayant des maisons de plusieurs étages. Nous l'avouerons, l'Amérique a fait encore de grands travaux, les monuments

qu'elle signale ont été trop rapidement observés, il reste sans doute trop de découvertes à constater (tout en acceptant quelques suppositions ingénieuses), pour que l'on puisse établir ainsi les migrations du plus grand peuple de l'Amérique.

Il y a longtemps que de Guignes plaçait dans ces régions le lieu où avait dû s'opérer le passage des Chinois allant à la recherche de contrées nouvelles, qu'ils devaient fertiliser par leur industrie (1). Plus tard on a fait honneur de cette émigration conquérante au génie belliqueux des Japonais, et l'on a amené de ces contrées un grand pontife civilisateur, Bochica, destiné à répandre les bienfaits d'une antique civilisation sur le plateau de Cundinamarca, où on le regardait jadis comme l'emblème du soleil. Mais depuis le docteur Hornius jusqu'au célèbre éditeur des *Antiquités du Mexique* (2) les systèmes ont été presque aussi nombreux que les peuples navigateurs de l'ancien monde, et nous ne croyons pas que le temps soit encore arrivé d'en adopter un exclusivement. Toutefois, si un jour l'Europe savante tente de nouveaux efforts pour constater des faits jusqu'à présent restés douteux; si, mettant à part le système incertain des étymologies hasardeuses, les archéologues vont étudier les monuments de l'Amérique sur les lieux; s'ils vont faire des pèlerinages féconds pour l'histoire des origines à Palenqué, à Uxmal, si bien décrits naguère par l'infatigable Waldeck, il n'y a nul doute que les rives du Gila et d'autres régions encore moins connues de la Californie ne doivent être l'objet d'une exploration attentive et dégagée d'idées préconçues. Alors peut-être le grand

problème s'éclairera-t-il d'un jour tout nouveau et pourra-t-on agrandir sans danger le cercle des conjectures (1).

Cependant il faut se hâter, ces antiquités monuments peuvent disparaître devant la civilisation importée d'Europe, comme ont déjà disparu tant de tribus indiennes, que rencontrèrent les anciens conquistadores. Les traditions des aborigènes se modifient; elles s'éteignent insensiblement devant les efforts si louables des missionnaires, qui substituent les idées chrétiennes aux légendes primitives nées d'un état de barbarie. Qui nous dira aujourd'hui ce qui sont devenus les souvenirs traditionnels de tant de peuplades anéanties que rencontra durant ses travaux évangéliques l'infatigable Ugarte? qui a pris soin de relier entre elles les idées confuses de ces tribus, laissant périr insensiblement les notions historiques de leurs pères, en même temps qu'elles abandonnaient leurs usages? Les Bernardino de Sahagun, les Heckewelder, les Moerenhout, tous ces voyageurs, qui savent recueillir les récits des nations expirantes sont rares dans tous les temps; bientôt même ceux qui les égaleraient en zèle et en charité ardente ne trouveront personne à interroger parmi ces peuples errants, qui n'ont plus ni la volonté ni le désir d'instituer quelques-uns d'entre eux, pour conserver des traditions, sujet de honte ou de douleur. Dispersés ou vaincus, ils n'ont rien à faire de ces souvenirs.

(1) Peut-être sera-t-on bien aise de voir ici avec quelle circonspection le voyageur le plus éminent de notre époque a cru devoir traiter de pareilles questions. « Une idole découverte à Natchez, dit M. de Humboldt, a été comparée avec raison par M. Malte-Brun aux images des esprits célestes que Pallas a rencontrées chez les peuples mongols. Si les tribus qui habitaient des villes sur les bords du Mississippi sont sorties de ce même pays d'Aztlan qu'ont habité les Tolteques, les Chichimèques et les Aztèques, il faut admettre, du moins d'après l'inspection de leurs idoles et leurs essais de sculpture, qu'ils étaient beaucoup moins avancés dans les arts que les tribus mexicaines, qui, sans dévier vers l'est, ont suivi la grande route des peuples du nouveau monde dirigée du nord au sud, des rives du Gila vers le lac de Nicaragua. » D'une autre part, un voyageur récent et qui fait autorité, M. Siebold, admet l'immigration des peuples du Japon dans l'Amérique vers le point que nous indiquons. *Voy. le Nippon, ou Matériaux pour servir à la description du Japon et des contrées voisines* (en allemand), grand in-4°.

(1) On sait qu'un écrivain récent n'a pas craint d'établir dans un livre prétendu sérieux la suite non interrompue des souverains mongols, qui fondèrent jadis leur empire dans l'Amérique. La parole spontanée et naïve du jeune Botocudo, qui regardait les Chinois établis à Rio de Janeiro comme ses oncles, en dit plus à ce sujet, peut-être, que les dissertations des savants (*Voy. Aug. de Saint-Hilaire, Voyage au Brésil*); mais il est difficile de baser un système historique sur de pareilles indications.

(2) Lord Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, 7 vol. in-fol. Un artiste dévoué à la science, M. Aglio, est le véritable auteur des grands travaux d'iconographie, qui peuvent rendre utile ce vaste ouvrage.

Peut-être ceux de la Californie conservaient-ils, comme les puissants Leni Lenape du Canada, comme les Araucans du Chili (1), des traditions antiques attestant les migrations des peuples ou les guerres des grandes nations. Qui pourrait nous dire aujourd'hui quelle a été la réelle origine de ces *Bagiopas*, de ces *Coanopas*, de ces *Cutquates*, de ces *Quiquimas*, qui formaient en Californie des tribus assez nombreuses pour que l'une d'elles fournît à elle seule dix mille individus? Que sont devenus ces *Tubutammas*, ces *Cochimies*, ces *Pericues* improprement appelés *Guaycuros* (2) par les Espagnols et dont les noms mêmes aussi bien que ceux des *Uchities*, des *Coras*, des *Cutguanes*, ne nous sont pas parvenus probablement sans altération? Ces nations se sont confondues dans les missions, et il serait peut-être impossible de constater leur individualité : nous nous contenterons donc de signaler les tribus qui restent encore dans les deux Californies et de faire ressortir les faits saillants que l'on remarque dans leur organisation.

Ceux des lecteurs qui ont lu la savante dissertation dont Fleurieu a enrichi le *Voyage* du capitaine Marchand, se rappellent sans doute la théorie fort simple qu'il établit à l'égard des peuplades qui errent sur toute l'étendue de la côte (3).

(1) Dans son *Histoire du Chili*, Ovale définit fort exactement les fonctions d'un de ces hommes archivés, comme les appelle ingénieusement un vieux voyageur : à eux appartenait la conservation de tous les grands faits historiques, et l'on retrouve leur institution chez un grand nombre de peuplades américaines; la mémoire si exercée de ces sortes de bardes était réellement prodigieuse.

(2) On est frappé, au premier abord, de l'analogie de cette dénomination avec celle des *Guaycuros*, nation belliqueuse du Brésil, qui a fixé sa demeure aux environs du fort de Nova-Coimbra; mais Warden, sans remarquer cette conformité, fait observer avec raison que les Espagnols ayant entendu ces peuples s'appeler entre eux *Guaxoro*, ou amis, finirent par altérer le nom de ces Indiens, les plus terribles adversaires des Européens le long des côtes. Voy. *L'Art de vérifier les dates, depuis l'année 1770 jusqu'à nos jours*; édit. de Fortia d'Urban, t. IX.

(3) « Il ne serait donc pas hors de vraisemblance que la côte du nord-ouest comptât trois espèces d'habitants : en première date les hommes qui appartiendraient originellement au sol même de l'Amérique, si toutefois on doit adopter l'opinion que cette grande terre avait ses hommes propres ou aborigènes, comme elle a ses animaux et ses plantes; en

Un voyageur plein de sagacité, qui naguère observé ces Indiens sur les lieux, et qui n'ignore aucun des systèmes que l'on a émis sur leur migration, M. Duflot de Mofras, établit mieux que tout autre les caractères physiologiques qui les distinguent et que doivent prendre en considération les savants; mais il n'admet que deux divisions. « On trouve parmi les Indiens de la côte nord-ouest deux races distinctes, dit-il, celle du nord, qui habite depuis le détroit de Behring jusqu'aux rives du Rio Columbia, et celle du sud, qui occupe la région méridionale de l'Orégon et la Californie jusqu'au Rio-Colorado et au haut Sonora. La première affecte plus spécialement le type asiatique; les Indiens qui la composent sont de taille

seconde date, les Asiatiques du Nord, dont l'ancienne chronique du Nord atteste la migration; enfin et en troisième date les Mexicains réfugiés. » Plus loin le *Voyage* du capitaine Marchand renferme quelques détails archéologiques fournis par Fleurieu qui se rattachent trop bien à la question traitée ici pour que nous ne les indiquions pas; il s'agit d'un monument indien trouvé dans le canal de Cox, et qui est réellement le produit des *Arts de l'Amérique occidentale au nord*. Des peintures effacées désignées sous le nom de caniak rappellent aux navigateurs français, « ces peintures, ces grands tableaux du Mexique, dont les historiens espagnols nous ont transmis les descriptions et les dessins : et les peuplades qui habitent les îles qui dans ce moment fixaient l'attention de nos voyageurs pourraient bien ne pas avoir été dans tous les temps aussi étrangères aux Mexicains qu'elles ont pu le devenir depuis la destruction de l'empire » (t. I, p. 296). A quelque distance, aux îles de la Reine Charlotte, nos voyageurs virent de grands édifices ornés de sculptures, bien supérieures à ce que l'on peut attendre d'un peuple purement sauvage, et qui suggèrent les réflexions suivantes au rédacteur : « Si nous retrouvons ainsi dans les îles attenantes à la côte nord-ouest et à l'Asie, et les maisons de l'Asie septentrionale et les tableaux du Mexique, serait-ce une conjecture trop hasardée de supposer que les habitants de cette côte du nord-ouest, transplantés originellement d'Asie en Amérique et parvenus au Mexique, où ils fondèrent un empire, ont abandonné leur nouvelle patrie à l'arrivée des Européens, et ont resté sur ces mêmes côtes qu'ils avaient occupées après leur migration d'Asie. » Le chirurgien Rohlet, qui appartenait à cette même expédition, présuma également par l'inspection de ces sculptures, que les Américains dont nous nous occupons ont connu un instrument semblable à la harpe, mais après une longue digression le rédacteur des *Voyages* fait observer que si cet instrument compliqué a été porté à l'Amérique par les Tartares émigrés, il a eu un immense espace à parcourir avant de pouvoir figurer parmi ces bas-reliefs indiens.

(1) Ce voyage nous a permis de visiter les côtes du Chili pendant un an, ce qui nous a permis de constater l'existence de ces peuplades, et de leur donner une description exacte. (2) Ce voyage nous a permis de constater l'existence de ces peuplades, et de leur donner une description exacte. (3) Ce voyage nous a permis de constater l'existence de ces peuplades, et de leur donner une description exacte.

de sagacité, qui moyenne, ils ont la face large, le front aplati, les pommettes saillantes, les yeux très-écartés et fendus en amande. La migration, M. DuRoi, la bouche grande et le menton terminé en pointe. La seconde, physiologique que rapproche davantage du type européen. La taille de ces Indiens est plus élevée, ils ont le front plus droit et le triangle facial plus ouvert; chez un petit Indien de la côte nord-ouest seulement les lèvres et le nez sont légèrement épatés. La race méridionale est plus noire encore que celle du Rio Colorado au nord; mais sa nuance, quoique très-obscurcie, n'a rien du brillant qui distingue les nations africaines, et l'on ne saurait la comparer qu'aux teintes mates de la première plus rouées par la sepia. »

Roquefeuille (1), Choris, Langsdorff, les voyageurs qui ont observé ces peuples constatent l'exactitude d'une peinture qui ne renferme cependant que les traits généraux. M. de Mofras spécifie également les différences physiologiques que produit chez ces Indiens le genre de vie et la nature des occupations. Mais ce qu'il établit d'une manière contestable, c'est la destruction rapide des Californiens. Minés sourdement par une maladie fatale, qui semble avoir

son origine dans le nouveau monde, ils semblent plus accessibles que d'autres hommes aux ravages de certaines épidémies; pour n'en citer que quelques exemples, nous rappellerons que douze mille individus ont péri, en 1834, dans la vallée de los Tulares, à la suite d'une affection qui présentait de l'analogie avec le choléra, tandis que deux ans plus tard les fièvres enlevèrent huit mille habitants des plaines arrosées par le Rio del Sacramento. Il est juste de dire que les précautions hygiéniques prises dans les missions prévalent souvent, les Indiens qui y résident de cette effrayante mortalité.

Un trait caractéristique de quelques-unes de ces nations, un fait étrange que l'ethnographie enregistre toujours avec surprise dans ses annales, c'est l'usage d'un disque de bois léger, ou un os arrondi. Cet ornement bizarre, que l'on trouve chez plusieurs insulaires de la mer du Sud, est surtout fort répandu dans l'Amérique méridionale ou dans les contrées qui avoisinent cette région. Les tribus les plus étrangères les unes aux autres par certains caractères physiques ou bien par les dissemblances qu'amène un commencement de civilisation se trouvent avoir un point de contact dans le nouveau continent, grâce à cet ornement qui donne à la physionomie ou un caractère terrible ou un aspect hideux. Au Mexique il était fréquemment en or; les Cayabavas de l'Amérique du Sud le portaient également fabriqué avec le métal pur que leur fournissaient leurs sables aurifères; le jade vert artistement taillé avait été spécialement adopté par les Tupis du Brésil, qui enchassaient même ce disque poli dans leurs joues transpercées. Un coquillage blanc, bien connu des nations brésiliennes, avait été choisi par les femmes Tupinambas pour servir d'ornement à leurèvre inférieure et à leurs oreilles (1). Aujourd'hui encore les *Gamelas*; qui errent dans les campagnes du Maranh, aiment à remplacer le métal, la pierre ou les plumes éclatantes en usage

(1) Ce voyageur, essentiellement judicieux, nous a tracé un tableau peu flatteur des Indiens de la Californie, indiquant déjà, il y a vingt-cinq ans, cette tendance déplorable à une entière destruction: « Les individus de cette race, dit-il, s'élevaient rarement au delà de la taille médiocre; leur corps n'a ni grâce ni vigueur, et leur physionomie porte l'empreinte de l'apathie et de la stupidité. Leur personne et tout ce qui l'entoure est de la saleté la plus horrible, sans aucune mission les naissances ne compensent les mortalités; leur population ne s'entretient que par les renforts qu'elle reçoit des Indiens indépendants: mais la plupart de ces Indiens sont des vieillards qui, n'ayant plus la force de pourvoir à leur subsistance, viennent chercher auprès des missionnaires un asile contre la faim. Voy. Camille Roquefeuille, *Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819*; Paris, 1823, vol. in-8°. Nous rappellerons aussi qu'au point de vue ethnographique on trouvera des renseignements fort naïfs et réellement précieux sur les aborigènes de la Californie dans le *Voyage de l'infortuné Choris*. Il a dessiné d'après nature plusieurs individus, et a donné la représentation exacte de leurs armes et de leurs ustensiles; plusieurs exemplaires de ce livre ayant été colorisés sous les yeux de l'artiste, les variétés de teinte que présente la peau des Indiens ont pu être fidèlement reproduites. Voy. *Voyage autour du monde accompagné de descriptions par Cuvier et A. de Chamisso, et observations sur les crânes humains*; Paris, Didot, 1821, 1 vol. in-fol.

(1) Voy. Jean de Léry, le *Montaigne des vieux voyageurs*, comme l'appelle spirituellement l'un de nos plus savants botanistes.

chez d'autres peuples, par de petites colloquantes évidées intérieurement, et dont, chose répugnante à dire! ils se servent quelquefois pour conserver quelques débris de leurs aliments (1). Les Californiens font usage d'un disque de bois arrondi, et sous ce rapport ils se trouvent avoir une analogie absolue avec ces tribus nomades de Botocudos jadis connus sous le nom d'Aymorès, et que nous avons rencontrés plus d'une fois au sein des grandes forêts de la côte orientale du Brésil, dans le voisinage du Belmonte et du rio Doce, d'où ils disparaîtront insensiblement. Sans attacher une trop grande valeur à ce fait ethnographique, bien connu d'ailleurs, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer que le caractère mongol apparaît beaucoup plus chez cette race qu'il n'est sensible chez les tribus du voisinage. Si la Californie a servi de passage à des hordes asiatiques (aux Tchouktchis, par exemple) (2), il devient curieux d'examiner attentivement comment un usage parfaitement identique se trouve adopté à une distance si considérable par deux peuplades restées à peu de chose près au même degré de barbarie (3).

Lorsqu'on examine les derniers dénombrements qui nous aient été fournis sur la population indienne des deux Californies, on est frappé du petit nombre d'individus qui la composent maintenant. Selon un auteur qui a eu à sa disposition les documents que les États-Unis ont été à même de se procurer, il faudrait faire monter cette population aborigène à quatre mille âmes pour la Vieille Californie, à quinze mille pour les vastes régions qui forment la Nouvelle (4). Ce-

(1) Ayres de Casal, *Corographia Brasílica*.

(2) « Faisons-le remarquer ici en passant, un dieu célèbre de la théogonie mexicaine, le dieu *Necauciaull*, offre sur une antique statue l'étrange parure signalée plus haut. La principale idole de cette divinité était faite de *teotell*, ou, si on l'aime mieux, de *Pierre divine*, espèce de marbre noir poli. Elle avait des pendants d'oreille en or et à la lèvre inférieure un tube de cristal, à l'extrémité duquel se trouvait une plume verte ou une turquoise. » Ternaux-Compans, *Essai sur la théogonie mexicaine*, p. 7.

(3) Voy. l'Amérique Russe et ce que dit à ce sujet F. Lutké.

(4) La dépopulation a dû être rapide. En 1744 le P. Sedelmayer trouvait 8,000 Papagos seulement sur les bords du rio Gila; il y avait le même nombre à peu près de Pimas et de Cocco-

pendant, pour réduire ce calcul à sa juste valeur, il est nécessaire de ne pas oublier que presque toute la partie centrale de ce pays, qui n'a pas moins de quatre cents à cinq cents milles du nord au sud, sur une largeur à peu près égale de l'est à l'ouest, est restée inexplorée, et que des tribus peu considérables, il est vrai, mais assez multipliées, habitent ces régions inconnues. Quelques-unes, telle que les Pah-Utah, qui ont été visitées récemment, doivent accroître le chiffre reproduit dans cette notice; c'est dire assez qu'il nous semble impossible d'établir à ce sujet rien de positif sur la population indienne.

Si l'on s'en rapportait au P. Lasuen dix-sept langues auraient été parlées de son temps sur les côtes de la Californie en embrassant une étendue de territoire qui ne comprendrait pas plus de cent quatre-vingts lieues, depuis San Diego jusqu'à San-Francisco; mais d'un autre côté, et si l'on veut adopter l'opinion d'un autre missionnaire, il n'existerait que trois idiomes essentiellement différents sur toute l'étendue de la côte.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'un grand mystère se lie à l'ethnographie de ces contrées, et que quant à la linguistique jamais peut-être la science moderne ne pourra trouver la solution des problèmes qui lui sont offerts. Si l'on eût jadis obéi à la pensée philosophique de Fleurieu, et si en essayant, comme on l'a fait, de construire quelques rudiments de vocabulaires, on eût tenté de recueillir les chants traditionnels conservés le long de la côte, peut-être eût-on découvert quelques traces de l'origine des peuples qui les conservaient encore, à l'époque où le livre de Marchand fut publié (1). Nous n'ignorons pas qu'il s'agit d'un peuple voisin de la Californie plutôt que des Californiens eux-mêmes; mais souvent la tradition

maricopas. Voy. *Art de vérifier les dates*, t. IX, p. 488, édit. in-8°.

(1) Cet écrivain insiste beaucoup sur les chants, dont quelques-uns sont notés et que les Indiens répètent en partie. « Ces chants peuvent être une tradition orale, comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite; un peuple qui chante est un peuple poète, et l'on sait que dans tous les pays les poètes furent les premiers historiens. » En ce qui touche spécialement les chants des Californiens, nous dirons que l'un d'eux a été noté par Choris.

une tribu
isine,
aurait été
es peupl
es Intérie
ne obsen
usement
nt à un
ncore peu
Les Pah
sitaient il
d du gra
resque al
és de gr
arnies de
naire; o
resque a
feu. Du
tablisse
s voyage
r tout le
u'ils ont
ans les
battus i
ur nour
Aux ho
ords du
ndiens U
ans leur
quelques
intérieu
eau-Mex
ue plus
ontés c
i bien q
ont pas
aravane
Californi
e pas d
Les Ind
iture ab
uisent c
ifornie;
voir re
quin des
vaux sau
ront dur
ces tribu
nombre
un chiff
soit cep
rie, ces
complét

(1) Voy. *Nova*, 1846, par un au

ce calcul à sa just
 ire de ne pas oublie
 a partie centrale d
 a moins de quat
 milles du nord a
 à peu près égale d
 estée inexplorée, e
 considérables, il es
 pliées, habitent c
 quelques-unes, tel
 qui ont été visitée
 accroître le chiffre
 e notice; c'est dir
 mble impossible d'
 n de positif sur l

rtait au P. Lasuen
 aient été parlées d
 tes de la Californie
 étendue de terr
 rendrait pas plus d
 iques, depuis San
 Francisco; mais d'un
 veut adopter l'opi
 sionnaire, il n'exis
 mes essentiellem
 l'étendue de la côte
 certain, c'est qu'un
 lie à l'ethnographi
 que quant à la lin
 out-être la scienc
 trouver la solution
 sont offerts. Si l'or
 nsée philosophiqu
 n essayant, comm
 uire quelques rudi
 es, on eût tenté d
 traditionnels con
 côte, peut-être eût

es traces de l'ori
 i les conservaie
 u le livre de Mar
 . Nous n'ignorons
 peuple voisin de la
 e des Californien
 uvent la traditi
 vérier les dates, t. IX
 ste beaucoup sur le
 ns sont notes et qu
 partie. « Ces chant
 ition orale, comm
 tradition écrite; u
 peuple poète, et l'o
 ys les poètes forent le
 ce qui touche spécia
 iformiens, nous diron
 par Choris.

une tribu explique l'origine d'une tribu
 isine, et rien en ethnographie ne
 urait être négligé. Aujourd'hui ce sont
 es peuplades errantes sur les bords des
 es Intérieurs qu'il s'agit de soumettre à
 ne observation attentive, et malheu
 usement tout nous prouve qu'elles
 ont à un degré de barbarie plus grand
 core peut-être que les tribus de la côte.
 Les Pah-Utah, que le colonel Fremont
 sitait il y a peu de temps à l'extrémité
 du grand bassin, restent dans un état
 resque absolu de nudité : ils vont ar
 és de grands arcs, et leurs flèches sont
 ornées de pierres d'une dureté extraor
 inaire; ces armes, dans leurs mains, sont
 resque aussi redoutables que les armes
 feu. Durant leurs dépéditions sur les
 tablissements de la côte et même sur
 es voyageurs, ils s'efforcent d'enlever
 urtout les chevaux et les mules, et dès
 u'ils ont pu regagner leurs demeures
 ans les montagnes, ces animaux sont
 battus immédiatement pour servir à
 eur nourriture.

Aux bords du grand lac Salé et sur les
 ords du Colorado, on rencontre les
 ndiens Utah, qui sont moins sauvages
 ans leurs coutumes et qui ont même
 quelques rapports avec les traitants de
 l'intérieur et avec les habitants du Nou
 eau-Mexique. Un observateur récent dit
 ue plusieurs d'entre eux sont fort bien
 ontés et munis d'armes redoutables;
 i bien que les blancs eux-mêmes ne
 ont pas à l'abri de leurs courses. La
 aravane qui part annuellement de la
 Californie pour se rendre à Santa-Fé
 a pas d'ennemis plus formidables (1).
 Ces Indiens trouvent du reste une nour
 riture abondante dans le gibier que pro
 uisent certaines régions de la haute Ca
 lifornie; le colonel Fremont dit même
 avoir rencontré sur les bords du S. Joa
 quin des bandes considérables de che
 vaux sauvages et d'antilopes, qui pour
 ront durant longtemps encore alimenter
 ces tribus si peu connues, et dont le
 nombre ne peut être indiqué que par
 un chiffre très-approximatif. Quel que
 soit cependant leur degré de barba
 rie, ces Indiens ne sont pas dépourvus
 complètement d'idées religieuses, comme

(1) Voy. Mitchell, *Texas, Oregon and Califor
 nia*, 1846. Il s'agit sans doute ici des *Youtas* cités
 par un autre écrivain.

l'ont affirmé plusieurs écrivains; et s'il
 est presque impossible d'envisager au
 jourd'hui sous leur jour réel les croyan
 ces mythologiques appartenant spécia
 lement à chaque tribu, on peut essayer
 de retracer ce qui a été dit à ce sujet
 par les premiers voyageurs.

IDÉES RELIGIEUSES DE QUELQUES ABORIGÈNES DE LA CALIFORNIE.

Tous les observateurs sérieux, nous
 l'avons déjà dit, nous représentent cette
 région comme étant dominée à l'époque
 des premières conquêtes par des peup
 lades indépendantes parlant des langues
 particulières, ce qui semblerait indiquer
 une grande variété dans les croyances
 religieuses. Il paraît néanmoins que de
 puis le nord du Sacramento, jusqu'au
 cap San-Lucas, il existe parmi les Cali
 forniens une grande conformité de
 mœurs, de coutumes, d'idées, malgré la
 variété des idiomes, et que les chants tra
 ditionnels y conservent d'âge en âge les
 faits principaux d'une théogonie sau
 vage. Un voyageur, cité déjà plusieurs
 fois, dit même, « que ces chants sont ré
 digés dans une langue dont les chefs et
 les sorciers seuls ont l'intelligence et qui
 n'a point le moindre rapport avec le dia
 lecte en usage de nos jours. » Ce fait est
 d'autant plus facile à accepter qu'il se
 reproduit chez plusieurs peuplades de la
 mer du Sud et même de l'Amérique.

S'il faut en croire la tradition repro
 duite par M. de Mofras, le monde aurait
 eu deux âges bien distincts; dans le pre
 mier deux êtres préexistants, le frère et
 la sœur, auraient vécu dans une obscu
 rité complète; la découverte de la lumière
 serait devenue le signal de leur union;
 un être mystérieux nommé *Oïot*, procé
 dant de ce couple divin, aurait peuplé la
 terre d'êtres différents par leur nature
 de celle des Indiens, et la terre se serait
 agrandie du nord au sud avec cette po
 pulation nouvelle; puis *Oïot* aurait été
 mis à mort par ceux-là mêmes qu'il avait
 créés. Dans la seconde période l'esprit
 divin, *Chinigchinig*, apparaît au-dessus
 du bûcher de la victime, déclare à ces
 êtres vivants quelle est sa puissance, crée
 plusieurs hommes et plusieurs femmes
 avec un peu de fange et leur donne des
 lois en leur faisant craindre son châti
 ment. A lors la création d'*Oïot* se confond

avec la création nouvelle, grâce à une transformation merveilleuse, et la race des Indiens peuple la terre. Tels sont les traits les moins vagues de cette théogonie sauvage, qui doit varier singulièrement. Il est difficile, nous l'avouons, de ne pas croire à l'influence d'un peuple plus avancé en civilisation dans la définition des attributs du grand Être qui nous est offerte par le même voyageur : « Ce grand Être n'a eu ni père ni mère; son origine est entièrement ignorée; ils croient qu'il est présent partout, qu'il voit tout, même au milieu des nuits obscures, qu'il est invisible à tous les yeux, qu'il est l'ami des bons et qu'il châtie les méchants. »

Une sorte de lycanthropie semble présider à l'idée terrible que le peuple se fait des sorciers, qui remplissent chez les Californiens à peu près l'office que les piayes remplissaient chez les Tupis. Ces êtres redoutés se prétendent issus du loup des prairies; et ils expliquent ainsi la nécessité de ces repas abominables, en horreur aux autres Indiens et qu'ils renouvellent sans doute pour se revêtir d'un caractère plus terrible aux yeux de la tribu ou bien seulement en commémoration de quelques mythes sanglants dont l'origine échappe à nos investigations. Nous le répétons néanmoins, la théogonie d'un peuple de la Californie peut être complètement opposée à celle d'une nation voisine, et il peut même y avoir autant de croyances diverses qu'il y a d'idiomes différents; on sait par exemple aujourd'hui que ces terribles Apaches qui ont désolé jadis la Basse-Californie, et qui se font redouter encore sous le nom de Papagos dans le Sonora, obéissaient et obéissent encore, selon toute probabilité, à une sorte de sabéisme. Le soleil, la lune, les étoiles, sont pour eux l'objet d'un culte fervent. Dans l'impossibilité où nous sommes d'indiquer, même sommairement, ces diverses croyances, nous renvoyons aux récits des voyageurs et aux écrits des missionnaires, en faisant observer cependant que quelques-unes des idées fondamentales de ces peuples, aussi bien que plusieurs de leurs cérémonies solennelles, ont été profondément modifiées depuis la découverte; ne fût-ce que par l'introduction de bestiaux nombreux et surtout

par l'usage du cheval. Chez quelques tribus, par exemple, la cérémonie de funérailles emprunte pour les chefs un caractère terrible de l'usage où l'on en d'attacher le cadavre sur la croupe d'un animal indompté et de le contraindre par des cris effrayants (1) à se précipiter dans un abîme, il y trouve la mort et la tribu offre ainsi une sorte d'hommage causte à la mémoire du guerrier qu'elle veut honorer.

ARMES DES INDIENS. — CHASSE. — GOUT POUR LA MUSIQUE.

Les armes des Indiens de la Californie sont celles de la plupart des peuplades de l'Amérique, elles en diffèrent néanmoins sous quelques rapports : ainsi, l'arc est en usage parmi eux; mais au lieu d'avoir les dimensions admises par les tribus du sud il ne conserve qu'un mètre environ de longueur, et pour conserver plus de force se trouve recourbé dans la partie opposée à la corde. Cette corde elle-même filée de chanvre sylvestre, est garnie de peau afin d'éviter le frottement qu'elle produirait en envoyant le trait; la flèche n'est armée ni d'un roseau affilé comme au Brésil, ni d'un fer comme cela a lieu dans certaines localités : elle est garnie à son extrémité d'un silex aigu et tranchant. Telle est, du reste, la force de ces archers californiens, qu'à une quarantaine de pas ils peuvent traverser de part en part un cheval lancé au galop. Comme cela avait lieu jadis sur les bords du Mississipi, les Californiens savent préparer adroitement des peaux de cerfs dont la tête est préservée soigneusement de toute altération visible, et recouvert de ce déguisement trompeur, ils imitent le cri de l'animal qu'ils veulent attirer avec un tel degré de vérité, que celui-ci croyant bientôt reconnaître une voix familière, s'élance pour ainsi dire au-devant du trait qui l'atteint, et fournit aisément aux premiers besoins du sau-

(1) Voy. une scène d'un caractère vraiment dramatique dans laquelle M. de Mofras décrit les obsèques d'un chef. Un autre voyageur moins connu, mais dont les récits sont également pleins d'intérêt, raconte un fait analogue qui eut lieu dans les solitudes voisines des régions dont nous nous occupons. Voy. le R. P. Smet, *Voyage aux montagnes Rocheuses et un vaste territoire de l'Orégon*, Malines, 1844, 1 vol. in-12.

ge (1). La c
rmi ces p
l. Hâtons
ns la Cali
s de l'Ar
on du bét
cessaire
diens, et
ssources
Un fait o
est le go
ur la mus
naire qu'
e justes
mpliqués
ette à p
le; dans
s chants
rayant p
ils frapp
l'autre,
orceaux
horrible
uit de la
compagn
ANSES C
DANSE
LES CAL
Nulle o
présent
riété de
ornie et
côte
nservent
itive. M
onnaires
eusement
ud ce ge
téchum
s franci
anses in
ais néces
modifier.
ent esse
rfois au
tence. L
ent à r
important
u tigre
eurs. Ce
s sont
ommes.
(1) Voy.
onde. Cet
r les cha

val. Chez quelques-uns de ces peuples, la cérémonie de la chasse pour les chefs est l'usage où l'on est sur la croupe d'un cheval, et de le contraindre à se précipiter (1) à se précipiter, y trouve la mort, si une sorte d'holocauste du guerrier qu'il

CHASSE. — LA MUSIQUE.

Indiens de la Californie ont des peuplades de différents dialectes : ainsi, l'arce est au lieu d'avoir le son par les tribus d'un mètre environ, et conserve plus d'air dans la partie de la corde elle-même. Le tambour, est garnie d'une peau, et sifflement qu'elle produit est le trait ; la flèche est un roseau affilé comme un couteau, et comme cela a lieu dans les Indes : elle est garnie d'un silex aigu et tranchant, et le reste, la force de la main, qu'à une quarantaine de pas peuvent traverser de l'épave lancé au galop, et jadis sur les bords de la Californie, savaient des peaux de cerfs, et s'élevaient soigneusement, et recouvrent le tambour, ils imitent le son, ils veulent attirer l'attention, que celui-ci connaît une voix, pour ainsi dire au loin, et atteint, et fournit les besoins du sa-

CHASSES CARACTÉRISTIQUES. — LA DANSE MACABRE EN ACTION CHEZ LES CALIFORNIENS.

La chasse de l'ours présente aussi parmi ces peuples plus d'un trait original. Hâtons-nous de le dire néanmoins, dans la Californie, comme dans les pays de l'Amérique du Sud, l'introduction du bétail et des chevaux a modifié nécessairement le régime intérieur des Indiens, et a singulièrement accru les sources de leur vie nomade. Un fait constaté par tous les voyageurs, est le goût inné de ces Américains pour la musique, c'est la faculté extraordinaire qu'ils possèdent de répéter avec la justesse singulière des chants assez compliqués. Les missionnaires ont su mettre à profit cette propension musicale : dans certaines occasions toutefois, les chants prennent un caractère, presque effrayant pour une oreille européenne. Ils frappent alors les mains l'une contre l'autre, dit Choris ; ils agitent des arceaux de bois fendus et poussent un bruit horrible qui ressemble beaucoup au bruit de la toux. » Un sifflement sinistre accompagne ce chœur étrange.

La danse macabre en action chez les Californiens. Nulle contrée du Nouveau Monde ne présente peut-être une aussi grande variété de danses que la Nouvelle Californie et en général les régions de la côte nord-ouest, où les nations conservent encore leur originalité primitive. Moins sévères que les missionnaires méthodistes, qui ont impérieusement interdit dans la mer du Sud ce genre de divertissement à leurs disciples, les jésuites, et plus tard les franciscains, firent servir ici les danses indiennes aux pompes du culte ; mais nécessairement aussi ils durent les modifier. Dans les forêts, elles demeurent essentiellement dramatiques, et parfois aussi elles sont d'une extrême violence. La plupart du temps elles servent à rappeler quelque circonstance importante de la vie sauvage ; la chasse du tigre par exemple, la rencontre de l'ours. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elles sont exécutées uniquement par les hommes. On trouvera des descriptions

(1) Voy. du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*. Cet ouvrage renferme de curieux détails sur les chasses des Californiens.

exactes de ces danses dans le curieux ouvrage de Choris (1), qui les a même naïvement figurées et qui donne la musique de certains airs propres à régler leur mouvement. Mais il en est une sur laquelle les anciens voyageurs se taisent, et qui a un caractère trop essentiellement original pour que nous n'en reproduisions pas ici la description ; elle eût fourni quelques traits excellents à ces vieux peintres du moyen âge, dont la fantasque imagination aimait à s'inspirer des danses macabres.

« Une fois, dit M. Dufrot de Mofras, étant campé sur la rivière del Sacramento, nous aperçûmes de loin une soixantaine de squelettes qui dansaient une danse guerrière autour d'un grand feu. En approchant, nous reconnûmes que ces Indiens étaient des guerriers Kosumnés qui avaient peint en blanc, sur leurs corps naturellement fort noirs, et avec une exactitude effrayante, toutes les côtes et les ossements de la charpente humaine (2). »

ÉTAT DE LA CALIFORNIE DURANT LE DIX-HUITIÈME ET LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLES. — EXPULSION DES JÉSUITES. — PARTAGE DES MISSIONS ENTRE LES FRANCISCAINS ET LES DOMINICAINS.

Dans ce rapide coup d'œil, nous devons indiquer les divers établissements auxquels la population indienne avait servi de base, et les efforts persévérants qui leur donnèrent naissance ; le tableau exact fourni par l'ouvrage de M. de Mofras répond, quant aux dénominations du moins, aux faits indispensables pour suivre le récit historique. On ne saurait exiger ici un rapport circonstancié des moyens mis en usage par les missionnaires pour opérer ce développement. Les missions formées à la suite de tant d'explorations laborieuses coûtèrent quelquefois plus d'efforts que celles du Paraguay, mais furent loin d'acquiescer en Europe la célébrité dont celles-ci ne tardèrent pas à jouir. L'on peut dire même que sans le tra-

(1) *Voyage pittoresque autour du Monde, avec des portraits de sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et des îles du Grand Océan* ; Paris, 1821, 1 vol. in-fol. fig.

(2) *Exploration de l'Oregon et de la Californie*, t. II, p. 376.

vail du P. Buriel (1), ces réductions lointaines eussent été à peine connues de l'Europe. Soit que leur position géographique dont on ne comprenait pas toute l'importance les laissassent inaperçues, soit que la race indienne qui fournissait à leur population fût moins susceptible de développement intellectuel que celles du Parana et de l'Uruguay, elles n'excitèrent ni le même intérêt ni les mêmes haines : un grand phénomène dans l'ordre politique s'accomplissait silencieusement, sans qu'on le jugeât digne de ces éloges pompeux, ou de ces accusations passionnées, qui se renouvelèrent tant de fois à l'égard des autres missions. Les hommes d'État ne partagèrent pas toujours cette indifférence, et vers 1716 le cardinal Alberoni sembla deviner d'un œil plus perspicace les ressources que ce vaste pays pouvait offrir à l'Europe. L'année suivante, le comte de Liñares fit par son testament un don de 5,000 pistoles aux établissements religieux. Mais ces preuves d'intérêt ne furent ni assez durables ni d'une importance assez décisive pour changer la situation politique du pays. Les infatigables explorateurs de ces régions ignorées ne mettaient point de bornes à leur zèle; cependant, ils ne se reposaient que lorsque la mort venait les arrêter. En 1629 le père Piccolo mourut comme il allait atteindre quatre-vingts ans. L'année suivante le P. Ugarte le suivit dans la tombe, après trente ans de travaux, consacrés à la civilisation des Indiens. Les P. Tamaral, Sedelmayer, et tant d'autres dont les noms sont restés ignorés, les remplacèrent dignement; les épreuves de toute espèce, les entreprises difficiles ne manquèrent point à ces civilisateurs de la race indienne, pas plus qu'ils n'avaient manqué à leurs prédécesseurs: tantôt ce sont les féroces Apaches qu'il faut soumettre, tantôt les rives du Colorado ou du Gila qu'il faut explorer. Ces travaux furent accomplis avec un zèle incontestable; mais les déplorables empiétements politiques d'une compagnie célèbre arrêteront bientôt dans leur essor tant de louables entreprises: précisément à l'époque où l'on commençait

(1) C'est à lui que l'on attribue généralement la réunion des documents historiques publiés par Miguel Venegas.

à avoir des connaissances moins importantes sur l'intérieur de la Californie, décret qui atteignait les maîtres du Paraguay frappa les missionnaires de la Californie; ils se trouvèrent enveloppés dans la mesure générale qui changea l'administration temporelle des missions. En 1767 les jésuites, expulsés des sept villages fondés dans la presqu'île, furent remplacés par les moines du couvent de S. Fernando, établis depuis longtemps dans la capitale du Mexique, mais étrangers jusqu'alors à la direction des Indiens; les franciscains continuèrent cependant avec zèle l'œuvre de leurs prédécesseurs.

Durant cette période la science se martyra comme la religion à les servir. En 1769 l'abbé Chappe d'Hauteroche vint observer en Californie le passage de Vénus sur le disque du soleil; mais il a apporté du Mexique les germes d'une maladie fatale, et arriva à San-Jozé il meurt dans d'effroyables angoisses, sans que l'abatement qui l'éprouve arrête un instant ses travaux. Il meurt, mais le but de son voyage est atteint, et je ne connais guère dans les annales littéraires de récit plus noble que celui qui nous transmet ce dévouement presque ignoré. C'est la science dans toute son abnégation, qui triomphe de la douleur pour conquérir un homme inconnu, et qui ne demande plus rien aux hommes en échange de la vie et de la mort (1).

À la tête des nouveaux missionnaires chargés des destinées de la basse et de la haute Californie se présente un religieux infatigable. Digne successeur des Kino et des Ugarte, le P. Juniper Serra va bientôt exploiter ces terres fertiles que diverses explorations ont fait connaître, mais que l'on a abandonnées jusqu'alors à des hordes barbares de chasseurs. Alors seulement la grande mission de Monterey est fondée dans

(1) L'abbé Chappe d'Hauteroche, mort en 1769, a laissé le récit de son arrivée à Mexico et il a rédigé jusqu'à la fin avec un incroyable courage ses dernières observations; mais il ne chercherait vainement dans son *Voyage en Californie*, publié en 1 vol. in-4°, des détails sur ce pays. Il était accompagné de deux astronomes espagnols, Doz et Velasquez, dont l'un succomba. Chappe d'Hauteroche a publié son *Voyage en Sibérie*.

Nouvelle C
te œuvre
ostolique
l'inspect
Jozé de
mbinés de
ève en m
88 ce vas
nent par l
ux, qui
deux ex
ont bien
ire, la mi
Secondés
agnole, l
rbares, l
ent réussi
ance qui
n vaste s
blissement
Indiens
un trip
mission
lusivemen
gieux; le
Mexique
fait préva
il; le pre
nent sous
que celui
ment pres
dans toute
de la doule
inconnu, et
aux homm
rité (1).
es, dans
és alors
Des déta
de l'Eu
Il existe
des solda
uir (*Voy.*
ornie par
es décrites
qu'elles
Dufflot de
peau de
mailles qu
es. Les
ne qu'en
leur tête
eres. Un
che leur
coups de
s, alors q
ance, ils
olets ni c
-mêmes, c
ent couve

ances moins impa
de la Californie,
les maîtres du P
missionnaires de
vèrent envelopp
gérale qui change
porelle des mission
expulsés des sei
s la presqu'île,
les moines du co
do, établis depu
pitale du Mexiqu
alors à la directio
nciscains continu
zèle l'œuvre de leu

de la science a se
religion a les sien
ppe d'Haute roch
Californie le pa
r le disque du s
rté du Mexique l
ie fatale, et arri
dans d'effroyabl
l'abattement qu
instant ses travau
t de son voyage e
nnais guère dans l
écrit plus nobl
transmet ce dévou
ré. C'est la scient
conquérir un fa
demande plus ric
échange de la v

veaux missionnair
de la basse et
se présente un r
Digne successe
arte, le P. Juniper
exploiter ces terr
es explorations o
s que l'on a aban
des hordes barbar
seulement la grand
ey est fondée da

Hauteroche, mort
son arrivée à Mexic
fin avec un incroyab
observations; mais
ans son *Voyage en C*
i. in-4°, des détails s
agné de deux astron
Velasquez, dont l'
Hauteroche a publié

Nouvelle Californie, et pour accomplir
te œuvre de civilisation le préfet
ostolique des franciscains est secondé
l'inspecteur général du Mexique,
José de Galvez. Grâce aux efforts
mbinés des deux pouvoirs, San-Diego
ève en même temps, et dès l'année
58 ce vaste pays est protégé effica
ment par les deux établissements nou
eux, qui grandissent simultanément
deux extrémités de la province et
ont bientôt, comme point intermé
ire, la mission de San-Buenaventura.
Secondés avec zèle par la marine
agnole, mais environnés de hordes
bares, les missionnaires ne pour
rent réussir sans l'esprit plein de pré
ance qui préside alors en Espagne
n vaste système de colonisation. Nul
blissement consacré à la civilisation
Indiens ne s'élève s'il ne repose
sur un triple mode d'administration.
mission, peuplée d'indigènes, est
lusivement soumise au principe
gigieux; le *pueblo* reçoit des colons
Mexique, ou bien de la mère patrie,
fait prévaloir dans son sein le régime
exclusif; le *presidio* est organisé
ment sous le régime militaire. C'est là
résident, pour la protection du pays,
compagnies bardées de cuir (*com
pñas de la cuerra*) que leur armure
ensive met à l'abri des traits des
iens, et qui après avoir protégé les
missions durant quelques années, peut
passer, habitants paisibles des vil
es, dans les rangs des *puebladores*,
és alors des deniers de l'État (1).

es détails administratifs, si peu con
de l'Europe, étaient en vigueur il
) Il existe dans d'autres parties de l'Améri
des soldats défendus ainsi par des cuirasses
de cuir (*Voy. le Brésil*, p. 218). Les armures de la
Californie paraissent avoir été plus simples que
es décrites déjà par nous, puisque l'on ne dit
qu'elles fussent piquées en coton. Selon
Duffot de Mofraa, c'était une sorte de robe
peau de daim assez semblable à une cote
mailles qui ne pouvait être traversée par les
es. Les « soldats n'endossaient cet uni
ne qu'en campagne et au moment du com
leur tête était couverte d'un casque à deux
ères. Un bouclier en cuir passé au bra
che leur servait à repousser les flèches, et
coups de lance, dans les luttes corps à
ps, alors que, se défendant avec le sabre ou
ce, ils ne pouvaient faire usage de leurs
olets ni de leurs mousquets. Les chevaux
mêmes, comme ceux des anciens chevaliers,
ent couverts d'une armure en cuir. »

y a quatre-vingts ans à peine; et pour la
Californie c'est de l'histoire ancienne,
puisque le système qui les avait créés a
cessé de prévaloir. Le rapide dévelop
pement que prirent néanmoins alors les
deux provinces prouve que ce mode d'ac
tion était basé sur une connaissance
approfondie des localités et sur un besoin
ré du pays. On ne saurait donc sans in
jus... e passer sous silence une organisa
tion qui amena après tout de remarqua
bles résultats, puisque vingt et un établis
sements animèrent en peu d'années ces
déserts, et que des milliers d'Indiens,
qui très-probablement eussent disparu
du sol, comme il en a tant disparu dans
l'Amérique du Nord, passèrent dans la
civilisation. Ce qui contribua à hâter ce
développement rapide, il ne faut pas
l'oublier, ce qui créa même pour l'a
venir des sources de richesse incalcul
ables, ce fut l'esprit prévoyant, qui
n'hésita pas à jeter dès l'origine trois
cents têtes de bétail sur ces terrains
vierges. Le phénomène qui avait eu lieu
dans les pampas de Buenos-Ayrès se
renouela dans cette partie du nouveau
monde, et à mesure que les ressources
d'alimentation se multipliaient la popu
lation des colonies nouvelles put s'ac
croître sans aucun danger.

Vers cette époque, un changement
eut lieu dans la vaste province dont nous
esquissions l'histoire à grands traits :
frappés des résultats qu'obtenaient les
religieux de l'ordre de Saint-François,
les dominicains de Mexico prétendirent
partager leurs travaux, et ils s'adressè
rent à l'autorité pour qu'on leur con
cédât quelques missions dans la haute
Californie. Les franciscains firent ob
server avec raison qu'il était difficile
d'immiscer de nouveaux directeurs dans
des établissements fondés d'après un
système homogène; mais ils offrirent
aux dominicains la direction générale
des anciennes missions, et ceux-ci allè
rent gérer toutes celles qui avaient été
formées par les jésuites dans la basse
Californie.

Au temps où nous sommes parvenus
ce pays ne relevait plus directement de
la vice-royauté de Mexico : en 1777 le
roi d'Espagne avait créé une capitainerie
générale des provinces internes, et cette
vaste région comprenait le Nouveau

Mexique, le Sonora, ainsi que les deux Californies. Le chevalier Théodore de Croix avait été chargé de diriger l'administration qui pourvoyait aux besoins temporels des quatre provinces, tout en laissant une action libre aux missionnaires; et il s'acquitta avec zèle des devoirs qui lui étaient imposés : en 1781, cependant, on crut pouvoir soustraire le pouvoir militaire au commandement immédiat des religieux; un déplorable massacre, prévu par les franciscains, eut lieu sur les rives du Colorado, et prouva tout le péril qu'il y avait à irriter les Indiens en s'appropriant violemment leurs terres.

A l'exception de quelques événements de cette nature, durant lesquels les sauvages se montrent rarement les agresseurs, l'histoire de cette contrée se traîne pendant près d'un demi-siècle sous un aspect uniforme, et c'est tout au plus si l'arrivée de quelque grande expédition maritime, telle que celle de Lapérouse (1) par exemple, vient rompre dans les missions de la côte la monotonie d'une paternelle administration, qui par la régularité de ses rouages, ses formes presque monastiques, excluait jusqu'à la probabilité qu'il pût s'offrir des incidents nouveaux. Si nous voulions nous étendre, les révolutions intérieures de ces aggrégations d'Indiens auraient aux yeux du lecteur un caractère d'uniformité qui en rendrait le récit peu attachant. Des barbares représailles peu fréquentes, il faut le dire, de secrets complots, ourdis dans l'ombre par les devins contre l'autorité des pères, les efforts incessants renouvelés par les missionnaires, pour faire marcher dans la même voie ces êtres grossiers, différents souvent de mœurs et presque toujours de langage; voilà ce qui composerait ces annales : l'intérêt qu'elles pourraient offrir serait un pur intérêt local.

En 1822 les choses changent tout à coup d'aspect, et la révolution qui a émancipé le Mexique a son écho dans la Californie. Le gouverneur espagnol D. Pablo de Sola, refusant de servir la nouvelle république, s'éloigne de Monte-

(1) Nous rectifions ici l'orthographe de ce nom illustre d'après des documents officiels. Galop de Lapérouse relâcha à Monterey en 1786.

Rey; et un Californien de naissance D. Luiz Arguello, est nommé gouverneur par *interim*. La Californie déclarée *territoire*, ayant droit à laputation provinciale : le premier député qu'elle envoie au congrès de Mexico n'est pas admis : sa qualité d'Espagnol annule sa nomination. En 1824 la nouvelle république installe un gouverneur portant aussi le titre de chef politique pour diriger la Californie. D. José Maria Echandia nomme des administrateurs aux missions, et veut enlever la direction temporelle aux missionnaires. Le chef politique maintient cependant l'ordre, un instant compromis en 1830; mais des plaintes graves s'élèvent contre lui il est accusé de s'être prêté au pillage et le lieutenant-colonel D. Manuel Victoria vient le remplacer. Homme énergique, cet officier a à lutter contre de mauvaises passions, et bientôt il s'en va, laissant l'exercice de l'autorité supérieure aux capitaines des presidios.

En 1831 le commandement est dévolu au général de brigade D. José Gueroa : il y a conflit entre l'autorité politique et l'autorité religieuse; mais ce n'est que trois ans plus tard qu'un décret de la junte provinciale enlève aux missionnaires « toute participation à l'administration des biens. » Sel l'écrivain qui nous sert ici de guide on leur promet une indemnité annuelle dont le paiement ne s'était pas encore effectué dix ans plus tard.

Nous passerons rapidement sur tout ce qui a rapport à une compagnie qui se fonda à Mexico en 1834, sous le titre de *Compañía cosmopolitana*. Son but avoué était de coloniser la Californie; mais l'absence d'agriculteurs et les éléments hétérogènes dont elle se composait la rendaient essentiellement impropre au rôle difficile qu'elle s'était imposé; on lui prête d'ailleurs des vues qui n'étaient rien moins que philanthropiques. Elle échoua complètement. Ce fut cependant à elle que l'on dut l'introduction de l'imprimerie en Californie : quelques ouvriers typographes qui faisaient partie de la compagnie transportèrent en 1834 une petite presse à Monterey; la première qui, dit-on, eût été apportée dans ces régions lointaines. Un événement plus important et dont le

nières o
voir s'eff
asions av
arisées pa
nulaire d
gard des
ent vus à
res et de
nouveaux
gène ou
ols, paru
s. « Un
glais et s
ns arrivè
rnie à tr
uses. Ces
tors, n'a
e leurs c
ent en C
tes les ré
être (1).
étranges
es qui on
s'agit u
es dissém
rées. En
destinées
rnie crut
ndépenda
vement.
ce par l
xico : un
tista Alv
ouane, d
nte cha
eur tête
santaine
lques ha
Monterey
pendant
neur Gul
hommes
sidio; m
uillés da
nombre
ment le
itula, et
e du pou
dépendan
ation, m
l'indiffé
r une p
républi

Duflot de
Californ

rien de naissan
est nommé gouv
. La Californie
, ayant droit à la
e : le premier dép
ngrés de Mexico
alité d'Espagnol
ion. En 1824 la no
stalle un gouverne
re de chef politique
ornie. D. José M.
e des administrate
eut enlever la dir
x missionnaires.
tient cependant l'
promis en 1830; m
s'élèvent contre le
tre prêt à piller
onel D. Manuel V
lacier. Homme in
à lutter contre
, et bientôt il s
exercice de l'autor
taines des presidi
mandement est d
brigade D. José P
nflit entre l'autori
ité religieuse; m
ans plus tard qu'
provinciale enlè
toute participati
des biens. » Sel
sert ici de guid
indemnité annuel
e s'était pas euco
is tard.
apidement sur to
une compagnie q
en 1834, sous
cosmopolitana. So
coloniser la Cal
nce d'agriculteurs
ogènes dont elle
ient essentielleme
difficile qu'elle s'éta
e d'ailleurs des vu
pins que philanthr
complètement. C
e que l'on dut l'i
primerie en Califo
ers typographes q
a compagnie tran
une petite presse
ière qui, dit-on, e
s régions lointain
important et dont le

nières conséquences sont faciles à prévoir s'effectua vers cette époque. Les missions avaient été définitivement séparées par le général Figueroa, et un mulacre de partage avait eu lieu à l'égard des misérables Indiens, qui s'étaient vus à peu près dépouillés de leurs terres et de leurs bestiaux, lorsque de nouveaux colons, étrangers à la race indigène ou aux descendants des Espagnols, parurent tout à coup dans le pays. « Un grand nombre de matelots français et surtout de trappeurs américains arrivèrent des États-Unis en Californie à travers les montagnes Rosses. Ces aventuriers, chasseurs de bœufs, n'avaient pour toute fortune que leurs carabines (*rifles*); ils s'établirent en Californie, et se mêlèrent à toutes les révolutions dont elle devint le théâtre (1). »

Étranges révolutions, sans doute, que celles qui ont lieu dans ce vaste pays, s'agit une population de cinq mille âmes disséminée sur deux mille lieues carrées. En attendant qu'elle partageât des destinées d'un grand peuple, la Californie crut pouvoir obéir à ses velléités d'indépendance, et en octobre 1836 un mouvement, préparé longtemps à l'avance par les étrangers, la sépara de Mexico : un Californien nommé D. Juan Bautista Alvarado, simple employé de l'ouane, devint chef de l'insurrection contre les chasseurs américains, ayant pour tête un certain Graham, une vingtaine de *rancheros* à cheval, quelques habiles tireurs, suffirent pour que Monterey tombât au pouvoir des indépendants. Non-seulement le gouverneur Gutierrez n'avait que soixante hommes pour se défendre dans le *studio*; mais les bâtiments américains accumulés dans le port (et ils étaient au nombre de quatre) favorisaient évidemment les insurgés. Le gouverneur Gutierrez, et Alvarado, devenu le dépositaire du pouvoir, proclama hautement l'indépendance du pays. Dans cette séparation, motivée, dit-on, suffisamment par l'indifférence offensante du Mexique pour une province lointaine, on laissa à la république les anciennes missions;

c'est ce qu'attestait suffisamment le titre pompeux qu'adopta le pays en proclamant son indépendance absolue. *L'État libre et souverain de la haute Californie* (2) se vit néanmoins dès l'origine en proie aux divisions intestines : Alvarado, maître de Monterey, n'était pas reconnu par les autres *pueblos*; et lorsqu'il voulut prendre en main la gestion des affaires il vit surgir tout à coup un compétiteur. Il n'y a rien de plus ordinaire à coup sûr qu'un incident pareil, lorsque l'on a à raconter les troubles de l'Amérique; mais ce qui l'est moins, c'est de voir que les deux rivaux s'arrangent sans coup férir : cela arriva cependant. Le chef qui commandait les forces envoyées de Santa Barbara comprit dès le premier abord qu'il y avait communauté d'intérêt, où il n'y avait que division apparente et il fut convenu qu'un arrangement serait proposé au gouvernement de Mexico. Le personnage qui venait de paraître sur l'horizon se nommait Castillero; l'événement prouva qu'il était parfaitement à même de remplir la mission dont une commune convoitise l'avait chargé. Il se rendit dans la capitale du Mexique, « et les renseignements qu'il fournit sur les richesses encore existantes dans les missions déterminèrent, dit M. Dufflot de Mofras, à voter la loi du 17 août 1837, qui enleva complètement aux religieux l'administration temporelle et la laissa à la libre disposition du gouverneur. »

Le personnage auquel on laissait une si grande latitude n'était cependant pas le chef des indépendants. Mexico avait institué un nouveau gouverneur. Ce chef politique, nommé D. Carlos Carrillo, ne fut pas accepté, et Alvarado sut se maintenir au pouvoir, en dépit de l'administration centrale, il en fut de même de son ancien antagoniste Vellejo, que l'on confirma dans le poste de commandant général militaire.

Ces étranges concessions eurent bientôt les résultats qu'elles devaient amener. Alvarado s'appropriant, dit-on, des biens immenses confisqués sur les mis-

(1) Dufflot de Mofras, *Descript. de l'Oregon et de la Californie*.

(2) *El estado libre y soberano de la alta California* : telle fut la dénomination inscrite en tête des actes officiels. Voy. les pièces justificatives insérées à la suite du Voyage de M. du Petit-Thouars. Voy. aussi Ch. Wijkes, t. V.

aisons, et sans cesser d'accroître son opulence fit encore de nombreuses largesses aux Américains commandés par Graham, qui l'avaient servi de leur intrépidité. La ruine des missions fut consommée par les décrets de 1839 et de 1840; et si le 17 novembre de cette dernière année un ordre du ministre de l'intérieur enjoignit au gouverneur général de restituer l'administration des biens temporels aux franciscains, jamais ce décret ne reçut son exécution.

Un grave événement se préparait cependant : et il deviendra curieux un jour pour l'histoire de voir ce que pouvait entreprendre une poignée d'hommes essayant de faire des destinées nouvelles à ces vastes régions qui formeront un jour plus de provinces peut-être qu'on ne comptait de soldats parmi eux. Guidés par leur chef Isaac Graham, les quarante-six chasseurs américains dont Alvarado avait utilisé le courage se liguerent contre lui; et, devant les exigences de la diplomatie, prétendirent faire entrer dans l'union américaine un pays dont le Mexique semblait méconnaître la valeur. En réalité toutefois la cause du complot venait de ce que ces hommes, dit-on, ne se trouvaient pas suffisamment récompensés; ils furent trahis au moment de l'exécution, mais leur adresse à se servir de la carabine était redoutée : on n'osa les attaquer de front, et le chef de la bande destinée à marcher contre eux fit tirer lâchement pendant la nuit contre l'abri de branches qu'ils s'étaient élevé. Un seul individu reçut un coup mortel en fuyant. Graham et ses compagnons furent blessés. Envoyés à Mexico pour se justifier, ces intrépides coureurs de bois surent se faire allouer de solides dédommagements, et revinrent plus tard en Californie. Bravant ceux qu'ils avaient servis jadis, ils formèrent dans le pueblo de los Angeles un noyau d'hommes intrépides prêts à seconder par leurs efforts la politique des États-Unis.

En dépit de cette échauffourée, Alvarado était resté maître fort paisible du gouvernement; une émeute qui eut lieu en 1842 dans la basse Californie troubla seule la tranquillité de son administration; elle fut promptement réprimée. Cependant une circonstance inatten-

due arracha encore en 1842 les Californiens à leur vie paisible. Une centaine d'Américains ayant traversé les déserts immenses qui les séparent de l'Océan Pacifique, le gouverneur général crut la possibilité d'une nouvelle agression et demanda des renforts à Mexico; Santa Anna, qui gouvernait alors, obtint son désir, et le 25 juillet 1842 quatre cent cinquante hommes s'embarquèrent à Mazatlan pour la Californie. Il y avait heureusement parmi eux trois cent cinquante soldats; ces individus, inutiles pour la défense du pays, sont devenus pendant leur séjour sa terreur.

En recevant ce surcroît de force le gouverneur de la Californie reçut un nouveau gouverneur : le général Micheltorena commandait l'expédition dont nous venons de parler et devait prendre l'administration suprême, Alvarado ayant été nommé premier conseiller de la junte départementale. Arrivé à San-Diego le 20 août, le général ne put se rendre compte de la situation, dans les lieux où l'on redoutait une invasion; il se mit en marche lorsqu'il apprit que le commodore Catesby Jones s'était embarqué de Monterey au nom des États-Unis. Cette agression de la part du commodore n'avait eu lieu que sur le bruit de guerre assez vague : une fois l'on eut la certitude qu'il n'y avait pas de rupture entre les États de l'Union et le Mexique le port de Monterey fut restitué au gouverneur.

En 1844 M. Duffot de Mofras écrivait : « L'autorité du général Micheltorena ne paraît guère affermie; il est probable que tôt ou tard il sera remplacé comme ses prédécesseurs mexicains. Les Californiens influents répètent souvent que, ne recevant rien du Mexique, ils prétendent n'employer les revenus du pays qu'à solder des Californiens; ils ajoutent que s'ils consentent à entrer dans une petite troupe de soldats, ils ne veulent pas avoir à craindre les attaques des galériens, qui ont dû être lâchés en liberté, puisque tous les présidios ont été détruits, et qu'il n'existe aucun engagement pour les garder, et tout pour croire que le général Micheltorena ne tardera pas à subir le sort des gouverneurs Victoria, Herrera Chico, Guzman et Carrillo. »

(1) Cor
exemple.

en 1842 les Calif
isible. Une centa
nt traversé les dés
séparent de l'océ
verneur général cru
nouvelle agression
orts à Mexico; Sa
ait alors, obtempé
juillet 1842 quatre
s'embarquèrent à
ifornie. Il y avait
rmi eux trois ce
dus, inutiles pour
ont devenus durant

surcroît de force
un nouveau gouv
Micheltorena comm
dont nous venons
endre l'administrat
do ayant été nou
r de la junte dépar
San-Diego le 20 ac
nt se rendre, com
'abord, dans les li
une invasion; il é
il apprit que le c
y Jones s'était
y au nom des Ét
ession de la part
ait eu lieu que sur
sez vague : une fois
de qu'il n'y avait pas
États de l'Union e
de Monterey fut
ur.

Duflot de Mofras
é du général Miche
guère affermie; il
t ou tard il sera t
cesseurs mexicains.
ements répètent sou
rien du Mexique
ployer les revenus
des Californiens
consentent à entr
oupe de soldats, il
à craindre les attac
ni ont dû être lai
ous les presidios s
n'existe aucun em
garder, et tout por
général Micheltorena
oir le sort des gou

Les derniers événements, résultats
d'une guerre que les Mexicains n'ont pas
assez redoutée, montreront bientôt com
ent était fondée la crainte que laissait en
vevoir, il y a quatre ans, un historien qui
est allé recueillir sur les lieux mêmes les
enseignements que nous venons de re-
produire. Avant toutefois de faire con-
naître en vertu de quel traité la Cali-
fornie est entrée dans ses destinées
nouvelles, nous voulons faire apprécier
ommairement l'ensemble de ses éta-
blissements divers et les ressources dont
elle peut disposer.

ÉTAT ACTUEL DE LA HAUTE CALIFOR-
NIE. — MONTEREY — PUEBLO DE
LOS ANGELES.

A quelque division qu'ils appartiennent,
qu'ils s'appellent missions, presidios
ou pueblos, on ne peut se dissimuler
que les centres de population si rares
encore en Californie n'aient complète-
ment changé d'aspect, à partir de l'an-
née 1836, époque où fut rendu à Mexico
un décret définitif qui sécularisait les
missions et qui en remettait la direction
des administrateurs. L'apathie et l'im-
prévoyance inhérentes au caractère des
indiens ont eu les conséquences natu-
relles qu'elles devaient avoir, et ceci
malheureusement n'est pas une vague
accusation; un coup d'œil sur le statis-
que du pays suffit pour le démontrer.
Nous ne parlons pas uniquement de la
dispersion des catéchumènes : quelques-
uns ont regagné les solitudes fertiles de
l'intérieur, et il est possible qu'ils met-
tent en œuvre dans ces lieux écartés les
principes civilisateurs qu'ils ont reçu
à San-Diego; mais pour ne faire mention que
des biens matériels (1), où l'on compte
vingt mille bêtes à cornes, plus de
six mille chevaux, et cent mille moutons,
n'existaient, il y a quatre ans environ, que
deux mille bœufs et quatre cents che-
vaux; les moutons ne s'élevaient plus
qu'à quatre mille. Il en était de même
des produits ruraux dans une foule d'en-
droits; la culture des céréales se trou-
vait complètement abandonnée, et la
culture de la vigne, qui commençait à
suffire aux besoins du pays, n'entrait

plus en compte que comme un produit
de luxe. Nous ne fatiguerons pas l'es-
prit du lecteur par ces déplorables dé-
tails, qui se reproduisent dans presque
toutes les localités avec une effrayante
monotonie et qu'on trouvera d'ailleurs
avec une parfaite exactitude dans le
récit voyage de M. de Mofras. Nous
nous contenterons de faire voir, avec cet
écrivain, combien, à côté de ressources
immenses, les finances de la Californie
ont déchu. En effet, « si les recettes gé-
nérales du département ne s'élèvent
guère qu'à 70 ou 80,000 piastres par
an, les dépenses atteignent au moins le
chiffre de 120,000 piastres. Ce déficit
annuel, continue M. de Mofras, expli-
que assez pourquoi les employés de tout
grade se sont livrés au pillage des mis-
sions. »

Les moyens de communication faci-
les autrefois, et grâce auxquels le com-
merce pourrait se rétablir, ont suivi
dans leur décadence cette effrayante
progression. Nous nous bornerons à
dire, pour être bref, que l'on en compte
quelquefois un an à Mexico sans com-
munication avec l'état réel de la haute Californie.

Le centre de population le plus
nom a le plus fréquemment été celui de
Monterey, le presidio de S. Carlos de
Monterey, qui fut fondé en 1770, n'a pas
échappé à cette influence; ses fortifica-
tions ont été détruite, sa population mi-
litaire a été en partie dispersée. Mais il
est vrai qu'un pueblo considérable, qui
prend pompeusement le nom de capitale,
et qui ne comptait guère que six cents ha-
bitants il y a quatre ans, s'élève dans
une position magnifique à quelque dis-
tance de l'ancien siège du gouverne-
ment. Cette ville n'a commencé à jeter
ses fondations qu'en 1827, et elle sem-
ble appelée aux plus hautes destinées.
Si, lorsqu'on le contemple de la mer,
« l'emplacement de Monterey est vrai-
ment admirable, » nul édifice digne
d'attention ne s'y fait encore remarquer.
C'est dans cette ville que fonctionne
l'imprimerie dont nous avons déjà si-
gnalé l'introduction. C'est là que l'on
imprime quelques livres élémentaires
pour les rares écoles du pays; et un
jeune Français, M. Cambuston, y répand
l'instruction primaire, trésor inappré-
ciable pour le pays, depuis surtout que

(1) Comme à San-Luis-Rey-de-Francia par
exemple.

les franciscains ont dû cesser leurs enseignements.

Il ne faut pas se le dissimuler, cependant, l'état déplorable du pays n'est qu'un état transitoire. Une autre race, moins chevaleresque peut-être, mais plus active, à coup sûr, accourt de toutes parts pour y jeter des germes d'industrie et pour y féconder, par son esprit entreprenant, les terres fertiles dont le génie espagnol dédaignait l'abondance. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit d'examiner quel est l'état actuel du pueblo désigné sous le nom de *Nuestra señora la Reyna de los Angeles*. Ce bourg, fondé à la fin de l'année 1781, sur les bords du Rio Porciuncula, qui porte aussi le nom de Rio de los Angeles, ce bourg, dis-je, a vu s'accroître tout à coup sa population blanche, qui s'élevait, dès 1842, à douze cents âmes, et cette population industrielle se compose en grande partie d'Américains des États-Unis, qui y sont accourus entraînés par cette sorte d'instinct politique qui ne trompe presque jamais. Bâti au milieu d'une vaste plaine où croissent en abondance la plupart des végétaux utiles de l'Europe méridionale (surtout la vigne et l'olivier), le pueblo de los Angeles est le rendez-vous des caravanes qui arrivent annuellement du Nouveau Mexique, et qui mettent ordinairement deux mois et demi à accomplir ce voyage aventureux (1). Les nouveaux colons, qui profitèrent de ces caravanes pour venir peupler durant ces dernières années les terres fertiles baignées par l'Océan Pacifique, avaient compris admirablement le rôle que leur réservait leur pays, et ils ont pu réaliser des profits considérables, en prenant l'initiative dans les entreprises agricoles que réclame la Californie. Hâtons-nous de le dire, la France n'est pas restée

(1) Duflot de Mofras, *Exploration de l'Orégon et de la Californie*, t. 1, p. 354. « La caravane part de Santa-Fé du Nouveau Mexique (lat. Nord, 36° 12 minutes) en octobre, avant que la neige commence à tomber, et, se dirigeant vers l'ouest, elle coupe la Sierra Madre, descend au sud du Rio Navajoas, passe par le territoire des missions détruites des Indiens Moquis, des Apaches et des Yumayas, traverse le Rio Colorado vers le 34°, croise la Sierra Nevada, la vallée de los Tulares, les monts Californiens, et arrive enfin aux fermes les plus orientales de la Californie, d'où elle vient aboutir au pueblo de los Angeles. »

complètement étrangère à ce mouvement civilisateur. Non-seulement un dignepasteur, M. Bachelot, a laissé les plus touchants souvenirs à Pueblo de los Angeles, dont il a administré naguère le spirituel, mais des industriels laborieux et habiles, parmi lesquels il faut compter M. Vignes, ont porté dans ce coin reculé du monde des principes de culture qui contribueront infailliblement un jour à sa prospérité.

Dès à présent ce bourg, enrichi des dépouilles des missions, est le plus florissant de la Californie; son territoire, que l'on peut évaluer à quinze ou vingt lieues carrées, ne nourrit pas moins de 80,000 bêtes à cornes, de 25,000 chevaux et de 10,000 moutons. Les céréales y réussissent faiblement; la vigne commence à y donner d'heureux résultats; un Français, M. Barric, y exploitait naguère une mine d'or vierge en grains; et d'autres minéraux précieux, dont les gisements sont bien connus, faisaient prévoir le développement probable d'une autre industrie: tous ces avantages réunis ont donné une sorte d'ambition aux habitants qui, las de ne former qu'une simple préfecture, prétendent l'emporter sur Monterey, et veulent faire donner le titre de capitale à Pueblo de los Angeles.

Ces bourgades ont encore bien peu d'intérêt pour l'Europe, il faut l'avouer; cependant leur destinée future est marquée dans l'histoire, et si plus d'espace nous était accordé, nous mettrions un empressement réel à rappeler les circonstances qui ont accompagné leur fondation, trop voisine pour quelques-unes de leur décadence. Des noms sonores mais peu connus, de simples renseignements géographiques, révéleraient dans l'esprit du lecteur des souvenirs encore bien peu importants; il n'en sera pas de même dans quelques années. En attendant qu'il y ait dans ces contrées matière à des récits historiques, nous dirons qu'après Monterey et Pueblo de los Angeles les deux centres de population les plus considérables sont incontestablement San-Luiz-Rey-de-Francia et le pueblo de Santa-Bárbara; le premier renferme l'édifice le plus solide et le plus régulier que l'on ait élevé encore dans ce vaste pays. Le chef-lieu de la mission, bâti il

a un demi
de la Catalo
eyri (1), s
ancienne spi
mission a
ng cents l
ur une éter
rrées. Le
n mille du
ne populati
vidus envi
quelques Fra
l'année 1
son port
ndant la r
ommes no
usqu'à prés
és d'inten
ne suprém
ussi à sa p
ueblo, dit
rt import
ures de
nce entre
a toujou
La missio
barbara (2)
a pueblo;
nstruction
ins propre
ermis de p
ppement.
us déjà q
Narciso l
gnité de
abli sa ré
Il faut
ombre des
istent ma
rnie, la
ur, le cap
yen du N
nisse, et
lision à la
ouvelle-S
années d
ante mil
ie de Sar
ent du S
americano
un fort b

(1) A dix h
(2) Le port
34° 40' la
est.

re à ce mouvement un demi-siècle par un franciscain
ement un dignitaire, a laissé les plus
à Pueblo de la mission a compté jusqu'à trois mille
ministère naguère, q cents Indiens, répartis, il est vrai,
industriels laborur une étendue de plus de cent lieues
mi lesquels il faut carrées. Le second établissement, bâti à
ont porté dans e mille du rivage de la mer, renferme
des principes de ne population blanche de huit cents in-
ont infailliblement vidus environ, parmi lesquels figurent

été. quelques Français. Son presidio, qui date
arg, enrichi des de l'année 1780, est ruiné, il est vrai,
est le plus florissant son port est d'une entrée difficile; ce-
territoire, que l'on pendant la réunion fortuite de quelques
ou vingt lieues e ommes notables qui se sont entendus
moins de 80,000 squ'à présent, et qui se trouvent an-
5,000 chevaux e intentions droites, et lui assigne
e céréales y réus ne suprématie politique qu'il est bon
vigne commenc constater, et qu'il doit certainement
ux résultats; un ussi à sa position géographique. « Ce
exploitait naguèr ueblo, dit M. de Mofras, joue un rôle
n grains; et d'au rt important dans les affaires inté-
ux, dont les gise eures de la province; il tient la ba-
us, faisaient pré- ance entre Monterey et los Angeles,
t probable d'un a toujours décidé les révolutions. »
us ces avantages La mission proprement dite de Santa-
sorte d'ambition arbara (2) s'élève à deux kilomètres
las de ne forme u pueblo; elle offre encore de belles
cture, prétendén instructions, mais la rareté des ter-
terey, et veulen rains propres à la culture ne lui a jamais
le capitale à Puebl permis de prendre un très-grand déve-

encore bien peu pement. En 1842 elle ne comptait
e, il faut l'avouer us déjà que quatre cents Indiens. Le
ée future est mar Narciso Duran, qui était revêtu de la
et si plus d'espac gnité de préfet apostolique, y avait
ous mettrions ur abli sa résidence.

ppeler les circons Il faut nécessairement inscrire au
pagné leur fonda ombre des centres de population qui
e quelques-unes de istent maintenant dans la haute Cali-
oms sonores mais rnie, la *Nueva Helvetia*. Son fonda-
se renseignement er, le capitaine Sutter, aujourd'hui ci-
leraient dans l'es yen du Missouri, est originaire de la
venirs encore bien sisse, et a donné une merveilleuse im-
sera pas de mém plision à la petite colonie qu'il dirige. La
En attendant qu'i uvelle-Suisse, qui compte une dizaine
ées matière à des années d'existence, est établie à cin-
us dirons qu'après tante milles environ au-dessous de la
de los Angeles lie de San-Francisco, non loin du cont-
population les plus ent du Sacramento avec le Rio de los
incontestablement ricanos; elle consiste principalement
cia et le pueblo un fort bâti de briques séchées au soleil

premier renferme 1) A dix kilomètres de la mer.
et le plus régulier 2) Le port de Santa-Barbara est situé par les
ore dans ce vaste 24° 40' lat. Nord, et les 122° 20' 30" de long.
la mission, bâti iest.

(Adobes), défendu par douze pièces de canon. C'est dans l'intérieur que sont con-
tenus les magasins et les ateliers. Le capi-
taine Sutter emploie environ trente blancs
et quarante Indiens; mais plusieurs fa-
milles résident dans le voisinage. Cette
petite colonie, qui s'élève à une distance
considérable de tous les autres établis-
sements, est parvenue en peu de temps à
un haut degré de prospérité, et la culture
du froment est la branche principale de
ses exportations le long de la côte nord-
ouest (1).

Tel est, avec le faible développement
qu'il nous a été permis de lui donner,
le tableau des centres de population
existant dans le pays cédé récemment
aux États-Unis. Disons-le cependant, on
n'aurait qu'une idée fort imparfaite des
ressources de la contrée si nous ne fai-
sions connaître sommairement un grand
territoire avec lequel continrent les deux
Californies. Cette vaste région, qui fait
partie de l'État du Mexique, a d'ailleurs
été signalée plus d'une fois au début de
cette notice. Ce fut jadis la province de
Sonora, qui excita à un si haut degré,
parce qu'elle était le siège de mille tra-
ditions merveilleuses, l'ardeur des pre-
miers conquérants. On pourra voir que
tout n'était pas mensonge ou rêveries
dans ces anciennes légendes, et cependant
nous nous renfermerons à dessein dans
le cadre le plus restreint, renvoyant
aux voyages qui ont été publiés sur le
Mexique ceux qui voudraient de plus
nombreux détails.

ÉTAT DE SONORA ET DE SINALOA.

— Cette vaste région, qui ne compte pas
moins de 19,166 lieues carrées, et qui
s'étend à l'est du golfe de Californie,
a été mentionnée à peine dans la notice
consacrée au Mexique par le savant Lare-
naudière. La variété de ses productions,
ses mines si peu connues, les ressources
dont elle pourra disposer, son voisinage
immédiat des contrées dont nous nous oc-
cupons, tout nous faisait une nécessité
d'en dire ici quelques mots. Les limites
des deux départements dont nous esquis-
sons l'histoire ont été tracées parfaite-
ment dans le voyage récent de M. Duflot
de Mofras. Elles sont comprises du sud au
nord entre les 23^m et 34^m degrés de la-

(1) Voy. Mitchell. Voy. aussi pour d'autres
établissements l'Amérique Russe.

titude Nord. « Sonora et Sinaloa s'étendent depuis le Rio Bayma, qui les sépare de Jalisco, jusqu'aux Rios Colorado et Gila. » La mer Vermeille les borne à l'ouest; à l'est, ils ont pour point de démarcation les contre-forts de la Sierra Madre; les deux provinces se trouvent séparées elles-mêmes par le Rio del Fuerte, et elles formaient jadis une seule intendance. On lui avait imposé le nom d'État libre de l'occident (1), lorsque le Mexique se constitua en État fédéral; l'écrivain que nous venons de citer lui assigne une population de cent vingt mille habitants, sur lesquels il faut compter soixante mille indigènes. C'est du moins le calcul fort approximatif qu'il a été permis d'établir. Une géographie récente la porte, peut-être avec raison, à cent trente-cinq mille âmes (2).

Le climat de ces régions si peu peuplées est d'une douceur extrême. L'intérieur offre aux agriculteurs des terrains d'une fertilité incontestable; on a pu voir dans la partie historique que ce ne furent point ces avantages qui attirèrent jadis les Espagnols loin du pays nouvellement conquis. Les récits exagérés qui circulaient au Mexique sur la richesse inépuisable de ces contrées n'étaient cependant pas tous mensongers; et s'il fallut rabattre beaucoup des rêves répandus par Marcos de Niza, si l'*Eldorado* quelque peu fantastique qu'on avait créé fit des victimes encore trop nombreuses, il est certain que l'on ignore encore tout ce qui pourrait être obtenu de ces terrains abondants en métaux précieux, si on savait les soumettre à des travaux sagement conduits. « Leur principale source de richesse consiste dans les mines d'or et d'argent, dit M. de Mofras; il y a plus de deux cents localités exploitées, et l'on peut assurer que ces métaux se rencontrent partout. Dans ces départements on

rejette des minerais contenant cependant trois et quatre millièmes d'argent qui est toujours aurifère. Il est facile de concevoir les immense bénéfices que réaliseraient ceux qui introduiraient les premiers le procédé Becquerel, qui permet d'obtenir jusqu'à un demi-millième de métal, et cela à très-peu de frais. Et bien qu'il y ait des ateliers d'essai au Rosario, à Cosala, à Alamos à Hermosillo et à Guadalupe y Calvo comme ils sont dans un état pitoyable le titre des lingots qui leur sont présentés est toujours supérieur à celui reconnu par l'essayeur. Nos maisons d'affinage doivent faire tous leurs efforts pour obtenir à Londres des métaux provenant de cette côte. Il n'y a guère qu'un M. Bras de Fer (1), gérant de l'hôtel de monnaies de Durango, qui dirige avec une exactitude chimique les opérations métallurgiques. » L'un des départements auxquels s'appliquent ces réflexions judicieuses forme deux divisions, qui empruntent quelquefois leur nom aux Indiens Pimas, anciens dominateurs du pays. Au lieu de l'appeler simplement le Sonora haut et bas, on l'appelle alors *Pimeria Alla y Basa*. Il n'existe du reste aucune ville bien importante dans le pays de Sinaloa ni dans celui de Sonora. Culiacan, où réside le gouverneur, le préfet et l'évêque, est considéré comme la capitale du Sinaloa; c'est une ville de cinq mille habitants. Mazatlan est devenu le lieu de résidence du commandant général des deux départements, et l'a emporté sur la ville du Rosario, qui possédait jadis cet avantage. On aura une idée du développement intellectuel de Mazatlan, lorsque nous aurons dit que cette ville, qui n'enferme pas moins de huit mille âmes avec une population flottante de trois à quatre mille individus, était restée jusqu'en 1840 sans établissement consacré à l'instruction publique. Le port est ouvert depuis peu d'années au commerce étranger, et il s'y faisait naguère encore un trafic considérable. Mazatlan ne saurait être regardé comme une place

(1) C'est cependant à propos de ces régions que M. de Humboldt a dit: « La vanité nationale se plaît même à agrandir les espaces, à reculer, sinon dans la réalité, du moins dans l'imagination, les limites du pays... Dans les mémoires qui m'ont été fournis sur la position des mines mexicaines, on évalue l'éloignement d'Arispe au Rosario à 300 lieues marines, d'Arispe à Copala à 400 lieues; sans compter que toute l'intendance de Sonora n'en a pas 280 en longueur. »

(2) Chauchard et Muntz, *Cours méthodique de Géographie*.

(1) Depuis la publication de ce document l'homme habile et digne de regrets dont le nom se trouve consigné ici a péri victime d'un lâche assassinat durant les déplorables dissensions qui ont ensanglanté ce pays.

raires contenant cepen-
tre millièmes d'argent
aurifère. Il est facile
immense bénéfices que
x qui introduiraient le
océé Becquerel, que
jusqu'à un demi-mil-
et cela à très-peu de
u'il y ait des ateliers
o, à Cosala, à Alamos
à Guadalupe y Calvo
dans un état pitoyable
s qui leur sont présents
érieure à celui reconn
Nos maisons d'affina-
us leurs efforts pour
des métaux provien-
ite. Il n'y a guère que
(1), gérant de l'hôtel de
rango, qui dirige avec
chimique les opérations
L'un des départements
quent ces réflexions ju-
deux divisions, qui en-
fois leur nom aux In-
diens dominateurs de
e l'appeler simplement
t et bas, on l'appelle
Alla y Basa. Il n'existe
ville bien importante
Sinaloa ni dans celui de
n, où réside le gouver-
et l'évêque, est consi-
pitale du Sinaloa; c'est
mille habitants. Ma-
le lieu de résidence
général des deux dé-
a emporté sur la ville
i possédait jadis ce-
a une idée du dévelop-
el de Mazatlan, lorsque
que cette ville, qui n'a
ns de huit mille âmes
ion flottante de trois
ndividus, était resté
s établissement cons-
publique. Le port en
d'années au commerce
faisait naguère en-
nsidérable. Mazatlan
ardé comme une pla-

millitaire : exposé de tous côtés, il
est défendu ni par des fortifications
ni par des batteries régulières, et ses
forces en 1842 se composaient de quinze
ou vingt dragons avec une soixantaine
de fantassins. Les petites villes de Sina-
loa, San-Sebastian, Tamasula et la ville
de El Fuerte, sont bien loin de pouvoir
être comparées, et sous le rapport
de la population et sous celui du com-
merce. Guaymas offre son port à toutes
les affaires maritimes du pays de So-
nora; mais c'est Hermosillo qui réunit
des produits métalliques de la pro-
vince. Bâtie au milieu d'une plaine dé-
cieuse, où croissent la plupart des vé-
gétaux de l'Europe méridionale, cette
ville, qui renferme environ huit mille
habitants, offre des richesses telles,
qu'on ne sait encore ce que pourrait
mener dans les coffres de l'État une
exploitation intelligente. M. Duflot de
Mofras s'exprime ainsi en parlant de son
territoire : « Aucun pays du monde ne
possède de gisements aurifères aussi ri-
ches et aussi étendus (*Criaderos* ou *pla-
ceres de Oro*). Le métal se rencontre sur
des terrains d'alluvion, dans les ravins, à
la suite des pluies, et toujours à la surface
ou à quelques pieds seulement de
profondeur. Au nord de la ville d'Arispe
se trouvent des gisements de Sonoi-
c (1), qui furent découverts en 1836,
et produisirent pendant trois ans deux
cents onces d'or par jour. Les chercheurs
ou se bornent à remuer la terre avec
un bâton pointu et ne ramassent que les
grains visibles; mais si l'on voulait di-
gérer des cours d'eau et faire en grand le
travaux des terres, les bénéfices seraient
encore plus considérables. Il n'est pas
rare de rencontrer des grains d'or qui
ont souvent plusieurs livres et dont la
valeur comme objet scientifique est
inexprimable. M. Zavala, ancien pléni-
potentiaire du Mexique à Londres, pos-
sédait un grain d'or qui pesait plus de

neuf mille piastres... Malheureusement
depuis trois ans les Indiens Papagos se
sont soulevés, et massacrent ceux qui
pénètrent dans le territoire de Sonoitac.
Le commerce de Sonora souffre de cette
diminution dans les revenus métalliques;
mais on doit espérer que sous peu la
paix sera faite avec ces tribus. Du reste,
ces Indiens ignorent jusqu'à présent la
valeur de l'or et ne le recueillent pas. »

Ces détails pleins d'intérêt nous étaient
donnés en 1844, et il est peu probable
que l'état des choses ait subi de grands
changements depuis cette époque. Les
sauvages habitants du pays de Sonora
ne se sont probablement guère modifiés.
Les tribus les plus connues qui habitent
ce territoire sont au nombre de cinq;
les Yaquis, les Mayos, les Opatas, les
Gilenos et les Apaches. Ces derniers se
sont acquis une grande réputation de
courage et de férocité. Comme le fait
très-bien observer Warden (1), les Apa-
ches errent dans le pays qui s'étend de-
puis les montagnes Noires jusqu'aux
frontières de Cohahuila; leur tribu « oc-
cupait autrefois tout le pays depuis
l'embouchure du Rio-Grande jusqu'au
golfe de Californie. » Il est impossible
d'établir d'une manière satisfaisante le
chiffre de sa population, mais on sait
d'une manière positive, que par suite des
guerres qui ont eu lieu dans ces der-
niers temps, il a singulièrement dimi-
nué. Réunis aux Gilenos et aux Axuas,
ces Indiens sont désignés fréquem-
ment aujourd'hui sous la dénomination
de *Papagos*. Comme on le voit par la
relation de M. de Humboldt, ils ont
porté le nom de Mecos, et leur culte
semble être encore une sorte de sabéisme.
Ils n'ont pas d'ennemis plus invétérés
que les Opatas. Cette nation, selon
M. de Mofras, peut s'élever à vingt mille
individus, qui habitent les rives du San-
Miguel, de Hercasitas, d'Arispe, de los
Ures et d'Oposura. C'est, dit-on, à leur
fidélité et à leur courage que le pays a
dû sa sécurité dans ces derniers temps.
On comprendra la nécessité de leur con-
cours en se rappelant qu'il y a quatre
ou cinq ans le chef militaire de Sinaloa
et de Sonora pouvait à peine disposer
de six cents hommes d'infanterie et de

(1) En 1839 on soumit à l'atelier d'essai 600
onces d'argent et 60 en or valant ensemble
plus d'un million de piastres. M. de Mofras,
quel nous empruntons ces détails, continue
ainsi : « Il faut ajouter qu'une somme à peu près
égale n'est pas présentée à la vérification, pour
le motif de payer les droits, qui sont de 5 pour
cent sur l'argent et de 4 pour 100 pour l'or. »
M. de Mofras vante aussi l'extrême pu-
reté de l'or recueilli dans la basse Californie.
voy. le voyage de la *Vénus*.

(1) Art de vérifier les dates.

lication de ce document
ligne de regrets dont
né ici a péri victime d'
nt les déplorables disse-
anté ce pays.

deux cents cavaliers. Quelques-unes de ces tribus d'Indiens sont d'autant plus redoutables qu'elles savent se procurer facilement des armes à feu. Celles qui habitent le nord de Chihuahua par exemple se trouvent dans ce cas. Les Seris, qui se sont fixés aux portes d'Hermosillo, forment une mission de six cents Indiens, mais un millier d'entre eux errent encore indépendants. M. de Mofras n'évalue pas à moins de quarante mille la population des Yaquis et des Mayos; ces Indiens, accoutumés à de perpétuelles relations avec les colons, leur fournissent des bras pour l'agriculture et pour l'exploitation des mines. Grâce à leur habitude d'une industrie qui n'est pas sans périls, c'est souvent parmi eux que l'on trouve ces intrépides plongeurs qui, bravant les requins de l'Océan Pacifique, descendent parmi les rochers abruptes de la côte, pour s'y procurer les huîtres perlières. Les perles pêchées dans ces contrées, celles que fournit la côte de la Californie ont joué un trop grand rôle dans le commerce pour que nous n'en disions pas ici quelques mots.

LA PÊCHE DES PERLES. — On a purement remarquer que dès les premiers temps de la découverte la pêche des perles avait été signalée en Californie comme pouvant être une source de richesses, et n'avait peut-être pas peu contribué à multiplier les expéditions vers ces contrées (1). Contrairement à ce qui se passe pour les mines de diamants dans l'Amérique méridionale, cette source précieuse de richesse semble avoir diminué plutôt qu'elle ne s'est accrue. Le prix auquel les perles se maintiennent dans le pays même en est une preuve, et M. de Mofras ne craint pas d'affirmer qu'elles sont plus chères à Sonora qu'à Mexico, où les produits de l'Inde et de Panama arrivent en assez grande abondance pour faire une concurrence fâcheuse aux perles indigènes.

Les huîtres perlières ne forment pas précisément des bancs, et la manière dont elles sont disposées le long des roches

(1) Les Indiens de la côte possédaient tous dès l'origine une grande quantité de perles, mais pour la plupart elles étaient brûlées; les pêcheurs étant dans l'habitude de jeter l'huître au feu, afin d'en faire rôtir la chair. *Voy. Herrera, t. II.*

ou au fond des eaux rend quelquefois leur extraction fort pénible et fort douloureuse même pour les Indiens, endurcis à toute espèce de fatigues; des spéculateurs qui avaient imprudemment compté sur les facilités que devait donner la cloche à plongeur n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'en fait d'entreprises de ce genre la connaissance des lieux est chose indispensable avant tout. L'instrument qu'ils avaient fait transporter à grands frais est resté complètement inutile, et la pêche a continué comme par le passé, c'est-à-dire avec toute la simplicité qu'y mettent les nations indiennes. Il serait cependant à souhaiter que l'on trouvât quelque moyen de préserver des dangers qu'ils courent continuellement ces hommes intrépides et adroits; il n'y a pas d'années en effet où les formidables requins dont ces côtes sont infestées ne fassent payer cher à quelques plongeurs leur insouciance intrépidité. Quoique les perles de la Californie ne puissent pas lutter de beauté avec les perles orientales, il y en a qui jouissent d'une réelle faveur dans le commerce de la joaillerie, et il en existe une espèce que sa teinte noire et ses chatoyements variés font tenir en une estime particulière dans le pays même, d'où l'on ne garde de les exporter.

Si l'on s'en rapporte aux documents d'Antoine Herrera (1), l'Amérique aurait produit au seizième siècle des perles d'une grosseur vraiment monstrueuse; on en cite une qui ne pesait pas moins de vingt-cinq carats et qui avait acquis la dimension d'une petite noix: c'est encore dans ce naïf écrivain que l'on peut voir l'histoire d'une perle, moins grosse mais plus parfaite, qui, ayant été achetée 1200 castillans, fut plus tard offerte par doña Isabelle de Bovadilla l'impératrice, qui ne crut pas la recevoir sans penser trop magnifiquement en lui faisant remettre 4,000 ducats. Les perles de la Californie ne semblent plus enrichir le commerce de la joaillerie de pareilles merveilles. Cette industrie négligée, toutefois, a repris une faveur inattendue; et lors du passage de *Venus* dans ces contrées M. du Petit

(1) *Histoire des Indes orientales*, trad. de l'auteur de la Costa, t. II, p. 15.

eaux rend quelquefois pénible et fort douloureux pour les Indiens, endurcis de fatigues; des spéculations imprudemment entreprises que devait donner l'ingénieur n'ont pas tardé à faire naître la déception des lieux et le dégoût avant tout. L'instrument fait transporter complètement inutilement comme par magie avec toute la simplicité des nations indiennes et à souhaiter que l'on trouve un moyen de préserver ces peuples couramment intrépides et adroits, et qui se font en effet où les forêts ne sont pas, et dont on ne peut payer cher à quelque association intrépidité de la Californie et de sa beauté avec elle. Il y en a qui jouissent dans le commerce et en existe une espérance et ses chatoyements en une estime particulière, même, d'où l'on ne peut parler.

On rapporte aux documents de l'Amérique au dix-huitième siècle des perceptions monstrueuses qui ne pesait pas moins et qui avait acquis la couleur noire : c'est encore un fait que l'on peut voir, moins grossiers, qui, ayant été achetés, fut plus tard le sujet de Bovadilla, qui ne crut pas la récompenso, mais qui fut récompensé par 1000 ducats. Les Californiens ne semblent pas avoir le commerce de la joaillerie. Cette industrie, reprise une fois par le passage de M. du Petit

On eut occasion de constater que plusieurs centaines de plongeurs étaient occupés sur les *placeras* de l'île d'Espiritu-Santo.

C'est aussi des côtes de la Californie que l'on extrait l'un des plus éclatants coquillages qui ornent nos collections. *Haliothis* est représenté par de Lapérouse et par M. de Humboldt comme ayant une valeur réelle aux yeux des habitants de la côte nord-ouest. Il en existe une grande quantité à Monterey; mais les Anglo-Américains en ont exporté pour ainsi dire des cargaisons, et on ne voit plus seulement l'*haliothis* à diminuer dans le port que nous désignons ici, mais il a disparu pour ainsi dire sa valeur aux yeux des peuples qui l'avaient en estime particulière, et qui l'échangeaient contre des fourrures. Le capitaine Roquefeuille dit que ce magnifique coquillage ne commence à être commun sur la côte qu'à San-Matteo. Le même voyageur nous apprend aussi que l'*oreille de mer* (c'est le nom vulgaire de l'*haliothis*) joue un grand rôle dans la parure des habitants de Noutka; ces indigènes de la côte nord-ouest la rejoignent de la Californie aux marins des États-Unis (1).

MŒURS DES CALIFORNIENS; INFLUENCE DES LIEUX SUR LEURS COÛTUMES. — Il ne s'agit plus ici des Indiens soumis à un ordre régulier dans les missions, nous ne prétendons pas plus rappeler le régime militaire des *presidios*, nous voulons dire un aperçu de la population des *pueblos*, ou, si l'on aime mieux, des petites villes de la Californie. On l'a déjà vu, les traits distinctifs qui appartiennent aux descendants des premiers colons, ce sont ceux qui naissent du caractère indépendant qu'ils ont donné la faculté d'errer dans de vastes espaces, joints à l'agilité corporelle qui leur permet de se livrer au métier de pasteur dans les déserts fertiles; en effet, les Californiens qui comptent des Espagnols pour ancêtres renouvellent ici toutes les mœurs que l'on nous raconte des Gaulois errant au sein des Pampas. La conformité de productions amène en Californie une circonstance la conformité des habitudes, et les prédispositions nationales reproduisent les mêmes traits

caractéristiques. Partout le *lazo* (1) pourvoit à la subsistance, partout un sentiment d'hospitalité vous convie à partager dans la solitude une vie simple mais abondante. Toutefois, le régime des habitants de la Californie semble à la fois plus varié, plus conforme aux nécessités de la vie européenne que celui qui a été adopté dans les vastes plaines d'une autre partie de l'Amérique. Le voisinage des grandes forêts, la culture plus générale de certains végétaux, la multiplicité des ressources offertes par la chasse, sont les causes premières d'une certaine différence que nous constatons. Un autre trait du caractère des Californiens, c'est le goût du plaisir et de la danse, l'amour des excursions sans fin. Un voyageur moderne nous a transmis à ce sujet quelques observations, trop originales pour que nous ne les reproduisions pas ici. Après nous avoir décrit les habitudes de vie oisive, qui semblent être l'apanage du colon de ces parages, après nous avoir peint son dédain absolu pour l'agriculture, son goût effréné pour le jeu, ces paris étranges où deux cents têtes de bétail sont quelquefois perdues dans une simple course de chevaux, M. Dufflot de Motras rappelle ces étranges parties de plaisir, qui, dans d'autres parties du monde, seraient considérées à coup sûr comme les plus fatigantes corvées. « Les principales réunions, dit-il, ont lieu aux fêtes des missions et pendant les *herraderos*, nommés aussi *rodeos*. Dans ces occasions les habitants sortent de leur apathie habituelle, et deviennent infatigables pour le plaisir; on les voit danser jusqu'à deux jours et deux nuits, sans autre interruption que celle nécessitée par les repas. Lorsqu'un mariage ou toute autre fête est célébrée dans le pays, on rencontre sur les routes des convois de charrettes, traînées par des bœufs et remplies de femmes, de vieillards et d'enfants. Ces charrettes, d'une construction fort simple, sont intérieurement garnies de cuir

(1) « Cet instrument est devenu d'un usage indispensable à une infinité de peuples de la zone tempérée, attendu que ces peuples sont nomades et presque bédouins, par suite de la multiplication des bœufs et des chevaux. » Roquefeuille, *Voyage autour du monde*, t. 1, p. 167. Voy. aussi Beechey, *Narrative*, etc.

(1) *Voyage autour du monde*.

de bœuf, avec des roues très-basses et formées d'une seule pièce de bois ; d'autres fois on trouve des caravanes entières de trente et quarante personnes de tout sexe et de tout âge, courant au galop, munies de violons, de guitares et d'autres instruments.

« Le premier soin des Californiens en vous abordant est de vous tendre la main, de vous offrir de l'eau-de-vie, et de vous demander votre nom, votre profession et le but de votre voyage. Quant à eux, répondant d'avance à toutes les questions qu'on pourrait leur faire à ce sujet, ils vous engageront à les accompagner soit *al rodeo de mi señor tio* (au ferrage des bestiaux de monsieur mon oncle), soit *à la boda de mi prima* (à la noce de ma cousine). Si l'on accepte, on est sûr d'être parfaitement reçu ; mais souvent ces estimables parents demeurent à cent ou cent cinquante lieues de l'endroit où la proposition nous est faite ! — Presque tous les colons de race espagnole étant unis par des liens de parenté, ces excursions se renouvellent fréquemment ; les habitants semblent regarder comme la chose du monde la plus simple de faire deux ou trois cents lieues pour danser quelques jours. »

« Au mois d'aôdt 1841, une caravane de ce genre, composée d'une trentaine de personnes, hommes et femmes, se rendit à la mission de San-Francisco Solano, aux établissements russes, pour célébrer la fête de madame Hélène de Rotscheff, femme du gouverneur. Partis le matin, ils arrivèrent le soir à la ferme de Klebnikoff, dansèrent toute la nuit, la journée du lendemain et toute la nuit suivante : puis le troisième jour, à cinq heures du matin, après avoir été sous la fenêtre de madame de Rotscheff, qui s'était retirée de bonne heure, la saluer d'un vivat général, la troupe retourna chez elle au galop sans avoir pris un seul instant de repos. »

Les femmes capables de supporter de telles fatigues par amour pour le plaisir en affrontent bien d'autres dès qu'il s'agit d'un labeur productif ou bien de quelques travaux importants. L'écrivain que nous avons déjà cité a retrouvé du reste en Californie le plus beau type de la race espagnole ; la vie que ces femmes

mènent habituellement développe chez elles une telle force musculaire, une telle activité, que plusieurs d'entre elles peuvent se servir du laço tout aussi bien que leur mari, et que presque toutes savent déployer à cheval les qualités d'un plus intrépide écuyer. Il ne faut pas à de telles femmes, on le pense bien des spectacles tels que les nôtres ; les courses, où le taureador montre son adresse, des combats dans lesquels le taureau et un ours gris se disputent la victoire, les luttes animées de de coqs, sur l'issue desquelles reposent des enjeux considérables, voilà qui sont leurs divertissements habituels. Tout cela ne les empêche pas d'être de très-épouses recommandables à plus d'un titre, et surtout d'excellentes mères de famille. Les Californiennes sont, à ce qu'il paraît, d'une fécondité comparable à celle que l'on remarque dans diverses contrées peu peuplées du nouveau monde ; mais un fait curieux, et qui ne doit pas échapper à l'observateur, c'est la supériorité des naissances masculines sur celles des femmes. M. de Martes voit même dans cette disproportion notable une cause future de perturbation.

On ne saurait se le dissimuler, un changement radical se prépare dans la population californienne. L'arrivée incessante d'étrangers laborieux, la préférence que les Californiennes leur accordent fréquemment sur les nationaux, dont l'indolence est un perpétuel sujet de reproches, les colonies partielles qui ne peuvent manquer de se former sur des points divers, l'impulsion que doit recevoir le pays des efforts de l'Amérique, tendant à accroître son commerce avec l'Asie, tout doit contribuer à la modification du type primitif. Tout aussi dans cette partie du nouveau monde convie à une immense émigration. Quel rôle la France jouera-t-elle dans cet appel fait aux peuples par une nature féconde ? nous l'ignorons encore. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'un certain nombre de colons appartenant à la race industrielle des Canadiens ne tardera pas à se rendre sur les bords de l'Océan Pacifique pour les fertiliser ou pour exploiter ses richesses. Une sympathie qui ne s'est jamais

ment développe cette identité bien réelle de souvenirs historiques et de langage, pour être alors parmi nous une cause déterminante d'émigration vers une des parties du nouveau monde qui offrent aujourd'hui le plus d'avenir.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES ARRIVÉS DANS LA HAUTE CALIFORNIE. — CESSIION DE CE VASTE TERRITOIRE FAITE AUX ÉTATS-UNIS PAR LE MEXIQUE. — CONCLUSION.

Lorsqu'on examine attentivement l'histoire politique suivie par les États-Unis durant cette dernière période, on est frappé de la sagesse prévoyante qui a dû guider cette république dans l'exécution de ses opérations. Quelque vaste que fût la démarcation en effet, quelque immense que dût paraître un territoire où tous les genres de culture peuvent prospérer, le développement agricole et industriel de ce territoire est peut-être sans exemple parmi les nations commandait impérieusement la création de nouveaux établissements masculins. Un simple coup d'œil sur la carte de l'Amérique suffit pour faire comprendre comment la guerre une fois terminée, le choix du sénat ne pouvait être

difficile, car il s'agirait d'obtenir des indemnités. Nous n'examinerons pas ici la question de droit, si courageux et si expérimentés que furent les hommes les plus éminents des États-Unis (M. Gallatin); nous n'essayerons pas, avec d'autres publicistes, d'examiner ce qui pouvait être fait peut-être pour éviter les désastres de la guerre. une telle discussion nous conduirait trop loin, et il faudrait un volume entier pour donner le degré de clarté convenable. Ce qui reste hors de doute, c'est la persévérance apportée par les Anglais dans cette affaire, ce sont les efforts secrets, mais effectifs, du cabinet de France pour détourner un événement qui a prévu toutes les conséquences, nous l'ignorais qu'il n'a pu éviter. Ostensiblement, la lutte s'est passée entre les États de l'Union et le Mexique; nous nous contenterons donc de spécifier chronologiquement les faits principaux de cette guerre, qui commence à l'adjonction du Texas qui finit par la cession de la Californie. Nous ne reviendrons pas ici sur les

événements de 1835 et sur la bataille de San-Jacinto, à la suite de laquelle Santa-Anna fut battu. Ainsi que l'a fait remarquer un publiciste distingué (1), il est présumable qu'en secouant le joug du Mexique les habitants du Texas avaient l'intention de s'incorporer à l'Union américaine. Quelques mois après la bataille de San-Jacinto une proposition formelle fut faite dans ce sens aux États-Unis, mais elle ne fut point agréée; et l'indépendance absolue du Texas fut reconnue par la république dont il voulait faire d'abord partie. On n'a point oublié que la France, l'Angleterre et la plupart des États européens suivirent successivement l'exemple qui leur était donné par la puissance dont l'intérêt était le plus réellement engagé dans cette lutte diplomatique. En 1842 de nouvelles avances furent faites par le Texas, et l'on y répondit par un nouveau refus.

En 1843 un revirement subit a lieu dans la politique des États-Unis. Le président revient sur une décision qui s'est manifestée à deux reprises différentes, et au commencement de 1845 l'adjonction du Texas aux États de l'Union est décidée : cet événement politique toutefois n'a pas lieu sans d'assez longues négociations; et, chose remarquable, il n'est consommé qu'après un premier refus du congrès américain.

S'il était permis d'accepter comme vrais des bruits politiques dans une question qui a cette gravité, nous rappellerions qu'on reprocha au président Tyler de n'avoir pris cette mesure qu'à la suggestion des spéculateurs sur les valeurs texiennes : il eût obéi, dit-on encore à cette époque, à l'espoir d'illustrer son administration et de faire renouveler son élection à la présidence. Selon cet homme d'État, une préoccupation d'une tout autre importance l'aurait dirigé, et il n'aurait songé à un accroissement de territoire qu'en raison de la certitude acquise par lui que l'Angleterre songerait à se faire céder le Texas par le Mexique.

Quoi qu'il en soit, l'incorporation trouva une opposition fort vive au sein du congrès américain; d'une part, on prévoyait la guerre; de l'autre, quelques

(1) M. Magne, à l'obligeance duquel nous devons plusieurs documents historiques reproduits ici.

esprits généreux craignaient qu'un acte pareil à celui qui venait de se produire n'eût pas aux yeux du monde tout le caractère de loyauté qu'on devait attendre d'une grande république. L'entraînement populaire triompha de ces scrupules.

Nul n'a pu oublier l'effet que produisit sur le Mexique une mesure que l'on redoutait, mais que l'on ne croyait peut-être pas imminente; les communications diplomatiques furent interrompues. Cependant, ainsi qu'on l'a dit fort bien, « tout porte à croire que le Mexique n'eût pas pris l'initiative des hostilités si les États-Unis n'eussent jugé à propos d'occuper militairement un territoire en litige. »

L'écrivain chargé de faire connaître dans cette collection les derniers événements qui ont eu lieu en Amérique a déjà établi comment ce territoire, compris entre le Rio Nueces et le Rio Grande, fut envahi; il a signalé les premiers actes du général Zacharie Taylor et l'habileté de ce chef militaire devant Matamoros; il a passé en revue les incidents qui furent la suite de cette première conquête: nous ne reviendrons point sur ces détails, mais nous dirons qu'après les dernières révolutions du Mexique, à la suite desquelles Santa-Anna, revenu de l'exil, s'empara du pouvoir, Taylor transporta le théâtre de la guerre sur un territoire qui se croyait sans doute à l'abri d'une telle invasion. Après une marche des plus pénibles dans l'intérieur, il arrive devant Monterey, que défendait une armée à peu près égale à la sienne; il lutte durant les journées des 21, 22 et 23 septembre 1846, et oblige enfin l'ennemi à capituler. Un armistice de deux mois est le résultat des conventions provisoires stipulées entre les deux généraux; mais cet armistice n'obtenant pas la sanction du gouvernement américain, les hostilités recommencent. La ville de San-Luiz tombe au pouvoir de Taylor, et, après quelques hésitations causées par des ordres contradictoires, ce chef militaire, d'une habileté incontestable, expédie la meilleure partie de sa petite armée au général Scott, qui doit pénétrer dans le Mexique par la Vera-Cruz; puis il rentre dans Monterey (1), et se re-

(1) Il ne faut pas confondre cette place, qui

plie sur Saltillo, petite ville appartenant à l'Etat de Chohahuila et Texas, et dont on peut considérer comme la partie la plus florissante et la plus peuplée de ces contrées, encore désertes.

La ville de Tampico, attaquée par Mexico, tombe au pouvoir des Américains le 22 novembre.

Cependant les opérations militaires ont l'intérieur pour théâtre continuent avec activité: le général Taylor, qui est gardé avec lui que quatre mille hommes, est attaqué par Santa-Anna, à la tête d'une armée trois ou quatre fois plus forte. Ceci nous conduit jusqu'en février 1847. Dans les derniers jours de ce mois tout fait prévoir une action décisive; mais alors s'engage entre les deux chefs une correspondance dont le caractère n'échappera point certainement au futur historien de ces événements, et dont la suite glorieuse place Taylor au rang des hommes éminents de l'Amérique. Son de se soumettre, parce qu'il va se voir enveloppé par vingt mille hommes, et qu'il ne pourra enlever sa petite armée en pièces; mis en demeure de se rendre à discrétion, en profitant d'un sentiment d'estime généreuse, qui lui trace des conditions supérieures, il remet au parlementaire de Santa-Anna ce peu de mots: « En réponse à votre lettre de ce jour, je me sommant de me rendre à discrétion, permettez-moi de vous dire que je ne me rendrai pas. » Le 22 et le 23 on se bat avec énergie; la victoire de Buenavista reste au général Taylor.

Le débarquement des Américains dans la baie de Vera-Cruz s'effectue dans les premiers jours de mars 1847; douze mille hommes vont agir sous les ordres du général Scott. La Vera Cruz se rend le 29 mars.

Lorsque l'on écrira avec quelque détail l'histoire si curieuse de cette campagne mémorable, l'attaque des défilés de Cerro-Gordo, réputés jusque alors impr-

fait partie de l'Etat de Nuevo-Leon, avec la célèbre mission. San-Luiz-Potosi, dont il est question plus haut, est à 150 lieues de Mexico, et renferme 20,000 habitants. « Autrefois, dit Nebel, San-Luiz était cité à cause de ses mines, qui pouvaient rivaliser avec celles de Potosi. » Ce fait est ce qui lui valut le surnom qu'elle porte. Ces beaux jours sont passés, ajoute le voyageur. Voy. *Voyage pitt. et arch. dans la partie la plus intéressante du Mexique*; Paris, 1846, in-fol.

petite ville appartenant au Texas, et qui est considérée comme la plus peuplée de ces contrées.

Elle fut attaquée par les Américains le 17 et le 18 avril 1847.

Après l'attaque du Cerro-Gordo, les Américains emportèrent successivement Jalapa, Puebla, Perrote, Mexico.

Nous n'avons rappelé sommairement que les événements divers qui ont eu lieu dans la Californie.

Tandis que cette suite d'actions glorieuses fait passer la capitale du Mexique au pouvoir de l'ennemi, qui la frappe d'une contribution, la flotte américaine bloque les ports de la mer Pacifique.

Monterey, San-Francisco, deviennent des places américaines; et les victoires remportées sur les bords de l'Océan Atlantique assurent aux États de l'Union la possession de magnifiques mouillages, sur une autre mer ouverte de nouveaux débouchés à leur commerce.

Les rares habitants des vastes solitudes de la haute Californie ne restent pas indifférents aux luttes qui ont lieu pour la même cause sur deux rivages bien opposés.

Un officier des États-Unis dont nous ne nous occupons plus d'une fois occasion d'invoquer les lumières en matière de topographie, le colonel Fremont, ne se contente pas d'étudier en voyageur intrépide ces régions presque ignorées; il stimule les populations des campagnes, pour qu'elles s'unissent à un peuple actif, qui saura créer d'innombrables éléments de richesse dans ces lieux presque inexplorés.

L'indépendance avait été proclamée à Sonora dès le 5 juillet 1846; dès que la déclaration de guerre est connue le drapeau des États-Unis remplace le drapeau arboré par les indépendants. Ces caractéristiques, qui se passent à une si grande distance, sont néanmoins rapprochés de notre époque pour nous en signaler les détails. Ce que nous ne pouvons pas dire, dès à présent néanmoins, est que les efforts incessants de l'Amérique pour s'opposer à un envahissement calculé, chez une puissance qu'elle

redoute dans ces parages, sont plus que jamais évidents. Le colonel Fremont a démontré qu'une vaste cession de terrain devait être faite à un ecclésiastique irlandais (1) dans la haute Californie, pour y établir, sur la plus grande échelle, une colonie, qui, tout en conservant son influence religieuse, se fût développée à l'abri de la protection du pavillon britannique (2).

Après la prise de Mexico, des guerillas nombreuses s'étaient formées dans l'intérieur, avec l'intention de disputer aux Américains une conquête qu'ils regardaient comme accomplie.

La basse Californie n'a pas été exempte de dévastations qui suivent toujours ces corps francs. On avait appris par Mazatlan, au commencement de 1848, que des guerillas, sous le commandement de Mijares, avaient dirigé leur attaque contre le Cap, et s'étaient vus complètement détruits après avoir perdu leur chef.

La Paz, plus avant dans le nord de la Péninsule, avait été aussi le théâtre d'un sanglant conflit entre les guerillas, que commandait le capitaine Pineda, et les Américains. La ville avait été réduite en cendres, durant le combat; les Mexicains avaient été en définitive repoussés.

Cette guerre de partisans, dont le moindre inconvénient est de retarder le progrès de la civilisation dans ces régions lointaines, ces luttes partielles, dont nous comprenons le mobile, mais qu'on apaisera promptement, perdent tout leur intérêt en présence de la convention diplomatique qui a reçu sa dernière sanction. Le 2 février 1848 un traité a été

(1) M. E. Mac-Nemara. Le territoire qu'il voulait obtenir est arrosé par le Rio San-Josquin.

(2) Si l'on s'en rapporte, du reste, aux journaux qui citent la propre opinion du colonel, les autorités mexicaines établies en Californie auraient, par des concessions successives, pour ainsi dire converti ce vaste territoire en une sorte de propriété britannique; elles auraient même engagé les missions et autres domaines de l'Etat, soit comme garanties, soit comme indemnités de services rendus au gouvernement, soit encore comme restitution de sommes avancées. Ces cessions étranges, faites, dit-on, à la hâte, manqueraient néanmoins des formalités indispensables pour les rendre valables.

En ce moment le colonel Fremont demande des indemnités pour la Californie; il divise les réclamations en deux catégories; d'abord les dettes contractées sous l'état d'indépendance, puis celles qui proviennent des guerres avec les États-Unis.

Le 23 on se bat avec énergie. Buenavista reste en

La Vera Cruz se rend

attaque des défilés impr

Nevo-Leon, avec la cé

lieues de Mexico, et re

« Autrefois, dit Nebr

se de ses mines, qui po

nom qu'elle porte. C

ajoute le voyageur. Vo

Paris, 1846, in-fol.

signé dans la ville mexicaine de Guadalupe-Hidalgo, qui met fin aux hostilités entre les deux républiques. Les parties contractantes étaient représentées du côté des États-Unis par M. N. P. Trist, du côté du Mexique par D. Luis G. Cuevas, D. Bernardo Conto et D. Miguel Atristain. Le 10 mars 1848 ce traité a été ratifié par le sénat des États-Unis, à une immense majorité. Par l'article 5 des conventions on voit qu'un immense territoire est cédé aux États de l'Union; il se compose du Nouveau-Mexique et de l'immense région (1) qui a été désignée jusqu'à présent sous la dénomination de haute Californie. Ainsi que le dit fort bien un écrivain américain, il pourrait suffire à l'établissement de cinq ou six royaumes tels que l'Europe les entend. En compensation de ce prodigieux accroissement de limites, le gouvernement des États-Unis s'engage à payer au Mexique la somme de quinze millions de dollars. Des conditions libérales sont faites aux sujets mexicains; non-seulement on leur garantit à tout jamais le libre exercice de la religion catholique, mais ceux qui, en conservant leurs biens, ne voudraient pas acquérir la qualité de citoyens américains, sont libres de le faire, pourvu qu'ils spécifient leur choix avant l'expiration de l'année, à partir de la signature du traité. Considérant en outre que le vaste territoire cédé renferme un grand

(1) La ligne de division établie entre les deux républiques devra commencer dans le golfe de Mexique, à trois lieues du terrain opposé à l'embouchure du Rio-Grande, appelé autrement Rio-Bravo-del-Norte, ou opposé à l'embouchure de sa branche la plus considérable s'il y a plus d'une branche courant directement vers la mer.

Les limites sud et ouest du Nouveau-Mexique mentionnées au traité sont celles qui sont tracées sur la carte intitulée: *Carte des États-Unis du Mexique tels qu'ils ont été organisés et définis par divers actes du congrès de ladite république, la carte ayant été construite d'après les meilleures autorités*. Édition revue, et publiée à New-York en 1847, par *Jean Disturnell*. Une copie de cette carte est annexée au traité portant les signatures et les sceaux des parties sousignées; et dans le but d'obvier à toutes difficultés, lorsqu'il s'agira d'établir sur le terrain les limites qui doivent séparer la haute et la basse Californie, il est convenu que ladite limite consistera dans une ligne étroite tracée au milieu du cours du Rio-Gila, au lieu où ce fleuve s'unit au Rio-Colorado lorsqu'il se rend à la côte de l'océan Pacifique.

nombre de tribus sauvages dont les incursions pourraient porter un dommage extrême à l'État limitrophe, les États-Unis s'engagent à réprimer ces mouvements hostiles, comme s'ils étaient dirigés contre leurs propres citoyens, établissant d'ailleurs qu'il ne pourra jamais être acquis des Indiens aucun cheval, mulet, pièce de gros bétail, ou enfin quelque chose quelconque ayant appartenu aux Mexicains (1). Il est évident qu'après avoir obtenu par la force des armes cette concession, si longtemps désirée, les États-Unis ne demandent pas mieux aujourd'hui que de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins, et qu'ils souhaitent même favoriser autant qu'il est en eux la faible population, si digne d'intérêt d'ailleurs, qui anime ces vastes solitudes. Ajoutons à toutes ces considérations que l'ancien traité de commerce et de navigation conclu à Mexico le 5 avril 1831, entre les deux républiques, est prorogé de huit ans à quelques modifications près. Il ne faut pas étendre bien loin ses regards en politique pour comprendre l'immense changement qui va s'opérer dans ces régions qui ont été compté pour si peu jusqu'à présent dans la balance générale des intérêts du globe. Sans aucun doute la pensée prévoyante qui préside avec tant d'intelligence au progrès rapides des États-Unis a tracé sur la carte servant de base aux traités de limites, des plans de cités commerciales, des chef-lieux d'établissements agricoles, qui en moins d'un siècle pourront changer complètement l'aspect de la contrée; d'ici à ce temps, l'action lente mais persévérante, qui tend à modifier le système politique et commercial des États-Unis, aura probablement produit son effet. Le Japon lui-même aura vu ébranler les bases de son immobile théocratie; son industrie cherchera peut-être de nouveaux débouchés; enfin les nombreuses cultures établies dans les îles Sandwich porteront sans doute alors leurs fruits. Quels ports plus favorables à leur commerce pourraient donc trouver ces États, que ceux qui s'ouvriront sur la côte de la haute Californie! Que

(1) Ce traité a été reproduit par le *Weekly Herald*, qui se publie à New-York, numéro du 20 mars 1848.

sauvages dont les moyens de se mettre en rapport avec
 porter un dommage à l'Europe pourraient être plus sûrs et plus
 mitrophe, les États-Unis! Sans compter la voie naturelle
 réprimer ces mouvements s'ils étaient dirigés par les fleuves, déjà l'on parle
 les citoyens, établis sur le continent américain et venant amener
 ne pourra jamais les produits de l'Orient dans les ports
 liens aucun cheval plus fréquentés des États de l'Union.
 métal, ou enfin objets de la présence de cette prospérité nouvelle,
 appartenant aux États-Unis à l'appréciation tardive d'une région
 ident qu'après avoir été presque abandonnée, on est bien tenté
 des armes cette vaste coup sûr de répéter ces paroles d'un
 temps désirée, par un voyageur philosophe : « Le maître de
 mandent pas mieux de l'univers, simple et uniforme dans sa
 vivre en bonne intelligence, varié dans ses opérations, a

distribué le globe selon les besoins des
 êtres qui l'habitent; mais il faut souvent
 des siècles pour découvrir l'utilité dont
 telle contrée, telle position, telle mon-
 tagne, telle rivière, tel port, peut être
 aux hommes, aux animaux. Le grand
 art des communications, qui n'est que
 l'exécution du plan du souverain archi-
 tecte, se développe lentement; il se perd,
 se retrouve, et le hasard semble avoir
 quelquefois plus de part à sa perfection
 que les profondes méditations du poli-
 tique et du philosophe. »

(1) Anquetil-Duperron, *l'Inde en rapport avec l'Europe.*

riser autant qu'il e
 population, si dig
 qui anime ces vast
 à toutes ces cons
 cien traité de con
 ion conclu à Mexic
 re les deux répub
 e huit ans à quelq
 Il ne faut pas éte
 regards en polittiq
 immense change
 s ces régions qui o
 jusqu'à présent da
 des intérêts du glo
 a pensée prévoyan
 nt d'intelligence a
 États-Unis a trait
 t de base aux trait
 de cités commerc
 établissements ag
 d'un siècle pourro
 ment l'aspect de
 temps, l'action lent
 qui tend à modifier
 commercial des Cl
 ment produit son eff
 aura vu ébranler le
 bile théocratie; se
 a peut-être de no
 enfin les nombreux
 ns les îles Sandwic
 te alors leurs fruit
 orables à leur con
 donc trouver ces d
 x qui s'ouvriront s
 te Californie! Que

DESCRIPTION
P

n'y a pe
e de cor
vers que
ard'hui s
ination q
ais l'ont
otre du
on, Nouv
re, Nouv
nouailles
et compr
agnes R
et il s'ét
2° et 54°
u près 8
largeur m
area est
es.

ur prene
e de la
t bon d
p Flatter
de Nord
x 42° N
lable à c
e Californ
e et abrup
u de dis
agnes s
entre l
le fait
erne, les
l'accès
oter, à b
générale
cisco (2).

Voyez D
pte pas l
e nom ind
iens.
Voyez le P
le cette m
es soins de
ssan.

L'ORÉDON.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE. — PRODUCTIONS.

n'y a peut-être point dans l'Amérique de contrée qui porte des noms vers que le vaste territoire désigné aujourd'hui sous le nom d'Oregon; dénomination qui semble prévaloir. Les Français l'ont appelé, selon les localités, *le territoire du Rio-Colombia, Nouvelle Oregon, Nouvelle Géorgie, Nouveau Harve, Nouvelle Calédonie, Nouveau Nouvelles et Nouveau Norfolk* (1). Il est compris vers l'ouest entre les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique, et il s'étend du sud au nord entre 25° et 54° 40' de latitude Nord; il a une longueur de 880 milles, sur une largeur moyenne de 550 milles, et son area est d'environ 450,000 milles carrés.

Pour prendre une idée à peu près de la configuration du littoral, il est bon de se rappeler qu'à partir du cap Flattery, environ par les 47° de latitude Nord, en inclinant au sud jusqu'à 42° Nord, la côte est à peu près semblable à celle de la haute et de la basse Californie; c'est-à-dire qu'elle est élevée et abrupte, et qu'on la voit bordée à une certaine distance par une rangée de montagnes s'élevant comme des remparts entre la mer et l'intérieur. Ainsi le fait remarquer un géographe moderne, les havres sont peu nombreux et l'accès le plus difficile: on ne peut parler, à bien dire, de cette observation générale que la vaste baie de San-Francisco (2), qui fait partie de la haute

Voyez Duflot de Mofras. Ce voyageur n'a pas le nom d'Oregon ou d'Oregon, mais le nom indien, ainsi que l'ont fait plusieurs auteurs.

Voyez le *Voyage de la Vénus*. L'hydrographie de cette magnifique baie a été faite avec les soins désirables, en 1842, par M. Dortet et son

Californie. A partir du cap Flattery vers le nord, la côte prend un aspect différent; le continent aussi bien que les grandes îles qui le bordent sont comme dentelés par une innombrable quantité de golfes, de baies, de détroits; divers passages assez étroits, qu'on peut désigner sous le nom de canaux, se frayent une issue dans l'intérieur des terres, et en y créant de nombreuses îles y forment aussi plusieurs havres excellents, destinés sans aucun doute, et dans une courte période, à devenir le siège d'un commerce plein d'activité (1).

Pour que l'on puisse saisir au milieu de ces détails géographiques, si arides, les données générales qui doivent faire pressentir dès à présent ce que deviendra ce pays désert, nous emprunterons à un historien voyageur son exposé, vraiment lucide, de la configuration du territoire. « En allant de l'ouest à l'est, dit-il, le pays présente trois grandes vallées, séparées par des chaînes de montagnes. Chacune d'elles a un sol et un climat distincts; la première commence au bord de la mer, et s'étend jusqu'à la chaîne qui court nord-ouest et sud-est; sa largeur est de vingt-cinq à quarante lieues. Son climat est très-chaud en été, mais on y éprouve des nuits très-fraîches; depuis octobre jusqu'en avril il pleut presque sans interruption; le reste de l'année est généralement très-beau; la neige séjourne rarement dans les plaines, et les rivières, telles que le Rio-Colombia, ne se gèlent pas tous les ans. Le sol est plus fertile dans cette vallée que dans l'intérieur des terres; les pluies d'hiver favorisent la végétation, et produisent des amas de détritus qui se transforment en couches épaisses de terre végétale.

(1) Augustus Mitchell.

Cependant les terrains situés au bord de la mer sont moins propres à la culture que ceux des vallées, et les bas-fonds bordant les fleuves présentent l'inconvénient d'être sujets aux inondations. Les meilleures régions sont celles qu'on trouve vers le nord, autour de la baie de Puget, près de la rivière Kaoulis et au sud sur les bords du Ouallamet; leur étendue est de cent cinquante lieues nord et sud, sur trente à quarante de large; le reste du sol au nord et à l'est est montagneux et souvent inaccessible. La grande vallée est bien arrosée, et possède des forêts superbes; son aspect ne diffère pas de celui des plus belles plaines de la Californie; et c'est à sa possession que les Anglais et les Américains attachent tant de prix.

« La seconde vallée prend naissance aux cascades du Rio-Colombia; elle est comprise entre la chaîne dont nous venons de parler et les montagnes Bleues d'origine volcanique, situées à cinquante lieues à l'est. Les pluies y sont moins fréquentes que dans la précédente, les cours d'eau moins abondants, les couches d'humus moins épaisses; enfin le pays, quoique boisé et propre à la culture, n'a pas la même fertilité.

« La troisième vallée est située entre les versants occidentaux des montagnes Rocheuses; elle présente un plateau fort élevé, d'une largeur de quatre-vingt-dix à cent lieues, et remarquable par son extrême sécheresse et la différence de la température entre les jours et les nuits. La pureté de l'atmosphère y est admirable; on y voit rarement un nuage, et les pluies, qui sont toujours légères, n'arrivent qu'au printemps. Dans l'hiver la neige a si peu d'épaisseur, que les chevaux trouvent toujours de l'herbe dans les gorges traversées par les rivières. Cette région, qui fait partie du grand désert américain, est occupée par de vastes plaines sablonneuses presque sans eau. On y trouve peu de terre végétale; et sur des espaces peu considérables le sol offre des surfaces blanches couvertes de sulfate de soude et de magnésie sublimée. L'aspect de cette contrée est aride; des débris d'origine volcanique s'y rencontrent à chaque pas. Cependant au bord des cours d'eau, sur les versants orientaux des monta-

gnes Bleues, au bord de la rivière Brulée et de celle de la Poudre, ainsi qu'à la naissance de la rivière du Salmon et de la branche nord de celle des Indiens Serpents, on remarque de vastes étendues de terrain très-fertiles et couvertes de vertes d'arbres et d'un gazon épais (1).

Tel est, dans son ensemble, l'aspect de ces grandes zones géographiques, dont nul ne saurait contester l'intérêt et que nous avons reproduit avec d'autant plus de confiance qu'en lui faisant subir le contrôle de plusieurs autorités il met sous leur jour réel les divisions de ce vaste territoire. En parcourant avec l'habile observateur des grandes lignes agricoles, si l'on se sert de cette expression, nous sommes parvenus aux bornes imposantes qui ferment le pays à l'est. Les montagnes Rocheuses ont été déjà décrites; nous n'entrerons pas dans de nombreux détails sur cette chaîne aux gigantesques, dont le sommet principal n'a pas moins de seize mille pieds; nous rappellerons qu'un voyage spécial dans son but peut-être être consulté par les savants de la mission, trace le tableau le plus vrai et plus animé de ces gorges immenses formées de blocs amoncelés, parcourues en sens divers et qui se caractérisent par une expression bien en les appelant les limites des montagnes Atlantiques. « Ce ne sont, dit-il, que chers entassés sur rochers; on dit qu'on a sous les yeux les ruines du monde... recouvertes comme d'un manteau de neige éternelle (2).

(1) Duflot de Mofras, *Description de l'Orégon*, etc.

(2) Le R. P. Pierre de Smet, *Voyage dans les montagnes rocheuses et dans le territoire de l'Orégon*. On trouvera dans cette relation de nombreux détails curieux sur plusieurs localités de ces montagnes, à peine connues; telle est, entre autres, la description que donne le courageux explorateur du fameux rocher *Indépendance*. « C'est un composé de granits *in situ* d'une grosseur prodigieuse, et couvre une surface de plusieurs lieues d'étendue; il est entièrement découvert et se prolonge jusqu'à la base. C'est le grand registre du désert; car on y lit en gros caractères le nom de tous les voyageurs qui y ont passé. » Le R. P. Smet y figure, comme il nous le dit lui-même, en qualité de premier prêtre qui ait parcouru ces régions lointaines. L'une des curiosités les plus originales des plaines qui s'étendent à la base des montagnes est décrite en ces termes : « C'est un monticule, en forme de cône, qui se compose d'une multitude de pierres de différentes grosseurs. Du sommet de ce monticule on peut voir, sur une étendue de plusieurs lieues, toutes les montagnes qui sont situées dans le voisinage. Il semble que ce monticule ait été formé par quelque éruption de lave. »

bord de la rivière de la Poudre, au nord de celle qu'on remarque très-fertiles et d'un gazon épais (1) ensemble, l'expression géographique conteste l'intérêt qu'en lui fait de plusieurs autres (2). En partie : nord partie au sud. « L'eau du nord, dit-il, joint un ruisseau qui se rend dans le lac de Neufchâtel, dont les eaux se perdent dans le Rhin et dans la mer du Nord d'Allemagne; l'eau du sud gagne vers l'est. Les montagnes de Genève, c'est-à-dire le Rhône qui court vers la Méditerranée. » Quelques choses d'analogues, mais de plus hautes encore à lieu sur les sommités imposantes des montagnes Rocheuses. Le monde sait aujourd'hui où sont les sources du Missouri et de la Colombie. Parvenu au sein des montagnes, le missionnaire se plaît à raconter ce qu'il a vu un jour sur un plateau couvert de neiges où s'alimentaient les sources de ces fleuves puissants. Le lac de Genève et le lac des Maringois ne sont, séparés que par une distance de quelques milles. L'un, comme on sait, est l'une des sources importantes de la Colombie; l'autre donne naissance à l'une des principales branches de la fourche du nord-ouest du Missouri. « Je me dirigeai vers le sommet d'une haute montagne, pour examiner mieux la distance des fontaines qui donnent naissance à ces deux

grandes rivières; je les vis descendre en cascade d'une hauteur immense, se jetant avec fracas de roc en roc; même à leur source, ils formaient déjà deux gros torrents, qui n'étaient guère qu'à une centaine de pas l'un de l'autre (1). »

Le cours du fleuve a été déjà décrit dans ce volume, et nous ne reviendrons pas sur ces détails : nous tenons néanmoins à constater les difficultés prodigieuses que présente son embouchure, et nous essaierons de les rendre présentes à l'esprit du lecteur, parce que nous avons sous les yeux un témoignage précieux : c'est celui d'un observateur qui a vu et qui a su décrire. La vaste entrée de la Colombie se reconnaît à cinq ou six milles en mer (2); au sud on remarque une pointe basse, allongée, que recouvrent des pins, c'est la pointe Adams; au nord une élévation de deux cent vingt mètres ressemblant à une île arrondie détachée de la côte forme la rive opposée; c'est le cap Désappointement. Non-seulement des bancs de sable mouvants obstruent le passage; mais il est indispensable pour franchir la barre avec sécurité de choisir les vents que l'expérience a reconnus comme étant seuls favorables. Ceux qui permettent l'entrée sont marqués entre le sud-ouest et le nord-ouest. Le nord-est et le sud-est, au contraire, sont choisis par les navires qui quittent le port. L'espace de temps compris entre octobre et avril est l'époque la plus redoutée de ceux qui viennent hiverner; il est arrivé à cette époque

(1) Balbi dit simplement que la Colombie prend naissance dans la Cordillère Missouri-Colombienne; Greenhow, qu'elle est formée par la réunion de deux torrents, le *Sahapin* ou *Snake* (rivière Lewis) et la rivière du nord-est; il place les sources vers le nord dans les montagnes Rocheuses, vers les 53° de lat. M. DuRoi de Mofras adopte cette latitude (*Voy.* t. II, p. 110). M. Aug. Mitchell se contente de dire, « *This noble stream has its head waters near those of Missouri.* » M. Félix indique l'origine du fleuve dans le voisinage du mont Brown, qui fait partie des montagnes Rocheuses et est situé « entre les 52° et 53° degrés parallèles sur la limite des possessions anglaises. » On voit que nulle part les sources ne se trouvent en réalité décrites comme elles le sont par le missionnaire voyageur dont l'exploration date de 1842. Nous avons tenu à mettre en présence pour la première fois ces opinions quelque peu divergentes sur un point géographique dont on ne saurait contester l'importance.

(2) Par 46° 19' de lat. nord et 126° 14' 24" de long. ouest.

que des navires de la Compagnie aient couru des bordées durant deux mois devant la côte sans pouvoir saisir l'instant favorable pour atteindre le mouillage, et de nombreux sinistres, dont le souvenir n'est que trop présent, attestent la vérité de la description qui nous est offerte. « Que l'on se figure en effet une immense ligne de brisants s'étendant pendant trois lieues du cap Désappointement à la pointe Adams et formant devant la bouche du fleuve une espèce de croissant. Au moment où la marée descend, le courant de la rivière a une rapidité de cinq à six milles par heure, et lorsque les vents venant de la mer, tels que le nord-ouest, poussent les flots vers l'embouchure, il résulte de ce choc des eaux, arrivant dans des directions contraires, d'énormes montagnes de vagues qui atteignent une élévation de plus de soixante pieds. Quand on est mouillé dans l'intérieur du fleuve dont les bords sont couverts de la plus riche végétation et de forêts magnifiques, on ne saurait imaginer le spectacle terrible qu'offre la barre, dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues, et dont les lames en déferlant dérobent l'horizon de la mer et semblent former une barrière insurmontable à la sortie comme à l'entrée du fleuve. Au-dessus des crêtes écumeuses des vagues, on voit planer des bandes d'oiseaux pêcheurs de cormorans et d'albatros (1). »

Après ce fleuve aux abords redoutables, mais dont le cours devient si utile au commerce, le seul fleuve du territoire digne d'être cité prend aussi ses sources au sein des montagnes Rocheuses. Désigné, dit-on, jadis par les Indiens sous la dénomination de *Tacoutchi*, il a échangé ce nom au commencement du siècle contre celui d'un des associés les plus actifs de la compagnie du Nord-Ouest. Le Fraser arrose le territoire montueux qu'une analogie d'aspect a fait appeler la Nouvelle-Calédonie. Ce fleuve, qui facilitera d'importantes communications, n'a pas moins de sept cents milles de cours; malheureusement il ne traverse qu'une région dépourvue de fertilité; car, on l'a dit avec raison, « ce pays ressemble en tout au nord de l'Écosse, dont il porte le

nom. Il en a les montagnes escarpées, les lacs profonds et le sol stérile (1). Ce serait une chose inexacte que d'étendre cette comparaison à tout le territoire baigné par le Fraser; la partie méridionale de son cours rappelle la nature des terrains arrosés par la Columbia, et peut être soumise à des entreprises agricoles: jusqu'à présent, l'industrie persévérante de la compagnie n'a demandé aux rives sauvages du Fraser que les peaux magnifiques de castors qu'elles nourrissent en abondance. Après les deux fleuves qui nous ont fourni quelques particularités peu connues plutôt qu'une description complète, nous citerons les rivières de *Tête-Plates*, des *Serpents*, celle d'*Okanagan*, des *Chutes*, le *Wakamet*, le *Ouallamet* et la *Kaoulis* ou *Kowlitz*, puis la *Toutounis*, la *rivière aux Vaches* et l'*Umqua*. La *Chektilis*, la *Nesqually*, la rivière *Simpson* et la *Skiline* appartiennent à la région du nord, et sont d'une découverte plus récente.

Le territoire de l'Orégon renferme des lacs nombreux; ceux qui ont une communication avec la Colombie et ses affluents sont le *Flathead*, le *Kellepel* (2) ou lac des *Pendis Orelles*, le *Flatbow* ou lac des *Arches*, le *Okanagan* ou *Okanagan*; ceux qui ont une communication avec le Fraser sont le *Stuart*, le *Quaw*, le *Saint-François*, le *Quesnell*, le *Kamloop* et le *Souswap*; ces lacs sont d'une faible étendue si on les compare à ceux des États de l'Union. Celui des *Pendis Orelles*, qui traverse le pays des Indiens *Tête-Plates* et qu'a récemment visité le P. Smea, a dix lieues environ de long, sur deux de large; comme ceux que nous avons

(1) Félix, *l'Orégon et les côtes de l'Océan Pacifique du Nord*, p. 49. Cet écrivain fait observer avec justesse que l'embouchure du Fraser se trouve à peu près sur le point où arriverait si elle était continuée jusqu'à la mer, la prolongation de la ligne qui sert de limite aux possessions anglaises et américaines, entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses, conformément au traité de Londres signé en 1813 par les représentants des deux nations; en sorte que cette ligne était prise pour limite le Fraser et ses affluents appartenant en entier à l'Angleterre.

(2) Nous adoptons ici l'orthographe du P. Smea qui a vécu parmi les *Pendis Orelles* et qui parle leur langue. M. de Mofras écrit *Keltespel*. M. Aug. Mitchell, *Kulluspelina*.

(1) Duflot de Mofras, *Description de l'Orégon*.

ommés,
Lorsqu
e beau pa
nières in
quelques
ertitude
extrémem
ueront p
industriel
ur ce va
L'Orég
pire agri
ement,
es vastes
ouverts
ultive da
ulement
le seig
ais on y
us impor
es ressou
industriel
ays ren
Wyeth
r les bor
s contré
végétat
entôt m
ueur; n
a-t-il int
mprunter
lifornie
lèbres d
ée raiso
guerra
tte séch
d'autres
nt const
imitive
ra cette
delà de
le sava
plus gr
sont e
saurai
ants de
ns mag
deux ce
nts piec
ure l'un
surant
férence
ra une
use de

Voyez

ntagnes escarpées
le sol stérile (1).
inexacte que d'
aison à tout le ter
Fraser; la partie
cours rappelle l'
arrochés par la Co
omise à des entre
squ'à présent, l'in
de la compagnie
rives sauvages d'
ux magnifiques d'
rissent en abon
ux fleuves qui nou
particularités pe
ne description com
es rivières des *Téle*
ts, celle d'*Okana*
le *Wallamet*, o
ilis ou *Kowlitz*, pu
rière aux *Vaches*
llis, la *Nesqually*
t la *Skitine* appar
au nord, et sont d'un
ente.

L'Orédon renferm
ceux qui ont un
de la Colombia
Flathead, le *Kelle*
ds Oreilles, le *Fla*
u des Arcs plats,
onagan; ceux qu
tion avec le *Fraser*
aw, le *Saint-Fra*
le *Kamloop* et
s sont d'une faible
compare à ceux de
elui des Pends Ore
ys des Indiens Tête
ment visité le P. Sm
de long, sur deu
eux que nous avo

et les côtes de l'océ
b. Cet écrivain fait obs
l'embouchure du *Fraser*
ar le point où arrivera
jusqu'à la mer, la prole
ert de limite aux poss
caines, entre le lac d
cochés, conformément
igné en 1818 par les p
nations; en sorte que
pour limite le *Fraser*
drèrent en entier à l'A

Orthographe du P. Sm
nds Oreilles et qui pa
Mofras écrit *Kellespe*
lluspelno.

ommés, ni ne porte guère que des canots.
Lorsque des géologues auront soumis
le beau pays à leurs investigations, des lu
nières inattendues révéleront sans doute
quelques gisements précieux : on a la
certitude dès à présent que des dépôts
extrêmement riches de houille contri
bueront puissamment aux exploitations
industrielles qui se formeront avant peu
sur ce vaste territoire.

L'Orédon n'est pas encore un terri
re agricole, il le deviendra infailli
ement, et bientôt quelques-unes de
ces vastes forêts feront place à des champs
couverts des diverses céréales que l'on
cultive dans le nord des États-Unis : non
seulement le froment, l'orge, l'avoine
le seigle y viennent à merveille,
mais on y récolte des pois, et, ce qui est
très important, la pomme de terre y crée
des ressources abondantes. Un habile
industriel qu'un long séjour dans ces
pays rend une autorité compétente,
Wyeth, croit que la vigne réussira
sur les bords de la Colombia. Indigène de

ces contrées, où elle n'étaie qu'un luxe
de végétation inutile, la culture saura
bientôt mettre à profit l'excès de sa
force; mais pour cela peut-être fau
dra-t-il introduire des plants nouveaux,
emprunter aux vignobles naissants de la
Californie, ou mieux encore aux crus
cébrés de l'Europe. On fait observer
avec raison que la nature du raisin
acquerra une qualité supérieure de
sa sècheresse du climat qui nuit tant
d'autres produits. Les observateurs
ont constaté d'ailleurs une fertilité
imitive dans les forêts (on nous pas
sage cette expression), qui va encore
au-delà des descriptions que nous four
nit le savant Milbert, lorsqu'il dépente
les plus grands fleuves des États-Unis.
Ils sont en effet des végétaux qu'on
ne saurait comparer qu'aux araucaria
de l'île de Norfolk, que ces sa
ns magnifiques n'ayant pas moins
deux cent quarante et même de trois
cents pieds de hauteur! Que l'on se
figure l'un de ces colosses des forêts,
surant quarante-six pieds de cir
conférence à dix pieds du sol, et l'on
aura une idée de l'exhubérance prodig
ieuse de ces terrains privilégiés (1).

Voyez le témoignage de M. Ross-Cox.

Pour être exact néanmoins, il est bon
de rappeler que ces arbres ne fournis
sent que des bois d'une qualité infé
rieure. Un observateur judicieux vou
drait avec raison qu'on leur appliquât
l'ingénieur procède de M. le docteur
Boucherie dont les heureux résultats sont
aujourd'hui incontestables (1).

Mais, il faut le dire, jusqu'à présent
les seuls produits réels qu'aient fournis
au commerce le territoire de l'Orédon
sont tirés du règne animal. Ces vastes
forêts, ces cours d'eau à peine explorés,
ces plages désertes nourrissent encore
d'innombrables animaux sur la chasse
desquels reposent les spéculations de
plusieurs compagnies. Pour n'indiquer
ici que les plus précieux ou les plus re
doutables, nous citerons le buffle indig
ène de ces régions, le cheval sauvage
que l'Européen y a transporté, l'ours,
dont on compte quatre espèces, le renne,
qui ne se plaît guère que dans les régions
voisines de l'Amérique Russe, le tigre
rouge, qui erre au contraire dans les
régions chaudes, le *grosse corne*, dont
on tire un aliment savoureux, trois
espèces de chevreuil, le cabri, le car
cajou, le cerf de biche, le loup, qui leur
fait une guerre perpétuelle, et que les
habitants divisent en cinq espèces; puis
viendront le blaireau, le chat sauvage,
les quatre espèces de renards, dont le
trappeur recherche encore la peau, la
marte à la fourrure précieuse, le *me
philis americana*, qui trouve une arme
puissante dans le liquide nauséabond
dont il asperge le chasseur, et enfin, sans
compter les lièvres, les lapins, les
chiens de prairie, dix espèces d'écureuils.
Qui ignore aujourd'hui que le castor et
la loutre de l'Orédon alimentent les
plus riches marchés en fourrure. Il en
est de même de quelques poissons dont
la pêche est périodique; et tout le monde
sait maintenant que le saumon vrai
ment exquis de la Colombia est réservé
non-seulement pour les meilleures tables
de l'Amérique, mais qu'il vient figurer

L'une des planches du beau et récent voyage au
tour du monde de M. Ch. Wilkes représente l'un
de ces troncs d'arbres gigantesques mesuré par
M. Drayton; il a trente-neuf pieds six pouces
de circonférence. Voy. aussi ce que dit à ce
sujet M. Duhaut-Cilly.

(1) M. Duflot de Mofras. Voy. t. II, p. 202.

encore dans les magasins de nos marchands les plus renommés (1).

Après cette nomenclature rapide des animaux qui peuvent offrir à l'industrie des produits utiles ou précieux, il est presque inutile de dire que l'ornithologie fournit une liste nombreuse d'oiseaux. Pour ne nommer que ceux qu'on pourra multiplier un jour dans les basses cours, ou qui en se renouvelant dans les forêts et sur les bords des lacs fourniront toujours un gibier abondant, nous citerons le faisán, le dindon, l'outarde, l'oie, le canard, le pluvier, la bécassine, la sarcelle et la poule des prairies.

NOTIONS HISTORIQUES SUR LA DÉCOUVERTE. — EXPÉDITION PAR TERRE DE M. DE LA VÉRENDRYE. — EXPÉDITIONS MARITIMES.

Ces vastes déserts dont nous essayons de tracer l'histoire n'ont de récits intéressants dans leurs annales que les faits qui se rattachent à leur découverte ou à leur annexion à des États plus peuplés. Destinés à former un jour des empires indépendants peut-être, ils ne se recommançant aujourd'hui à ceux qui cherchent l'intérêt historique que par quelques dates, souvent contestées, par quelques noms trop peu connus. Ces dates rappellent des découvertes mémorables; ces noms disent de nobles efforts ou de grands dévouements, et l'on a droit de s'étonner que des faits si récents, que des époques si rapprochées de nous soient déjà parmi les peuples de l'Europe un objet de doute ou de contestation. Parmi les États de formation naissante, l'Orégon est dans ce cas.

Ceux qui ont lu attentivement les récits quelque peu diffus de Charlevoix se rappellent peut-être un nom qu'il cite pour ainsi dire à l'aventure, et comme signalant de nouvelles découvertes méditées plutôt qu'entreprises et devant faire connaître enfin les profondeurs du

(1) On compte dans les fleuves et dans les lacs de l'Orégon six espèces de saumons et trois espèces de truites. Les esturgeons, les carpes, les mulets, varient en ce genre la nourriture des colons. C'est sur les bords même de la Columbia que l'on sale le saumon et qu'on l'emballa en en formant des paquets de quatre-vingts à cent livres. Les Indiens savent donner à sa chair une sorte de transparence, et c'est préparé ainsi qu'il est estimé des gourmets.

continent américain. Ce nom c'est celui de Gauthier de Varennes, sieur de la Vérendrye, qu'il faudra placer désormais côté des grands noms de Cartier, Champlain et de Cavelier de la Salle.

Préoccupé de la pensée qui domine les meilleurs esprits du seizième et dix-septième siècles, décidé à chercher un passage vers les côtes du nord-ouest pour atteindre l'océan Pacifique et de parvenir à la Chine, Varennes de la Vérendrye se dirigea de Montréal, où il avait établi sa résidence, vers les contrées inexplorées qui devaient le conduire à la mer de l'Ouest. Quatre de ses fils l'un de ses neveux nommé de la Jérraye accompagnaient l'intrépide Canadien dans ce voyage, dont il est inutile de peindre ici les souffrances et les innombrables difficultés (1). Le résultat incontestable de cette exploration fut la découverte des montagnes Rocheuses l'année 1742. C'est au chevalier de Vérendrye, expédié par son père dans cette direction, que revient l'honneur de voir franchi le premier cette barrière connue. Ainsi donc, comme on l'a fait observer naguère avec raison, « nos Français arrivèrent à l'Orégon par l'intérieur des terres plus de soixante ans avant les Anglo-Américains Lewis et Clarke, qui du reste, paraissent y avoir encore été précédés par les Espagnols et par les Anglais. »

(1) L'expédition de Varennes de la Vérendrye n'a été signalée jusqu'à ce jour (lorsqu'on fait) que d'après des documents incomplets, entachés d'inexactitude. Ce voyage si mémorable, et qui restitue à la France une gloire ignorée, va être présenté enfin sous son jour réel par M. Pierre Margry, dans un ouvrage en voie d'impression et dans lequel l'auteur aborde une question des plus curieuses de l'époque; il a pour intitulé : *Introduction à l'histoire générale des colonisations européennes dans les deux mondes*. Ce travail présentera une biographie de Varennes de la Vérendrye; on verra combien fut mécomposé de ses efforts l'énergique Canadien. Non-seulement son entreprise fut interrompue à chaque instant par l'envie ou par la mauvaise administration; mais ses enfants ne furent point mieux traités que lui; bien pres de parvenir à leur but, l'autorité leur interdisait toute recherche ultérieure, et chargeait un homme incapable de terminer leur entreprise. Non-seulement elle les ruinait, mais ils n'avaient d'autre ressource que d'aller mourir tous les trois durant la guerre où nous perdimes le Canada. Le quatrième était mort massacré par les sauvages avec vingt et un des siens, et M. de la Jérraye n'avait succombé par suite de ses fatigues à l'issue de l'exploration.

C'est là l'entente e
tomatie
t de ces
rsqu'il t
roit du
uments t
rancis D
tablir d'
riorité s
entions d
lus com
nissent t
s'arrête
uelle on
rand fleu
gateur
En ce t
ouvelle-
pire expl
Amérique.
vait sur
uc, il fit
la goëlle
ement c
fut t
elidada
Bodeg
aisseau.
fertile ex
le San-H
apitaine
ert, et n
e Socor
u'ils ren
ude; let
usqu'aux
examin
eur devin
olfe (3),
massacr
e los M
on du l
rophe. U
t lieu n
expédi
onne d'

(1) Ce fut
qui écrivit
la relation
un franc
(2) Drake
Varden
qui prit d
nervio de
116° 50'
(3) Par
e Cadix.

n. Ce nom c'est ce
ennes, sieur de la V
ra placer désormais
noms de Cartier,
avelier de la Salle.
pensée qui domi
ts du seizième et
s, décidé à cherch
s côtes du nord-oue
an Pacifique et de
e, Varennes de la V
e Montréal, où il av
e, vers les contré
vaient le conduire
Quatre de ses fils
nommé de la Jén
ent l'intrépide Can
e, dont il est inutile
frances et les inno
(1). Le résultat inco
exploration fut la d
tagnes Rocheuses
st au chevalier de
par son père da
vient l'honneur de
nier cette barrière
e, comme on l'a fa
ecraison, « nos Fra
Drégon par l'intérie
soixante ans avant
Lewis et Clarke, qu
it y avoir encore e
agnols et par les A

Varennes de la Vérendr
à ce jour (lorsqu'on
documents incomplets
e. Ce voyage si mémor
rance une gloire ignor
sous son jour réel p
un ouvrage en voie d'im
l'auteur aborde une d
reuses de l'époque; il
à l'histoire générale d
des dans les deux mond
biographie de Varenn
verra combien fut m
is l'énergique Canadi
reprise fut interromp
envie ou par la mauvai
es enfants ne furent p
bien près de parvenir
ar interdisait toute
chargait un homme i
ur entreprise. Non-se
mais ils n'avaient d'au
er mourir tous les tr
us perdimes le Canad
rt massacrés par les sa
des siens, et M. de la
par suite de ses fa
oration.

C'est là en effet la question, fonda-
mentale en apparence, qui divise la di-
plomatie des deux mondes lorsqu'il s'a-
git de ces contrées; c'est le point en litige
quoil faut aujourd'hui constater le
droit du premier occupant. Or les docu-
ments fournis par le rédacteur de sir
Francis Drake (1) étant trop confus pour
tablir d'une manière irréfragable cette
priorité sur lesquelles se basent les pré-
tentions des Anglais (2), les écrivains les
plus compétents sur cette matière fran-
çaises ont eu un laps de temps considérable,
et s'arrêtent à l'année 1775, époque à la-
quelle on fixe la découverte du plus
grand fleuve de ces contrées par un na-
vigateur espagnol.

En ce temps, en effet, le vice-roi de la
Nouvelle-Espagne conçut le projet de
faire explorer la côte nord-ouest de l'A-
mérique. Pour parvenir à ce but, qui
avait surtout alors un intérêt scientifi-
que, il fit armer la corvette *le Santiago*
et la goëlette *la Felicidad*. Le comman-
dement de la première de ces embarca-
tions fut remis à don Bruno Heceta; la
Felicidad reçut pour chef don Juan de
Bodega y Quadra, lieutenant de
vaisseau. Cette expédition devait être
stérile en résultats; elle mit à la voile
le San-Blas le 16 mars 1775. Les deux
capitaines marchèrent d'abord de con-
cert, et nommèrent successivement l'île
de Socorro et cette baie de Trinidad
qu'ils rencontrèrent par les 41° 7' de lati-
tude; leur navigation s'étendit ensuite
jusqu'aux 48° sans qu'il leur fût permis
d'examiner les côtes. L'abord de la terre
leur devint fatal: ayant débarqué dans un
golfe (3), ils perdirent sept hommes que
massacrèrent les Indiens: le nom de *Baye*
de los Martyres fut imposé à cette por-
tion du littoral en souvenir de la catas-
trophe. Une prise de possession solennelle
eut lieu néanmoins, et le commandant de
l'expédition adjoignit ces terres à la cou-
ronne d'Espagne en présence des natu-

(1) Ce fut, on le sait, un gentilhomme picard
qui écrivit en anglais pour la première fois
la relation des voyages de Drake. La traduc-
tion française parut en 1641.

(2) Drake arriva-t-il jusqu'au 48°; le savant
Warden le fait parvenir seulement au golfe
qui prit dans le dix-huitième siècle le nom de
Puerto de la Bodega, par les 38° 18' de lat. et
les 116° 50' de long.

(3) Par les 47° 24' de lat. et les 118° 10' ouest
de Cadix.

rels. On remit en mer, puis les deux bâti-
ments se séparèrent: l'un poursuivit dans
ces parages des découvertes qui devaient
rectifier les erreurs graves de Bellin; l'aut-
re, c'était la corvette, continua sa recon-
naissance de la côte. Or, ce fut durant
le cours de cette exploration, qu'ayant
reconnu à l'ouest de San-Blas une vaste
baie dans laquelle se jetait un fleuve, par
les 46° 9' de latitude, don Bruno Heceta
vit clairement le grand cours d'eau qu'on
a appelé la Colombia, et qu'il désigna
alors sous le nom de *Rio San-Roque*.
Peu de temps après avoir accompli
cette découverte capitale, don Bruno
Heceta rentra dans le port de Monte-
rey (1).

Nous avons insisté sur ce point long-
temps contesté, et admis aujourd'hui;
bien qu'il ait été sans résultat effectif pour
la couronne qui avait ordonné l'expédi-
tion dont Heceta faisait partie. Nous ne
parlerons pas ici des expéditions si con-
nues de Cook, et qui eurent lieu en 1778;
nous passerons également sur celles de
don Ignacio Arteaga, dont les beaux tra-
vaux géographiques furent exécutés en
1779 par l'intrépide Antonio Maurelle.
Après ces grandes expéditions viennent,
en 1785 et 1786, celle de James Hanna
et celle du capitaine Peters: ces deux
voyages nous conduisent jusqu'aux mé-
morables explorations de Laperouse. Lo-
wrie et Guise viennent dans la même an-
née, puis il faut nommer Berkeley, qui
croit atteindre en 1787 le détroit de
Juan de Fuca; Nathaniel Portlock et
Georges Dixon, envoyés par une compa-
gnie puissante, marquent une époque mé-
morable dans le commerce de ces con-
trées: grâce à eux, et vers le milieu de
l'année 1788, la partie septentrionale des
îles de la Reine-Charlotte est reconnue.
Colnett et Duncan visitent dans la même
année ces régions, et découvrent plu-
sieurs îles. Parti de Macao, Meares baptise
le cap Désappointement, et ne voit pas le
fleuve qu'il désigne aujourd'hui à ceux

(1) Le récit de cette importante expédition a
été publié par Maurelle, le pilote en second du
Santiago. Voyez aussi la traduction anglaise de
cette relation dans les *Miscellanies de Duines-*
Barrington; Lond., 1781. L'expédition est ra-
contée également dans l'introduction du livre
intitulé: *Viaje hecho por las Goletas sutil y*
Mexicana. On peut consulter Warden, *Art de*
vérifier les dates, t. X; Paris, 1820, in-8°.

qui fréquentent ces parages (1). Ces noms plus ou moins illustres, plus ou moins aimés des géographes, nous conduisent jusqu'à l'époque où les États-Unis songent, eux aussi, à explorer les côtes nord-ouest d'un pays où ils sauront bientôt réunir tant d'éléments de prospérité. En 1788 deux bâtiments sont expédiés de Boston avec mission spéciale de visiter ces côtes, si riches en fourrures; un coup de vent les sépare, et c'est au capitaine Robert Gray, qui commande le *Colombia*, qu'échoit l'honneur de baptiser de nouveau le fleuve que vit jadis Heceta. Désigné dans la langue des indigènes (quelques historiens le prétendent au moins) sous la dénomination d'Orégon (2), ce beau fleuve perd alors un nom ignoré; mais il le lègue à l'un des plus riches territoires du nouveau monde, et il rappelle dans ces régions désertes celui que devrait porter l'Amérique entière.

C'était précisément à la même époque que naviguait dans ces parages l'un des plus célèbres marins dont s'honore l'Angleterre, et qu'il y exécutait ses explorations hydrographiques, à jamais célèbres dans la science (3). Vancouver rencontra

(1) Ainsi que le fait très-bien observer M. Fédix, Meares, parvenu au 46° 10' de lat. nord, dit positivement : « Nous pûmes en conséquence assurer avec certitude la non-existence de la prétendue rivière de Saint-Roch que l'on voit sur les cartes des Espagnols. » *Voyage de Meares*, imprimé à Londres en 1790, p. 187.

(2) Voyez ce que dit à ce sujet M. de Moiras.

(3) L'explorateur le plus savant et le plus actif de ces régions, George Vancouver, naquit vers 1760, et il eut le bonheur de se former à l'école de Cook, qu'il accompagna durant son deuxième et son troisième voyage. Ce fut seulement en 1790 que l'on songea à lui, pour le charger de la grande mission qui le place à côté des plus illustres navigateurs. Vancouver a reconnu dans le plus grand détail toute la côte comprise entre les 39° 5' de lat. et 35° 56' de long. et la pointe Menzies (52° 18' de lat., 232° 55' de long.). Cet habile marin, ayant exploré huit cents lieues de côtes en ligne droite, « crut avoir démontré clairement qu'il n'existait aucune communication navigable entre les océans Atlantique et Pacifique, et qu'il n'y en avait pas non plus depuis les 30° jusqu'aux 38° de lat. entre l'Océan Pacifique et les lacs ou mers intérieures. » Cette mission si laborieuse était terminée le 22 août 1794. Vancouver ne survécut pas longtemps aux travaux et aux fatigues de toute espèce qu'avait exigés cette immense reconnaissance; il mourut au mois de mai 1798. Un hydrographe anglais déjà célèbre, sir Edward Belcher, ne se montre pas toujours complètement d'accord

Robert Gray, prit de lui des renseignements, visita le cap qui marque l'embouchure du fleuve, et ne put voir la *Colombia*; il l'avoue positivement lui-même bien qu'il ait signalé les terres qui avoisinent son embouchure.

Broughton, qui faisait partie de l'expédition de Vancouver, et qui commandait le *Chalam*, fut bien certainement l'un de ceux qui visitèrent d'abord les rives de la *Colombia*; mais envoyé par Vancouver pour reconnaître définitivement l'embouchure de ce fleuve, il ne pénétra dans ses eaux qu'à une époque où le capitaine Gray l'avait déjà exploré pour la deuxième fois. On le voit donc, c'est la réalité à Heceta, puis au capitaine américain, que l'on doit d'une manière positive la connaissance première de ce fleuve si précieux pour les communications intérieures. L'embouchure se trouvait déjà marquée sur les cartes; mais les sources visitées jadis par les Canadiens étaient restées ignorées, du moins au point de vue géographique, lorsque le gouvernement américain, pressentant quelque découverte à faire dans les régions du centre, chargea, en 1803, Lewis et Clark d'aller explorer le désert. Plus heureux que les Canadiens français dont nous avons rappelé les travaux, Lewis et son courageux compagnon ont légué leurs noms à l'histoire.

La navigation des grands fleuves est quelquefois aussi glorieuse que celle qui s'accomplit sur l'Océan, les périls qui surmonta jadis Orellana sont aussi connus que ceux qui illustrèrent Yanez Pinzon; et lorsque le 14 mai 1804 Lewis et Clarke s'embarquèrent sur la rivière Wood, qui se jette dans le Mississippi, on peut dire qu'ils commencèrent le voyage de navigation intérieure le plus étonnant qui eût été accompli depuis la première exploration de l'Amazone. Jonathan Carver, qui était parvenu bien des années auparavant aux sources du Mississippi, avait projeté autrefois cette belle entreprise; Lewis et Clarke eurent la gloire de l'accomplir. Le 27 juin 1804 les trouves dans les montagnes Rocheuses, et après d'indicibles souffrances ils parviennent au

avec Vancouver dans ses observations (*Voyage round the world*, notamment p. 284). Ceci, bien entendu, ne prouve que la nécessité de renouveler de pareilles expéditions.

euve qui c
ur voyage
Colombia
7 novemb
es de l'oc
embouchu
élever bien
Lewis et
pays qu'
nder un
e. Ils con
quel ils i
oisine, et
nsidérée
remier éta
nce fonde
les civilis
oyageurs
nis. Ce fut
est, ex
euve qui
seuse de l'
ouvelle-C
e Fraser
euve de c

TABLESSE
RITOIRI
VANCOU
TORIA.
SIONS.
CONSID

L'écrivai
e rappél
nt agité
éjà comm
mes acti
ion des f
premiers
ur le vas
ous ne r
e détails
ions de c
orts de
mais isol
or. Si ce
elligent d
ement d
en rempl
ives de h
nère du
rrêter, c
liatemen
bien moi
ne adm

lui des renseignements qui marque l'endroit où ne put voir la Colombie lui-même les terres qui avoient fait partie de l'expédition, et qui commandent bien certainement d'abord les rives envoyées par Vancouver définitivement l'expédition, il ne pénétra dans l'époque où le capitaine déjà exploré pour le capitaine américain d'une manière postérieure de ce fleuve communications inconnues se trouvaient définies; mais les sources Canadiennes étaient moins au point de vue que le gouvernement représentant quelque chose des régions du centre.

3, Lewis et Clark s'inscrivent. Plus heureux Français dont nous savons, Lewis et son oncle ont légué leurs

grands fleuves est plus que celle qui a vu les périls que nous n'avons pas aussi connus. Ils ont illustré Vancouver le 14 mai 1804 Lewis et Clark sur la rivière du Mississippi, ont accompli le voyage le plus étonnant de l'époque depuis la première expédition de Jonathan Carver. Bien des années après du Mississippi, avait une belle entreprise qui a obtenu la gloire de l'accomplir. Les trouves dans les archives, et après d'infructueuses parviennent au

ses observations (Voyage, notamment p. 284) prouvent que la nécessité des expéditions.

euve qui doit les conduire au terme de leur voyage. La Kooskooskee, le Lewis, la Colombie les ont reçus tour à tour; le 7 novembre ils peuvent saluer les rives de l'océan Pacifique. Ils ont atteint l'embouchure de ce beau fleuve, qui verra s'élever bientôt la colonie d'Astoria.

Lewis et Clarke ne quittèrent pas le pays qu'ils venaient d'explorer sans y fonder un établissement de quelque durée. Ils construisirent le fort *Clatsop*, auquel ils imposèrent le nom d'une tribu voisine, et cette construction peut être considérée à bon droit comme étant le premier établissement de quelque importance fondé dans ces parages par les peuples civilisés; le 26 mars 1806 les deux voyageurs reprenaient la route des États-Unis. Ce fut dans cette même année qu'un des associés de la compagnie du Nord-ouest, explorant vers le 54^{me} parallèle un fleuve qui baigne la partie la plus montagneuse de l'Orégon, ou, si on le préfère, la Nouvelle-Calédonie lui imposa son nom. Le Fraser est, comme on l'a vu, le second fleuve de ces contrées.

TABLISSEMENTS FONDÉS SUR LE TERRITOIRE DE L'ORÉDON. — LE FORT VANCOUVER. — ÉTAT ACTUEL D'ASTORIA. — TENTATIVES DE MISIONS. — PROJET DE FONDATION CONSIDÉRABLE.

L'écrivain chargé dans cette collection de rappeler les derniers événements qui ont agité l'Amérique a fort bien établi déjà comment la formation de compagnies actives, ayant pour but l'exploitation des fourrures, avait été l'origine des premiers centres de population fondés sur le vaste territoire qui nous occupe. Nous ne rentrerons pas ici dans la série de détails qui se rattachent aux opérations de ces compagnies ou même aux efforts de certains spéculateurs hardis, mais isolés, tels que le célèbre John Asor. Si ce fut réellement à cet homme intelligent que l'on dut le premier établissement digne de quelque intérêt fondé en remplacement du fort Clatsop sur les rives de la Colombie, l'existence si éphémère du fort d'Astoria ne saurait nous arrêter, et nous préférons passer immédiatement à la description de localités bien moins connues, mais qui, grâce à une administration dont on ne saurait

mettre en doute l'activité et à un zèle non moins fécond en résultats, marchent dans une voie réelle de prospérité.

Siège principal de l'administration de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, le fort Vancouver peut être considéré comme le chef-lieu de toute la partie peuplée de l'Orégon. Fondé en 1824, il s'élève sur la rive droite de la Colombie, à soixante-dix milles environ de l'océan Pacifique (1); sa population est encore peu considérable, et l'on ne peut guère l'élever au delà de 800 habitants, dont un petit nombre seulement appartient à la race européenne, le reste se composant d'Indiens ou de métis. Cette petite ville, construite en bois, ne laisse pas que de présenter un aspect assez animé, si l'on se rappelle qu'un bateau à vapeur et cinq navires à voile d'un port de cent à trois cents tonneaux jettent la vie dans ce coin du globe absolument désert il y a seulement quelques années. Le territoire dont le fort Vancouver est entouré fournit en abondance aux besoins restreints de cette population naissante: le froment, la pomme de terre, certaines espèces de pois, varient la nourriture animale, que l'on s'y procure aisément. Nous ne voudrions pas cependant donner une idée exagérée et du confort de cet établissement et de son importance réelle; le savant Belcher le peint sous un jour peu attrayant, et M. de Moiras dit positivement: « Le fort Vancouver, qui à l'extérieur ressemble à une grande ferme entourée de bâtiments d'exploitation agricole, n'est en réalité au dedans qu'une boutique et un comptoir de la cité de Londres. Une quinzaine de commis sont employés aux échanges avec les Indiens, à la vente et aux écritures. » Nous ne dirons rien ici du fort d'Astoria (2), qui ne se compose plus que

(1) M. Ch. Wilkes fixe ainsi sa position géographique: lat. 45°, 30' 53" nord; long. 122° 39' 34.6". Voy. *Narrative of the United States exploring expedition*. Dans le chiffre de population indiqué plus haut ce voyageur ne fait entrer que cent ou cent cinquante Américains.

(2) Le fondateur de ce comptoir est mort tout récemment; il avait acquis une opulence peu commune, grâce à l'habileté de ses spéculations. L'un des observateurs qui ont le mieux dépeint cette contrée, M. de Moiras, nous a tracé un tableau fidèle de cet établissement, qu'on peut s'étonner à bon droit de voir qualifié de ville, *Town of Astoria*. Ce lieu, rendu célèbre par M. Washington Irving,

de quatre cabanes, et dont on peut voir une vue charmante dans l'excellent livre du capitaine Belcher; nous rappellerons que la nouvelle compagnie, comprenant toute l'importance de certaines positions, s'est hâtée d'agglomérer la population dont elle pouvait disposer sur ces points habilement choisis, et destinés sans doute à devenir le siège de villes industrielles. Elle comptait il y a deux ans quinze ou vingt établissements de ce genre, sans mentionner les stations secondaires. Ces centres divers de population s'accroissent il y a trois ou quatre ans grâce aux efforts de M. Mac Laughlin, gouverneur de la Compagnie et résidant au fort Vancouver. Un homme bien connu par ses travaux, M. Wieth, a proposé naguère la fondation d'une grande cité à *Warrior's Point*, sur les bords de la Wallamette; et cette ville serait destinée à devenir la capitale de l'Orégon. Quoi qu'il en soit, tous ces établissements, encore peu développés, ne peuvent manquer de prendre bientôt un grand accroissement (1). Des documents pu-

qui a écrit d'une manière si pittoresque l'histoire de sa fondation, est habité par un seul homme, M. James Burney, Ecossais et agent de la Compagnie d'Hudson, qui y réside avec ses jeunes enfants et sa femme, qui est Canadienne. Derrière la maison on montre la place sur laquelle était bâti l'ancien fort d'Astoria, dont il ne subsiste plus aucun vestige. La maison actuelle est bâtie sur un petit plateau de prairie, derrière laquelle apparaît une forêt de pins. Nous avons mesuré un de ces arbres couchés par terre dont la longueur était de quatre-vingt mètres, sur cinq, trois et un de diamètre à diverses hauteurs... Près de la maison de M. Burney on remarque quelques misérables loges d'Indiens, qui apportent du saumon, des canards et de la venaison, seule viande dont on fasse usage. M. Burney n'ayant qu'une vache pour tout bétail. Dans le hangar sont emmagasinés des cordages, des ancres et des agrès, et l'on voit amarrées au rivage deux bonnes chaloupes.

(1) Ces établissements commerciaux ne sont pas les centres uniques de population dans ces parages. Non-seulement les forts de Cowitz et de Wallamette réunissent, depuis 1838, un certain nombre de catéchumènes; mais leurs villages, situés à vingt-deux lieues environ du fort Vancouver et à cinquante-cinq de l'Océan Pacifique, sont destinés à prendre un réel accroissement; sept sœurs de Notre-Dame, parties d'Anvers il y a quatre ou cinq ans, résident sur les bords de la Wallamette, qui se jette dans la Columbia. A plus de trois cents lieues de là, sur les rives de la Racine-amère, non loin des montagnes Rocheuses, l'Orégon possède encore un établissement religieux, ayant une certaine analogie avec les anciennes réductions du Para-

blés par les États-Unis, il y a moi de trois ans, annonçaient que des milles entières, traversant les montagnes Rocheuses, émigraient avec tous leurs bagages et leurs ustensiles domestiques pour la riche vallée de la Wallamette. Les mêmes documents nous indiquent l'époque très-prochaine où une imprimerie fonctionnera sur le territoire de l'Orégon, et signalera les avantages que présente ce vaste territoire. Il y a plus encore, un projet tout autrement gigantesque que les projets de colonisation signalés ici a été présenté officiellement par M. Pratt, député de New York, à la chambre des représentants dans la séance du 28 janvier 1845. Il ne s'agirait de rien moins que de la construction d'un chemin de fer, qui partant de l'ouest du lac Michigan, traverserait les montagnes Rocheuses aboutirait à la partie navigable de la Columbia. Un riche négociant de New York, M. Asa Whitney, est l'auteur de ce vaste plan de communication qui changerait infailliblement les relations commerciales du globe, puisque, ainsi qu'on l'a très bien fait observer, « il ouvrirait un passage occidental entre l'Europe et l'Asie, et mettrait New-York à trente jours de distance de la Chine (1) ».

En attendant l'issue des discussions diplomatiques qui peut servir ou retarder l'accomplissement de ce projet l'État de l'Union veille avec une admirable sollicitude à tout ce qui peut assurer ses prétentions sur le territoire contesté. Cette vaste étendue de terre

guay. Nous voulons parler de Sainte-Marie des montagnes Rocheuses. C'est une sorte de village paillassé, dans lequel se trouve une église de bois, surmontée de son clocher. Les Indiens campent à l'entour sous leurs tentes coniques faites en peau de buffle.

Il y a quelques années on faisait monter huit le nombre total des établissements méthodistes; mais il s'en préparait un grand nombre d'autres. Nous rappellerons ici que M. C. Wilkes porte à 20,000 individus le chiffre de la population de l'Orégon; il comprend toutes les races.

(1) Voyez la brochure intitulée: *Documents américains, troisième série, Annexion du Territoire de l'Orégon*, pub. par M. Jollivet, p. 74. Il est bon d'observer toutefois, avec M. de Moivre que dans l'état actuel des choses le parcours total de Montréal jusqu'à la mer Pacifique l'embouchure de Rio-Columbia est exactement de dix-huit cents lieues et la durée du voyage de quatre mois et demi.

tilles, ba
it au gr
ontagnes
s encora
recevoir
e, et prer
aska (1).
que où m
placée au
euses, à l
i vienenn
Mexique
rmettra a
ses vaste
ATIONS
Un zélé r
cément
litudes, le
il servira
ce mixte
s Indiens
mais é
nion re
r sein. I
oureux c
ges, avid
filisés, i
r dans c
s les Dj
asse ab
eux, ch
épare pou
nde nat
la succ
énomène
bité jusq
s dispers
dont la p
pas au de
nerons
ture des
sées récer
nus sou
t la par
l'Orégon
voisinage
ment pl
population
es répar
rite à l'
m indie
ère, car
) Du non
) On rep
t de M. V

Unis, il y a moi-
caient que des f-
sant les montagn-
nt avec tous leu-
stensiles domest-
llée de la Wall-
ocuments nous in-
-prochaine où un-
ers sur le territoi-
alera les avantag-
e territoire. Il y
et tout autres
projets de colon-
été présenté off-
att, député de Nev-
des représentant
8 janvier 1845.
moins que de
chemin de fer, qu-
lac Michigan, tr-
grands Rocheuses
ie navigable de
-négociant de Nev-
ltney, est l'auteur
communication qu-
ement les relation-
lobe, puisque, ain-
it observer, « il o-
cidental entre l'Eu-
ettrait New-York
nce de la Chine (1)
sue des discussion-
peut servir ou r-
ement de ce proje-
ille avec une adm-
out ce qui peut a-
is sur le territoire
e étendue de terre

er de Sainte-Marie de
est une sorte de villag-
e trouve une église e-
a clocher. Les Indien-
leurs tentes conque-
es on faisait monter
établissements méth-
erait un grand nomb-
erons ici que M. C-
individus le chiffre a-
ation de l'Orédon; il
es.
intitulée : *Documen-*
Annexion du Teza-
Jolivet, p. 74. Il e-
s, avec M. de Mofra-
des choses le parcour-
à la mer Pacifique
olumbia est exacteme-
et la durée du voya-

tiles, baignées par la Plate, qui con-
it au grand passage méridional des
montagnes Rocheuses, et qu'on n'avait
encore érigée en gouvernement, vient
recevoir une organisation administra-
ve, et prend le titre de territoire de *Na-*
aska (1). Il est facile de prévoir l'é-
que où une force militaire respectable
placée au sommet des montagnes Ro-
cheuses, à la source des grandes rivières,
viennent se décharger dans le golfe
Mexique et dans l'océan Pacifique (2). »
rmettra aux Etats-Unis la réalisation
ses vastes desseins.

ATIONS INDIENNES DE L'ORÉDON.

Un zélé missionnaire qui a parcouru
l'intérieur de ces immenses
litudes, le P. de Smet, semble croire
il servira quelque jour de refuge à une
pe mixte composée des descendants
s Indiens et de ces hommes dange-
r. mais énergiques, que les États de
Union repoussent annuellement de
ur sein. Peuple pasteur et guerrier,
oureux du pillage comme les sau-
ges, avide de gain comme les hommes
ilisés, il doit renouveler quelque
r dans ces régions ce que vit l'Asie
us les Djenghis et les Timour-Lenck.
asse abondante, troupeaux nom-
breux, chevaux sans nombre, tout
pare pour l'avenir les exploits d'une
grande nation nomade. En attendant
la succession des siècles amène ce
énomène politique. L'Orédon n'est
ité jusqu'à présent que par des tri-
bs dispersées sur de vastes espaces,
dont la plus considérable peut-être ne
pas au delà de 10,000 habitants. Nous
merions d'abord la rapide nomen-
ture des peuplades qui ont été vi-
ées récemment. Les *Soshonies*, plus
nus sous le nom des *Serpents*, habi-
t la partie méridionale du territoire
l'Orédon, et se répandent jusque dans
voisinage de la haute Californie; ils
ment plusieurs peuplades, dont la
pulation totale peut s'élever à dix mille
es répandues sur la région la plus
rile à l'ouest des montagnes; leur
n indien atteste suffisamment leur
sère, car il signifie les *déterreurs de*

racines. Tout le monde a présent au
so venir la peinture qu'a su en tracer
Washington-Irwing (1), lorsqu'il les
montre fuyant les autres Indiens au sein
de leurs roches désolées. Leur aspect
misérable, la coupe bizarre de leurs
vêtements, ne démentent en rien au-
jourd'hui les peintures qu'on nous en
a données; mais la multiplication rapide
des chevaux a singulièrement amélioré
leur situation, et peut la changer com-
plètement. Leur religion semble être
une sorte de sabéisme, et, selon le P.
Smet, ils croient que le grand esprit
réside particulièrement dans le soleil,
le feu et la terre.

« Les *Sampeetches*, continue le même
voyageur, les *Payouts* (2) et les *Am-*
payouts sont les plus proches voisins
des Serpents; il n'y a peut-être pas
dans tout l'univers un peuple plus mi-
sérable et plus pauvre. Les Français les
appellent communément les *Dignes*
de pillé, et ce nom leur convient à
merveille. Le pays qu'ils habitent est
une véritable bruyère; ils logent dans
les crevasses de rochers ou dans des
trous creusés en terre. » Le digne mi-
sionnaire nous avoue qu'ils sont sans vé-
tements, et que leurs plaines incultes ne
présentent guère pour nourriture que
des sauterelles et des fourmis; cette
dernière espèce d'insectes (lorsqu'on
les avait torréfiés) fournissait jadis un
aliment fort recherché aux Tupis, qui
habitaient les plus belles forêts de l'u-
nivers. Les misérables aborigènes de
l'Orédon auraient donc un point de
contact de plus avec certains habitants
du Brésil, s'il est vrai, comme on l'aff-
firma au P. Smet, qu'on les a vus se
repâtra des cadavres de leurs proches,
et même dévorer leurs propres enfants.
Pour croire à l'exactitude parfaite d'un
tel rapport, pour l'admettre avec certai-
nes restrictions même, il faudrait exa-
miner dans leurs moindres détails les
croyances superstitieuses de ces peu-
ples. S'il est reconnu aujourd'hui que
les Tapuyas conservaient jadis l'horrible
coutume qu'on signala au courageux
missionnaire, on a la certitude qu'ils n'y

(1) Voyez Astoria.

(2) Probablement les *Pah-Utah* dont parle
M. Aug. Mitchell, et qu'a visités avec tant de
détails le colonel Fremont.

(1) Du nom indien de la Rivière-Plate.

(2) On reproduit ici les expressions du rap-
port de M. Wilkins.

obéissaient que par un sentiment religieux.

Les *Utaws* viennent après les peuplades malheureuses que nous venons de citer; ils s'élèvent à 4,000 individus errants aux sources du Colorado; ils paraissent trouver dans la pêche et dans la chasse une nourriture abondante, et se préteraient aux efforts de la civilisation. Les *Nez-Perçés*, que l'on rencontre vers le nord et qui ne comptent pas plus de 2,500 individus, possèdent d'innombrables chevaux; les *Paloose* sont une de leurs tribus. Les *Walla-Walla* qui habitent la rivière de ce nom, l'un des tributaires de la Colombie, ne s'élèvent pas à plus de 500. Les *Spokanes* sont plus nombreux, et ils ont adopté entre eux une dénomination qui rappelle une des nations les plus célèbres de l'Amérique du Sud; ils se désignent sous le nom pompeux des enfants du Soleil, et composent une tribu de 800 individus, vivant dans une sorte d'abondance. A l'est du territoire vivent les *Stiet-Shoi* ou *cœurs d'Alène*, qui comptent 700 âmes dans leurs villages, et qui se distinguent par une sorte de mansuétude. Les *Têtes-Plates* (1), unis aux *Pondéras*, paraissent être la nation la plus digne d'intérêt que l'on rencontre dans ce vaste pays; malheureusement leur tribu ne compte guère plus de 1200 âmes, sur lesquelles il faut compter 800 individus appartenant aux

(1) La carte détaillée jointe au livre du P. Smet indique d'une manière précise la position de ces nations diverses, dont les curieux voyages de M. Catlin nous ont fait connaître récemment les habitudes au point de vue pittoresque. On trouvera le *Pater noster* et le *Credo en pondéra* en tête-plate dans l'ouvrage du zèle missionnaire. Le même voyageur comprend parmi les Indiens en voie de civilisation: les *Gens du lac*, devenus en partie chrétiens; les *Schuyelpi* ou *Chaudières*, les *Okanakanes*, les *Simpois*, les *Walla-Walla*, les *Kayuses*, les *Allazes*, les *Spokanes* ou *Zingamènes*, les *Nez-Perçés* ou *Sapétans*, les *Gens des chutes*, les *Gens des cascades*; les *Tchinouks* et les *Clatsop* ou *Klatsap*. Les missions, bien récentes encore, qui se sont établies parmi ces tribus, sous la direction de M. Blanchet, grand vicaire de toutes les contrées à l'ouest des montagnes, paraissent avoir eu d'heureux résultats. Durant son voyage au fort Vancouver, en 1842, le P. de Smet lui seul avait administré le baptême à 418 personnes, et il faisait monter à 1,654 individus le nombre des catéchumènes convertis par ses soins et par ceux des pères Mangarini et Point, dans l'espace de douze ou quinze mois.

Têtes-Plates proprement dits. Ils chassent le buffle sur les rives de la rivière Clarke, et, franchissant les montagnes Rocheuses, vont jusqu'à l'embouchure des trois fourches du Missouri. Arrogants et courageux, les *Pieds-Noirs* la guerre leur a été cependant fatale. Le P. de Smet en fait un magnifique éloge. « Francs, nobles, généreux dans leurs dispositions, ils ont toujours montré une grande bienveillance pour les blancs et un grand désir de connaître la religion chrétienne. » Ces Indiens paraissent disposés à embrasser l'agriculture; cependant les vallées qu'ils parcourent sont si abondantes en buffles, que le missionnaire qui nous a fait connaître mieux que tout autre voyageur leur en vit tuer plus de cent durant une seule chasse. Les *Têtes-Plates* forment aujourd'hui une mission permanente non loin des montagnes Rocheuses, dont les cimes s'étendent en cet endroit à plus de 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les *Têtes-Plates* trouvent des ennemis redoutables dans les *Pieds-Noirs* et dans les *Corbeaux*. La première de ces tribus, comprennent les *Pragans*, les *Ditannés*, et les *Gros ventres des prairies*, chasse le long du cours supérieur du Mississipi, et s'étend à l'ouest dans les montagnes Rocheuses. Au dire de M. Catlin, elle comptait naguère encore 50,000 individus bien armés; mais l'année 1838 en a vu disparaître 12,000 qui ont été enlevés par la petite vérole. Les tribus qui errent sur le territoire de l'Oregon sont bien loin d'offrir un chiffre aussi considérable de population; elles sont redoutées néanmoins des sauvages placés à l'ouest des montagnes, non pas précisément en raison de leur valeur, mais à cause de leur goût pour le pillage; selon le P. de Smet, « on dit communément dans les montagnes qu'un *Tête-Plate* ou *Pieds-d'Oreille* vaut quatre *Pieds-Noirs*. » Un caractère distinctif des Indiens de ces régions c'est leur amour effréné pour le jeu. Après avoir dissipé tout ce qu'ils ont, ils se mettent eux-mêmes sur le tapis, offrant d'abord une main, ensuite l'autre; si le sort leur est favorable ils exposent successivement « tous les membres du corps; la tête suit, et s'ils

perdent, il
avec leur
des *Corbe*
emis inv
de M. C
7,000 in
une parti
ntagnes E
ns les pl
gents de
tables de
citoyaien
s ne leur
Les *Pieds*
orsque n
ays, qui
des affai
nné les *F*
moins de
es des l
encore
plus qu
Sinpavell
nagans o
tent de
ent à peu
s avons es
AGES ET
DE LA N
orsque l'
enregist
outumes
étranges,
des nat
nord-ou
pagnes
heuses, l
es détail
égodt, d
ement p
uemmen
e certain
e haute
surpris
un peul
sage ép
de l'in
été dans
ner une
rier, do
ne en
bles tra
infligé
plus eff
l'alkoti

ment dits. Ils chassent les bêtes sauvages des rives de la rivière, et les montagnards qu'à l'embouchure du Missouri. Au nord des Pieds-Noirs, cependant fatal, avait un magnifique pays, généreux dans son climat, ils ont toujours une bienveillance pour les étrangers et le désir de connaître. » Ces Indiens ne craignent pas d'embrasser les étrangers dans les vallées qui sont abondantes en bêtes sauvages, mais le missionnaire qui nous accompagne nous dit qu'ils tuent plus de cent bêtes par seule chasse. Ils ne sont pas encore aujourd'hui si nombreux, et non loin des montagnes dont les cimes s'élèvent à plus de 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, ils trouvent des ennemis redoutés, les Pieds-Noirs et dans la première de ces tribus les *Peagans*, les *Chippewas*, les *Sauvages*, les *ventres des prairies*, les *ours*, les *courses* supérieures, et étendent à l'ouest dans les montagnes. Au dire du missionnaire, il n'y avait naguère encore de bonnes armées; mais ils ont disparu le 12, par la petite vérole, et ne restent sur le territoire qu'un petit nombre de population, mais néanmoins des sauvages des montagnes, et en raison de la guerre de leur goût pour le P. de Smet, « dans les montagnes du Pends-d'Oreille des Pieds-Noirs. » Un des Indiens de ce nom, d'un amour effréné pour le plaisir dissipé tout, et mettent eux-mêmes d'abord une main sur le sort leur est fatal, et s'assistent « tous »; la tête suit, et s'

perdent, ils deviennent esclaves pour la vie avec leurs femmes et leurs enfants. » Les *Corbeaux* ou *Belant-sta* sont les ennemis invétérés des Pieds-Noirs. Au nord de M. Catlin, ils forment une tribu de 7,000 individus, mais il n'y en a qu'une partie qui guerroye jusqu'aux montagnes Rocheuses; ce sont les Indiens les plus spirituels et les plus intelligents de ces parages. Ennemis redoutables des blancs, ils les dépouillent systématiquement et les font prisonniers, et ne leur ôtent pas la vie comme les Indiens des Pieds-Noirs.

Lorsque nous aurons nommé les *Koozys*, qui se distinguent par leurs habitudes affables, lorsque nous aurons nommé les *Porteurs*, qui ne présentent moins de 4,000 âmes, puis les *Sauvages des lacs*, restés au nombre de deux mille encore aujourd'hui, il ne nous restera plus qu'à signaler les *Chaudières*, les *Sinnavellist*, les *Schooshaps* et les *Peagans* ou *Okanakanes*. Ces tribus comptent de 500 à 1,100 âmes, et comment à peu près la nomenclature que nous avons essayé de tracer.

CHAPITRE ÉTRANGES D'UNE NATION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Lorsque l'ethnographie plus avancée que nous enregistrons dans ses annales toutes coutumes bizarres, toutes les croyances étranges, et à peine connues aujourd'hui, des nations qui errent le long de la côte nord-ouest, ou qui parcourent les montagnes bornées par les montagnes Rocheuses, il sera impossible, à la lecture de ces détails, de réprimer un sentiment de regret, d'horreur et quelquefois d'étonnement profond, parce qu'ils s'allient avec certains d'ailleurs à des sentiments de haute délicatesse et quelquefois de haute dignité. Comment ne pas être surpris par exemple en retrouvant dans un peuple de la Nouvelle-Calédonie un usage épouvantable, qui rappelle les usages de l'Inde, et qui fut sans doute pratiqué dans ces régions sauvages pour assurer une sécurité plus absolue au guerrier, dont l'arrogance farouche croît en naissant la femme aux plus pénibles travaux. Ici seulement le supplice infligé à la compagne du sauvage est plus effroyable que le trépas. Parmi les *Talkotins* de la Nouvelle-Écosse,

lorsqu'un chasseur a succombé, l'usage exige que le cadavre soit conservé durant neuf jours, et que pendant tout ce temps la veuve fasse une garde vigilante près du mort: ce début d'un premier deuil n'est que le préliminaire d'une horrible cérémonie. Bientôt un bûcher s'élève pour consumer les restes du guerrier, et la veuve est étendue à côté du cadavre. Le supplice de cette infortunée dure autant que le deuil qui préside aux cérémonies funèbres l'exige; mais toujours avant qu'on lui donne l'ordre de descendre de larges brûlures convrent son corps. Ici nous laisserons parler le missionnaire, qui rappelle seulement, il faut bien le dire, un récit transmis par des trappeurs ou par des sauvages. On croit peut-être que la misérable créature est devenue libre, non: « on la force à recueillir avec ses mains du milieu des flammes la graisse qui découle du cadavre et à s'en frotter le visage ainsi que tout le reste du corps. Lorsque les nerfs des jambes et des bras commencent à se contracter, la malheureuse doit retourner sur le bûcher et redresser ces membres. Si la femme a été infidèle à son mari ou négligente à pourvoir à ses besoins, les parents du défunt la jettent sur le bûcher en flammes; les siens l'en retirent; les autres l'y jettent de nouveau: elle est ainsi ballottée jusqu'à ce qu'elle tombe dans un état d'insensibilité complète.

« Lorsque le corps est brûlé, la veuve doit ramasser les plus grands os, les envelopper dans une écorce de bouleau et les porter au cou pendant plusieurs années. Dans cet état on la considère comme esclave: les travaux les plus pénibles deviennent son partage; elle est la servante de toutes les femmes, même des enfants, et la moindre désobéissance de sa part lui attire un châtiment sévère; les cendres de son mari étant mises en terre, elle est chargée de surveiller l'endroit et d'en ôter les herbes. » Souvent les malheureuses veuves se suicident pour éviter tant de cruautés. Ce supplice peut durer trois ou quatre ans, car ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il est permis à la femme du *Talkotin* de déposer dans un cercueil l'horrible trophée qu'elle traîne en tous lieux. Un grand festin est célébré, et la réhabilitation au

sein de la tribu est presque aussi bizarre que le supplice qui l'a précédé a été horrible. L'un des convives verse sur la tête de la veuve un vase plein d'huile, puis un autre la couvre de duvet. Cette étrange cérémonie lui donne seule le droit de se remarier.

Nous l'avouons franchement, il faut être familiarisé avec tout ce qu'il y a de bizarre ou d'exagéré dans la vie des Indiens; il faut avoir admiré leur résignation dans la souffrance et leur sang-froid dans les supplices pour accepter dans sa naïveté effroyable un récit de funérailles parmi les sauvages de la Nouvelle-Calédonie.

**CHASSES DES INDIENS DE L'ORÉGON;
PARTICULARITÉS TOUCHANT LE
CASTOR.**

En moins d'un demi-siècle, et rien que par l'introduction du cheval dans ces parages, les mœurs des Indiens se sont profondément modifiées. C'est au moyen du cheval que les Têtes-Plates, les Pandéras, les Kalispels, les Pieds-Noirs, ne craignent pas d'attaquer ces grands troupeaux de buffles qui errent dans les vallées, et dont le nombre est si prodigieux que pour me servir d'une expression adoptée par le P. de Smet, « il semble qu'on voye réunis tous les animaux des foires de l'Europe. » C'est en pareille circonstance qu'a lieu la grande chasse, dit-il. Au signal donné, les chasseurs, tous montés sur des coursiers rapides, se précipitent sur le troupeau qui se disperse à l'instant. Chacun choisit des yeux sa victime; c'est à qui l'abattra le premier; car, aux yeux du chasseur, avoir abattu le premier buffle, ou plutôt la première vache, plus estimée que le bœuf, c'est un coup de maître; mais pour l'abattre plus sûrement, il doit caracoler autour de l'animal jusqu'à ce qu'il soit à portée de le blesser à mort; malheur à lui si la blessure qu'il lui fait n'est pas mortelle! la crainte alors se changeant en fureur, le buffle se retourne brusquement et poursuit à outrance le chasseur... Les sauvages croient que chez les buffles, comme chez les abeilles, chaque troupeau a sa reine, et que lorsque la reine tombe tout le troupeau l'environne pour la secourir. » Le P. Point, l'un des zélés missionnaires actuels de l'Orégon, parle

d'une chasse à laquelle il assista et dans laquelle cent cinquante-trois buffles furent abattus avant le coucher du soleil. — Un terrible ours gris, qui s'élève quelquefois à une taille vraiment colossale, et qui d'un seul coup de griffe peut abattre un agile cheval de l'Indien, est aussi l'objet d'une chasse presque toujours dangereuse. Lewis et Clarke parlent d'un mal de cette espèce qui luttait en vain percé de part en part de sept balles de plomb. Les trois autres espèces d'ours qui errent dans ces solitudes sont aussi fort remarquables.

Chassés sur tous les grands fleuves du Canada et des États de l'Union, aujourd'hui sur le territoire de l'Orégon que les castors se sont réfugiés. Les missionnaires de la mission de Sainte-Marie, qui ont observé, nous a donné des détails curieux sur leurs mœurs, pour que nous n'en reproduisions pas ici quelques traits : « Nous avons vu les ouvrages des castors, dit le P. de Smet; le plus où nous sommes est leur pays par excellence. Tout le monde sait l'usage qu'ils font de leurs dents et de leur queue; mais ce qu'on ignore peut-être et ce qui nous a été assuré par des voyageurs, c'est que pour faire tomber un arbre du côté où ils veulent construire leur digue, ils choisissent parmi les arbres du rivage celui qui pend plus sur l'eau, et s'il ne s'en trouve pas qui ait une inclinaison suffisante, ils attendent qu'un bon vent vienne leur secourir... Tous les trappeurs assurent que les castors qui refusent de travailler sont chassés de la rivière que à l'unanimité des voix et de leurs dents; que ces proscrits sont obligés de passer un hiver misérable à moitié famés dans quelque trou abandonné sur une rivière où on les prend facilement; que les trappeurs les appellent *castors peureux*, et disent que leur peur n'est pas la moitié de la peur de ceux de l'industrie persévérante et la prévoyante ont munis d'abondantes provisions mis à l'abri des rigueurs de l'hiver... Le castor, si recherchée, se paye sur les côtes de neuf à dix piastres, mais en mer se vend, ce qui ne revient pas à une piastre en argent; car une seule pinte de graisse vaut par exemple, qui ne coûte pas

laquelle il assista et du
inquante-trois buffles tués
le coucher du soleil. —
gris, qui s'élève quelque
raiment colossale, et
de griffe peut abattre
l'Indien, est aussi l'ours
presque toujours dans
et Clarke parlent d'un
espèce qui luttait en
en part de sept balles
tirée dans la tête l'ar
es espèces d'ours qui
udes sont aussi fort re

r tous les grands fle
de États de l'Union,
sur le territoire de l'Or
s se sont réfugiés. Le
de Sainte-Marie, qui
s a donné des détails
ours mœurs, pour que
visions pas ici quel
s avons vu les ouvri
dit le P. de Smet; le
mes est leur pays pa
nt le monde sait l'en
e leurs dents et de
ce qu'on ignore peut-
s a été assuré par des
e pour faire tomber
où ils veulent const
ils choisissent parmi
vage celui qui pend
, et s'il ne s'en trouve
inclinaison suffisante
un bon vent vient
Tous les trappeurs
es castors qui refusent
chassés de la répub
ité des voix et à coup
s proscrits sont oblig
er misérable à moitié
que trou abandonné
les prend facilement
appellent *castors* par
t que leur peau ne
de la peau de ceux
évérante et la prévo
bondantes provision
rigueurs de l'hiver...
chée, se paye sur les
astres, mais en mar
revient pas à une pi
une seule pinte de g
e, qui ne coûte pas

aux vendeurs, se vend ici jusqu'à
t francs. Est-il étonnant que ces
fassent si facilement des fortunes
sales; tandis que les employés aux-
s on donne jusqu'à neuf cents piastres
par an n'ont pas même une che-
a la fin de l'année? Dans cette ca-
rie de vendeurs n'est pas comprise
orable Compagnie de la baie d'Hud-
dans l'Orégon; la vente de toute
sur y est strictement défendue.

La loutre brune ou noire abonde
les rivières de nos montagnes; mais,
me les castors, elle est poursuivie
avidité par le chasseur. »

Nous terminerons ces détails, qu'il
eût été facile de multiplier, en disant
ques mots de l'élan. La chasse gé-
le de ce gracieux animal est parmi
ndiens un jour de réjouissance. C'est
une sorte de parc habilement cons-
et où l'on contraint les élans à se
gier, qu'ils trouvent ordinairement la
; on en tue souvent au delà de deux
dans une seule chasse.

DISCUSSION DIPLOMATIQUE TOUCHANT POSSESSION DE CE TERRITOIRE.

ul n'ignore maintenant que ces trois
s lieues de côte dont nous avons es-
de donner une idée exacte sont au-
d'hui encore l'objet d'une contesta-
animée entre trois gouvernements
ants. Les prétentions de chacun
out été exposées dans ces derniers
os avec une lucidité parfaite dans l'ou-
e publié par M. Greenhow sur l'Oré-
et plusieurs écrivains distingués ont
ché à tirer une solution bien diverse
documents qui leur étaient offerts.
posé succinct des faits qui servent de
a la discussion nous entraînerait
au delà des limites assignées à cette
e; nous nous contenterons de mettre
aillie quelques points capitaux.

avant tout, et pour simplifier la ques-
on s'en référant à l'opinion de l'un
hommes les plus éminents de l'A-
me, il est peut-être convenable de
eler ici en quels termes précis
Ballatin met à néant les discussions
omatiques qui se basent sur la prio-
d'occupation et qui ont enfanté des
mes : « Y a-t-il une puissance, dit ce
nt diplomate, qui ne sait pas même
er son pays; y a-t-il une puissance au-
de qui soit fondée à réclamer la to-

talité de l'Orégon? Est-ce l'Union Amé-
ricaine, est-ce l'Angleterre? Ce n'est per-
sonne : l'obscurité la plus complète règne
sur ce sujet; il n'y a pas de titre certain,
ni même valable. »

Cependant des traités ont été faits, et
les prétentions de deux puissances se sont
si bien accrues, qu'elles ont été sur le
point d'enfanter une guerre désastreuse
et que la question n'est pas encore vidée.
Nous la répétons, nous devons franchir
rapidement cette série de conventions
diplomatiques pour arriver à l'année 1818,
qui constitue une époque décisive dans
l'histoire du territoire contesté. Astoria,
pris par les Anglais, vient d'être rendu
sous réserve aux États de l'Union. Les
plénipotentiaires des États-Unis et les
commissaires anglais sont en présence.
Les premiers réclament « pour limites
le 49^e parallèle jusqu'à la mer, sans pré-
judicier en rien aux droits ni aux récla-
mations des autres puissances. » Les
seconds n'admettent ces prétentions que
jusqu'aux montagnes Rocheuses; puis
à partir de cette limite ils demandent
« une ligne droite jusqu'au point le
plus rapproché de la Colombie : » la na-
vigation de ce fleuve important doit
être commune aux deux peuples jusqu'à
la mer; les Anglais vont plus loin dans
leurs prétentions, ils réclament égale-
ment la libre navigation du Mississippi (1).
Ainsi que les bons esprits l'ont supposé
à l'avance, on ne peut s'entendre; mais
une convention temporaire est conclue :
elle permet pendant l'espace de dix ans
la libre entrée du territoire contesté aux
citoyens des deux nations, sans que ce
compromis puisse nuire aux réclamations
des autres puissances. Mais bientôt vient
le traité des États-Unis avec l'Espagne,
conclu en 1819, et les prétentions de la
république s'accroissent de toutes celles
qu'elle a repoussées chez les autres. En
conséquence, et à la suite d'une discussion
dans laquelle l'Angleterre et la Russie
prétendent vider la question, le président
Monroë déclare à la face du monde que
l'Amérique ne reconnaît plus à aucune
nation européenne le droit d'établir ses
colonies sur le territoire américain.
L'Angleterre, on doit le supposer aisé-
ment, ne put admettre ce principe d'ex-
clusion absolue; elle réclama vivement,

(1) Voyez, pour toute cette discussion impor-
tante, Greenhow, *History of Oregon*, etc., p. 314.

et la Russie, comme cela devait être, protesta, en ce qui la concernait. Il était évident, et deux publicistes l'ont fait remarquer, qu'on était entré dans une voie maladroite ou tout au moins impolitique, en proclamant ainsi d'une manière solennelle des droits si longtemps contestés. Il était évident aussi, dans l'état de la question, que le général Jésum, consulté sur ce point difficile, avait trouvé l'unique moyen de donner quelque autorité aux paroles prématurées du président; il voulait que deux cents hommes, traversant immédiatement le continent, allassent s'établir à l'embouchure de la Colombia, tandis que des navires américains transporteraient par mer les approvisionnements nécessaires à la nouvelle colonie. Cet avis énergique n'eut pas de suite; on reprit les négociations. L'année 1824 trouva la discussion posée sur une base aussi incertaine qu'elle l'était plusieurs années auparavant; le ministre chargé de maintenir les droits des États-Unis, sentant qu'il ne pouvait appuyer de raisons incontestables les paroles prononcées naguère par le président, prit le parti de reculer un arrangement définitif. Il renouvela la proposition déjà faite à l'Angleterre. Les deux nations devaient jouir en commun du territoire contesté pendant dix ans en partant du 51° parallèle. La diplomatie anglaise réclamait au contraire une solution sur laquelle il n'y eût pas à revenir, et proposait pour limite la ligne de la Colombia. On ne put s'entendre sur ce point, et la discussion elle-même fut ajournée. Les contestations diplomatiques des États-Unis et de la Russie trouvèrent au contraire une solution. Le 5 avril 1824 un traité fut signé à Saint-Pétersbourg; il contenait cinq articles: le troisième, le seul dont nous ferons ici mention, spécifiait qu'aucun établissement ne pourrait être fondé par les États-Unis ou par les citoyens de la république sur la côte ou sur les îles au nord du 54° deg. 40', tandis que les Russes s'interdisaient tout le sud à partir de cette latitude, réserve étant faite par le quatrième article aux deux puissances de fréquenter pendant dix années les parages où des établissements fixes ne pouvaient être maintenus (1). En 1825 un autre

(1) Voyez, pour l'analyse de ce traité important, Greenhow, *History of Oregon*, p. 312.

traité fut conclu entre la Russie et Grande-Bretagne, qui fixait ainsi la délimitation du territoire de cette dernière puissance en Amérique. Elle devait commencer dorénavant au point le plus sud de l'île du prince de Galles, par 54° 40' vers l'est, jusqu'à la grande entaille sur le continent appelée *Portland Channel*, en se prolongeant par le milieu de ce passage jusqu'au 56° de latitude, à partir de là on lui faisait suivre le sommet des montagnes bordant la côte à une lieue de profondeur nord-ouest jusqu'au mont Saint-Élias; puis on la prolongeait au nord, en la dirigeant jusqu'à l'intersection des montagnes avec le 141° de longitude (mérid. ouest de Greenwich) jusqu'à la mer Glaciale (1).

Quant au débat pendant entre l'Angleterre et les États-Unis, nous résumerons de quelques mois, et nous verrons M. Monroe renouvelant de son message annuel au congrès sa déclaration de l'année précédente, qu'il voulait appuyer d'une démonstration positive. Le président qui lui succéda, M. Adam, s'empressa d'adhérer à ce principe; mais rien ne fut fait jusqu'en 1826, et à cette époque M. Gallatin, dont nous avons invoqué déjà l'autorité, fut chargé de conduire les négociations pour les États-Unis. Avant qu'on l'a très-bien fait observer, la situation des choses n'était plus la même; l'Angleterre avait su mettre à profit dans ces parages un temps dont elle comprenait la valeur pour le succès ultérieur des débats: l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson était devenue un corps puissant, sagement administré, disposant de ressources considérables, pouvant au besoin user d'une force militaire suffisante pour se faire respecter; s'en fallait bien alors que les États-Unis eussent pris des mesures aussi efficaces; c'était tout au plus, dit-on, si on comptait une centaine de citoyens américains sur le territoire contesté. L'on dut regretter la non-exécution de mesures énergiques proposées quelques années auparavant. Quoi qu'il en soit, le début de la discussion ramena d'un commun accord les parties

Voyez également une note de M. Yermoloff dans les *Nouv. Ann. des Voyages*, année 1825.
(1) Voyez Félix, *L'Oregon et les côtes de l'Océan Pacifique du nord*.

entre la Russie et
ne, qui fixait ainsi la dé
ritoire de cette dernie
Amérique. Elle dev
énavant au point le p
prince de Galles, par
jusqu'à la grande ent
appelée *Portland Cha*
ngeant par le milieu
qu'au 56° de latitude.
i faisait suivre les om
s bordant la côte à
deur nord-ouest jusq
s; puis on la prolong
dirigeant jusqu'à l'int
ntagnes avec le 141°
id. ouest de Greenwic
Glaciale (1).
bat pendant entre l'A
États-Unis, nous ré
quelques mois, et no
omœ renouvelant da
muel au congrès sa
année précédente, q
er d'une démonstrat
président qui lui succé
mpressa d'adhérer à
rien ne fut fait jusq
te époque M. Gallat
is invoqué déjà la ha
margé de conduire les
r les États-Unis. A
ien fait observer, la sit
n'était plus la même
vait su mettre à pr
un temps dont e
leur pour le succès u
: l'honorable Compag
udson était devenue
agement administ
sources considérables
pin user d'une force m
our se faire respecter
alors que les États-U
s mesures aussi eff
au plus, dit-on, si
ntaine de citoyens a
territoire contesté,
er la non-exécution
ques proposées qu
aravant. Quoi qu'il
e la discussion ram
accord les parties

ed où elle était en 1824. Un principe
amen géographique plus sévère sem-
toutefois présider à la discussion.
portion de la côte abandonnée aux
ts-Unis par l'ancien projet d'une
vention définitive était privée de
villages favorables. L'Angleterre si-
par le comprendre, et sembla faire
pas vers la conciliation, en propo-
d'abandonner la presqu'île formée
les eaux de la Colombia et les rives
ridionales du détroit de Fuca, qui
ent plusieurs ports favorables. Mais
Gallatin, organe inflexible du gou-
nement de l'Union, ne put obtem-
er à cette proposition, et réclama
me frontière délimitive le 49° pa-
lle. On ne put donc rien conclure,
cette discussion si animée aboutit
1827 à une nouvelle prorogation
finie des conventions de 1818, pro-
ation toutefois qui pouvait cesser
voir son effet en se prévenant
ulement un an d'avance. M. Adam
fia cette clause.
L'occupation militaire de ce vaste
ritoire continua à être le thème des
ussions politiques; des projets fu-
nt conçus, des rapports présentés,
me durant la présidence de M. Jack-
son, sans que la discussion avançât;
restait dans le *statu quo*, et cette
ode est marquée seulement par deux
atives des États-Unis et de l'Angle-
e pour pénétrer sur le territoire
se. M. de Wrangell était alors gou-
neur du vaste pays dont on convoi-
les chasses abondantes, et des me-
sures promptes réprimèrent un com-
mencement d'empiétement de la part
a Compagnie d'Hudson; tandis que
l'autre point la diplomatie russe
avait encore une solution favorable.
ent à l'Angleterre et aux États-Unis,
s'entendait sur les limites de l'est;
vitait sur un autre point d'aborder
questions irritantes.
e calme apparent ne pouvait durer.
luttés orageuses, qui avaient lieu
un autre point du continent et qui
été déjà racontées (1), en aigrissant
Voyez le récit de la lutte dans laquelle a
é au premier rang un homme dont la France
apprécier l'esprit distingué et la rare ins-
tion. Après la crise politique dans laquelle
Papineau montra tant d'énergie, vint l'af-
du commandant Mac-Leod, puis, après
ultimement de ce dernier, celle de la *Créole*.

les esprits, ranimèrent l'ardeur des
prétentions, et l'on put s'en apercevoir
dès 1841, au langage du président. A
cette époque M. John Tyler émit de
nouveau le projet d'établir une série
de postes militaires au delà des mon-
tagnes Rocheuses, sans négliger un
autre mode d'occupation. Ces propo-
sitions demeurèrent encore sans résul-
tat sérieux, et l'on n'en continua pas
moins à l'amiable la discussion qui
devait régler les limites du nord et
de l'est, incomplètement déterminées
par le traité de Gand. Un traité fut
signé à ce sujet en 1842; mais on ne
parla pas des régions situées au delà
des montagnes Rocheuses. Ainsi que
l'a fait remarquer récemment un pu-
bliciste, le président de l'Union n'ob-
serva pas la même réserve dans son
message au congrès. Le 8 décembre
suivant, après avoir rendu compte et
s'être félicité du dernier traité avec l'An-
gleterre, il ajouta : « Il eût été plus
heureux encore que le traité eût em-
brassé tous les objets qui seraient de
nature à amener dans l'avenir une rup-
ture entre les deux pays : le territoire
des États-Unis appelé l'Orégon, dont
la Grande-Bretagne réclame une partie,
commence à attirer l'attention de nos
concitoyens, et la population américaine
est sur le point de se répandre dans les
vastes districts qui s'étendent des mon-
tagnes Rocheuses à l'Océan Pacifique.
Dans ces circonstances une sage poli-
tique exige que les deux gouvernements
ne négligent rien pour fixer leurs droits
respectifs. »

L'écrivain déjà cité reproduit le dis-
cours adressé au congrès par le prési-
dent, au début de la session suivante,
et l'on y remarque ces paroles signifi-
catives : « Les États-Unis regretteraient
de s'agrandir aux dépens de toute autre
nation; mais si les principes de l'hon-
neur, qui doivent régir les nations
comme les particuliers, les empêchent de
réclamer un territoire qui ne leur ap-
partient pas, ils ne consentiront pas,
d'un autre côté, à faire un abandon de
leurs droits. Après un examen appro-
fondi, les États-Unis ont toujours sou-
tenu qu'ils ont droit à toute la région
située sur les bords de la mer Pacifique
et comprise entre les 42° et 54° 40' de
latitude nord. »

De modéré et de conciliateur qu'il est d'abord, le langage du président devient plus positif. On n'est qu'en 1844; mais bientôt, et dès l'année 1845, l'affaire prend un caractère de gravité qu'elle n'avait pas eu encore : l'opinion des provinces se manifeste de la manière la plus vive. Le succès obtenu en 1846 à propos de l'annexion du Texas excite les esprits, et les discours deviennent menaçants : la guerre éclaterait infailliblement si le fameux bill adopté le 3 février par la chambre des représentants de Washington n'était rejeté par le sénat, à une majorité de deux voix seulement, 23 contre 21. La majorité dans l'autre chambre avait été de 140 voix contre 54.

Ce vieillard énergique, que l'on a vu naguère l'objet d'une ovation populaire, le président Polk, eut à son tour à s'exprimer sur la grande question pour laquelle le peuple se passionnait depuis quelques années. Organe enthousiaste et résolu à la fois de l'opinion publique, non-seulement il s'associa pleinement aux conclusions de Monroe; mais il le fit dans un langage qui exigeait une réponse si catégorique de l'Angleterre, que sir Robert Peel en regretta publiquement la fière ardeur (1).

Durant une séance mémorable du parlement américain, où cette grande question était traitée par les hommes les plus compétents, l'un des orateurs, M. Winthrop, s'est prononcé pour le *statu quo*, en rappelant que l'occupation combinée avait duré déjà trente ans sans inconvénients. Dans l'absence de documents authentiques, nous supposons que cette opinion, plus modérée que ne l'eût voulu M. Gedding, est précisément celle qui doit prévaloir. Hâtons-nous de le dire d'ailleurs, depuis l'occupation de la Californie par les Américains, la question nous paraît s'être beaucoup simplifiée. La vaste baie de San-Francisco et les rives des beaux fleuves qui se jettent dans son sein offrent aux Américains un

(1) Voyez un exposé très-substantiel et très-clair de la discussion, dans un ouvrage déjà cité. Fédix, *l'Orégon*, etc., p. 180.

port magnifique et des centres inépuisables d'exploitations agricoles. Des semences considérables de houille, beaucoup moins problématiques que l'existence des lavages d'or, y font comprendre dès à présent ce que peut devenir l'industrie commerciale. Une région qui se trouve pas à plus de trois semaines de navigation des côtes de la Chine, grâce aux bateaux à vapeur, n'a rien à envier sous ce rapport aux autres contrées.

Ceci ne veut pas dire cependant que le beau territoire de l'Orégon d'ive été abandonné ou seulement négligé par les Américains; tout nous prouve, au contraire, que l'émigration au delà des montagnes Rocheuses se continue, et qu'elle peut avoir d'immenses résultats. De son côté, et dans un but différent, l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson n'en continue pas moins ses efforts intelligents pour multiplier les centres de population; sans aucun doute que les hommes actifs qu'elle répand sur ce vaste territoire, après avoir épuisé les ressources offertes par la chasse et par la pêche à l'industrie, exploiteront d'une manière plus sûre encore celles que présente l'agriculture. Une chose notable pour la France, c'est que la plupart des travailleurs employés par la Compagnie appartiennent au Canada, et descendent de ces anciennes possessions vers l'océan Pacifique. Pour la plupart aussi ces hommes appartiennent à la religion catholique, et ils apportent dans ces régions recueillies de sentiments profondément sympathiques pour un pays dont ils partagent les souvenirs glorieux. Ces émigrants mexicains aux Anglais sont déjà nombreux; ils forment le noyau d'une population active : si l'Orégon ne peut être un pays indépendant et se régissant lui-même comme le souhaitait naguère un publiciste; s'il ne doit pas rester ouvert à l'émigration libre de tous les peuples européens, il offre dès à présent une hospitalité qui peut devenir fructueuse à des hommes intelligents et laborieux, dans lesquels les Canadiens aiment à retrouver des frères.

LOG R

La pl
en qu
ntine
chipe
ais a
sk, a
ratifs
laiss
nce c
pou
ue R
s d'u
gions
ur sit
llible
rôle
nou
ples
L'Am
plus s
n étén
nt par
d de c
e nom
g. 40'
continue
la c
te cet
entes.
re int
rd-est,
écan A
outier
ritoire
si cer
tieller
, avec
mbre a
e per
identa
nde co
que

) Rech
5° Lit

AMÉRIQUE RUSSE.

GÉOGRAPHIE; NATURE DU CLIMAT; PRODUCTIONS.

La plupart des géographes nous disent que les Russes possèdent sur le continent américain, ou sur l'un de ses archipels, environ 66,000 lieues carrées; mais après avoir nommé Novo-Arkanslsk, après avoir donné quelques détails relatifs à son commerce de fourrures, ils laissent leur lecteur dans une ignorance complète sur ce vaste territoire: on pourrait dire cependant de l'Amérique Russe ce que nous avons dit à propos d'un pays voisin. C'est une de ces régions ignorées pendant des siècles que la situation géographique appelle inévitablement à sortir de l'oubli, à jouer un rôle d'une réelle importance dans les nouvelles relations que les grands peuples préparent entre eux.

L'Amérique Russe comprend la partie la plus reculée de la côte nord-ouest; son étendue est ainsi fixée géographiquement par M. Yermoloff: « L'extrémité nord de ces possessions commence dans le nommée du prince de Galles, au 54° 30' de latitude nord; puis la limite continue vers le nord-nord-ouest, le long de la côte continentale comprenant toute cette côte elle-même et les îles adjacentes. A partir du mont Élie la frontière intérieure tourne brusquement au nord-est, et court à travers les terres vers l'Océan Arctique. » L'archipel des îles Aloutiennes fait partie de cet immense territoire; le savant Eyriès, qui adopte ainsi ces limites, dans un travail essentiellement remarquable, fait observer, avec juste raison, que, malgré le sombre aspect de ces régions, vouées à des perpétuelles frimats, « les côtes occidentales sont, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, plus chaudes que les orientales (1). » Il ne s'en

suit pas de l'indication de cette grande loi générale qu'on puisse leur assigner un climat favorable aux produits agricoles, ainsi que le fait très-bien observer le géographe dont nous suivons ici l'autorité. En 1816 on vit dans la baie de Kotzbue (1) le thermomètre s'élever au mois d'août jusqu'à 9° 2'; « mais la présence des bancs énormes de glace sur la côte prouvait que cette température élevée n'était pas assez puissante pour contre-balancer les effets d'un hiver rigoureux et prolongé. »

Il faut donc convenir que si la patience européenne peut à force de travail élever dans ces parages certains végétaux utiles, ou multiplier certaines ressources industrielles, la nature a fait peu de chose pour en rendre le séjour attrayant. L'un des voyageurs qui l'ont observé avec plus de soin, le capitaine Lutké, fait connaître en peu de mots son climat en disant que l'on y compte tout au plus quarante jours de beau temps dans l'année (2). C'est à peine si l'on y jouit durant trois mois d'une atmosphère supportable. Habituellement sombre, humide, chargée de petites pluies, elle n'est cependant jamais d'un froid trop rigoureux; vers la mi-janvier, époque d'un temps plus serein, le thermomètre de Réaumur s'élève jusqu'à 10°; « quelquefois aussi il tombe jusqu'à 10° et même jusqu'à 14° au-dessous de zéro. La neige dure parfois également depuis novembre jusqu'en février... Le printemps commence de bonne heure: le framboisier fleurit en février et son fruit mûrit en mai. Les sai-

terrestre; Paris, 1833, p. 40. Voy. pour le détail de la délimitation fixée par le traité de 1825, les renseignements spécifiés plus haut, p. 62.

(1) Par 66° 14'.

(2) Frédéric Lutké, *Voyage autour du monde, exécuté par ordre de S. M. l'empereur Nicolas 1^{er}, sur la corvette la Senlavine, pendant les années 1826, 1827, 1828 et 1829*; trad. du russe sur le manuscrit original par le conseiller d'État Boyé; Paris, F. Didot, 1835, 2 vol. in-8°.

(1) *Recherches sur la population du globe*
5° Livraison. (AMÉRIQUE RUSSE.)

sons en général diffèrent moins entre elles que dans les contrées qui jouissent d'un meilleur climat, et l'année entière ressemble plutôt à l'automne qu'à toute autre chose. » Après avoir établi ces curieuses généralités, le savant navigateur fait observer que cet état de l'atmosphère est plus désagréable qu'il n'est nuisible. Les personnes qui s'occupent de météorologie trouveront à la fin de son livre une série d'observations destinées à éclairer sur ce point, jusqu'à présent peu débattu (1). La flore de l'Amérique Russe est assez peu variée; celle du moins qui contribue à adoucir pour l'homme un séjour prolongé sous ce climat ingrat. Quelques herbes potagères, parmi lesquelles figurent l'oseille, le persil, la canneberge, une sorte d'ortie; la pomme de terre, qui paraît destinée à fournir même aux populations indiennes une ressource abondante; quelques baies, au premier rang desquelles il faut mettre la framboise, la groseille et la myrtille, forment la nomenclature assez bornée des humbles végétaux que le colon peut cultiver (2). Il n'en est pas de même de la végétation vigoureuse des forêts, et après avoir contemplé les grands effets de la nature sous les tropiques on peut trouver encore quelques paroles d'admiration dès qu'il s'agit de faire comprendre quel est l'aspect réel de ce coin presque ignoré du globe. Nous invoquons encore ici les souvenirs du capitaine Lutké.

« Le navigateur qui voit pour la première fois les côtes nord-ouest de l'Amérique est frappé de leur aspect sauvage et pittoresque. De hautes montagnes escarpées, couvertes de forêts vierges de la base au sommet, s'avancent à pic dans la mer; à gauche, à l'entrée du large golfe de Sithka, la montagne d'Edgecumbe, volcan éteint de 2,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, diversifie le tableau; à droite et en avant, une chaîne d'îles entoure de près le continent. Tout est calme et sauvage; rien ne lui annonce

(1) L'excellent livre de M. Lutké (aujourd'hui contre-amiral), quoique imprimé en France, y est fort rare.

(2) On trouvera des détails précieux sur la botanique de l'Amérique Russe dans un savant mémoire de M. Richard Brinsley, qui a été inséré à la suite du *Voyage* de sir Edward Belcher; il est intitulé: *The regions of vegetation*, etc.

l'approche d'un port. L'apparition entre les îles des chaloupes et des canots qui viennent en hâte à sa rencontre est le premier indice qu'il en a. Après avoir passé ce labyrinthe d'îles, la scène s'imprime tout à coup à ses yeux: il aperçoit le pavillon russe flottant sur la forteresse bâtie sur un rocher élevé; des palais sads et des tours entourent plusieurs grandes constructions; on voit une église à droite; plus loin, le long du rivage une rangée de maisons et de jardins; gauche un chantier et un grand village d'Américains: dans le port et dans la rade quelques bâtiments armés ou désarmés, souvent dans le nombre quelques navires étrangers. Tout cet ensemble présente un tableau d'ordre, de vie et de prospérité, qui contraste agréablement avec la rudesse de la nature environnante. »

L'histoire du pays ne compte pas encore un siècle, et l'Europe ne s'attend pas sans doute à trouver des incidents bien dramatiques dans la succession de divers événements auxquels on doit la fondation de cette colonie, si longtemps oubliée. La prospérité des faibles populations disséminées sur ces vastes espaces est cependant incontestable: dès lors devient intéressant pour l'observateur connaître par quelle suite non interrompue d'efforts les hommes sont parvenus à combattre les rigueurs de la nature ou à en triompher.

DÉCOUVERTE DE CETTE PARTIE DE L'AMÉRIQUE. — BÉRING ET SES COMPAGNONS. — FORMATION D'UNE COMPAGNIE RUSSE POUR L'EXPLOITATION DES FOURRURES.

Ces mers furent parcourues par les Russes dès l'année 1636 (1); ils visitèrent alors les côtes de Jana, d'Indigéka d'Alaska. En 1648 ils prétendirent les fixer; mais Kolyma fut choisi pour former leur établissement le plus reculé. Nous ne dirons rien ici des premiers travaux de Deschneff (2), d'Ankudine

(1) M. le contre-amiral de Wrangell donne des précisions chronologiques des découvertes qui amenèrent les Européens à la connaissance de la mer Glaciale; (en Sibérie) et remontent à 1580. Nous renvoyons le lecteur à ce livre, si curieux et si savant à la fois, qui les connaît.

(2) Ou Deiraff. M. de Wrangell dit que ses descriptions prouvent qu'il a été le premier

ort. L'apparition ent
pes et des canots q
à sa rencontre est
il en a. Après avoir
de d'îles, la scène s'
ses yeux : il aperç
ottant sur la fortères
her élevé; des palis
s entourent plusieurs
ons; ou voit une églis
n, le long du rivage
aisons et de jardins;
er et un grand villag
ns le port et dans la rai
s armés ou désarmés.
mbre quelques navir
et ensemble présen
e, de vie et de prosp
agréablement avec
ure environnante. »
pays ne compte p
et l'Europe ne s'atten
trouver des incidens
dans la succession d
ts auxquels on doit
e colonie, si longtem
érité des faibles popul
sur ces vastes espa
ontestable : dès lors
ant pour l'observateu
elle suite non interro
omme sont parven
goureux de la nature
ampher.

DE CETTE PARTIE
— BÉRING ET SES CO
FORMATION D'UNE CO
POUR L'EXPLOIT
RURES.

nt parcourues par
1636 (1); ils visitèr
Jana, d'Indigé; ka
8 ils prétendirent
yma fut choisi pou
ssement le plus recu
rien ici des premie
neff (2), d'Ankudin

iral de Wrangell don
des tentatives de dé
t les Européens à la c
Glaciale; (en Sibérie)
ous renvoyons le lecteu
avant à la fois, qui les

de Wrangell dit « que
qu'il a été le premier

de Fedor Alexew. Ces cosaques dé-
terminés, ces hardis chasseurs, fourni-
ent bien au gouvernement russe quel-
ques vagues renseignements sur la posi-
on des deux continents; mais, simples
chefs de *promychniks* (1), ils igno-
aient complètement si l'Asie et les
ombres régions qu'ils avaient visitées
étaient séparées par un détroit. La con-
figuration des côtes de l'Amérique leur
était réellement inconnue.

C'est à un navigateur danois dont le
nom est dans tous les souvenirs, c'est à
tous Béring qu'appartient l'honneur
d'avoir exploré le premier les mers qui
baignent les rives de ces régions igno-
ées avant lui. Choisi par Pierre I^{er} (2)
pour éclaircir un des problèmes géogra-
phiques les plus intéressants qui eussent
encore excité l'attention des savants, il
partit le 14 juillet 1728, pour s'assurer si
les côtes nord et est de la presqu'île du
Kamtchatka s'unissaient au continent
de l'Amérique (3). Ses lieutenants étaient
Alexis Tchirikof et Martin Spangberg;
l'un était Russe, l'autre Allemand : à
cette rude école tous deux surent acqué-
rir un vrai renom de navigateurs.

Tout le monde connaît la grande dé-

couverture qui se soit rendu de l'Océan Glacial
à l'Océan Boréal. » Ce serait par conséquent
à qu'appartiendrait la gloire d'avoir décou-
vert le détroit qui porte le nom de Béring.

(1) Ou promichniks, chasseurs, trappeurs,
chercheurs de dents de mammouth.

(2) « Ce monarque écrivit lui-même avant sa
mort les instructions qu'il voulait qu'on suivit
pour faire ces découvertes; et il chargea le
grand amiral Fédor Mathievitch Apraxin de
l'exécution de cette entreprise. Voyez *Relations
de voyages faits par les Russes dans les mers
Arctiques, données par M. Müller, de l'Académie
des Sciences de Londres et secrétaire de celle de
Saint-Petersbourg*. Ms. de la Bib. Nat. sous le
n^o 1039 suppl. fr. Ce ms. a été imprimé.

(3) On oublie trop souvent quelle part notre
Académie des Sciences peut revendiquer dans
ces découvertes lointaines; il est positif que
c'est le Grand conqut la première idée d'une
exploration complète des mers haiguant l'extré-
mité asiatique de son empire, après que nos
savants eurent éveillé son attention sur ce point.
L'Académie proposa au czar, dès l'année 1717,
de faire constater les faits suivants : « 1^o De
bien l'Amérique était éloignée des confins
du Kamtschatka les plus reculés vers le nord-
ouest. 2^o Si la partie septentrionale du Kamts-
chatka vers le promontoire Tschutschki (Iizez
bukhtchi) appelé anciennement le cap Tabin,
était pas le pays qui avoisinait le plus l'A-
laska, au même ne lui était pas contigu sui-
vant les conjectures de beaucoup de personnes.

Scherer, *Recherches historiques sur le
nouveau Monde*.

couverte de l'illustre marin danois;
mais on connaît moins les travaux qu'il
exécuta durant deux expéditions que sé-
pare un laps de temps considérable. Tout
le monde ne sait pas non plus de quel
prix il paya sa réputation. Avant d'aller
expirer de misère et d'épuisement sur
cette île couverte de neige où ses com-
pagnons l'enterrèrent pieusement, Vitus
Béring avait heureusement aperçu par les
60° 27' les premières terres qui se ratta-
chaient au continent américain (1). Il avait
nommé la pointe Élyas, visité les groupes
d'îles qui bordent la presqu'île d'Alaska,
et découvert en partie les îles Aléoutien-
nes. A Tchirikof appartient la gloire
d'avoir exploré la côte de l'Amérique, en-
tre les 55° et 56° parallèles. Wilhem
Steller, qui était à bord du navire com-
mandé par Béring en qualité de méde-
cin et de naturaliste, un Français nommé
Délisle de la Croÿère, chargé durant la
même expédition des observations astro-
nomiques, eurent l'honorable mission
de faire connaître à l'Europe savante une
vaste contrée qu'elle ignorait (2). L'in-

(1) Vitus Béring, Behring ou Beéring, naquit
à Horsens, dans le Jutland. Ainsi que nous l'avons
dit, ses talents comme marin furent appréciés
de bonne heure par Pierre le Grand. Ce fut en-
suite Catherine qui l'expédia d'après les ins-
tructions du czar pour explorer les côtes du
Kamtchatka. « La reconnaissance de toutes les
côtes septentrionales de cette grande presqu'île
jusqu'au 67° 18', et les premières notions de
la séparation des deux continents d'Asie et
d'Amérique fut le résultat de ce voyage, ter-
miné en 1728. » En 1741, Béring partit de nou-
veau pour compléter sa découverte; mais, at-
taqué du scorbut, il ne put pas poursuivre son
exploration; ses compagnons le transportèrent
sur la plage glacée d'une des îles Aléoutiennes,
qui porte son nom; et ce fut dans cette région
désolée qu'il mourut, le 8 décembre 1741. En
1820 M. de Wrangell, aujourd'hui contre-amiral,
trouva dans une forêt non loin de la Léna ses
bâtiments qui avaient servi à Béring à accom-
plir ses rudes travaux maritimes : ils étaient,
au bout d'un demi-siècle, dans un état remar-
quable de conservation. Voy. l'ouvrage intitulé
*Le Nord de la Sibirie, voyage parmi les peu-
plades de la Russie Asiatique, etc.*, trad. par le
prince E. Galitzin; Paris, 1843. Il y a peu d'ou-
vrages aussi intéressants que ces deux volumes.

(2) Ne pouvant offrir ici que des faits géné-
raux, nous renvoyons ceux qui voudraient as-
sister d'une façon plus intime à cette explora-
tion si dramatique, au récit de G. F. Müller; il
est connu sous le titre de *Voyage et découverts
des Russes le long des côtes de la mer
Glaciale*; Amsterdam, 1786, 2 vol. in-12. Voy.
aussi l'*Histoire des découvertes de Desborough,
Cooley; Greenhow, History of Oregon, Cali-
fornia and other territories*, p. 131; Warden,

dustrie profita de ces renseignements tout autant que la science ; le commerce toujours croissant des fourrures multiplia les expéditions ; ce fut surtout aux efforts partiels des marchands de pelleteries que l'on dut, en 1745, l'exploration plus complète des îles Aléoutiennes, et entre autres de celle de Mednoi Ostroff, dont la partie méridionale renferme du cuivre en abondance. « En 1768 et 1769, dit un écrivain russe trop peu consulté en France, les capitaines Krenizine et Levachef naviguèrent vers l'Amérique, et dépassant les îles Aléoutes ne s'arrêtèrent qu'à celle d'Ouinimeka, d'où ils revinrent sur leurs pas ; ils avaient fixé pendant ce voyage plusieurs positions et déterminé plusieurs hauteurs dont on n'était pas sûr avant eux. Enfin les capitaines Billing et Saritchef, dans leurs voyages depuis 1793 jusqu'en 1795, achevèrent la découverte de toutes les îles que l'on connaît à présent (1). »

Avant les explorations des Russes, l'immortel Cook avait accompli le long des côtes une de ces grandes explorations scientifiques dont il est superflu de rappeler l'importance. Tout le monde sait avec quelle supériorité il examina le détroit de Béring en 1779, et nul n'a mieux jugés efforts qu'un navigateur illustre malheureux comme lui. « Les voyages de Cook eurent le mérite, alors fort extraordinaire, de ne pas enrichir la navigation seule, mais toutes les sciences (2). » Arrivé dans ces parages inconnus, Cook supposa qu'il pourrait découvrir un passage qui lui permettrait de pénétrer dans l'Atlantique par le détroit de Béring. Dans cette hypothèse il devait soit contourner l'Amérique vers l'est, soit longer les côtes de l'Asie du côté de l'ouest. Il entra en effet dans le détroit ; mais une barrière infranchissable lui fermant tout passage vers l'est, il se dirigea vers le couchant, « et découvrit un cap auquel il donna le nom de cap Nord. En s'en retournant il rencontra une île ; il la nomma Burney Island (île Kolioutchine. Avant de rentrer dans le détroit

le navigateur anglais crut apercevoir des indices certains annonçant qu'il existait une terre vers le nord (1). »

Il appartenait, en effet, au plus habile marin qui eût paru à cette époque de constater nettement ce que souvent n'avait été présenté que d'une manière assez confuse par le navigateur danois. Il le fit avec la supériorité qu'on lui connaît ; et cependant un vaste champ restait encore à parcourir à ceux qui devaient lui succéder dans ces régions. Si plus d'espace nous était accordé nous aimerions à suivre dans ses belles explorations le capitaine Clerke, ce digne successeur de Cook, qui alla mourir en 1779 dans la baie d'Awatcha ; nous aimerions à accompagner d'Entrecasteau parmi les rescifs de la Nouvelle-Calédonie, et Vancouver prolongeant ses savantes reconnaissances jusqu'à l'entrée de Cook (2) ; nous nommerions de nouveau l'intrepide Billing, ne s'arrêtant qu'en devant les glaces flottantes, et se voyant contraint de retourner par terre dans la baie de Kolioutchine ; Kotzbue, Jansky nous feraient voir par quelle suite d'efforts certaines vérités géographiques peuvent être conquises dans ces parages. Mais nous énumérons tous ces navigateurs pour arriver à un nom de plus illustre, qui, s'il ne rappelle point de plus grands travaux, dit au moins de plus grands succès. Parvenus à cette époque en effet, quelques paroles simples mais précises nous montrent quels furent les résultats des dernières

(1) *Le Nord de la Sibirie, voyage parmi les peuplades de la Russie Asiatique et dans la mer Glaciale, entrepris par ordre du gouvernement russe et exécuté par M. de Wrangell, Matouchkine, et Kozmine*; trad. du russe par le prince Emmanuel Gallitzin ; Paris, 1812, 2 vol. in-8°. *Précis des Voyages*, t. 1, p. xxx.

(2) Vancouver constata ce que de Lapérouse et Dixon avaient déjà soupçonné ; savoir : que ce qu'on avait cru jusqu'alors la côte fermée de l'Amérique n'était dans ces parages qu'une continuité d'îles plus ou moins grandes, bordant les rives du véritable continent. Le port de Nootka se trouva être lui-même sur la plus grande de toutes ces îles, laquelle est séparée de la grande terre par l'entrée de Juan de Fuca. Cette entrée n'est qu'un simple détroit remontant du sud au nord et se ouvrant dans l'Océan Pacifique, sans pénétrer à l'ouest vers la baie d'Hudson, comme on l'avait supposé jusqu'alors. Voy. Freminville, capitaine de frégate, *Examen sommaire des expéditions de découvertes pendant le dix-huitième siècle*, p. 154.

Art de vérifier les dates, t. IX de l'édition de Fortia d'Urban, p. 495 et suiv. ; William Coxe, *Russian Discoveries*, 1780, in-4°.

(1) N. S. Vaévolojsky, *Dict. géogr. de Russie*.
(2) Dumont d'Urville, *Discours préliminaire du Voyage de l'Astrolabe*.

anglais crut apercevoir
s'annonçant qu'il existait
le nord (1). »

, en effet, au plus
édit paru à cette époque
er nettement ce qu'il
été présenté que d'un
refuse par le navigateur
ec la supériorité qu'on
endant un vaste champ
parcourir à ceux qui
éder dans ces régions
ous était accordé non
e dans ses belles explora
ine Clerke, ce dignitaire
ok, qui alla mourir en
e d'Awatcha; nous a
agner d'Entrecasteau
er prolongeant ses s
ances jusqu'à l'entrée
ommerions de nouve

g, ne s'arrêtant qu'
flottantes, et se voya
turner par terre dans
utchine; Kotzbue, J
aient voir par quel
ertaines vérités géogr
être conquises dans
us énumérons tous
c arriver à un nom de
'il ne rappelle point
ravaux, dit au moins
succès. Parvenus à
effet, quelques paroles
écises nous montrent
résultats des derni

Sibérie, voyage parmi
ie Asiatique et dans la m
par ordre du gouvern
le par M. de Wrangell
ozmine; trad. du russe
el Gailltzin; Paris, 18
les Voyages, t. 1, p. xxx
stata ce que de Lapérou
à soupçonné; savoir «
squ'alors la côte ferme
dans ces parages qu'
s ou moins grandes,
rrible continent. Le p
ya été lui-même sur
ces îles, laquelle est
terre par l'entrée de Ju
ée n'est qu'un simple
ud au nord et se rouv
ue, sans pénétrer à l'o
n, comme on l'avait s
oy. Freminville, capit
sommaire des expéditi
ni le dix-huitième siècle

es explorations maritimes entrepri
es vers les points ignorés de la Sibérie.
Comme la côte de la mer Glaciale est
presque toujours obstruée par les gla
çons, qui même ne fondent jamais dans
quelques baies, la navigation y est très-
difficile, et le court espace de l'été ne
permet pas de parcourir dans une seule
année l'intervalle compris entre l'enbou
chure de l'Ob et le détroit de Béring.
Les Russes n'ont réussi qu'après des
tentatives réitérées à connaître la vraie
configuration de ces parages. Jusqu'à
nos jours des marins très-habiles met
tent en question si l'Asie et l'Amérique
se joignent point dans le Nord;
enfin le capitaine Wrangell parvint, en
1822 et 1823, à résoudre le problème, et
grâce à ses efforts on sait que les deux
continents sont séparés (1). »

PREMIERS ÉTABLISSEMENTS DES RUSSES.— DIVISION DU TERRITOIRE.

Greenhow nous apprend que les Rus
ses furent les premiers à tirer avantage
des découvertes de Cook, ayant obtenu
l'illustre navigateur lui-même de
nombreux renseignements durant la
station des navires anglais à Petropaw
sk et à Ounalashka. Dès l'année 1781
une association fut formée entre Gré
goire Schelikof, Ivan Gollikof et quel
ques autres marchands de fourrures éta
blis en Sibérie et au Kamtchatka.
Pour donner une nouvelle impulsion
au commerce qu'ils dirigeaient, en
1783 ils se décidèrent à équiper
trois navires, que l'on mit sous le com
mandement de Schelikof; ce marin
était un homme énergique et habile;
il employa trois ans entiers à l'explora
tion de ces régions si peu connues; les
entrées désignées depuis sous le nom
d'Amérique Russe furent visitées soie
usement. Schelikof porta princi
alement son attention sur la grande
île de Kadiak; et c'est de cette époque
qu'il faut faire dater l'établissement de
diverses factoreries russes dans ces
parages.

(1) J. B. Eyriès, *Recherches sur la popula
tion du globe terrestre*; Paris, 1833, broch.
n° 8, p. 21. Cet opuscule est sans contredit le
meilleur travail que nous ait laissé l'habile
géographe dont il porte le nom. Eyriès a pu
encore exposer sous son jour véritable
l'expédition de M. de Wrangell.

L'histoire de l'Amérique Russe n'est
autre chose en réalité que l'histoire
des expéditions envoyées par les gran
des nations maritimes de l'Europe vers
la côte nord-ouest, et en second lieu
celle des expéditions plus ou moins
aventureuses qui donnèrent de l'exten
sion au commerce des fourrures.

Greenhow, si exact d'ailleurs, établit,
d'une manière peut-être trop absolue,
que le gouvernement russe resta entiè
rement indifférent aux efforts que
faisaient les particuliers pour l'exten
sion de ce commerce vers les parages
nords de la mer Pacifique, et cela, jusqu'en
1764 (1). A cette époque, le fait est constaté,
Catherine II ordonna que des mes
ures fussent prises pour qu'on eût des
informations positives touchant les îles
américaines opposées à ses domaines en
Asie. Le lieutenant Synd, partant en
1766 d'Ochotsk, et s'avancant vers
le nord le long des côtes du Kamt
chatka, parvint jusqu'au 66° de lat.;
l'année suivante, comme le dit le savant
Américain, « ce navigateur entreprit un
autre voyage dans la même direction,
pendant lequel on suppose qu'il atteignit
le continent américain; mais on connaît
fort peu les particularités relatives à
ces expéditions. L'année 1788, au point
de vue industriel, est marquée par l'expédition
que signale Vsevoljojsky; elle eut pour
résultat la connaissance de quelques îles,
l'examen des rivages où mourut Béring
et l'exploration de l'île des Renards. Mais
le scorbout enleva une grande partie des
équipages, et vers la fin de 1769, lorsque
cette même expédition fut de retour au
Kamtchatka, elle ne put offrir qu'un petit
nombre de renseignements géographiques sur
les Aléoutiennes. Il paraît, selon le savant
déjà cité, que Kronitzin avait non-seule
ment réuni un grand nombre de fourrures
provenant des îles américaines, mais que
le rapport de Levaschef renfermait plusieurs
documents positifs touchant

(1) Voy. *History of Oregon and California*,
p. 187. On peut s'assurer, par le précis histo
rique qui précède le beau voyage de l'amiral
Wrangell, des efforts successifs faits durant le
dix-septième et le dix-huitième siècles pour
explorer l'extrémité de l'Asie. Ces expéditions
devaient nécessairement conduire à l'examen
des rives opposées, perpétuellement visitées
par les Tchoukchis.

le commerce de pelleteries que l'on pouvait entreprendre dans ces parages.

Si cette tentative fut la dernière que l'on osât risquer avant 1783 dans un but spécial, la narration si animée des voyages de Beniowski répandit quelques années après un jour nouveau sur l'archipel américain. L'aventurier hongrois qui devait trouver la mort dans des régions si différentes, où il a laissé le souvenir d'un indomptable couraga, Beniowski, dis-je, rencontra parmi les Aléoutes des Polonais réfugiés, et donna sur ces îles des renseignements qui ne sont pas sans importance.

Deux ans auparavant, il ne faut pas l'oublier, l'association commerciale pour l'exploitation des fourrures de l'Amérique avait jeté ses bases, et de notables privilèges lui étaient accordés. Ce que l'on a trop omis de dire, en général, c'est que le principe de prospérité de ces associations reposait sur une classe d'hommes dont l'incroyable courage s'est manifesté dans des régions trop désolées ou trop éloignées des centres de civilisation pour qu'on leur ait payé le tribut d'éloges qui leur est dû. Endurcis à toutes les fatigues dans les déserts effroyables de la Sibérie, les promichléniks s'occupaient non-seulement de la recherche de l'ivoire fossile, mais ils se familiarisaient de bonne heure parmi les Yakoutes, les Youkaguïres, les Tchouktchis, à l'art difficile de tendre des pièges pour se procurer des fourrures, au métier plus périlleux des chasses polaires. Explorateurs et trappeurs à la fois, on leur a dû quelquefois de grandes découvertes géographiques; et ce sont notamment ces hommes endurcis à toute espèce de fatigues qui explorèrent pour la première fois en 1806 la *Nouvelle Sibérie*. Les promichléniks formaient des espèces de sociétés d'industriels à dater des premières années du dix-septième siècle, et ils n'étaient pas étrangers aux recherches géographiques. En 1647 le fameux Djeneff (1) fut un de leurs chefs; or, selon une autorité ir-

(1) Foy. L'amiral de Wrangell, *Le Nord de la Sibérie*, trad. par le prince Galitzin. On peut examiner spécialement une note du traducteur, p. xvj. L'habile Greenhow ne nous paraît pas avoir donné une définition suffisante de cette classe d'hommes, en appelant les *promuschleniks*

récusable, Djeneff fut le premier qui osa se diriger vers le détroit destiné à porter le nom de Béring. Les promichléniks étaient donc essentiellement propres à l'examen des côtes américaines et à l'exploitation de ces forêts brumeuses où leur industrie devait multiplier les bénéfices. Dès l'origine ils furent employés au commerce des fourrures dans cette partie du nouveau monde que s'adjugeait la Russie, et leurs succès avec les kaloches prouvèrent qu'il leur fallait autre chose que le courage de chasseur dans ces régions désolées.

FORMATION DÉFINITIVE DE LA COMPAGNIE BUSO-AMÉRICAINNE. — ADMINISTRATION TERRITORIALE. — BARANOFF. — NOVO-ARKANGELSK.

L'année qui marque la fin du dix-huitième siècle est une époque notable dans l'histoire de l'Amérique russe; c'est celle qui voit naître définitivement une compagnie régulière, se développant sous la protection immédiate de la métropole. L'ancienne compagnie avait été signalé, dit-on, son administration par des actes odieux exercés contre les indiens; le successeur de Catherine, Paul Ier fut sur le point de dissoudre complètement cette association de marchands. Il prit néanmoins la résolution d'utiliser ses premiers efforts; et, la réunissant à celle qui avait son siège à Irkust, on vit se former immédiatement la grande compagnie de l'Amérique russe. Le décret d'institution parut le 8 juillet 1799, et le privilège accordé à la société fut fixé d'abord à une durée de vingt ans. Non-seulement il permit aux associés d'exploiter toute la côte de l'Amérique le long de l'océan Pacifique, à partir du 55° de latitude nord jusqu'au détroit de Béring; mais ceux-ci eurent la faculté d'utiliser pour la chasse et la pêche toutes les îles adjacentes y compris les îles Kouriles et les îles Aléoutiennes. Ainsi que le fait remarquer Greshow, la Compagnie fut autorisée également à explorer et à placer sous la domination de la couronne impériale tous les autres territoires de l'Amé-

de simples *aventuriers*. (Voy. p. 270.) Disons en passant que l'orthographe de ce nom diffère quelque peu dans Wrangell et dans Lutké.

Amérique
jusqu'à
aucune
lire qu
ait hou
du décr
ue les
poujour
ue les
borigè
orner
ite gre
rut aus
oire de
our la
iale. C
e Kadi
tribylo
territoir
Kourile
la r
as de s
oir de l
On a
gouver
avait été
me plu
signalé, dit-on, son administration par
des actes odieux exercés contre les
empire
etersbo
brèt gé
ment cette association de marchands.
ernier
prit néanmoins la résolution d'utiliser
fois du
chef ou
voir à l
ivers
leine a
rdres s
t l'on
ction s
xée à l
Comp
les.
Lorsq
onnu à
in déve
surpr
un d
quants
ent, c

(1) L'em
nte du
ge. La c
e par de
oy. Wa
ow, His

fut le premier qui osa
 détroit destiné à posséder
 ang. Les promichléniks
 niellement propres
 américaines et à l'exploiter
 forêts brumeuses
 devait multiplier les établissements
 origine ils furent en partie
 merce des fourrures
 du nouveau monde
 Russie, et leurs efforts
 prouvèrent qu'il leur manquait
 que le courage et les ressources
 régions désolées.

ADMINISTRATIVE DE LA COMPAGNIE
 AMÉRICAINE. — ADMINISTRATION
 TERRITORIALE. — ADMINISTRATION
 NOVO-ARKANGELSK.

marque la fin du dix-huitième
 est une époque notable dans
 de l'Amérique russe. On
 naître définitivement
 guière, se développant
 immédiate de la naissance
 une compagnie avait été
 son administration par
 exercés contre les intérêts
 our de Catherine, Paul Ier
 dissoudre complètement
 tion de marchands. On
 résolution d'utiliser
 ts; et la réunissant
 siège à Irkutsk, on
 tement la grande autorité
 le titre de Compagnie
 ise. Le décret d'institution
 quillet 1799, et la première
 société fut fixée d'abord
 de vingt ans. Non seulement
 taux associés d'explorer
 de l'Amérique le long
 e, à partir du 55° de latitude
 au détroit de Béring, mais
 nt la faculté d'utiliser
 a pêche toutes les îles
 is les îles Kouriles et les
 es. Ainsi que le fait
 a, la Compagnie fut autorisée
 à explorer et à planter
 n de la couronne impériale
 tres territoires de l'Amérique

qui pourraient être inconnus
 usqu' alors et qui n'appartiendraient à
 aucune nation civilisée. Il est juste de
 dire qu'une condition expresse, et qui
 fait honneur au fondateur, fut annexée
 au décret d'institution : il fut stipulé
 que les droits de l'humanité seraient
 toujours respectés dans les rapports
 que les Russes pourraient avoir avec les
 indigènes, et qu'on s'efforcerait de les
 convertir à la religion chrétienne du
 rite grec catholique (1). Plus tard on
 crut aussi devoir diviser le vaste terri-
 toire de la Compagnie en cinq sections,
 pour la facilité de l'administration colo-
 niale. On eut alors les établissements
 de Kadiak, d'Ounalachka, des deux îles
 Pribyloff et de la colonie de Ross sur le
 territoire de la Californie. Les îles
 Kouriles, qui du reste ne dépendent point
 de la région américaine, ne formèrent
 pas de section, et dépendirent du com-
 pte de Novo-Arkangelsk.

On a fait remarquer avec raison que
 le gouvernement de l'Amérique Russe
 avait été soumis dès l'origine à un ré-
 gime plus despotique qu'aucun de ceux
 en vigueur dans les autres portions de
 l'empire. La direction à son siège à
 Pétersbourg, et toutes les questions d'in-
 térieur sont décidées par elle en
 dernier ressort, avec l'approbation tou-
 jours du gouvernement. Un agent en
 chef ou gouverneur est chargé de pour-
 voir à l'administration des territoires
 divers soumis à la Compagnie; il a
 une pleine autorité sur le personnel : ses
 ordres sont pour ainsi dire souverains,
 et l'on ne saurait en appeler qu'à la di-
 rection suprême, dont la résidence reste
 fixée à Pétersbourg. Le fonds social de
 la Compagnie s'élève à 2,747,000 rou-
 bles.

Lorsqu'un établissement presque
 inconnu à son origine a pris tout à coup
 un développement inespéré, qui frappe
 de surprise même ses détracteurs, lors-
 qu'un désert occupé par quelques trafics
 quants se peuple, s'organise réguliè-
 rement, et passe en un mot à l'état de

colonie, on peut être assuré qu'il y a
 eu dans l'ombre, souvent même derrière
 les directeurs apparents, quelque esprit
 organisateur, quelque homme vraiment
 énergique qui a su renverser mille obsta-
 cles pour arriver à une fondation utile.
 Dans l'histoire si complètement ignorée
 de cette portion de l'Amérique, c'est à
 un marin russe qu'il faut décerner cet
 honneur. Mépris constant pour les dif-
 ficultés que présentait une nature in-
 grate, guerre renouvelée avec les bar-
 bares, difficultés incessantes au dedans
 de la colonie naissante, cet homme fort,
 mais qui ne sut jamais se ployer aux
 nécessités de sa position, méprisa tout,
 et réussit; il n'en alla pas moins mourir
 de chagrin dans une île lointaine, et il n'a
 pas même parmi nous les honneurs
 assez vulgaires de la biographie.

Alexandre Baranoff avait été formé
 à une école difficile, et c'était peut-être
 ce qui lui avait donné cette aptitude à
 ces formes qui dut écarter les sympathies.
 Employé dès l'année 1783, durant les
 expéditions aventureuses de Schelikof,
 ce fut lui qui fut nommé par la première
 Compagnie pour diriger les établisse-
 ments fondés primitivement sur l'île de
 Kadiak, et il était déjà surintendant de
 cette colonie naissante lorsque Van-
 couver la visita en 1794. Cet homme
 si peu apprécié parfois de son vivant a,
 je le répète, tous les caractères aux-
 quels on reconnaît un fondateur de cité :
 persévérance que rien n'arrête, sévérité
 inflexible, dédain des faits qu'il regarde
 comme secondaires, tout le conduit à
 son but. Voyez-le durant la première an-
 née de ce siècle jetant les bases d'une fac-
 torerie dans le golfe de Sitkha (1); les fa-
 rouches habitants de l'Archipel, venus au
 nombre de six cents, détruisent la petite
 colonie; trente promichléniks, qui défen-
 daient le fort, sont chassés après avoir
 perdu quelques hommes. Eh bien, avec
 cette perspicacité profonde qui ne l'a-
 bandonna jamais, Baranoff a deviné
 que cet emplacement est celui où doit
 être fondée la forteresse qui protégera
 désormais l'établissement, et au bout de
 quatre ans il revient à bord de *la Néva*,

rs. (Voy. p. 270.) Dis-
 graphie de ce nom diffère
 angell et dans Lutké.

(1) L'empereur Alexandre, à l'instigation pres-
 tante du comte Romanzoff, confirma ce privi-
 ège. La charte de la Compagnie a été renouve-
 lée par des décrets successifs en 1821 et en 1839.
 Voy. Warden, *Art de vérifier les dates*; Green-
 how, *History of Oregon and California*, p. 270.

(1) Voyez Greenhow, *History of Oregon*, etc.,
 p. 271; Warden, *Art de vérifier les dates*, t. X,
 p. 57. Nous suivons ici pour les noms l'ortho-
 graphie adoptée par Lutké.

devant l'emplacement qui a vu naguère la défaite de ses compagnons. Les Sitkhaans ont eu le temps d'élever une sorte de fort en palissade, construit avec une habileté qu'on ne saurait attendre ordinairement des sauvages, et dont les poutres énormes peuvent défier l'artillerie (1). Monté sur *la Néva*, mais ayant avec lui trois autres bâtiments qui conduisent cent vingt Russes de débarquement, secondés par huit cents Aléoutes qu'on voit naviguer lestement sur leurs baidarkes, peut-être croit-il trop aisément avoir bon marché des sauvages maîtres du fort. Dès que le débarquement est effectué en effet, ceux-ci font une sortie qui prouve aux Russes combien il est difficile de compter sur le courage des Aléoutes : saisis d'une indicible terreur, les alliés des Européens prennent la fuite, et ils seraient taillés en pièces si l'artillerie des navires ne les protégeait point. Baranoff est blessé ; mais par ses ordres le capitaine Lisiansky renouvelle l'attaque ; le canon bat en brèche les palissades, et les Sitkhaans, ayant épuisé leurs munitions, s'enfuient durant la nuit (2). Toutefois ils ne quittent le fort qu'après l'avoir souillé par le plus horrible massacre. Tous les enfants en bas âge sont mis à mort ; et dans la crainte que les hurlements des chiens ne fassent reconnaître la troupe fugitive, ces utiles compagnons de l'Indien sont abattus indistinctement. On remarqua, en entrant dans le fort, que le canon russe l'avait à peine endommagé, et que les puissants madiers entassés symétriquement par les sauvages, eussent

(1) Ces Indigènes appartenaient à la confédération redoutable des Kalochea, sur lesquels on trouvera plus loin des détails. On trouve dans le beau *Voyage* de sir Edward Belcher un portrait remarquable d'un des habitants primitifs de Sitkha.

(2) Voyez Lutké, *Voyage autour du monde*, t. 1, p. 103. « Le fort est situé sur l'île de Baranoff ou de Sitkha, faisant partie de l'archipel de George III, ainsi nommé par Vancouver, au fond du golfe qu'il appelle *Norfolk-Sound*. Cette île est séparée du continent par le canal de Khoutznoff (Chatham's strait). Baranoff, en choisissant, pour protéger son nouvel établissement, le point qu'il avait enlevé aux Américains, montra sa sagacité ordinaire ; il savait qu'il lui serait difficile d'en trouver un plus convenable que celui que les natifs eux-mêmes avaient choisi ; ce point lui donna le moyen de se fortifier d'une manière inexpugnable dès qu'il s'agissait de résister simplement à des sauvages. »

pu défer longtemps une artillerie plus nombreuse, si une prévision intelligente eût guidé les Sitkhaans. Il n'est pas exact de dire, ainsi que l'a fait Warden, que les Russes mirent le feu à ces étranges fortifications et qu'ils regagnèrent le fort de la Nouvelle-Archange. Novo-Arkangelsk, tel qu'il existe aujourd'hui, s'éleva sur la place où existait l'établissement récemment détruit, et depuis l'île de Sitkha elle-même a pris son nom de son fondateur.

Alexandre Baranoff conserva l'administration pendant plus de vingt ans (1) et dans la prospérité croissante de l'établissement qu'il fonda tout atteste encore ses lumières instinctives, on pourrait dire son courage prévoyant ; aujourd'hui les Kalochea, naguère ennemis, élèvent leurs cabanes sous les murs même de Novo-Arkangelsk, et le canon du fort n'effraye plus ces sauvages, dont la patience d'un simple administrateur a fait des colons passablement industrieux (2). Tenus ainsi en respect par des forces régulières qu'ils ne peuvent renverser, ils savent qu'ils sont moins à craindre sous les bastions de la colonie que dans les sombres forêts dont elle est environnée. Avant d'en venir là, il a fallu déployer une énergie pour ainsi dire surhumaine de ces volontés de fer qui vont bien

(1) Greenhow, *History of Oregon*, etc., p. 27.

(2) Pendant que les établissements russes prennent ce développement, la science ne perd pas de vue les grandes questions qui se rattacheront à ces parages encore peu connus. On fut ainsi qu'en 1816 le *Rurik*, équipé aux frais de l'ex-chancelier Romanof, partit de Cronstadt, sous le commandement d'Otto Von Kotzebue, et que quatre ans plus tard les capitaines Wrangell et Anjou furent commissionnés pour aller faire l'exploration scientifique de la mer Glaciale. Les Russes n'oublient pas non plus leurs intérêts commerciaux dans ces parages ; et en 1817 le capitaine Golownin était expédié d'Europe sur le sloop de guerre le *Kamchatka*, afin d'aller faire une enquête sur l'état réel des choses dans l'Amérique Russe. L'arrivée de cette expédition et la mort de Baranoff amenèrent un changement radical dans l'administration. Durant cette période des communications plus spéciales s'établissent entre le point de l'Amérique et les îles Sandwich. Un roi sauvage, qui a l'instinct de tous les avantages de la civilisation, Temehameha, lie des relations commerciales avec l'établissement russe. Cette ouverture est toutefois sans résultat notable. Rihou-Rihou, et plus tard Kaukeakoulli, le législateur des îles Sandwich, n'ont pu renouveler ces efforts. Voy. Ruschenberg, *Voyage round the world* ; Philadelphia, 1822 vol. II-8.

une artillerie plus une provision intelligente. Les Sitkhaans. Il n'est ainsi que l'a fait Warren mirent le feu à ces bords et qu'ils regagnèrent la Nouvelle-Archangel quel qu'il existât aujourd'hui la place où existait autrefois détruit, elle-même a pris leur.

Baranoff conserva l'administration plus de vingt ans (1) dans la croissance de l'état, et cela tout atteste que ses instincts, on peut dire qu'il était prévoyant; aujourd'hui, sa maguère ennemis, élève sous les murs même de son fort, et le canon du fort, par ses sauvages, dont la présence, l'administrateur a fait un établissement industriel (2) et l'aspect par des forces redoutables peuvent renverser, on ne craint pas de le dire, que dans les sombres, elle est environnée, et il a fallu déployer ainsi dire surhumainement de fer qui vont bien.

Journal of Oregon, etc., p. 27. Les établissements russes présentent, la science ne perd pas de vue les questions qui se rattachent encore peu connus. C'est le *Rurik*, équipé aux frais du czar, parti de Cronstadt, commandé par le capitaine Otto Von Kotzebue, plus tard les capitaines de la marine furent commissionnés pour l'expédition scientifique de la mer du Nord, n'oubliaient pas non plus les richesses de ces parages. Le Golownin était expédition de guerre le *Kamchatka*, une enquête sur l'état de l'Amérique Russe. L'arrivée et la mort de Baranoff furent un événement radical dans l'administration de cette période des communes s'établissent entre les îles Sandwich. L'instinct de tous les avant, Temehameha, lie des avec l'établissement russe, parfois sans résultat notable tard Kauikaakoull, les îles Sandwich, n'ont pas. Voy. Ruschenberg, *id.*; Philadelphia, 1838.

un homme comptant sur l'avenir, mais dont l'admiration des générations seule peut le glorifier. Certaines qualités furent poussées à un degré tel chez Baranoff, qu'elles lui firent montrer peu de déférence en plus d'une occasion pour les ordres de la direction suprême : il n'obéissait à l'intelligence à la bravoure, mais on l'accuse d'avoir manqué presque complètement de sensibilité, en même temps qu'il se faisait détester par la grossièreté de ses habitudes. Nous ne savons trop si des mœurs plus aimables eussent obtenu les mêmes résultats parmi les Aléoutes, les Kaloches et les Tchouktchis américains. Poursuivi par l'animadversion qu'avait dû lui attirer un plus d'une circonstance son inflexible vérité, sentant d'ailleurs que l'énergie de ses organes ne servait plus l'ardeur de son zèle, Baranoff comprit de bonne heure que sa mission était accomplie; et il se permit de manda à être remplacé. Mais lorsqu'il quitta Novo-Arkangelsk sur le navire *Koutousoff*, ce fut pour ne plus revenir dans cette colonie : il mourut l'année suivante dans la rade de Batavia. Ce n'était pas un administrateur ordinaire, mais celui dont on a pu tracer le portrait dont nous transmettons les traits principaux, et nous serions disposé à croire avec celui qui nous le fournit qu'il n'a manqué à Baranoff qu'un théâtre moins étendu des regards du monde pour prendre rang parmi les hommes les plus remarquables de son temps. Le génie, la sagacité, la fermeté de caractère, le dévouement étaient les traits distinctifs que l'on remarquait en lui, dit M. Lutké. « Avec des moyens absolument nuls, avec des hommes plus capables de renverser une société que de fonder, forcé de se délier des liens tant que des sauvages, instigués et cités par les civilisés, luttant à chaque pas contre les obstacles et les privations, abandonné pendant quelques années, non-seulement sans secours, mais même sans nouvelles de la Russie, Baranoff organisa et étendit dans ces contrées les chasses et le commerce sur une si grande échelle, et sur une base si solide, que quoique plusieurs siècles aient exigé dans la suite des améliorations et des changements, la nature de ses opérations est cependant restée jus-

qu'à ce jour telle qu'elle était de son temps (1). »

Le capitaine Haguemeister succéda à Baranoff. Cet officier se distingua par une administration intelligente, et depuis plus de trente ans la ville naissante de Novo-Arkangelsk a marché sous d'habiles gouverneurs dans une voie croissante de prospérité. La population européenne ne s'est cependant accrue que fort lentement. En 1835 nous la voyons portée à huit cents âmes, et c'est encore le chiffre approximatif que nous présentent les plus récentes relations : la bourgade entière ne compte pas plus d'une centaine de maisons, construites en madriers. Il y a douze ou treize ans un habile marin faisait remarquer les tendances littéraires et scientifiques des habitants de ce coin reculé du globe. Selon M. Lutké, la bibliothèque de Novo-Arkangelsk offrait des ressources qu'on ne pouvait guère raisonnablement attendre à y rencontrer; et plus tard M. Dullot de Mofras y fit une remarque analogue. Depuis ce temps plusieurs établissements d'une haute utilité ont été fondés; outre son église luthérienne et son église grecque, la capitale de l'Amérique Russe possède un hôpital, une école, un observatoire astronomique et météorologique, un cabinet d'histoire naturelle. Le dernier voyageur que nous venons de citer nous affirme même que nos vau-devilles sont joués avec ensemble dans une salle de réunion où une fort bonne compagnie s'efforce de combattre par ces innocentes distractions la tristesse qu'inspire nécessairement le plus sombre des climats.

L'un des hommes auxquels la géographie doit le plus de reconnaissance, sir Edward Belcher, fut frappé des progrès en tout genre qui se sont opérés dans le chef-lieu de l'Amérique Russe (2);

(1) Baranoff mourut dépourvu absolument de fortune. Nous nous associons aux vœux de l'habile navigateur, et nous souhaitons que la biographie du fondateur de la Nouvelle-Archangel soit enfin écrite. En France le *Journal des Savants* de l'année 1817 fournirait quelques documents. Il est probable que la lacune signalée ici est comblée en Russie, où l'on publie une revue américaine toute spéciale, renfermant, dit-on, des articles d'un haut intérêt.

(2) L'Amérique Russe se trouve certainement plus favorisée que la haute Californie. L'auteur américain du livre intitulé : *Life in California*, Londres, 1846, affirme qu'il n'y a pas un seul médecin dans cette dernière contrée,

il fait observer que s'il appartient à un capitaine de vaisseau de guerre d'être plus difficile que tout autre sur l'ordre, la netteté, la bonne discipline, son opinion est ici de quelque poids, et qu'elle se trouve entièrement favorable à l'état de Novo-Arkangelsk; sir Edward fut même frappé de l'aspect somptueux que présente l'intérieur de l'église eu égard à la localité. L'école est dirigée avec zèle, et la tenue de l'hôpital parut au savant navigateur digne de tout éloge (1).

A l'époque dont nous parlons la population metis de l'établissement montait à mille ou onze cents individus; et, comme cela arrive du reste dans d'autres portions de l'Amérique, elle se faisait remarquer par sa rare aptitude à participer aux avantages de la civilisation: la portion féminine de cette classe si intéressante se montrait disposée à acquérir cette bonne grâce de la société européenne, qui forme un si étrange contraste avec la rudesse des tribus environnantes. En ce qui touche spécialement Novo-Arkangelsk, de l'avis de tous les voyageurs, cette heureuse métamorphose est due à la présence de deux femmes distinguées qui ont suivi leurs maris dans ces après régions, et qui pour leur donner cette preuve de dévouement conjugal n'ont pas craint d'affronter les dangers de toute espèce qu'on peut redouter en traversant la Sibérie. Madame de Wrangell d'abord, puis madame de Koupréanoff, ont tour à tour séjourné plusieurs années dans ces lointains parages, habités naguère entièrement par des hordes féroces, et elles y ont donné à cette population naissante l'exemple de tous les dévouements et de toutes les qualités sociales.

Les divers renseignements que nous avons offerts jusqu'à présent se trouvent consignés dans plusieurs voyageurs; il n'en est pas de même, nous l'avouerons, pour quelques autres îles de l'archipel: ici les géographes se taisent aussi bien que les explorateurs, et nous sommes heureux d'avoir pu recourir à des documents en quelque sorte officiels quoique à peu près ignorés.

(1) *Voyage round the world during the years 1836-1842*. On trouvera dans ce livre une très-jolie vue du chef-lieu de l'Amérique Russe tel qu'il était en 1847. Voy. t. I, p. 96.

DÉSIGNATION DES ÎLES ALÉOUTIENNES
OU ALÉOUTES. — CHANGEMENT
PROJETÉ POUR LE CHEF-LIEU DE
L'ÉTABLISSEMENT.

Les autres îles Aléoutes sont si peu connues, que nous n'hésitons pas à en donner la nomenclature telle qu'elle nous est fournie par M. Vsevolojky, tout en regrettant que cette description sommaire s'étienne aux divisions et à quelques faits de pure ethnographie: « On divise ces îles, dit-il, en Aléoutes proprement dites, et ce sont les plus proches; elles sont au nombre de trois, savoir: Atta, Agatta, Sémitché. En îles des Rats (en russe Crysié); on en compte quatre, qui sont 1° Bouldyre, 2° Kiska, 3° Amtchitka, 4° Krysoyostrow, ou l'île du Rat. En îles d'Andréanof, qui sont au nombre de quatorze, nommément: 1° Tanaga, 2° Canaga, 3° Bobrovoi ou du Castor, 4° Gorelo ou île Brûlée, 5° Semisopotchnoi ou de Sept Cratères, 6° Adaké ou Aiague, 7° Sitkhine, 8° Taguilak ou Tagaoune, 9° Akhta, 10° Amlia ou Amlac, 11° Sogouam, 12° Amoukhta, 13° Tchougagane, et 14° Tchétyré Sopochniaostrow ou les îles des Quatre Cratères. En îles des Renards, qui sont: 1° Oumnak, 2° Ounalachka, 3° Spirine, 4° Acoutane, 5° Acoune, 6° Cagalga, 7° Oummak, 8° Sannakh, 9° Choumaguine, 10° entre l'île de Sannakh et celle de Choumaguine se trouve un archipel de huit petites îles; 11° un petit archipel de sept îles, qu'on appelle Evdokeeskia ou îles d'Eudoxie; on les nomme aussi les Sémides; 12° Touguidok, 13° Kadiak, et 14° l'archipel qui entoure l'île de Kadiak, et dont les îles principales sont Siaghkidak, Afognak, Iavrachitihei et Chouékh (1). »

Ainsi qu'on peut le supposer aisément, les autres établissements insulaires sont moins favorisés que celui de Sannakh; la Compagnie russo-américaine fondée, comme nous l'avons déjà fait remarquer, plusieurs colonies naissantes les seules qui soient réellement dignes d'intérêt subsistent dans l'île de Kadiak

(1) N. S. Vsevolojky, *Dictionnaire géographique historique de l'empire de Russie*, en Moscou, 1823, 2 vol. in-8°. Cette deuxième édition renferme un supplément de M. Maun Allart.

Ounala
ments d
vlovsk
après l
y trans
on; ma
voir ren
le d'ail
s sorte
pinner l
ancien
anen c
ouve p
vlovsk
pinner la
thika.
Après
ment le
ns cett
né à C
, comm
gouna
56° de
entale;
st à cen
ande lan
q wers
ient ab
terres
male es
ccessib
elle sans
sur les
occident
fut jadi
nt du s
is cent
ze villag
Nous u
tinenta
qu'à pr
admin
droit
e à la n
udson
bail c
rir tou
s, et il
ompagn
e dans
e dans
indiens

Voyez
és par

LES ALÉOUTIENNES
— CHANGEMENT
LE CHEF-LIEU DE
T.

l'épaves sont si pe
hésitions pas à en don
telle qu'elle nous e
lojsky, tout en regre
ription sommaire s'e
s et à quelques fait
e : On divise ces îles
proprement dites, e
oches; elles sont a
avoir : Alta, Agatta
des Rats (en russ
ote quatre, qui sont
iska, 3° Amtchitka
l'île du Rat. En île
nt au nombre de qua
: 1° Tanaga, 2° Can
du Castor, 4° Gorelo
misopotchnoi ou de
Adaké ou Aiague
uilak ou Tagaoune
ia ou Amlac, 11° S
khta, 13° Tchoug
ré Sopochniaostro
tre Cratères. En île
sont : 1° Oumnak
Spirkine, 4° Acou
3° Cagalga, 7° Oun
9° Choumaguine
Sannakh et celle d
rouve un archipel d
° un petit archipel d
pelle Evdokeeskia e
les nomme aussi le
guidok, 13° Kadiak
entoure l'île de K
îles principales sou
ak, lavrachithei

ut le supposer ais
établissements insula
prisés que celui de S
e russo-américaine
ns l'avons déjà fait r
colonies naissantes
ent réellement dign
dans l'île de Kadiak

ky, Dictionnaire géogr
l'Empire de Russie, et
pl. 1n-8°. Cette deuxi
plément de M. Maur

Ounalachka. Le premier de ces emplace-
ments offrant un port admirable (le port
avlovsky), on a pu songer un instant,
après l'opinion du capitaine Golovnine,
y transporter le siège de l'administra-
on; mais la Compagnie semble depuis
voir renoncé à ce projet. Un mariu ha-
le d'ailleurs, et fort compétent dans
s sortes de questions, n'hésite pas à
onner la préférence au lieu qu'occupe
ancien établissement. Après un sérieux
amen des localités, l'amiral Lutké ne
ouve pas dans la situation du port
avlovsky de raisons suffisantes pour lui
onner la préférence sur celui de l'île de
thka.

Après la colonie de Kadiak l'établisse-
ment le plus considérable des Russes
ns cette partie de l'Amérique a été
ndé à *Ounalachka* (Agoun Aliaska),
, comme les habitants l'appellent,
Agounalaska. Cette île git sous les
° 56' de lat. sept. et les 210° de long.
dentale; elle s'étend du sud-ouest à
st à cent quarante werstes, et sa plus
ande largeur au milieu est de trente-
quel werstes. Des golfes offrant un ex-
lent abri entrent profondément dans
terres (1); mais toute la partie méri-
onale est bordée de rochers presque
ccessibles, et c'est la raison pour la-
elle sans doute la population s'est reti-
sur les côtes orientale, septentrionale
occidentale. Cette population d'Aléou-
fut jadis considérable; au commence-
nt du siècle elle se trouvait réduite à
is cents individus répartis sur qua-
ze villages.

Nous ne dirons rien ici des terres
continentales : elles sont abandonnées
qu'à présent aux hordes indiennes,
l'administration a cru devoir céder
droit de chasse sur ce vaste terri-
e à la nouvelle Compagnie de la baie
udson, qui l'exploite avec activité.
bail contracté par elle n'a plus à
rir toutefois que pendant quelques
s, et il expire en 1850. Peut-être alors
ompagnie russo-américaine rentrera-
e dans ses privilèges et se mettra-
e dans un contact plus immédiat avec
indiens de la côte.

POPULATION INDIGÈNE. — LES ALÉOU-
TES; LEURS CHASSES. — DESTRUC-
TION DES MORSES. — LES BAÏDAR-
KES. — UN MOT SUR LES TCHOUK-
TCHIS AMÉRICAINS. — LES KALOCHE
DE L'AMÉRIQUE RUSSE.

Dans son Atlas ethnographique du
globe, Balbi désigne plusieurs tribus
considérables offrant des caractères dif-
férents et errant dans ces parages. Quel-
ques-unes sont bien connues, d'autres
ont disparu en partie. Nous ne signale-
rons ici avec quelques détails que les na-
tions assez puissantes pour que les Russes
aient pu les redouter, ou pour qu'ils se
soient aidés de leur habileté à la chasse
dans les parages qu'ils exploitaient. Nous
constaterons également les singulières
exagérations qui ont grossi la valeur des
chiffres, lorsque les premiers explora-
teurs décrivent les nations indiennes
répandues dans ces archipels; elles fu-
rent telles, qu'on a dû les combattre par
une série d'observations sérieuses et que
le capitaine Lutké les a réduites pro-
digieusement.

Nous ne dirons rien des Aglegmutes, des
Kouskokhanses, des Kiatenses, nous pas-
serons rapidement sur les Ouakah qui
habitent Noutka, désigné aussi sous le
nom d'île Quadra et Vancouver : bien
que ces Indiens présentent un degré de
civilisation qui les rend infiniment su-
périeurs aux autres aborigènes de la
côte, ils ne sauraient être décrits dans
cette partie de notre notice. Il n'en est
pas de même de leurs voisins; les Aléou-
tes vivent dans leur vaste archipel, sous
la suzeraineté de l'empereur de Russie,
et sont les auxiliaires les plus actifs des
employés de la Compagnie : l'ethno-
graphie les range dans la famille bien
connue des Esquimaux, et les Russes les
ont trouvés jusqu'à l'extrémité occiden-
tale de la presqu'île d'Aliaska. Balbi
dit également que deux colonies de ce
peuple ont occupé dernièrement les îles
désertes de Saint-Pierre et de Saint-Paul
dans la mer de Béring. Cathéchisés par
quelques missionnaires du rit grec,
plusieurs d'entre eux sont devenus chré-
tiens ou du moins prennent ce titre. Le
capitaine Lutké affirme que le nombre
de ces indigènes dans toute la chaîne
Aléoutienne, y compris l'île de Kadiak,

Voyez les Voyages du commodore Billings,
t. 1, p. 108. Cette notice est de M. Maurer.

ne s'élève pas au delà de cinq mille âmes; il y a loin, on le voit, de ce calcul à celui de Schélikof, qui donnait à la dernière île que nous venons de nommer cinquante mille habitants, uniquement, dit un voyageur sérieux, pour rehausser l'importance de ses découvertes; on ne saurait se dissimuler cependant que la diminution de ces populations n'ait été rapide.

Un des traits distinctifs des hommes de cette race, qu'ils partagent du reste avec les Tchouktchis et les Esquimaux, c'est une merveilleuse habileté à manœuvrer ces étranges embarcations que l'on désigne sous le nom de *baïdarks*: construites par un procédé vraiment habile avec la peau du morse, ces pirogues de cuir volent rapidement à la surface des flots, et se dirigent comme par une sorte d'instinct au milieu des vagues. L'Aléoute, que n'arrête aucun obstacle, a été appelé assez ingénieusement un *homme poisson*; il se meut sur les eaux en effet comme ces cétacés agiles qui sillonnent l'Océan. En mars et en avril, l'époque de la chasse aux loutres, il n'est pas rare de rencontrer des flottilles de trente à quarante baïdarks. Ounalachka en envoie quelquefois plus de cent trente; un chef choisi par élection commande chaque bande aventureuse. Malgré l'habileté des pagayeurs, il ne faut pas croire que sur ces mers orageuses les baïdarks ne courent aucun danger. Les rafales en font périr, et l'on rappelle des sinistres où plus de mille Aléoutes ont péri (1).

La baïdarke ou baïdarc, qui joue un si grand rôle dans la navigation des peuples polaires, et qui a dû servir de véhicule à tant de navigateurs dont nous soupçonnons l'audace, mais dont les voyages sont demeurés inconnus, la baïdarke est une embarcation de vingt pieds de long, sur dix-huit pouces ou deux pieds de large. Steller en a donné une description minutieuse. Le corps de cette espèce de canot est fait de bois ou de côtes de baleines fort minces; on recouvre entièrement cette carcasse légère de peaux de morses ou de veaux marins, « à l'exception d'une ouverture pratiquée au milieu, qui a un rebord de côtes de

baleines ou de bois pour empêcher l'eau d'y pénétrer. Ce trou est fait précisément de manière à ce qu'un seul homme puisse y entrer et s'asseoir dans le canot en étendant ses jambes en avant; il en a où de ce rebord il s'élève tout autour un morceau de peau que l'homme assis dans le canot lie autour de son corps et qui le garantit absolument de l'eau. » Les coutures de ces embarcations sont enduites d'une sorte de colle qui remplace le goudron et dont l'ingrédient principal est l'huile de veau marin.

C'est de l'habileté et du zèle des chasseurs intrépides dont nous venons de parler, et auxquels la manœuvre de baïdarke est familière, que dépend plus ou moins de profits obtenus par la Compagnie. Les Aléoutes attaquent tous les cétacés, morses, lions marins. Mais ils regardent comme la capture la plus riche qu'ils puissent faire celle de l'énorme cétacé dont l'huile est si recherchée pour leurs festins, ce n'est point là le genre d'expédition qu'ils redoutent le plus; lorsqu'ils vont à la chasse périlleuse des morses, ils se font tristement adieux. Les dents seules de l'animal sont recherchées par le commerce, mais l'imagination est effrayée de l'épouvantable massacre qu'il faut faire annuellement parmi ces phoques, lorsque l'on considère que quatre ou cinq mille individus ne fournissent pas plus de vingt-cinq mille dents, et que c'est là le produit des années regardées comme très-heureuses. La chasse aux loutres de mer est la réalité la plus importante; si, comme l'a fait remarquer, les Aléoutes s'affranchis par le gouvernement du tribut en pelleteries, ils sont obligés de servir la Compagnie pour la chasse des animaux marins, et principalement pour celle des loutres. Ils tuent ces animaux à coups de flèches en mer, et ils en prennent aussi quelquefois aux filets; les proies qu'ils peuvent faire en cette occasion sont assez considérables. Lorsqu'on ne peut approvisionner pas des choses nécessaires

(1) Choris a donné plusieurs planches fort nettes, qui représentent des Aléoutes, ainsi que les divers instruments de pêche dont ils se servent.

(1) On trouvera bien d'autres renseignements sur les baïdarks telles qu'elles existent aujourd'hui dans l'ouvrage intitulé : *Essai sur la construction navale des peuples extra-poléaires, ou collection des navires et pirogues construits par les habitants de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*; par M. Paris, capitaine de vaisseau, 1 vol. in-fol. avec 230 pl.

la vie, autre qu'indigènes, les peuples, les peks. La chasse est ce qui se fait le plus en en... si des... gentes e... lage est... Aliaska, (nt fort... en ici n... evrachk... insiste p... ces de m... ut consu... faits im... ursuite a... t diminu... des am... ns parag... nment, files Ko... plées in... files dép... n'appar... mines, et... rer dans... les Aléou... nat, cèle... es qui o... sses de l... bre, sor... euses. «... s de ma... sortes d... ssière qu... seulem... animaux... contr... res, ma... illes en... ts biza... e pour... e tous... ipel il... au po... les Te... tuellem... vont

N. S. V... e histor... et le tat... pays; h...

pour empêcher l'ea
u est fait précis
qu'un seul hom
seoir dans le can
bes en avant; il
il s'élève tout a
peau que l'hom
lie autour de sa
ntit absolument
de ces embarcati
sorte de colle q
et dont l'ingrédi
de veau marin
et du zèle des cha
nt nous venons
la manœuvre de
rière, que dépend
profits obtenus par
outes attaquent
ns marins. Mais s
capture la plus ric
re celle de l'énor
est si recherchée pe
est point là le ge
redoutent le plus:
la chasse périlleu
font tristement les
seules de l'anim
ar le commerce, m
affrayée de l'épouv
il faut faire annue
phoques, lorsque l
tre ou cinq mille in
ent pas plus de vin
t que c'est là le prod
es comme très-heur
loutres de mer est
ortante; si, comme
er, les Aléoutes s
ouvernement du tri
sont obligés de ser
r la chasse des anim
alement pour celle
ces animaux à c
er, et ils en prenn
aux filets; les pro
en cette occasion s
les. Lorsqu'on ne
s des choses nécessa

la vie, ils reçoivent pour une vieille
autre quinze roubles, pour une jeune six
oubles, pour un petit un rouble vingt
opeks.

La chasse qui succède à celle des lou-
es est celle des renards; elle a lieu
r le secours des chiens et le plus sou-
ent en employant des pièges. On prend
nsi des renards noirs, des renards
gentés et des renards rouges, dont le
lage est singulièrement moelleux; ceux
Aliaska, appartenant à cette espèce,
nt fort recherchés. Nous ne dirons
en ici ni de la chasse aux souslics
evrachka) ni de celle aux oiseaux, qui
nsiste principalement en diverses es-
ces de macareux. Le voyageur que l'on
ut consulter avec le plus de fruit sur
faits importants a constaté que si une
ursuite active mais imprudente avait
t diminuer prodigieusement le nom-
e des animaux à fourrures dans cer-
ns parages qui en fournissaient abon-
nment, d'autres contrées, telles que
iles Kouriles par exemple, se sont
plées insensiblement : mais bien que
iles dépendent de la Compagnie, el-
n'appartiennent plus aux terres amé-
naises, et nous ne saurions les faire
rer dans notre cadre.

Les Aléoutes, malgré la rigueur de leur
nat, célèbrent fréquemment des fêtes.
es qui ont lieu au retour des grandes
sses de l'ours, après le mois de dé-
mbre, sont incontestablement les plus
ieuses. « Les hommes alors sont cou-
ts de masques de bois peints de tou-
s sortes de couleurs, avec une terre
ssière qui se trouve dans ces îles (1);
seulement ces masques représentent
animaux marins, dont chaque indi-
contrefait les habitudes ou les
res, mais on rencontre alors des
illes entières portant ces déguise-
s bizarres et s'entrevisitant d'île
e pour se livrer à une joie bruyante.
e tous les peuples qui visitent cet
ipel il n'en est pas de plus intéres-
au point de vue ethnographique
les Tchoukchtis, qui, fréquentant
uellement les côtes de l'Amérique,
vont pas moins établir des rela-

tions commerciales avec les Russes du
nord de la Sibérie. Pour obtenir par
des échanges quelques-uns de ces objets
qui flattent leur sensualité grossière ou
leur goût pour certaines parures, les
Tchoukchtis n'hésitent point à entre-
prendre des voyages qui ne durent pas
moins de cinq mois, et qui les forcent
à traverser les régions les plus désolées.
Ces hommes, endurcis à toutes les fa-
tigues, paraissent avoir fréquenté les
deux continents même à des époques
qui échappent à nos appréciations his-
toriques. Ils le disent positivement, le
détroit de Béring a été traversé maintes
fois par leurs ancêtres, et le doute le
plus léger ne peut plus exister mainte-
nant sur une communication déjà bien
ancienne entre le vieux et le nouveau
monde (1).

M. de Wrangell, qui a assisté si fré-
quemment en Sibérie aux chasses de ces
peuples, et qui nous offre sur elles de
si précieux renseignements, nous fournit
un détail peut-être unique dans les anna-
les de la vénerie : nous le reproduisons
ici tel qu'il se trouve consigné dans
le voyage du savant amiral, en faisant
observer qu'il s'agit plus spécialement
des Tchoukchtis errant sur les rives de
la mer Glaciale. « Ils prennent des loups,
dit-il, par un procédé tout particulier.
Les extrémités d'un morceau de fanon
de baleine, plié en deux, sont aiguisées
et attachées ensemble : le fanon ainsi
préparé est aspergé d'eau jusqu'à ce
qu'il soit entièrement couvert de glace,
et l'on enduit le tout de graisse; le loup
se jette sur cet appât et l'avale, mais
la glace fond dans son estomac, la
baleine se déploie, et ses bouts aiguisés
tuent l'animal.... La chasse à l'ours
blanc est fort dangereuse : les Tchouk-
chtis vont chercher ces animaux dans la
mer Glaciale, parmi des torosses inex-
tricables, et les tuent à coups de pique.
Ils emploient des espèces de corbeilles
pour pêcher le poisson. Quant aux
oiseaux, ils les prennent avec un filet
en courroies très-minces, aux extré-
mités duquel sont suspendues des pierres
ou des morceaux d'os de morses. Les
Tchoukchtis lancent ce filet en l'air
avec beaucoup d'adresse; les oiseaux

en d'autres renseigne-
mentelles qu'elles existent
ouvrage intitulé : *Essai sur
e des peuples extra-
des navires et pirogues
ents de l'Asie, de l'Afrique
M. Paris, capitaine de
avec 230 pl.*

N. S. Vsevolozsky, *Dictionnaire géogra-
e historique de l'empire de Russie*, com-
ent le tableau politique et statistique de ce
pays; Moscou, 1823, 2 vol. in-8°.

(1) Voyez Wrangell et Lutké.

qu'il atteint s'y entortillent et tombent par terre avec l'engin (1). »

Le peuple le plus redoutable pour les Russes, celui dont il peut obtenir aussi par la suite les services les plus réels, forme la confédération des Kaloches (2). Cette nation belliqueuse s'est répandue dans les archipels du Roi-Georges, du Duc-d'York, du Prince-de-Galles et dans l'île de l'Amirauté. Lorsque la Compagnie fonda Novo-Arkangelsk, ce furent ces terribles Indiens que Baranoff eut à combattre. Si l'on s'en rapporte au conseiller Vsévolosky, les habitants de Kadiak, appartenant à la même race, présentaient vers 1824 un total de treize cents hommes, sans compter les femmes. Les Kaloches, qu'il nous importe de connaître, et qui résident à Sitkha, prennent eux-mêmes le titre de *Sitkha Khan* ou homme de Sitkha. Ainsi que cela arrive chez les Esquimaux, le corbeau joue un rôle important dans la théogonie de ces peuples; si les Kadiagues, par exemple, croient que cet oiseau eut la puissance de créer la terre, les Kaloches en font une sorte de messager divin chargé d'apporter la lumière du ciel. En souvenir de ce bienfait, sans doute, c'est le seul oiseau qui ne paraisse jamais dans leurs festins. Ces peuples ont du reste une cosmogonie fort compliquée, où (chose curieuse) on trouve certains mythes analogues à ceux de la Grèce; nous ajouterons aussi qu'on y voit figurer la tradition d'un déluge universel. *Kitkh-oughin-si*, le premier des humains, sans cesse occupé à détruire sa progéniture; *Elkh*, l'être prédestiné qui donne enfin à la race des hommes ses précieuses enseignements; sa mère, qui reçoit comme don filial une robe chatoyante tissée de plumes de colibri, voient leurs aventures mêlées aux traditions dont nous venons de parler.

(1) Voyez *Le Nord de la Sibirie*, t. II, p. 340. Nous ferons observer que M. de Wrangell modifie légèrement le nom de ces peuples, et qu'il les appelle Tchouktchas. Nous avons suivi l'ancienne dénomination. Les Tchouktchs se divisent en deux races distinctes.

(2) On la désigne aussi sous les noms de *Kolouches*, *Kolouches*, *Kolougis*, *Kalujes*, *Caliouches*; Voy. Balbl. Nous avons adopté ici la dénomination reproduite par M. Lutké. Selon un ethnographe célèbre, la famille des Kolouches est la souche des peuples qui habitent depuis Jakutat jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte.

Le culte des Kaloches est néanmoins une sorte de chamanisme, comme celui que l'on trouve en vigueur chez les peuples de l'Asie. Les chamans, ces intermédiaires inflexibles des génies maléfaisants, ont institué des dogmes sanguinaires par suite desquels des esclaves sont immolés. L'anthropophagie néanmoins ne se mêle pas à cette exécration coutumière comme cela a lieu à Noutka. Choix étrange, mais conséquence naturelle de ces dogmes sanguinaires, la mort n'affranchit par l'esclave; et dans la funèbre servitude celui-ci va rejoindre l'âme errante qui jadis lui commandait, et qui doit exercer encore sur lui un pouvoir despotique.

Les Kaloches forment une race robuste, singulièrement endurcie aux rigueurs des saisons. M. Lutké nous les représente, comme étant pour ainsi dire insensible à la rude température qu'ils sont obligés d'affronter; quelquefois, dépouillés de leur manteau, ils dorment à l'air libre d'un foyer qui les rôtit littéralement, tandis que certaines parties de leur corps sont atteintes par la gelée. Ils ont parmi eux une classe privilégiée de guerriers, désignés sous le nom de *Koukhontan* ou *Kokvontan*. On peut assimiler ces hommes intrépides à une sorte d'ordre de chevalerie, consistant dans une prééminence réelle dans le gouvernement tout patriarcal.

L'industrie primitive des Kaloches, car ces tribus commencent à se modifier en tout sur les Russes, est loin de grossièreté qu'on rencontre chez certains sauvages. Vont-ils au combat, « ils se couvrent de cuirasse en lames de bois, fortement entrelacées de nerfs de baleine, garnissent leur poitrine et leur dos; » un masque habilement sculpté et représentant la face de quelque monstre redoutable défend leur visage (1). Méditent-ils quelque expédition lointaine, de vastes pirogues pouvant contenir jusqu'à soixante

(1) Ceci peut expliquer jusqu'à un certain point l'usage de l'étrange ornement des lèvres qui donne une si singulière analogie à ce peuple avec l'une des nations les plus célèbres du Brésil; c'est un masque perpétuel, destiné à rendre la face de l'homme plus redoutable aux femmes. L'ont adopté par imitation. Voyez, *Voyage round the world*. Il y a un trait de femme semblable en tout à celui d'une femme de la race des Botocoudos.

es est néanmoins
isme, comme celui
eur chez les peu-
namans, ces inter-
énies malaisants
mes sanguinaires
esclaves sont im-
agie néanmoins
xécrable coutume
à Noutka. Chos-
séquence naturel-
guinaires, la mor-
clave; et dans
elui-ci va rejoind-
adis lui comman-
ercer encore sur
ue.

ent une race robust-
re aux rigueurs d-
nous les représen-
insi dire insensibi-
ure qu'ils sont ob-
quelquefois, dépouil-
ils dorment à l'a-
i les rôtit littéra-
certaines parties
teintes par la gel-
une classe privilé-
nés sous le nom
Kokvontan. On pe-
mes intrépides à
chevalerie, cons-
ence réelle dans
t patriarcal.

mitive des Kaloches
mencent à se mod-
usses, est loin de
rencontre chez ce-
nt-ils au combat, « u-
s de bois, fortem-
fs de baleine, garan-
ur dos; » un mas-
té et représentant
monstre redoutab-
(1). Méditent-ils qu-
ntaine, de vastes pi-
tenir jusqu'à soixan-

iquer jusqu'à un cer-
ange ornement des lé-
gulière analogie à ce-
ations les plus célèbres
aque perpétuel, desti-
omme plus redoutable
par imitation. Voy-
the world. Il y a un
lable en tout à celui d-
s Botocoudos.

x guerriers les reçoivent. Non-seule-
ent ces embarcations sont désignées
omme nos navires par des noms par-
uliers, tels que celui d'un astre,
un animal, d'un objet qui a frappé
urs regards, mais une sculpture mi-
tieusement habile reproduit en relief
nseigne de l'embarcation; les Kalo-
es de la colonie russe sont essen-
llement sculpteurs, comme le sont
es peuples de Noutka et ceux de l'île
la Reine-Charlotte (1). Cette ten-
ence marquée vers la culture d'un art
ficile n'a cependant pas adouci les
eurs de cette tribu : en certaines oc-
sions ils poussent au plus haut degré
cruauté, dit-on, leurs rapports avec les
rangers. « Pour laver une injure reçue,
irme le voyageur qui les a le mieux
servés, la vengeance par le sang, loin
tre regardée comme un crime, de-
nt pour chacun un devoir sacré. »
ne s'ensuit pas de là, fait observer le
me écrivain, qu'on doit considérer
Kaloches comme « tout à fait indi-
es de porter la face humaine (2), » et
insiste sur la rare tendresse des
res pour leurs enfants; elle est telle
effet, qu'un guerrier endurci à tous
actes qu'entraîne une guerre impla-
le ne se sent pas le courage d'im-
rger son enfant dans l'eau glacée

) Après avoir vanté la merveilleuse habileté
déploient les Kaloches dans la construc-
de leurs grandes pirogues, si légères
d'aucune autre embarcation ne saurait lut-
avec elles, » Lutké parle de sculptures vrai-
t remarquables dont elles sont ornées; puis
l'exprime ainsi sur la rare aptitude de ces
iens pour divers arts industriels. « Ils sculp-
ent des masques de guerre, et des masques
naires pour les jeux, ainsi que des pipes de
et d'ardoise. Ils fabriquent des anneaux
cuivre ou de corne qu'ils portent au poi-
; des cuillers de corne et de la vaisselle
bois ornée de coquillages et d'enjolivements
s. Ils ont même appris maintenant à répa-
er des fusils; leurs poignards à deux tranchants,
eils de coquillages luisants, exécutent l'é-
nement par la netteté de leur exécution.
femmes tissent très-adroitement des tapis
poil de chèvre; elles tressent avec des ra-
s des paniers de diverses couleurs, de pe-
corbilles de travail, garnies de pochettes
es chapeaux à l'européenne très-légers et
durables, qui se vendent très-bien en Can-
nie.

En rappelant ces expressions, M. Lutké
ve contre le récit d'un voyageur qui les
ole, et qui prétend qu'un Kaloché, ennuyé
ris de son fils, le jeta dans de l'huile de ba-
bouillante. (*Voyage autour du monde.*)

pour l'endurcir aux rigueurs de l'air, et
qu'il le confie toujours à un parent
lorsqu'on juge indispensable de faire
subir à l'innocente créature cette épreuve
nécessaire. C'est sans doute ce senti-
ment profond des affections de famille
qui a conduit les Kaloches à adopter
l'un des usages les plus étranges que
l'histoire des peuples sauvages ait en-
core enregistrés : « A la mort d'un on-
cle, le neveu prend sa plus ancienne
femme; aucune disproportion d'âge ne
peut le dispenser de remplir ce devoir
inévitale. »

Comme toutes les nations américai-
nes, cette nation si curieuse à observer
se modifie profondément aujourd'hui
dans ses usages, et en s'alliant avec les
promichléniks russes donne naissance
à des métis que l'industrie européenne
saura utiliser. Une chose qui n'est plus
douteuse aussi, c'est que la race pure
tend à diminuer et que la petite verole
exerce chez ces peuplades l'influence
funeste qu'elle exerce chez toutes les
tribus de l'Amérique. L'année 1770 a
été marquée par une épidémie affreuse
de ce genre. Le savant courageux auquel
on doit la solution d'un problème géo-
graphique si intéressant, et qui plus tard
a dirigé avec tant de succès la colonie,
M. de Wrangell, compte néanmoins
encore un total de quarante mille indi-
gènes; il est vrai que ce chiffre s'applique
à toute la population indienne de l'A-
mérique Russe (1).

ÉTABLISSEMENT DE LA BODEGA FONDÉ EN CALIFORNIE, ET DÉPEN- DANT DE L'ADMINISTRATION DE NOVO-ARKANGELSK.

La Compagnie russe ne s'est pas bornée
à peupler les îles de ces nombreux archi-
pels; dès l'année 1807 les judicieux ob-
servations de Langsdorff, qui vint mouil-
ler au port de San-Francisco, purent
éveiller sa sollicitude sur la valeur
d'un territoire dont les autorités espa-
gnoles ne s'étaient pas encore solennel-
lement emparées; le port de la Bodega
avec ses rives, magnifiquement boisées,
éveilla dès lors chez elle des idées d'en-

(1) *Voyez Wrangell's Nachrichten über die Rus-
sischen Besitzungen in America* (1839), in-
scrit dans la collection de MM. Baer et Hel-
mersen.

vahissement. Ce n'était pas à un homme tel qu'Alexandre Baranoff que de tels détails pouvaient être fournis vainement; il détacha de Sitkha cent Russes, sous le commandement de M. de Kuskof. Ceux-ci furent renforcés par une centaine d'Indiens kadiak, et, il faut insister sur ce point, avec la permission des Espagnols, une petite colonie de chasseurs s'éleva tout à coup dans ces solitudes qu'on se croyait trop heureux alors de voir sillonnées par des êtres vivants. Les bénéfices obtenus par la Compagnie sur ce point furent, dit-on, immenses. Les établissements se multiplièrent. Dès l'année 1815 quelques fermes russes s'élevaient déjà dans l'intérieur; mais alors vinrent les réclamations, et, comme l'a très-bien fait observer M. Duflot de Mofras, elles furent sans effet: « les troubles qui agitaient la vice-royauté du Mexique permirent aux Russes de devenir les possesseurs définitifs du terrain qu'ils occupaient. » Le port de la Bodega prit même le nom de Romanzoff (1).

Ainsi que l'a consigné dans sa relation le même voyageur, « le terrain occupé par les Russes n'a jamais eu de limites bien fixes, puisqu'à l'époque de leur établissement en 1812 il n'existait aucune ferme espagnole au nord du port de San-Francisco, et qu'ils commirent alors la faute de ne pas y fonder quelques maisons. Cependant, d'après les renseignements les plus précis, on peut dire que la ligne de démarcation commençait au sud du port

(1) Greenhow raconte ainsi l'établissement des Russes dans ces régions. « Baranoff, l'agent en chef de la Compagnie russo-américaine, obtint du gouverneur espagnol de la Californie la permission d'élever quelques maisons et de laisser quelques hommes sur les rives de la baie de Bodega, un peu au nord du Port de San-Francisco, où ils furent employés à la chasse des troupeaux sauvages, seulement pour approvisionner de vivres Sitkha et les autres établissements. Deux ou trois ans s'étaient à peine écoulés depuis que cette permission avait été accordée, lorsque le nombre des individus employés ainsi devint assez grand et leur habitation assez semblable à un fort, pour que le gouverneur jugeât à propos d'adresser des remontrances à ce sujet. » L'historien continue en disant que ces observations furent reçues fort mal; et que lorsque le commandement de quitter les lieux fut réitéré, l'agent russe Kuskof nia froidement le droit des Espagnols sur ce territoire, qu'il affirma être ouvert à l'occupation de toute nation civilisée. Voy. *History of Oregon*, p. 327.

de la Bodega, à la lagune nommée El Estero Americano, et qu'elle se prolongeait vers l'est-nord-est à la rencontre de la petite rivière de San-Ignacio. Avatcha des cartes russes. » Il y a une identité parfaite entre la topographie de cette portion de la côte et celle de l'autre partie de la haute Californie; c'est d'abord une chaîne de collines courant parallèlement à la côte, et derrière ces éminences vers l'orient de belles prairies. — Malheureusement on ne rencontre pas un seul cours d'eau navigable sur un espace de vingt lieues. Le Rio-Ignacio ou Avatcha, qui se jette dans le port de Romanzoff, le San-Sébastien ou Slawianska, qui se dessèche durant l'été, le ruisseau désigné sous le nom de Ross et le Kostromitinoff sont dans ce cas. Le climat de cette partie de la colonie est magnifique; la chaleur moyenne de l'année est de 12° centigrades; et M. de Mofras affirme qu'il ne gèle jamais: aussi les arbres fruitiers de l'Europe prospèrent-ils le long de la côte, sans en excepter la vigne. Les céréales, le tabac, certains légumes de zones tempérées viennent bien. Avec des soins les bestiaux pourront se multiplier d'une façon prodigieuse comme ils l'ont fait sur d'autres points de l'Amérique. L'établissement russe fonda dans l'excellent port que l'on désigne sous le nom de la Bodega gît par la 38° 18' 30" de latitude nord et la 125° 24' 20" de longitude ouest. Il y a cinq à six ans on n'y avait élevé aucune espèce de fortification, et la Compagnie se contentait d'y posséder une pièce de bronze. Ses vastes magasins seuls lui donnent de l'importance; il y a deux ou trois maisons d'habitation seulement; est probable que les choses ne resteraient pas longtemps dans cette situation surtout en présence des nouveaux événements que vient d'amener la guerre du Mexique.

Le fort de Ross, qui s'élève dans une petite anse où les Russes ont déjà construit des navires, a excité naguère, par l'ensemble de sa position et par la fertilité de ses jardins, l'admiration d'un voyageur dont nous aimons à recueillir les impressions: « Il n'existe rien de plus pittoresque ni de plus grandiose que les forêts de pins gigantesques qui les en-

tourent. de quatre tre du que verneur, caserne, grecque sions de l'e formée pa mètres de brasures angles opp hexagones six pièces nents prin inoff, V tschernick es fermes, ons des o ins et bâ tnements ar les Rus illages mo ux résulta avigation t'idées q ura à cons es mélang mais aussi stiques les vages, dé quarante ar retentir à le père ances es nisa ses ovogorod nissantes errera. Un chan pendant que Russ n'y tro été élégan er un de gnée à p vait être e l'élève it un int leurs re ny faisa quence u osé la fi uvernaît uitté le terres lité les

ne nommée El
u'elle se prolonge
à la rencontre
de San-Ignacio,
ses. » Il y a une
la topographie
côte et celle de
aute Californie
de collines couv
côte, et derrière
orient de belle
eusement on n'a
cours d'eau navig
vingt lieues. Le
cha, qui se jette
anzoff, le San-Se
a, qui se dessèche
au désigné sous le
ostromitoff sont
t de cette partie d
ifique; la chaleur
est de 12° centigr
s affirme qu'il n'y
es arbres fruitiers
ent-ils le long de
er la vigne. Les c
rtains légumes de
ennent bien. Ave
x pourront se mu
prodigieuse comm
utres points de l'A
ement russe fond
t que l'on désigne
Bodega gît par la
titude nord et la
gitude ouest. Il y
y avait élevé aucu
on, et la Compagn
posséder une pièce
magasins seuls
ance; il y a deux
itation seulement;
choses ne resteront
s cette situation
des nouveaux évé
d'amener la guer

toutent. Ross présente un quadrilatère de quatre-vingts mètres de front, au centre duquel se trouvent la maison du gouverneur, celle des officiers, l'arsenal, la caserne, des magasins et une chapelle grecque surmontée de croix et de clochetons de l'effet le plus agréable. L'enceinte, formée par d'épais madriers, avait quatre mètres de haut; elle était percée d'embrasures garnies de caronades, et aux angles opposés s'élevaient deux bastions hexagones à deux étages et garnis de six pièces. Dans les autres établissements principaux, tels que Kostromitoff, Vasili, Klebnikoff, D. Jorge Tschernick, les bâtiments d'exploitation, les fermes, les corps de garde et les maisons des officiers sont entourés de jardins et bâtis en bois, avec de fort jolis ornements. Ces maisons, nommées *isba* par les Russes, ressemblent à celles des villages moscovites. » Ainsi donc, grâce aux résultats merveilleux amenés par la navigation, grâce à l'expansion de faits et d'idées qui en résulte, l'ethnographie aura à constater un jour, non-seulement des mélanges de races les plus étranges, mais aussi les oppositions d'instincts artistiques les plus extraordinaires : sur ces vastes, déserts encore il y a moins de quarante ans, le chant slave commence à retentir à côté des campagnes fertiles et le pâtre redit quelques vieilles romances espagnoles; l'architecture qui puisa ses inspirations dans l'antique Novogorod reparait non loin des villes dissidentes où fleurit encore le génie des errera.

Un changement notable s'est opéré pendant dans cette portion de l'Amérique Russe, il n'y a pas encore sept ans; on n'y trouverait peut-être plus la société élégante et choisie qu'y sut apprécier un de nos compatriotes. La Compagnie a pensé que la culture des terres avait été abandonnée en partie, ainsi que l'élevage des bestiaux, et qu'elle trouvait un intérêt réel à acheter des agriculteurs répandus dans le pays ce que l'on y faisait venir à grands frais. En conséquence un officier distingué, qui avait épousé la fille du prince Gargarin, et qui gouvernait ce territoire, M. de Rotscheff quitté le fort de Ross, et l'on a affermé les terres environnantes. Ce sont en partie les profits de la pêche et de la

chasse que convoite la Compagnie et qui lui font regarder comme secondaires les résultats de l'agriculture. C'est à ce point de vue qu'il y a une dizaine d'années elle avait jeté son dévolu sur un vaste territoire voisin, dont elle méditait de faire régulariser la cession. Il y a dix ans M. l'amiral du Petit-Thouars disait :

« Les Russes, resserrés dans leur établissement agricole de la Bodega (établissement aujourd'hui dans l'état le plus florissant), convoitent, si l'on en peut juger par des paroles échappées à quelques officiers placés dans une position élevée, la possession du beau port de San-Francisco, celle des rives fertiles de ses deux bassins, comme aussi celle de la magnifique rivière del Sacramento, qui est navigable pour des bâtiments de deux à trois cents tonneaux jusqu'à cinquante lieues de son embouchure. Il serait peut-être difficile de dire aujourd'hui à quelle nation appartiendra un jour cet excellent port; mais dans l'état politique actuel de l'Europe et du Nouveau Monde il est très-vraisemblable que la puissance qui aura la heureuse hardiesse de s'en emparer par une occupation de fait ne sera pas troublée dans sa possession (1). »

On le comprendra aisément, les événements qui viennent d'avoir lieu à la suite des guerres du Mexique changent complètement la question, et il est bien certain que la haute Californie, étant tombée entre les mains d'une nation dont la sagacité ne saurait être mise en défaut, les prétentions des possesseurs de la Bodega seront examinées sérieusement. La baie de San-Francisco offre l'un des plus beaux ports du monde, et il n'est guère probable que les États de l'Union s'en dessaisissent en faveur d'une puissance dont la concurrence peut devenir à craindre dans ces parages, et dont les Américains ne seront certes pas les derniers à deviner les empiétements.

Le Rio del Sacramento (2), quise jette

(1) Du Petit-Thouars, *Voyage de la Vénus*, 1837.

(2) Le Rio del Sacramento a pris une telle importance pendant l'impression de ces notices, qu'on nous saura bon gré sans doute de donner ici quelques détails sur son cours et sur le pays qu'il arrose. Au moment de mettre sous presse d'ailleurs, le message du président des États-Unis adressé au congrès, et le rapport de M. Mason, font évanouir tous les doutes que

dans la baie de San-Francisco était naguère célèbre par la quantité de loutres et de castors que nourrissaient ses rivages; il y a une dizaine d'années sa réputation avait singulièrement diminué sous ce rapport, et comme l'atteste l'habile navigateur qui remonta son cours à cette époque (1), d'affreuses épidémies avaient détruit pour ainsi dire les misérables tribus qui l'habitent. Une découverte récente, dont tous les journaux ont retenti, l'ui a acquis en peu de temps une réputation supérieure à celle des fleuves les plus riches de l'Amérique du Sud. Cet or de la Californie, dont M. du Petit-Thouars a naguère constaté la pureté (2), se trouverait dans les sables du Sacramento et dans celui de ses affluents en quantité telle, qu'elle surpasserait ce qui nous est raconté de l'Oural et de ses richesses prodigieuses. Cependant nous devons dire ici qu'un homme célèbre dans la science explora il y a dix ans le cours de ce fleuve; qu'il examina les parties constitutives de son sable, et que rien de pareil à ce qui nous est raconté par les journaux nes'offrit à son observation: il n'est pas fait mention d'une seule pépite d'or trouvée par sir Edward Belcher.

Selon M. de Mofras on a cru longtemps, et fort à tort, que le Rio del Sacramento avait son origine dans ce lac *Salé* ou *Youta* qui s'étend au pied des montagnes Rocheuses, et qui porte dans les anciennes cartes les noms de lac *Timpanogos* et *Teguayo*; mais, comme le fait observer ce voyageur, aucune rivière ne découle de ce lac, et lorsque le Sacramento pénètre dans le lac Masqué, le fleuve et le lac sont à plus de cent lieues à l'ouest du Youta; la Sierra-Nevada les sépare. On peut suivre sur la carte, fort détaillée, qui accompagne l'exploration du territoire de l'Orégon et des Californies le cours du Rio del Sacramento, et l'on remontera ainsi jusqu'à la mission de Saint-Louis dans l'Orégon. Cependant nous devons dire que l'indication des sources offre des différences, si on les compare avec celle portée sur la carte d'Augustus Mitchell. Il ne nous est pas permis dans ce court exposé d'entrer dans une discussion géographique; nous

nous avons cru devoir émettre sur la richesse de ce fleuve. Voy. l'Appendice.

- (1) Belcher, *Voyage round the World*.
 (2) *Voyage de la Vénus*.

nous contenterons de dire que ce beau fleuve, auquel la carte américaine la plus récente assigne quatre cent cinquante milles de cours, ne cesse d'être navigable pour les bateaux de moyen tonnage par les 38° 46' 47" de lat. nord et les 124° 00' 54" de long. ouest. Or le même voyageur indique la facilité de navigation offerte par le Sacramento dans un espace de cinquante lieues, c'est-à-dire jusqu'à une rivière que les Canadiens désignent sous le nom du Trou. Les divers documents que nous avons sous les yeux se réunissent pour donner une idée imposante des merveilleux paysages que présentent les deux rives; non-seulement l'exubérance de la végétation atteste la fertilité du sol, mais les forêts magnifiques qui bordent le rivage prouvent qu'il n'est aussi bien que l'agriculture trouveront dans ces régions des richesses plus inpuisables encore que celles qui nous sont annoncées si pompeusement. Nous nous observer seulement que les terres des rives s'abaissent singulièrement, où il se jette dans la baie. A son embouchure même, le sol est entièrement plat et à tel point, dit un navigateur célèbre qu'il devient très-difficile d'user de l'horizon artificiel, particulièrement à la marée descendante ou au flot montant la marée (1).

M. de Mofras a exprimé d'une manière précise et en peu de mots quelle est la disposition géographique du fleuve vers son embouchure (2). « Au fond de la baie de los Carquines on découvre trois bouches de rivières que les Canadiens appellent les Trois-Fourches; elles sont formées, à droite et à l'est par le Rio San-Joaquin; en face et au nord par le Rio del Sacramento, et à gauche au nord-ouest par le Rio de Jésus-María. On a cru longtemps que cette rivière était un cours d'eau ayant une origine distincte; mais des explorations dirigées ont démontré que le Jésus-Maria n'était qu'un bras du Sacramento, sept lieues avant son embouchure se furque et donne naissance à la grande

(1) *Voyez* sir Edward Belcher, *Narrative of a voyage round the World*. Lond., 1843, 2^e t. I, p. 130.

(2) Duffot de Mofras, *Exploration de l'Orégon*, t. I, p. 448.

ire que ce beau qui porte son nom. » La largeur ordinaire
américaine la plus du fleuve est évaluée à trois cents mètres.
cent cinquante. Quant au Rio de San-Joaquin, dont nous
e d'être navigable avons déjà parlé, ses sources ne sont pas
oyen tonnage qu'encore déterminées d'une manière exacte.
lat. nord et le Formé par une multitude de courants
uest. Or le même'eau descendus des monts Californiens
ilité de navigation et des pentes occidentales de la Serra-Ne-
to dans un espace rada, il coule du sud-est au nord-ouest
est-à-dire jusqu'dans la vaste plaine de *los Tullares*. Bien
adiens désignent moins important que le Rio del Sacra-
Les divers docu mento; le Joaquin, si abondant en sau-
ous les yeux se rénonns énormes et en castors, n'est naviga-
ne idée imposant le que pour les canots. Ses crues sont ter-
bles; il prend alors l'aspect d'un torrent
ulement l'exhuberant inondé le territoire qu'il parcourt.
atteste la fertili Mais revenons au nouveau Pactole dont
s magnifiques que les journaux ont tant parlé. Comme nous
vent que l'industri avons dit, sir Edward Belcher a sou-
culture trouvero vons les sables du Rio del Sacramento à un
richesses plus in examen attentif. « Le sol des rives, dit-il,
elles qui nous so st généralement un mélange peu con-
usement. Nous stant de sable et d'argile de nature
ient que les terr èrement alluviale; le fond du fleuve va-
singulièrement s d'une vase très-liquide à l'argile rouge
s approche du li ès-consistante, et de temps à autre à un
baie. A son embou ble très-mouvant : deux variétés de
st entièrement pla tylus et quelques univalves en ont été
navigateur célèbr tenues. »

Nous ne saurions rejeter d'une ma-
ère complète la nouvelle reproduite
diversellement par les feuilles publi-
es; toutefois nous ne savons de quelle

lle faire sortir cette foule qui vient
ver les sables aurifères du Sacramento.
 population du pueblo de San-Jozé
Guadalupe est évaluée à cinq cents
nes de race blanche et à quelques cen-
aines d'Indiens; la mission de Santa-
ara ne compte plus que trois cents néo-
ytes, celle de San-Jozé a été ruinée; les
emes de la baie de los Carquines n'of-
ent pas assez d'habitants pour former
e exception à la situation générale; la
ssion de los Dolores de San-Francisco
Asis ne comptait plus qu'une cin-
antaine d'Indiens. Le pueblo de la
ba Buena (village de la Menthe) serait
faitement situé pour profiter des mer-
eaux lavages; mais les dernières rela-
ns ne lui donnent qu'une vingtaine
maisons tout au plus, et le presidio
San-Francisco n'avait plus naguère
e cinq soldats, commandés par un
cier. Voilà, sous une forme bien som-
bre sans doute, un aperçu de la statis-

tique de ces contrées, auquel il faut join-
dre toutefois ce que nous avons déjà dit du
bel établissement de M. Sutter. On voit
aisément que les rives du nouvel Eldorado
ne peuvent pas être couvertes d'une foule
bien nombreuse, même en y joignant
toute la population de la capitale. Ce qui
est hors de doute néanmoins, c'est que la
grande nouvelle répandue en Europe n'est
pas de nature à diminuer les vives sym-
pathies de la Russie pour la magnifique
baie qui avoisine son établissement de
la Californie; mais le temps est passé
où un pouvoir sans énergie pouvait
céder sans discussion le beau territoire
dont l'un de nos marins les plus habiles
et les plus expérimentés a signalé na-
guère l'admirable position, en faisant
ressortir tous les avantages de localité
qui suivraient une telle possession. Vers
la même époque un homme d'une in-
contestable sagacité, sir Edward Belcher,
voyait dans cet emplacement le siège
futur d'une capitale; il sentait néanmoins
aussi tout ce que l'administration mexi-
caine laissait à désirer pour la réalisa-
tion d'un projet qui changerait la situa-
tion politique d'un des plus beaux pays
du monde. Les derniers événements modi-
fient singulièrement ces dernières ré-
flexions. Quels qu'ils soient, l'État de
l'Union saura découvrir et exploiter les
trésors du Sacramento (1).

SITUATION ACTUELLE DE LA COM- PAGNIE.

Nous avons fait voir ce que d'utiles
règlements avaient opéré dans le régime
de la Compagnie et par quelle suite d'a-
méliorations elle avait atteint un degré
de prospérité que ne soupçonnaient pas
sans doute ses fondateurs. Elle a été

(1) A ceux qui seraient tentés d'approfondir l'é-
tude géographique de ce point si important, nous
signalerons, outre l'Atlas de M. de Mofras, les
travaux suivants, exécutés depuis peu d'années :

Capt. F. W. Beechey, *San-Francisco har-
bour, with plan of entrance and views*; 1828.
Dortel de Tessan, *Croquis des atterrages de
la baie de San-Francisco (haute Californie), levé
et dressé en 1837 à bord de la frégate la Vé-
nus*, par M. de Tessan, ingénieur hydrogra-
phe, secondé par MM. Chiron du Brossais, ca-
pitaine de corvette, et Ménard, élève de pre-
mière classe. Paris, 1843, in-fol.

Sir Edward Belcher, *Narrative of a voyage
round the World*. London, 1843, 2 vol. in-8°;
P.A.U. renferme le plan détaillé de la baie de
San-Francisco.

en effet l'objet d'une constante sollicitude; et dans ces derniers temps les voyages d'un naturaliste spécial, M. Voznessensky, n'ont eu d'autre but, dit-on, que de mieux faire connaître une région qui rappelle déjà les efforts de tant de géographes distingués. Cet explorateur avait rassemblé dès 1845 des collections d'un haut intérêt, et ne sentait pas son zèle se ralentir.

Au point de vue commercial, il ne faut pas oublier qu'il y a peu d'années encore douze bâtiments, dont la capacité s'élevait à mille cinq cent cinquante tonneaux, étaient employés dans ces parages (1) par la marine russe, et que ce nombre de navires a dû s'accroître.

Il y a juste trente ans que le mode d'administration adopté par la Compagnie russo-américaine, a reçu une profonde modification. Avant 1818 les promichléniks employés à la chasse et même au commerce dans ces parages étaient admis à la part. De graves inconvénients ayant montré le vice radical de ce mode d'exploitation, un changement complet a eu lieu sous l'administration du capitaine Haguemeister, et tous les employés reçoivent aujourd'hui des appointements, outre les approvisionnements nécessaires à la vie. Par suite de ces nouveaux arrangements avec la Compagnie, toute espèce de commerce leur est interdit. En s'engageant à servir durant sept ans, leurs gages peuvent s'élever depuis trois cent cinquante jusqu'à quatre cent cinquante roubles par an y compris la ration (2). Le gouverneur doit toujours être choisi dans la marine impériale : ce poste a été rempli jusqu'à présent par des officiers d'un mérite reconnu; et il est vrai de dire que pour avoir la faculté de désigner des hommes vraiment dignes

du commandement, un article des privilèges accordés à la Compagnie assimile ce fonctionnaire, quant aux prérogatives, à l'officier supérieur qui administre la Sibérie. Les agents employés dans l'Amérique Russe y passent ordinairement de trois à cinq ans. Une organisation militaire d'une extrême régularité préside à toutes les parties du service dans cette lointaine résidence. Non-seulement les officiers de marine vont toujours en uniforme, mais la diane, les gardes, les rondes et la retraite s'exécutent, dit M. Lutké, d'après les règlements et avec une sorte de solennité. Un voyageur plus récent, M. de Mofras, témoigne de l'urbanité qui contraste avec ces habitudes militaires, et il est curieux sans doute de voir nos romanciers et nos poètes dramatiques contribuant à adoucir dans ces régions désolées un séjour qu'impose le service militaire (1).

La Compagnie a vu des changements notables s'opérer dans son mode de transaction depuis qu'elle est organisée. Ils tiennent en partie aux changements qu'ont amenés des chasses plus fréquentes dans certaines localités. Nous ne sommes plus au temps où l'on se voyait contraint à détruire sept cent mille peaux avariées pour diverses causes et que l'on n'avait pu faire passer dans la circulation. Le nombre des loutres a prodigieusement diminué, et M. Lutké n'hésite pas à dire que peu après les premières années de l'établissement des Russes dans ces contrées « une mauvaise économie tarit bientôt entièrement ou affaiblit beaucoup ces sources. » Il n'en est pas de même des produits abondants que fournissent les morses, et durant les années très-heureuses on se procure encore une quantité de dents suffisante pour établir des avantages assurés (2). Sans négliger l'origine

(1) Voyez un article intéressant des *Nouvelles Annales des Voyages*, année 1846, il est dû à M. Yermolof.

(2) « Dans le cours de douze années, depuis 1818 jusqu'en 1830, il est venu dans la colonie cinq cents soixante-seize Russes, qui étaient endettés pour 307,650 roubles; et il en est revenu quatre cents onze avec un capital de 248,000 roubles; et la dette de ceux qui restaient encore au service, au nombre de plus de quatre cents, ne s'élevait pas au delà de 150,000 roubles. On dit qu'auparavant très-peu d'entre eux étaient en état de retourner dans leurs foyers avec quelques épargnes.

(1) Pour avoir une idée précise des progrès qui se sont opérés dans cet établissement, il suffit de jeter un coup d'œil sur la Relation de Vancouver, qui date déjà de 1794. A cette époque le mets le plus délicat que l'on pût offrir au célèbre navigateur, dans une hulle sale et enfumée, consistait en quelques bales pilées dans de l'huile de baleine.

(2) On se procure aussi dans l'Amérique Russe des dents de mammoth en petite quantité. Il n'est pas très-rare de rencontrer des squelettes de ces animaux réduits en part

première
a su se c
merciales
image, dit
a été fait
partir de l
un navire
la fortune
grand pré
moins res
rable d'ar
par les u
rages qu'h
abandonn
leurs anci
du fusil.
Le com
guie se fa

à l'état foss
précieux re
dans Wrang

première de ses bénéfices, la Compagnie a su se créer d'autres ressources commerciales; elle éprouve quelque dommage, dit-on, de la concurrence qui lui a été faite par les navires étrangers, à partir de l'année 1821, époque à laquelle un navire parti de Cronstadt vint tenter la fortune dans ces parages. Le plus grand préjudice qu'elle reçoive néanmoins résulte de l'importation considérable d'armes à feu faite annuellement par les navires américains dans les parages qu'habitent les Kaloche, qui ont abandonné insensiblement l'usage de leurs anciennes armes pour se servir du fusil.

Le commerce principal de la Compagnie se faisait naguère avec la Califor-

nie à l'état fossile. Voyez Lutké. On trouve de précieux renseignements sur l'ivoire fossile dans Wrangell.

nie; elle expédiait « du drap et autres étoffes en laine, de la toile de toutes sortes, des indiennes, des percales, des nankins, du fer et de l'acier et toute espèce d'objets et d'instruments fabriqués de ces métaux; du plomb, du cuivre, des ustensiles de verre et de faïence, des cordages, du thé, du café, du sucre, des chapeaux en poil de castor ou faits de racines par les Kaloche. » La Compagnie recevait en échange du froment, de l'orge, des pois, des fèves, du suif, du bœuf, de la viande séchée et salée; une quantité considérable de bétail vivant. Sous l'administration des États-Unis ces transactions ne peuvent qu'augmenter, et nous touchons peut-être à une époque où l'établissement de l'île de Sithka cessera d'être une factorerie florissante pour prendre le titre de cité.

article des pri-
agnie assimile
aux prérogati-
eur qui admie-
ents employés
passent ordi-
inq ans. Une
l'une extrême
tes les parties
aigerésidence.
ers de marine
orme, mais la
ondes et la re-
. Lutké, d'après
une sorte de
e plus récent,
e de l'urbanité
habitudes mili-
ns doute de voir
poètes drama-
doucir dans ces
ur qu'impose le

es changements
n mode de trans-
st organisée. Ils
x changements
es plus fréquentes
. Nous ne sou-
à l'on se voyait
cent mille peaux
causes et que
asser dans la cir-
s toutes a produ-
t M. Lutké n'hé-
u après les pre-
établissement des
ées « une man-
entôt entièrement
ces sources. » Il
es produits abon-
les morses, et
heureuses on se
quantité de dents
ir des avantages
églier l'origine

précise des progr-
cet établissement,
il sur la Relation de
le 1794. A cette épo-
t que l'on pût offrir
ns une hutte sale et
quelques bales plier

si dans l'Amérique
outh en petite quan-
e de rencontrer de
x réduits en parti

Un voyage
 dans ces der
 pante qui ex
 sur les rives
 qui est en us
 ka, à laquel
 ent les noms
 abiles navig
 premier à un
 fait, si digne d
 nous engager
 consacrer
 ion isolée, q
 l'un examen
 qu'elle est r
 révéler certai
 erme sans a
 raditions.

En effet ce
 rement par
 quakach (1)
 drier de gra
 me division
 es Mexicains
 abilité surp
 nementale
 eurs habitati
 uraient être
 s des sauv

1) Ce mot, ré
 le capitaine
 ges; il parat
 poser à une
 mer géograph

APPENDICE.

ILE DE QUADRA ET VANCOUVER

(NOUTKA),

ILES DE LA REINE CHARLOTTE.

ILE DE QUADRA ET VANCOUVER.

Un voyageur fait observer dans ces derniers temps l'identité frappante qui existe entre l'idiome parlé sur les rives de la Colombia et celui qui est en usage dans cette île de Noutka, à laquelle les géographes imposent les noms désormais unis de deux célèbres navigateurs, en conservant le premier à un point seulement. Ce seul fait, si digne d'observation, suffirait pour nous engager à revenir sur nos pas et à consacrer quelques pages à cette région isolée, qui devra être un jour l'objet d'un examen tout particulier, puisqu'elle est réservée peut-être à nous révéler certaines origines et qu'elle renferme sans aucun doute de précieuses traditions.

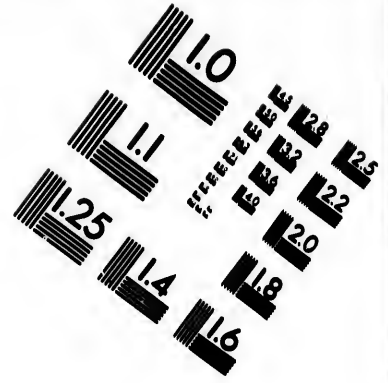
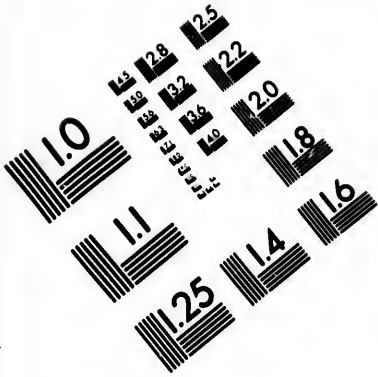
En effet ces Indiens, désignés improprement par Balbi sous le nom de *Quakach* (1), ou *Ouakitch*, qui savent parler de grands villages, qui ont adopté une division du temps analogue à celle des Mexicains, auxquels on a reconnu une habileté surprenante dans la sculpture ornementale de leurs pirogues et de leurs habitations, ces Indiens, dis-je, ne sauraient être confondus avec quelques-uns des sauvages dont nous avons énu-

méré seulement les tribus, parce que, dans leur abrutissement, ils demeureraient sans souvenirs, en même temps que leur mode grossier d'existence ne présentait nul intérêt.

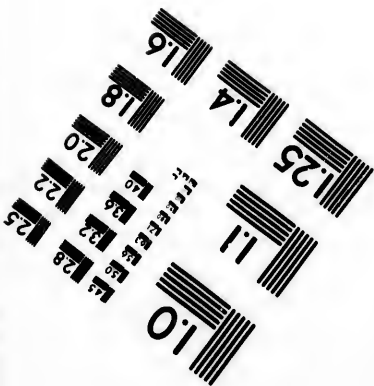
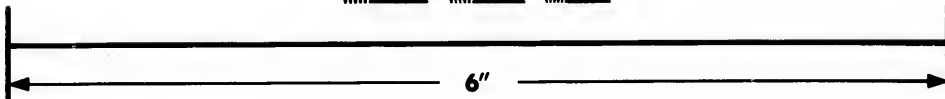
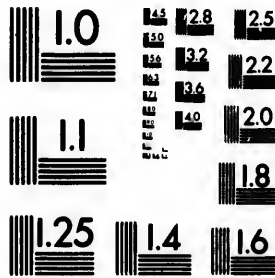
Balbi fait observer que les habitants de Noutka, dirigés par la pensée qui dominait jadis les hommes du nord, lorsqu'ils gravaient leurs sagas, en caractères runiques, sur leur bouchers, se transmettent encore certains événements mémorables (une chasse heureuse, une pêche abondante) en traçant deux ou trois lignes d'une forme particulière sur la coiffure conique dont ils font usage. Ce renseignement est bien incomplet sans doute; mais si on le rapproche des documents qui nous ont été fournis par Cook, George Vancouver, Galiano, Valdès et D. Francisco de la Bodega y Quadra, il suffit pour assigner à cette population d'Indiens, appartenant, dit-on, à la race de Tchinnouks, une supériorité incontestable sur les autres aborigènes de la côte. L'île de Noutka fut découverte en juin 1774, par don Juan Perez, commandant la corvette *le Santiago*. Parvenu au parallèle du 55° degré, ce navigateur espagnol aperçut une pointe de terre qu'il désigna sous le nom de *Santa-Margarita*; elle appartenait à la partie nord de l'île de Langara, qui fait partie du groupe des îles Charlotte; puis il arriva

(1) Ce mot, répété à plusieurs reprises, accueilli par le capitaine Cook lorsqu'il aborda sur ces îles; il paraît signifier *ami*. On ne peut donc proposer à une population entière pour la dénommer géographiquement.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
01

par les 49° 50' à une autre île, qu'il désigna sous le nom de San-Lorenzo, et qui se trouvait être en réalité la terre qui nous occupe (1). Cook était donc réellement dans l'erreur lorsqu'il supposait que la découverte de cette terre ne pouvait lui être contestée. Quoi qu'il en soit, l'habile marin eut bien certainement l'honneur d'en donner une idée exacte, et son troisième voyage renferme à ce sujet des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Grâce à des dessins qui n'ont qu'un tort, celui de manquer de naïveté, Cook fit connaître le premier ces vastes habitations des insulaires, qui leur assignent un degré de civilisation qu'on ne s'attendait guère à trouver sans doute sur ces rivages inexplorés.

L'île de Quadra (2), qui n'a pas moins de deux cent cinquante milles géographiques du sud-est au nord-ouest, sur soixante-treize milles dans sa plus grande largeur, comme on peut le voir sur la carte de Wilkes, l'île de Quadra occupait bien peu les puissances de l'Europe; lorsque les fourrures variées et nombreuses que l'on pouvait y recueillir excitèrent l'intérêt d'un spéculateur. John Meares, dont le navire avait été frété à Macao, et qui naviguait sous pavillon portugais, vint à Noutka et acheta de l'un des chefs le territoire entier,

(1) Voyez à ce sujet un précieux manuscrit de la Bibliothèque du dépôt de la marine; il est intitulé: *Comento de la navegacion y descubrimientos hechos en dos viages de orden de S. M. en la costa septentrional de California, desde la latitud de 21 grados 30 minutos, en que se halla el departamento y puerto de S. Blas, por D. Juan Francisco de la Bodega, capitán de navio de la Real Armada.* Ce précieux volume, que nous n'avons vu cité nulle part, se trouve sous le n° 12984. Nous regrettons de n'avoir pu en faire un plus fréquent usage. Nous signalerons aussi comme faisant partie de cette bibliothèque si riche en relations de voyages un autre manuscrit, plus précieux encore, puisqu'il signale des découvertes faites au seizième siècle dans ces régions, dont l'histoire est si peu connue. L'auteur semble être F. Est. de Perca. Il est intitulé *Relacion de la jornada que a esta tierra del nuevo Mexico hicieron los benditos padres que primero en ella entraron.* G. 407. Nous indiquerons également Miguel Costanso: *Diario historico de los viages de mar y tierra hechos al norte de la California de orden del marques de Croix, etc.*

(2) Le nom de Noutka est parfaitement inconnu aux indigènes. Celui qui s'en rapproche le plus est *nutchi*, qui signifie montagne. Le port de Noutka est appelé par les insulaires *Yucualt*.

qui lui fut livré moyennant quelques feuilles de cuivre, et il en prit possession au nom de l'Angleterre (1). Il paraît néanmoins qu'il ne fonda aucun établissement régulier, et qu'il se contenta d'établir une cabane sur le rivage, cabane qui n'existait même plus lorsque les Espagnols songèrent à prendre possession de l'île d'une manière plus régulière. En 1789 D. Estevan Joseph Martinez vint pour accomplir cette cérémonie, qui eut lieu le 5 mai, au milieu des acclamations de la population indienne, et à partir de ce moment, dit-on, l'Espagne se crut parfaitement en mesure d'exposer ses droits de propriété aux autres puissances de l'Europe. Sous l'empire de cette idée l'année 1790 est signalée par un acte d'autorité dont les résultats peuvent avoir les conséquences les plus graves. Le capitaine anglais Colnett, commandant l'*Argonaute*, vint à Noutka, et, après y avoir joui d'une trompeuse hospitalité, se voit tout à coup saisi et constitué prisonnier à bord du navire espagnol la *Princesa*. Cet acte arbitraire est suivi d'un fait plus grave encore: une chaloupe se transporte à bord de l'*Argonaute*, et fait arborer le pavillon espagnol à la place du pavillon anglais. Transporté d'abord comme prisonnier à Saint-Blas avec seize hommes d'équipage, sujets de la Grande-Bretagne, le capitaine Colnett y est traité avec distinction, mais ne parvient pas cependant à obtenir justice entière. Plus tard ses réclamations motivent une longue négociation diplomatique, dont le résultat paraît être d'abord une rupture entre les deux couronnes et qui se termine par le traité de l'Escurial.

Avant que l'infatigable Vancouver visite à trois reprises différentes cette île, dont les destinées politiques ont changé si subitement, les Espagnols utilisent plus fructueusement pour la science qu'on ne l'a cru parfois leur séjour dans ces parages, et l'introduction trop peu consultée du voyage de Galiano et

(1) Si l'on accepte le témoignage de Francisco de la Bodega y Quadra, dont Vancouver lui-même vante la probité, dès l'année 1777 les Espagnols auraient pris possession de la côte où se trouve l'île jusqu'à 2° au-dessous vers le sud et 6° plus haut vers le nord.

de Vald
des docu
Males
l'espéran
le passa
posait ex
lorsque
roi du M
connaltr
reli et la
et celui
expédia
Aranza:
nant de
qui sorti
et entra
mai de l
fit une m
régions,
la mémoi
son nom
l'île de l
descripti
journal,
les ports
bien que
partie nor
sont du p
vue géogr
les gouver
ses efforts
acquérir
ces régid
command
Cayetano
lette la
parages a
mai les d
vue du p
cueillis p
reçoit co
nus quelq
d'ailleurs
ci trouve
tristes ha
cus dans
fondé de
de la Bo
la frégat
trent éga
Magon,
le comme
trées, ma
sion de s
Lapérou
chefs de

nant quelques en prit possession (1). Il paraît qu'il se contenta le rivage, car le plus lorsque à prendre position plus ré-Estevan Joseph accomplir cette le 5 mai, au moment, dit- parfaitement en bits de propriété de l'Europe. Sous l'année 1790 est d'autorité dont avoir les conse- es. Le capitaine andant l'Argo- et, après y avoir hospitalité, se et constitué pri- vira espagnol la bitraire est suivi re: une chaloupe de l'Argonaute, on espagnol à la glais. Transporté nier à Saint-Blas équipage, sujets e, le capitaine avec distinction, cependant à ob- Plus tard ses ré- ne longue négo- dont le résultat ne rupture entre t qui se termine rial.

gable Vancouver différentes cette es politiques ont es Espagnols utili- nt pour la science rfois leur séjour introduction trop age de Galiano et

émolgnage de Fran- dra, dont Vancouver té, dès l'année 1777 possession de la côte au-dessous vers le e nord.

de Valdès va nous fournir à ce sujet des documents dignes de crédit.

Malespina venait de faire évanouir l'espérance que l'on avait de découvrir le passage que Ferrer Maldonado supposait exister par le parallèle du 60° degré, lorsque le comte de Revillagigedo, viceroy du Mexique, voulut que l'on allât reconnaître l'intérieur du port de Bucareli et la côte comprise entre ce point et celui de Noutka : en conséquence il expédia vers ces parages la frégate *Aranzazu*, commandée par le lieutenant de navire D. Jacintho Caamaño, qui sortit de San-Blas le 20 mars 1792, et entra dans le port de Noutka le 14 mai de la même année. Don Jacintho fit une minutieuse reconnaissance de ces régions, et il eut l'occasion d'honorer la mémoire de Juan Perez, en imposant son nom au passage qui existe entre l'île de Langara et le cap Muñoz. La description que Caamaño fait, dans son journal, de la côte qui s'étend entre les ports de Bucareli et Noutka, aussi bien que les détails qu'il donne sur la partie nord de l'île de la reine Charlotte, sont du plus haut intérêt au point de vue géographique. Vers la même époque le gouvernement espagnol renouvelle ses efforts, trop souvent méconnus, pour acquérir des connaissances précises sur ces régions. Don Dionisio Galiano, commandant la goëlette *la Sutil* et don Cayetano Valdès, commandant la goëlette *la Mexicana*, arrivent dans ces parages au mois de mai 1792, et le 13 mai les deux bâtiments se trouvent en vue du port de Noutka. Ils sont accueillis par le chef ou tait Macuina, qui reçoit comme des hôtes déjà bien connus quelques Espagnols, dont le nombre d'ailleurs ne saurait l'inquiéter. Ceux-ci trouvent plusieurs de leurs compatriotes habitués dans l'île, et ils sont reçus dans un établissement temporaire, fondé dès 1790, et dirigé par don Juan de la Bodega y Quadra, commandant la frégate *la Gertrudis*; ils y rencontrent également un Français, le capitaine Magon, qui non-seulement devait faire le commerce des pelleteries dans ces contrées, mais qui avait surtout pour mission de s'enquérir du sort de l'infortuné Lapérouse. L'un des premiers soins des chefs de l'expédition fut de spécifier la

position de Noutka; ils reconnurent que ce point gisait par les 49° 35' 14" de lat. et les 120° 30' 15" de long. à compter de l'observatoire de Cadix.

Jusques en 1791 on avait ignoré quelles étaient les véritables limites de l'île de Noutka; mais à cette époque arrivèrent dans ces régions les corvettes *la Descubierta* et *l'Atrevida*. Alors deux lieutenants de vaisseau, don Joseph de Espinosa et don Ciriaco Cevallos, furent expédiés pour savoir si le canal qui se présentait au nord-est avait une issue dans la baie de *Bonne-Espérance*, et si quelqu'un de ses bras s'étendait considérablement jusqu'au nord-est ou à l'est, promettant ainsi une communication avec l'autre mer. Ces officiers trouvèrent que le territoire sur lequel était fondé l'établissement espagnol appartenait à une île enclavée dans la grande, ayant environ vingt milles de l'est à l'ouest, sur quinze de large nord-sud, par une de ses extrémités du moins, l'autre n'en ayant que cinq. Ils virent aussi que les eaux qui entraient dans l'enfoncement de Noutka communiquaient avec celles de la baie de Bonne-Espérance, et que le canal principal étendait quelques-uns de ses bras à de courtes distances, dans l'intérieur, de ce que l'on regardait alors comme la terre ferme, et où se trouvaient les cabanes d'hiver des naturels (1). Un coup d'œil sur la précieuse carte du commandant de *la Sutil* rendra du reste parfaitement sensible ces détails arides.

L'île de Noutka, dit le rédacteur du voyage de *la Sutil*, présente dans tous les temps un aspect agréable. Ses hauteurs, couvertes de pins et de cyprès à l'épais feuillage et à la verdure persistante, donnent une idée d'agrément et de fertilité qui se dissipe aussitôt qu'on met le pied sur le rivage, formé d'une pierre grisâtre, couverte dans presque toute son étendue de l'humus produit par la décomposition des arbres et des plantes dont le sol est parsemé. L'île est environnée de plages pauvres, de brous-

(1) Les deux goëlettes n'employèrent pas moins de quatre mois à accomplir cette expédition; les officiers espagnols s'assurèrent en outre qu'il n'existait aucun passage par le détroit de Fuca. Voy. *Relacion del viaje hecho por las goletas Sutil y Mexicana en el año 1792 para reconocer el estrecho de Fuca*; Madrid, 1802.

sailles inutiles et de fondrières. Le naturaliste don Francisco Mosiño crut alors reconnaître dans les collines de l'île quelques veines métalliques qu'il supposa être du fer, du cuivre et même de l'argent.

M. de Humboldt, auquel nulles des grandes questions qui se rattachent à la statistique américaine n'est étrangère, a établi que cette île, la plus considérable de toutes celles que l'on rencontre dans ces parages, n'avait pas moins de mille sept cent trente lieues carrées de vingt-cinq au degré, calculées d'après les cartes de Vancouver. On sait peu de chose de sa géographie intérieure; mais on a la certitude que ses productions ne diffèrent pas essentiellement de celles du continent, dont elle est séparée en quelques endroits par un canal de quelques milles seulement. On y rencontre en définitive des bois magnifiques, et l'on peut s'y procurer des pelleteries d'un débit facile.

Lorsqu'il fait l'énumération si détaillée d'ailleurs des divers établissements de l'Orégon, M. Wilkes évalue la population des îles Vancouver et Washington à cinq mille habitants, et ce calcul paraît avoir été basé plutôt sur des données inférieures à la vérité que sur des renseignements empreints d'un caractère d'exagération (1).

Les peuplades qui se partagent l'île de Noutka n'obéissent pas à la domination d'un seul chef; elles se divisent en plusieurs tribus; nous ignorons quel est leur nombre, mais les dernières relations nous apprennent qu'il existe trois chefs principaux auxquels on peut attribuer une puissance à peu près égale. Le premier en réputation s'appelle Wica-an-ish, le second Mack-quill-a, et le troisième Nook-à-mis (2). Meares, Bode Vancouver et quelques autres voyageurs donnent, sur les dénominations des anciennes tribus, quelques détails qui pourraient servir à établir la nomenclature des peuplades. Hulswitt, qui a demeuré si longtemps dans ces parages,

(1) Voy. *Narrative of the United-States exploring expedition*; London, 1845, 6 vol. in-8° avec atl. Cette belle publication est trop peu répandue en France.

(2) Nous reproduisons ici scrupuleusement l'orthographe anglaise, dans la crainte d'altérer ces noms. Voy. le *Voyage autour du Monde*, de sir Edw. Be. er.

renferme sur les nations qui fréquentent Noutka des renseignements précieux; mais nous ignorons encore le degré de confiance qu'on peut leur accorder.

L'un des caractères les plus remarquables de ces insulaires, celui qui pourrait faire supposer que d'antiques relations ont eu lieu entre Noutka et l'Asie, c'est une constitution sociale dont les formes aristocratiques se rencontrent assez rarement chez les peuplades indépendantes du nouveau monde. La caste des *Tats*, en effet, établit entre quelques aborigènes et le reste des populations une ligne de démarcation infranchissable, et qui constitue un despotisme régulièrement organisé auquel ont su en général se soustraire les nations du continent. Selon la croyance conservée par ces peuples, il y a seulement quelques années, et si nous nous en rapportons à une naïve expression d'un voyageur, l'un de leurs tais les plus célèbres avait le droit de se dire « ami au soleil. » Et les Indiens ne croyaient pas pouvoir donner aux étrangers une plus haute idée de la puissance du chef qu'en signalant sa familiarité avec l'astre qui répand la lumière! Jamais peut-être aucune peuplade de ces régions n'a poussé si loin les prétentions extravagantes d'une supériorité imaginaire. L'idée de la mort elle-même ne peut éteindre ce sentiment d'orgueil, et les tais, après avoir dominé sur la terre, prétendent dominer dans le ciel. Dès qu'ils sont morts, ils se rendent dans le séjour bienheureux au sein des régions supérieures, qui doivent être fermées à tout jamais aux autres hommes; là, partageant avec les phalanges puissantes dont ils font partie l'attribut divin, ils lancent le tonnerre, et peuvent disposer de la tempête. Mais, qui le croirait, au milieu des superstitions barbares enfantées par ce sot orgueil, on rencontre une croyance si poétique et si touchante à la fois, qu'elle eût pu être enviée par les poètes de la Grèce et qu'elle manque à la religion des héros d'Ossian. Lorsque les nuages se sont amoncelés et que la pluie vient rafraîchir la terre, l'habitant de Noutka croit recevoir les larmes de ceux qu'il aimait, et qu'il a perdus: baigné de ces pleurs célestes, il oublie les malheurs de la terre, et il tourne avec reconnaissance ses regards

vers le ciel ignorées.

Aux t... nement... puissanc... le comm... le plus en... que l'on... en raison... grand che... connaître... de Macui... premiers... colonie à... avait dés... Sound, f... en divers... de justice... citent qu... l'honoreur... les homm... voir vend... gateurs qu... sation. Il n'e... on l'a fait... de nos us... vigateurs... mega entre... connaissan... nifestait l... propriété;... qu'on s'est... les vertus... tous les c... unissait à... hypocrite... l'exemple... lier que... conservé l... les festin... chez toute... côte, et qu... ait ses f... Macuina... peut se dis... sa persp... e mérite...igent les

(1) Roque... an. II.

(2) L'Atlas... are, renfer... as les cara... lière expr...

(3) M. Sco...rvations a...mpriée en

qui fréquentent
ents précieux ;
ore le degré de
r accorder.
plus remarqua-
ui qui pourrait
iques relations
et l'Asie, c'est
dont les formes
ontrent assez
lades indépen-
e. La caste des
re quelques abo-
populations une
anchissable, et
isme régulièr-
ent su en géné-
tions du conti-
conservée par
ement quelques
en rapports
d'un voyageur,
s célèbres avait
u soleil. » Et les
s pouvoir don-
en haute idée de
en signalant sa
ui répand la lu-
aucune peuplade
é si loin les pré-
une supériorité
mort elle-même
iment d'orgueil,
dominé sur la
er dans le ciel.
ils se rendent
eux au sein des
doivent être fer-
autres hommes ;
phalanges puis-
e l'attribut divin,
et peuvent dispo-
s, qui le croirait,
ous barbares en-
e, il se rencontre
e et si touchante
u être envie par
e et qu'elle man-
héros d'Ossian.
) sont amoncelés
rafraîchir la terre,
croit recevoir les
aimait, et qu'il a
peurs célestes,
de la terre, et il
sance ses regards

vers le ciel, où ses douleurs ne sont pas ignorées (1).

Aux tairs appartient donc le gouvernement despotique de cette île, et la puissance du chef y est héréditaire. Vers le commencement du siècle, le guerrier le plus éminent de ces contrées, l'homme que l'on pouvait comparer à bon droit en raison de ses idées civilisatrices, au grand chef des îles Sandwich, s'était fait connaître aux navigateurs sous le nom de Macuina, Maquinna ou Macuila ; les premiers Espagnols qui fondèrent une colonie à l'endroit que le capitaine Cook avait désigné sous le nom de *Nootka-Sound*, furent singulièrement frappés, en diverses circonstances, de son esprit de justice et de sa modération ; et ils citent quelques traits d'humanité qui l'honorent. Cependant, rusé comme tous les hommes de sa race, on l'accuse d'avoir vendu tour à tour son île aux navigateurs qui voulaient en obtenir la cession. Il n'est pas juste d'alléguer, comme on l'a fait, l'ignorance où était Macuina de nos usages. En effet les premiers navigateurs espagnols, et Quadra de la Bodega entre autres, furent surpris des connaissances précises que ce chef manifestait lorsqu'il s'agissait du droit de propriété ; il est infiniment probable qu'on s'est trop hâté de mettre en relief les vertus de Macuina, et que, comme tous les chefs de la race tchinouke, il unissait à quelques qualités cette ruse hypocrite dont ses pareils donnent l'exemple (2). Il ne faut pas d'ailleurs oublier que les habitants de Noutka ont conservé longtemps l'usage d'abominables festins, que l'on ne rencontrait pas chez toutes les autres peuplades de la côte, et que l'anthropophagie renouvelait ses fêtes affreuses à l'époque où Macuina reçut les Européens. On ne peut se dissimuler cependant que grâce à sa perspicacité peu commune ce chef ne mérite d'être cité parmi ceux qui dirigent les tribus du littoral (3). Le pou-

voir s'est maintenu dans la famille de l'ancien dominateur de Noutka, mais il s'est perpétué par les femmes ; et tout récemment, comme nous l'avons indiqué, sir Edward Belcher a retrouvé dans cette île, où il ne commande pas exclusivement toutefois, un chef désigné sous le nom de Macquilla. Ce tair, qui a épousé la fille de Macuina, a pris le nom de l'homme éminent dont le souvenir s'est conservé dans l'île. Le chef actuel de Noutka est un personnage d'une soixantaine d'années environ, ayant cinq pieds huit pouces (mesure anglaise) et offrant tous les caractères d'une vigueur peu commune ; son fils, qui peut avoir trente ans, se montre intelligent, et possède certaines connaissances ignorées de son père (1).

Ce qui paraît avoir frappé l'habile na-

lombia, n'en compte pas moins de seize. *Foy. les Annales des Voyages*, année 1846.

(1) Grâce à la multiplicité des relations de l'Europe avec les points les plus éloignés du monde, l'histoire peut constater aujourd'hui la succession non interrompue de ces chefs à demi barbares auxquels on s'est peut-être un peu hâté de faire une réputation de législateurs. C'est ainsi que nous savons parfaitement quel est le descendant de ce Tamehameha ou Kamamea, qui établit des relations commerciales temporaires avec la côte nord-ouest, ou l'on compte déjà tant de kannaks. Le roi des îles Sandwich était naguère un jeune homme parlant intelligiblement anglais et espagnol, mais dépourvu des qualités remarquables qui distinguaient son père. Kauikeakoull avait pour vêtement d'ordonnance un habit d'uniforme à épaulettes d'or ; mais, quoique ne manquant pas d'intelligence, il ne savait pas même se faire respecter par les matelots des baleiniers qui débarquent dans son île. Son temps ne se passait point, comme celui de Tamehameha, à méditer des projets utiles ; il paraît que le billard prenait le meilleur de son temps (car il y a des billards aux Sandwich). Kauikeakoull, frère de Rihoro, l'avant dernier roi, avait cependant fréquenté les écoles des missionnaires ; malheureusement il s'en était tenu à la connaissance des livres scolaires. Le voyageur qui nous transmet ces détails avoue cependant que s'il était dissipé il n'était point vicieux. Tamehameha III a succédé au chef dont il vient d'être question ; on trouvera son portrait en uniforme de général dans le t. IV du voyage de Wilkes. Rien n'égale du reste la prétention qu'un commencement de culture a donnée à ce peuple enfant : un chef des îles Sandwich présentait un mets d'un goût détestable au voyageur qui parle ici. Sur son refus d'y toucher, l'hôte dans son étonnement naïf ne manqua pas de lui dire : « Ah ! si vous résistiez quelque temps parmi nous vous vous civiliserez et apprendriez à discerner ce qui est bon. » *Foy. Ruschenberger, Voyage round the World*, p. 461. Il y a dans ce livre quelques renseignements sur la Californie.

(1) Roquefeuille, *Voyage autour du Monde*, tom. II.

(2) L'Atlas du voyage de la *Sutil*, devenu si rare, renferme un portrait de Macuina qui porte tous les caractères de la fidélité ; il offre une singulière expression de finesse.

(3) M. Scouier, auquel on doit de bonnes observations sur les tribus qui habitent la région comprise entre le détroit de Berling et la Co-

vigateur, ce sont surtout les rapports de tendresse paternelle et filiale qui semblent exister entre le chef de Noutka et ses enfants : sa jeune fille est pour lui l'objet d'une prédilection particulière (1). Ce sentiment affectueux, fort développé chez les Indiens, a été déjà remarqué par plusieurs voyageurs, et il est tel chez les habitants de Sithka, qu'au dire de M. Lutké il se traduit par les signes les moins équivoques d'une tendresse presque exclusive. L'on ne saurait en inférer toutefois que ces peuples à demi barbares puissent inspirer une confiance absolue; il est bon de se rappeler que Macuina, si vanté par les voyageurs espagnols du dix-huitième siècle, après avoir accueilli d'une manière toute bienveillante l'équipage américain du navire sur lequel venait M. Hulswitt, le fit égorger de la manière la plus cruelle, et ne fit grâce qu'à un seul Européen. Il est vrai de dire que pour expliquer ces sanglantes représailles il faudrait être parfaitement instruit des rapports qui ont existé jadis entre les navigateurs appartenant aux nations civilisées et ces insulaires; il ne faut pas oublier par exemple que ces Indiens vinrent se plaindre amèrement à Galiano et à Valdès de la conduite du commandant Gray, auquel on doit la découverte de la Colombia, et qu'ils désignèrent en signalant parfaitement une imperfection physique dont cet officier américain était affligé. Selon eux, les Indiens se seraient vus attaqués sans provocation par l'équipage de son navire et plusieurs guerriers auraient perdu la vie (2). Qui sait combien de fois ces agressions ont pu se renouveler, et qui ne connaît l'esprit de ven-

(1) Ce que Vancouver a dit de la fille de Macuina peut s'appliquer parfaitement à la fille du chef actuel, si ce n'est qu'elle a la figure plus chinoise ou, si on l'aime mieux, plus tartare, que celle de sa mère. L'un des épisodes les plus curieux du savant voyage de Belcher est celui où l'on raconte l'impression produite par une lanterne magique sur la famille du tals. En présence de cette merveille les deux princesses ne purent retenir leurs larmes, et le chef ne se montra guère plus rassuré que ses femmes. Les effets de la lanterne magique avaient imprimé dans ces esprits naïfs autant de terreur que d'admiration. On en racontait les prodigieux effets, mais l'on ne voulait plus revoir une telle apparition.

(2) *Relacion del viaje hecho por las goletas Sulit y Mexicana; Madrid, 1792.*

geance que ces peuples persistent à se transmettre, souvent durant une longue série d'années.

L'île de Noutka, si intéressante pour l'archéologie américaine, n'est guère visitée malheureusement que par des voyageurs qui ont des préoccupations tout autres que celles de la science. Sir Edward Belcher nous apprend que le lieu de station visité jadis par Vancouver, ou, si on l'aime mieux, le village de Noutka, n'est guère qu'une résidence de péche. Tasheis ou Tasis, qui s'élève à quelques lieues dans l'intérieur, est en réalité la capitale de l'île, et l'habile explorateur dont nous signalons le témoignage regretta vivement de ne pouvoir accepter l'offre qui lui était faite par Maquilla de la visiter. Il est probable néanmoins que le savant capitaine n'eût pas pu constater dans Tasheis une plus grande régularité, une netteté plus grande que n'en trouva jadis dans les mêmes lieux George Vancouver. Ce qu'il eût pu voir sans doute, ce sont d'innombrables coffres mieux garnis que jamais d'oripeaux européens, car ces tals de la côte se posent avant tout comme trafiquants, et Maquilla se montrait presque offensé de ce que l'officier anglais ne voulait point, tout en le comblant de présents, ouvrir un commerce régulier avec lui. Quadra dès l'origine constata ce goût pour le commerce, et il parle en ces termes de l'industrie avancée des indigènes :

« On doit inférer de la vivacité de leur esprit et de leur disposition au commerce, dit-il, qu'ils sont passablement laborieux. Ils nous apportaient continuellement pour trafiquer, des nattes peintes de diverses couleurs, des peaux de loups terrestres et marins, des louvres, des cerfs et des ours, puis des pièces d'étoffes de laine parfaitement tissées, où le blanc alternait avec le brun clair et le jaune. Des poignées ou même des écheveaux de fil excellent, des barques en bois bien travaillées, de petits canots peints de diverses couleurs, dont les dessins représentaient toujours des figures humaines, des grenouilles en bois bien imitées, qui s'ouvrent de la même manière que les poires à poudre, des caisses ayant une aune moins un quart de hauteur cubique, couvertes d'ornements habilement tracés, des é-

digies h
reille, etc.
verneur
est d'aille
lement o
caine, et
peintures
venis m
cessants o
dû modifi
rudiment.

Ce qu'
dans l'ir
Noutka,
sont leur
exact, au
que la des
pitaine C
sième rela
che au vi
trée : « L
trois lign
l'une au-
grandes s
espèces de
séparées à
des sentier
partie sup
se prolong
maisons e
plus larges
parence d
gement, l
oifrent au
faites par
bas en hau
régulière
dedans q
ments de
constructi
de très-lo
dont les
planche ve
liées çà e
de pin; e
dehors co
plutôt de
ces consi
des potea
Les côtés
huit pieds
un peu p
ment le

(1) Voy.
rine.

figies humaines de grandeur naturelle, etc. Malheureusement le digne gouverneur de Noutka, auquel la science est d'ailleurs si redevable, ne s'était nullement occupé de l'archéologie américaine, et il se tait sur la nature de ces peintures, rappelant peut-être des souvenirs mythologiques. Les rapports incessants des tais avec les Européens ont dû modifier déjà singulièrement l'art rudimentaire de cette île (1).

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans l'industrie des habitants de Noutka, nous l'avons déjà indiqué, ce sont leurs habitations; rien n'est plus exact, au dire de Vancouver lui-même, que la description qu'en a donnée le capitaine Cook. Voici celle que la troisième relation renferme; elle se rattache au village qui est à l'ouest de l'entrée: « Les maisons sont disposées sur trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes se trouvent sur le devant. Ces espèces de rues sont interrompues ou séparées à des distances irrégulières par des sentiers étroits, qui mènent à la partie supérieure; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues sont beaucoup plus larges, quoiqu'il y ait quelque apparence de régularité. Dans cet arrangement, les maisons particulières n'en offrent aucune; car malgré les divisions faites par les sentiers qui mènent du bas en haut, il n'y a point de division régulière ou complète en dehors ou en dedans qui sépare les divers appartements de cette file de cabanes, dont la construction est bien grossière. Ce sont de très-longues et très larges planches, dont les bords portent sur ceux de la planche voisine et qui sont attachées ou liées çà et là avec des bandes d'écorce de pin; elles se trouvent appuyées en dehors contre de minces poteaux ou plutôt des perches placées à des distances considérables; mais en dedans il y a des poteaux plus gros posés de travers. Les côtés et les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur; le derrière étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit penchent en avant, et

elles sont mobiles, de manière qu'on peut en les rapprochant écarter la pluie, ou lorsque le temps est beau les séparer et laisser par là entrer le jour et donner une issue à la fumée... Les naturels pratiquent aussi dans les flancs des trous ou des fenêtres par lesquels ils regardent; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune espèce de régularité et elles sont couvertes de morceaux de nattes qui écartent la pluie..... Lorsqu'on est dans l'intérieur, souvent on voit sans interruption d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des commencements ou plutôt des traits de séparation pour la commodité des différentes familles, ces espèces de divisions n'interceptent pas la vue et elles n'offrent souvent que des monceaux de planches qui se prolongent de côté, vers le milieu de l'habitation; si elles étaient achevées le tout pourrait être comparé à une longue écurie, qui offre une double rangée de postes et un large passage dans le milieu: chacune présente près des côtés un petit banc de planches élevé de cinq ou six pouces sur le niveau du plancher, et couvert de nattes qui servent à la famille. »

Après avoir énuméré le nombre presque incroyable d'ustensiles qui encombrant ces habitations, où règne, il faut bien le dire, un déplorable pêle-mêle d'ustensiles et de meubles grossiers, Cook ajoute: « La malpropreté et la puanteur de leurs habitations égalent au moins le désordre que l'on y remarque, et ils y vident leurs poissons, dont les entrailles, mêlées aux os et aux fragments qui sont la suite des repas et à d'autres vilénies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. » Vancouver, qui visita la capitale de Noutka, dont la population pouvait s'élever à sept ou huit cents âmes, nous apprend que la maison de Macuina était beaucoup plus vaste à Tashais qu'aucune des autres: cette vaste construction pouvait avoir environ cent pieds de long, le pilier de bois qui la soutenait à l'extrémité intérieure « pouvait offrir quinze pieds de circonférence, et présentait une de ces figures humaines gigantesques et mons-

(1) Voy. les manuscrits du dépôt de la marine.

tréuses dont les Indiens embellissent leur demeure. » Un des traits caractéristiques de ces sortes de châteaux réservés aux chefs consiste dans d'immenses pièces de bois élevées et placées horizontalement sur des piliers à environ dix-huit pouces au-dessus du toit. Trois longues poutres de cette nature ornaient jadis l'habitation de Macuina, et Vancouver fait observer avec raison qu'il est assez remarquable que ce détail architectonique ait complètement échappé à Cook, si minutieusement exact d'ailleurs (1).

Qui nous dit quelles découvertes archéologiques amènerait cependant, une exploration complète de l'île, si l'on veut se rappeler qu'il y a plus d'un demi-siècle le chirurgien du capitaine Marchand pouvait s'écrier, à propos d'un édifice de la côte: « Quel instinct ou plutôt quel génie il a fallu pour exécuter ces lourdes charpentes de cinquante pieds d'étendue sur onze de haut ! » Les sculptures que l'on remarqua alors dans ces vastes habitations, les espèces de signes hiéroglyphiques qui excitèrent l'attention de nos compatriotes, mériteraient l'observation la plus attentive, et n'ont pas été malheureusement l'objet d'un travail spécial.

L'art de la sculpture, qui se reproduit surtout dans la confection de ces masques étranges dont nous parlent tous les voyageurs, n'est pas le seul qui occupe les loisirs des habitants de Noutka: leur musique rudimentaire mériterait un examen non moins attentif que leur peinture; et dans leurs efforts imparfaits ils révèlent, dit-on, un sentiment profond de l'art. Non-seulement ils ont quelques instruments analogues aux nôtres, puisque Roblet a remarqué parmi eux des flûtes de Pan à onze tuyaux; mais ils chantent en chœur d'une manière remarquable; et ce qu'il y a de curieux, ils se sont montrés appréciateurs sensibles des divers caractères de notre musique. On a remarqué, par exemple, que les sons de la guitare espagnole étaient pour eux un objet de

dédain; ils le dirent en excellents termes. Nous allons plus loin: la théorie déliée de l'art n'expliquerait pas mieux chez nous ce qu'ils éprouvaient en écoutant cet instrument, que ne le fit jadis si spirituellement l'un d'entre eux.

« Cette musique, disait-il, ne peut nous émouvoir: elle ressemble au chant des oiseaux, qui récréé l'ouïe sans toucher le cœur (1). »

On l'a remarqué assez fréquemment, les airs d'un style grave ou religieux sont ceux qui agissent le plus profondément sur ces Indiens; mais en même temps un sentiment particulier les caractérise, c'est l'aversion qu'ils témoignent pour un certain genre d'agrèments dont ils apprécient parfaitement la nature: ils rejettent les trills et les cadences, dont ils ne comprennent pas la nécessité. Lors de l'événement si douloureux qui priva Lapérouse de plusieurs de ses compagnons, des hommes de cette race qui n'avaient pu s'opposer à un pareil malheur voulurent au moins témoigner aux Européens leur commisération: ils environnèrent les navires, et se réunirent pour chanter en chœur des espèces d'éloges où ils déploraient le désastre qui s'était passé sous leurs yeux. « Ils venaient de toutes parts nous l'annoncer, dit un témoin oculaire, et par des signes si expressifs, qu'il ne nous était pas possible d'entre-douter; ces bonnes gens, sensibles à la perte que nous venions de faire, faisaient le tour de nos vaisseaux en chantant des chansons si lugubres, qu'ils arrachaient sans peine des larmes à tout le monde (2). »

Les habitants de Noutka, si sensibles aux impressions que produit une mélodie simple, sont passionnés pour certaines danses dramatiques. C'est dans cette circonstance qu'ils font usage probablement de l'innombrable variété de masques qu'ils savent acclupter avec un art si original. Tous les êtres de la création semblent conviés à ces danses fantastiques; et tel est le caractère de ces étranges mascarades, qu'elles ont suggéré à Cook une réflexion pouvant s'appli-

quer sans
tres régi
« si des
rant et c
tence d'u
relles ou
contré u
ainsi équ
examinés
pu être
manqué
tions ils
faire croi
une race
la bête e
seraient
ment, qu
des épaul
les corps
tres couve
Sans aucu
chant l'a
nous avon
graphie f
d'autre ex

Les hab
nent pas
blent joue
dans les
ves de leur
guerriers.
ques, dan
maux les
à combatti
une sing
exécutant
rement n
mais telle
et l'expr
font pass
teurs, qua
draient à
impression
dans les
plus ava
montra
sortes de
lorsqu'il
de Vanc
solennelle
avec une
frappa de

(1) L'une de ces poutres transversales était de grosseur et de longueur suffisante à servir de mâit inférieur à un vaisseau de guerre de troisième rang. Voy. G. Vancouver, *Voyage de découvertes*, etc., tom. II, p. 333.

(1) *Magasin Encycl.* art. sur Noutka.
(2) Ms. inédit de Boislieu Lamartinière, l'un des compagnons de Lapérouse.

(1) Voyez *l'histoire* Paris, 1843

cellents termes. La théorie déliée pas mieux chez lui en écoutant le lit jadis si entre eux.

ait-il. ne peut sembler au chant l'ouïe sans tou-

assez fréquem- le grave ou reli- gissent le plus ndiens ; mais en nent particulier l'aversion qu'ils rtain genre d'a- écient parfaite- jettent les trils ne comprennent le l'événement si Lapérouse de gnons, des hom- li n'avaient pu malheur voulu- er aux Européens ls environnèrent ent pour chanter s d'élégies où ils e qui s'était passé venaient de tou- er, dit un témoin gnes si expressifs, as possible d'en- ns, sensibles à la ns de faire, fai- sseaux en chan- lugubres, qu'ils des larmes à tout

outka, si sensibles roduit une mélo- sionnés pour cer- iques. C'est dans ils font usage pro- rable variété de sculpter avec un s êtres de la créa- à ces danses fan- e caractère de ces qu'elles ont sug- on pouvant s'appli-

quers sans peine à d'autres temps et à d'autres régions. Selon l'illustre navigateur, « si des voyageurs dans un siècle ignorant et crédule où l'on supposait l'existence d'une foule de choses peu naturelles ou merveilleuses avaient rencontré un certain nombre de sauvages ainsi équipés, et s'ils ne les avaient pas examinés d'assez près, l'illusion eût pu être complète; ils n'auraient pas manqué de croire, et dans leurs relations ils n'auraient pas manqué de faire croire aux autres, qu'il existait une race d'êtres tenant de la nature de la bête et de celle de l'homme. Ils se seraient trompés d'autant plus aisément, qu'outre des têtes d'animaux sur des épaules d'hommes ils auraient vu les corps entiers de ces espèces de monstres couverts de peaux de quadrupèdes. » Sans aucun doute bien des fables touchant l'anthropologie primitive, que nous avons réunies dans notre *Cosmographie fantastique* (1) n'exigent pas d'autre explication.

Les habitants de Noutka ne s'en tiennent pas à ces mascarades, qui semblent jouer un rôle si important jusque dans les circonstances les plus décisives de leur vie: comme prêtres et comme guerriers, ils ont des danses dramatiques, dans lesquelles figurent les animaux les plus redoutables qu'ils aient à combattre. Non-seulement ils déploient une singulière variété d'attitudes en exécutant ces sortes de pyrrhiques, rarement mêlées à des pas gracieux; mais telle est l'énergie de leurs poses et l'expression de leur regard, qu'ils font passer dans l'esprit des spectateurs, quand bien même ils appartiendraient à la race européenne, les vives impressions que nous allons rechercher dans les représentations dues à un art plus avancé. Macuina lui-même se montra acteur consommé, dans ces sortes de représentations dramatiques, lorsqu'il dansa à Tasseis en présence de Vancouver. En cette circonstance solennelle il changeait de masque avec une vélocité de mouvements qui frappa de surprise les navigateurs an-

glais (1). Ces masques si curieusement élaborés mériteraient eux-mêmes un sérieux examen: ils ne représentent pas toujours des têtes d'animaux marins ou de monstres fantastiques, et le magnifique ouvrage de M. Charles Wilkes (2) donne la représentation de deux masques scéniques d'un aspect si accentué, qu'on les prendrait presque pour quelques-unes de ces effigies antiques empruntées au recueil de Flacconi.

Nous le répétons, l'impression de la terreur est le sentiment que ces insulaires cherchent à produire sur les spectateurs dont ils veulent capter le suffrage; et presque toujours ils réussissent. Quadra dans sa relation manuscrite, Vancouver dans son exploration si consciencieuse rappellent la vive impression que leur causèrent ces danses; personne n'a peut-être mieux dépeint le sentiment qu'elles font naître qu'un voyageur auquel nous avons emprunté des descriptions pleines de couleur. En 1822, M. Roquesfeuille fut témoin d'une pantomime animée où l'acteur voulait rappeler par l'expression du geste les alternatives d'espérance et de crainte qui animent l'Indien durant une pêche de la baleine; le caractère de ces gestes devint tout à coup si terrible, qu'une autre pensée se mêla tout naturellement dans l'esprit du voyageur à l'impression que le narrateur prétendait exciter. « Je ne sais, dit-il, si c'était l'idée d'un repas abominable suggérée par les rapports de Meares qui jeta sur toute cette scène un voile lugubre, mais j'éprouvais une horreur profonde pendant ce récit fait au commencement de la nuit, dans un lieu ténébreux et désert par un sauvage enthousiaste qui faisait des gestes farouches en imitant les mouvements et les cris de son chef, lorsqu'il dépeçait un monstre marin vaincu par son harpon (3). »

Plusieurs relations nous ont transmis des vocabulaires de l'île de Noutka, et nous savons d'ailleurs que divers travaux de cette nature se préparent sur les

(1) *Voyage autour du Monde.*

(1) Voyez *Le monde enchanté, Cosmographie et histoire naturelle fantastique du moyen âge*; Paris, 1843, 1 vol. in-32.

(2) *Narrative of the United-States exploring expedition*; London, 1845, 5 vol. in-8°, atlas.

(3) *Voyage autour du Monde*, t. 1, p. 206.

t. sur Noutka. vu Lamartinière, l'ou-

idiomes de la côte nord-ouest. Ce qu'il y aurait de vraiment important pour l'histoire future de ces régions, ce serait qu'un esprit patient ami des traditions fût à Noutka ce que M. Moerenhout a fait naguère à Otahiti, c'est-à-dire qu'il recueillît avec un religieux scrupule les chants historiques prêts à s'éteindre. Dans le dénombrement des nations fréquentant l'île qui nous a été laissé par M. Hulswitt, il est fait mention des *Nutschémas*, venant des contrées septentrionales et remplissant chez les peuplades du voisinage les fonctions de bardes. Nous ignorons quelle valeur précise peut avoir ce renseignement; mais ce n'est pas la première fois qu'en Amérique les fonctions spéciales de poète chanteur sont reconnues parmi les sauvages comme étant le privilège d'une tribu. En des lieux bien divers, les Chactaws et les Cahètes jouissaient des prérogatives que l'on accorde à ceux qui instruisent les peuples de leurs traditions. Les *Nutschémas* enseignent, dit-on, leurs chants aux tribus de Noutka; ce sont des individus de cette nation, s'il en existe encore, qu'il faut interroger. Fleurieu l'a dit d'ailleurs en termes fort justes : « Si jamais nous parvenons à entendre les diverses langues parlées sur les différents points de la côte, peut-être dans ces concerts en partie qu'ils répètent en famille, à l'issue des repas et dans les heures de repos, et auxquels chaque assistant mêle sa voix avec un recueillement des sens qui annonce celui de l'âme, peut-être découvrirons-nous quelques traces de leur origine, ou la fable qui leur tient lieu d'histoire; ces chants peuvent être une tradition orale, comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite : un peuple qui chante est un peuple poète; et l'on sait que dans tous les pays les poètes furent les premiers historiens, et que la première histoire ne fut qu'un recueil de chansons. » Ne l'oublions pas, dit autre part l'historien qui vient de s'exprimer ainsi, « les peuplades que l'on rencontre aujourd'hui disséminées sur la côte du nord-ouest semblent être les débris d'une grande société. »

Quelque imparfaites que soient les notions recueillies sur ces hommes à demi policés, quelque bizarres d'ail-

leurs que puissent paraître leurs traditions, elles donnent une sorte de probabilité aux conjectures de divers écrivains; plusieurs ethnographes admettent l'existence d'anciennes relations entre les habitants de ces îles et ceux d'un archipel célèbre de l'Asie. Ces conjectures reçoivent même une nouvelle probabilité d'événements récents; et aux faits que nous ont transmis d'anciens missionnaires touchant le naufrage d'une jonque japonaise, dont les œuvres extérieures étaient dorées, on peut joindre des détails qui n'offrent pas moins d'intérêt. Non-seulement plusieurs navires asiatiques ont dû venir à diverses époques échouer à la côte dans ces parages, poussés qu'ils étaient par les vents régnants de l'ouest, mais on a la certitude qu'en 1834 une jonque japonaise a fait naufrage à l'entrée sud du détroit de Fuca. Ceci toutefois, en agrandissant le champ des conjectures, nous jette bien loin des récits positifs, et nous nous hâtons de rentrer parmi les peuplades de Noutka.

Ces Indiens si heureusement doués, ces hommes qui par une inspiration dont nous ne pouvons plus spécifier l'origine, ont fait des progrès si extraordinaires dans certains arts, ces demi-barbares, en un mot, ont été jugés diversement par les voyageurs. Le digne Quadra semble avoir eu à se louer de ses rapports avec eux, tandis que Vancouver les traite d'incorrigibles voleurs et de mendiants éhontés, tout en reconnaissant les progrès visibles de leur intelligence. Lors qu'on a lu les relations du dix-huitième siècle, on se demande si la dernière inculpation est bien fondée et si l'intérêt des Européens n'a pas étrangement posé la question de propriété en ce qui touche le territoire occupé par ces indigènes; est-il bien sûr par exemple que Macuina ait prétendu vendre à Meares moyennant cinq ou six feuilles de cuivre un vaste pays qu'il ne gouvernait pas seul à titre de tais, et dont plusieurs autres chefs pouvaient lui disputer le commandement? Le rusé tais de la rade de Noutka fit très-bien observer à Vancouver ce qu'il trouvait de peu séant dans le procédé des étrangers, se repassant à l'insu des chefs, dont ils avaient été accueillis, une propriété si singulièrement

acquise. E
mande sur
ture qu'on
respecter l
La trois
Noutka, au
un événem
silitique. Ce
plorer la c
royait tro
recherches
sauvage; i
laborieuse
par l'amira
ditions gé
rieuses le l
monde sav
onfigurati
fallait croi
tiques de J

(1) Vancou
duction de
paulus par d
l'instrument
dont par con
tre peu exat
qu'il fallai
nord-est entr
lique. Vers l
et, d'ancien
sient, renouv
ouvertes de
plorations p
portugais
moncé que
suis qu'on l
Puentes, For
1840 avait e
ynaple, com
habilité pa
loration des
fusions du n
le Fuca ne s
illon; elles
on ne peut
lections...
toll supposé
e 47° et le 48
nord..... O
es portugais
... des ob
ceelles de
mais on ajo
te rapport
fit deux co
tortueux
chipel de
1840 licar
de los Rey
la remont
lieues; q
de son e
vingt-qua
pas moin
mer bass
juin; que

re leurs tradi-
orte de proba-
vers écrivains ;
mettent l'exis-
s entre les ha-
d'un archipel
conjectures re-
elle probabilité
t aux faits que
ciens mission-
rage d'une jon-
s œuvres exté-
on peut joindre
ent pas moins
t plusieurs na-
venir à diver-
a côte dans ces
étaient par les
est, mais on a
une jonque ja-
l'entrée sud du
tefois, en agran-
conjectures, nous
positifs, et nous
k parmi les peu-
ement doués, ces
inspiration dont
écifier l'origine,
i extraordinaires
i demi-barbares,
e diversement par
e Quadra semble
ses rapports avec
ver les traits d'in-
t de mendians
naissant les pro-
ntelligence. Lors-
s du dix-huitième
le si la dernière
ndée et si l'inté-
pas étrangement
ropriété en ce qui
occupé par ces in-
r par exemple que
vendre à Meares
feuilles de cuir
gouvernait pas seu-
t plusieurs autres
disputer le com-
tais de la rade de
bserver à Vancou-
le peu séant dans
ers, se repassant
ils avaient été ac-
és si singulièrement

acquise. En lisant ces récits, on se de-
mande surtout quel est le degré de cul-
ture qu'on exige chez les peuples pour
respecter leur territoire.

La troisième relâche de Vancouver à
Noutka, au mois de novembre 1794, fut
un événement à la fois politique et scien-
tifique. Cet homme éminent venait d'ex-
plorer la côte dans le plus grand détail ; il
croyait trouver une double solution à ses
recherches et à sa mission sur cette île
sauvage ; il ne put accomplir que la tâche
laborieuse qu'il s'était imposée. Chargé
par l'amiralauté d'entreprendre les per-
quisitions géographiques les plus minu-
tieuses le long des côtes, et de donner au
monde savant une idée précise de leur
configuration, en spécifiant enfin ce qu'il
fallait croire des travaux fort probléma-
tiques de Juan de Fuca et de Fonte (1),

(1) Vancouver dit positivement, dans l'intro-
duction de son Voyage, que sur des bruits ré-
pandus par des navigateurs marchands, dénués
d'instrumens d'astronomie et de marine, et
dont par conséquent les observations devaient
être peu exactes, il avait été chargé de vérifier
ce qu'il fallait croire d'une communication au
nord-est entre la mer Pacifique et l'océan Atlan-
tique. Vers la fin du dix-huitième siècle, en ef-
fet, d'anciennes traditions géographiques s'é-
taient renouvelées ; on citait beaucoup les dé-
couvertes de Juan de Fuca, et surtout les ex-
plorations prodigieuses d'un amiral castillan
ou portugais dont le nom était aussi vaguement
énoncé que la nationalité était mal établie,
puisqu'on l'appelait tour à tour Bartholomé
Fuentes, Fonte ou Fonta. Ce navigateur de l'an
1640 avait été remis fort en crédit par Dal-
rymple, comme plus tard Ferrer Maldonado fut
réhabilité par Buache. Après une laborieuse ex-
ploration des côtes, voici quelles furent les con-
clusions du navigateur anglais : « Les découvertes
de Fuca ne sont appuyées que sur une simple tra-
dition ; elles ne présentent qu'un résultat vague,
et on ne peut les admettre qu'avec de grandes res-
trictions.... L'ouverture que j'ai appelée le dé-
troit supposé de *Jean de Fuca*, au lieu d'être entre
le 47° et le 48°, est entre le 48° et le 49° de latitude
nord.... On peut élever contre les découverts
portugaises ou espagnoles du même genre que
celles de *Jean de Fuca*. Je crois que désor-
mais on ajoutera peu de foi au récit de Fonte
que rapporte Dalrymple.... et où l'on dit : « Qu'il
fit deux cent soixante lieues dans des canaux
tortueux entre des îles que l'on appelle l'ar-
chipel de *Saint-Lazare*, et que le 14 juin
1640 il arriva à une rivière qu'il nomma *Rio
de los Reyes*, par 53° de latitude nord ; qu'il
la remonta dans le nord-est, jusqu'à soixante
lieues ; que l'eau en est douce à vingt lieues
de son embouchure ; que le flot s'y élève à
vingt-quatre pieds ; que la profondeur n'est
pas moindre de quatre à cinq brasses à la
mer basse jusqu'au lac Belle, où il entra le 22
juin ; que dans ce lac on trouve généralement

il devait aussi recevoir de l'autorité espa-
gnole l'île entière de Noutka et les bâti-
ments d'exploitation qui avaient été jadis
construits par Meares. Vancouver était
accrédité comme agent diplomatique, et
Florida Blanca avait annoncé officielle-
ment son arrivée. Cependant, nous le ré-
pétons, l'illustre marin ne put obtenir le
double succès qu'il avait espéré. Il s'était
bien assuré que les explorations du pilote
grec et du vieux navigateur castillan
avaient des résultats évidemment falsi-
fiés, s'ils n'étaient erronés complète-
ment, toute sa diplomatie échoua devant
la gracieuse bienveillance du gouverneur
de Noutka. D. Francisco de la Bodega
y Quadra ne refusa point positivement
d'exécuter la clause spécifiée par le traité
de 1791, et il offrit immédiatement de re-
mettre à l'Angleterre le territoire occupé
jadis par Meares. — Vancouver insistait
toujours pour la remise pure et simple de
l'île entière ; mais Quadra mettait une in-
flexible fermeté à persister dans son sys-
tème, et ces deux hommes si dignes de
s'apprécier quittèrent l'île pour en référer
ultérieurement à leurs cabinets respec-
tifs. Une chose que l'on ignore générale-
ment, c'est que le double non que porte
l'île dans la plupart des géographies
est dû aux rapports momentanés qu'eurent
accidentellement les deux marins.
Divisés d'intérêts politiques, au début de
leurs rapports, ils se sentirent attirés l'un
vers l'autre par la plus noble sympathie.

« six ou sept brasses, et qu'à un certain temps
« de la marée il y a une chute dans le lac ;
« que d'un fort bon port abrité par une île sur
« la côte sud du lac Belle, de Fonte avec ses
« canots pénétra dans une rivière qu'il nomma
« Parmentier ; qu'il passa huit saulis, formant
« en totalité une hauteur perpendiculaire de
« trente-deux pieds depuis sa source dans le
« lac Belle jusqu'à un grand lac qu'il atteignit
« le 6 juillet, et auquel il donna son nom ;
« que ce lac de cent soixante lieues de lon-
« gueur et de soixante de large git est-nord-est
« et ouest-sud-ouest ; qu'il a en quelques endroits
« soixante brasses de profondeur, et qu'il abon-
« de en morues de différentes espèces. » Nous
ne poursuivrons pas plus loin la citation de
Vancouver, et nous ne dirons rien du savant
vieillard major général de Massachusetts que
Fonte rencontra dans ces parages ; il nous suf-
fira de rappeler que les navigateurs espagnols
envoyés vers la même époque pour constater
les découvertes citées plus haut firent des re-
cherches tout aussi infructueuses que celles de
Vancouver. Depuis, les importants travaux
d'hydrographie mis heureusement à fin par
sir Edward Belcher n'ont pas donné une solu-
tion plus satisfaisante.

Le marin espagnol fut le premier à souhaiter que leurs deux noms unis fussent donnés à quelque golfe ignoré de ce désert, à quelque détroit de ces rivages inconnus. Vancouver imposa ce double nom à l'île entière, et dans sa mémorable relation il fait plus encore, il pare de sa renommée l'homme modeste dont il avait apprécié les talents et dont il aime à redire les vertus. Ces deux hommes, qui venaient de transmettre le souvenir de leur réunion à l'une des plus belles îles de l'Océan Pacifique, devaient avoir dans leur destinée une conformité touchante; et si leur était réservé de se revoir une fois encore sur les côtes du Nouveau Monde, c'était pour aller mourir, à quelques mois de là, l'un d'épuisement en Angleterre, l'autre dans un coin ignoré de la Californie.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à ces détails bien sommaires, mais que nous n'aurions pu étendre davantage sans fatiguer l'esprit du lecteur, par une discussion diplomatique qui a perdu tout son intérêt. Nous nous contenterons de dire que le traité signé à l'Escurial le 28 octobre 1790 ne reçut son exécution qu'en 1795. A cette époque seulement le lieutenant Pearce prit possession pour la couronne d'Angleterre de l'île de Noutka. La grande collection de Martens nous a transmis les clauses du traité conclu à ce sujet, entre les deux puissances: il est dit par l'article 3 « que la navigation et le commerce seront libres dans la mer du Sud et sur les côtes (1). »

Dans la nouvelle discussion diplomatique dont la conclusion définitive a été si souvent ajournée, l'île Quadra et Vancouver joue un rôle important. Selon l'un des projets soumis à la discussion des diplomates, une ligne de division, tracée sur le continent, viendrait partager l'île d'une manière inégale entre l'Angleterre et les États-Unis. Si l'on s'en rapportait au projet émis naguère par M. Gallatin, l'île tout entière devait appartenir à la première de ces puissances: cette discussion importante ne peut se prolonger bien longtemps, et il est possible que les descendants de Macquina voient s'exécuter à leurs dépens la

cession faite jadis par leur grand-père.

L'établissement fondé par les Espagnols à l'endroit désigné par Cook, sous le nom de *Friendly Cove*, et auquel Esteban Martinez avait imposé celui de *Santa-Crus*, n'a laissé aucun vestige. Toutefois les relations directes que cette île lointaine a eues avec les Européens sont attestées par une culture bien précieuse pour les naturels; des champs de pomme de terre s'étendent sur le territoire où commercèrent, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, les hôtes de Macuina. Ainsi qu'on l'a pu voir, du reste, le village de Noutka n'est pas devenu le chef-lieu de l'île, et la description qu'en donne sir Edward Belcher est tout à fait en rapport avec la relation que nous a transmise, il y a une vingtaine d'années, un officier d'artillerie qui y fut prisonnier. Les renseignements fournis par celui-ci ne diffèrent même des premiers que par des documents plus positifs, dus à un séjour prolongé sur les lieux. A l'époque où M. Hulswitt demeurait à Noutka, le village indien, qui consistait en une vingtaine de grandes habitations, avait été rebâti sur la colline où les Espagnols s'étaient établis en 1774; et la maison du gouverneur s'y voyait encore ainsi que les fondations d'une église. « Le premier village avait été détruit par les Espagnols, qui, jugeant cette position avantageuse, avaient forcé les habitants à se retirer à six lieues de là, dans l'intérieur du pays. Dès que les Anglais eurent évincé les Espagnols de Noutka, les indigènes revinrent prendre possession de ce lieu. Les habitations sont bâties à la file l'une de l'autre, et plus ou moins grandes selon le rang des occupants. Celles du roi avait au temps d'Hulswitt cent cinquante pieds de long, quarante de large et quatorze d'élévation (1). » On peut avoir une idée de ces étranges habitations et des spécimens de la statuaire barbare dont elles sont ornées, en examinant les planches du troisième voyage de Cook: au temps du célèbre navigateur, ces statues, peintes de diverses couleurs,

(1) Martens, *Recueil de Traité de paix*, v. III, p. 184.

(1) *Tagbuch einer Reise, etc.*: Munster, 1829, 1 vol. in-8°. Il y a un extrait de ce livre dans le *Revue des deux Mondes*, *Journal des voyages, de l'administration, des mœurs chez les différents peuples du globe*, 2^e série, février et mars, 1830.

étaient de klum c'étaient une son leur éga faites. n'était chât de avoue q quatre cheter t Cette quer de respecta fut rema verte par lement à eu et qui du comm ce genre ment di que les fè dans ces temps de rable Co néanmoi sur les d

L'île d Charlott les; elle gulaire, de cinqu la terre Rose, q trée Ess compte graphiqu mité a r Saint-Ja terre pl parée pu et l'île de minatio ouest, la cinquar Vance dix-huit prédece sembla a trait qu'on l

étaient désignées sous le nom général de klumma. On supposa avec raison que c'étaient des espèces de dieux lares; car une sorte de mystère se manifestait à leur égard, et des offrandes leur étaient faites. Le respect qu'elles inspiraient n'était pas tel cependant qu'il empêchât de les vendre, et l'illustre marin avoue qu'il eût été possible, moyennant quatre ou cinq plaques de cuivre, d'acheter tous les dieux du village.

Cette disposition incessante à trafiquer des objets en apparence les plus respectables ou les plus nécessaires, qui fut remarquée dès l'origine de la découverte par Quadra, a été mise tout naturellement à profit par les compagnies qui ont eu et qui ont encore pour but l'extension du commerce des pelleteries. Cependant ce genre de commerce a dû nécessairement diminuer; et il paraît impossible que les fourrures soient aussi abondantes dans ces parages qu'elles l'étaient au temps de Portlock et de Dixon. L'honorable Compagnie anglaise ne néglige pas néanmoins les profits qu'elle peut faire sur les deux îles; mais, hâtons-nous de

le dire, son activité commerciale n'apporte aucun préjudice à la santé des Indiens ou à leur développement intellectuel. Les échanges par l'eau-de-vie ou par le rhum sont interdits sur toute l'étendue des parages où la Compagnie anglaise exerce ses droits. Il suffit d'avoir vécu en Amérique, à quelque latitude qu'appartiennent du reste les contrées que l'on a visitées, pour apprécier les maux incalculables produits sur la race indienne par les liqueurs fortes. Ces faits sont de telle nature qu'ils ont inspiré dès le temps de notre puissance dans le Canada un livre spécial resté dans la poussière de nos bibliothèques, et qui roule uniquement sur les funestes effets produits par l'ivresse chez les sauvages (1). On ne saurait donc louer trop hautement ce progrès dans le respect pour l'humanité, qui interdit le trafic légal des boissons alcooliques, si funestes à une race en droit d'énumérer avec douleur tous les agents de destruction qui l'environnent.

(1) Voyez *Hist. de l'ivrognerie chez les sauvages*. Ms. de la Bibl. nat.

ILES DE LA REINE CHARLOTE.

L'île de Washington ou de la Reine Charlotte gît entre les 54° et 52° parallèles; elle affecte une forme presque triangulaire, et un canal dont la moyenne est de cinquante lieues environ la sépare de la terre ferme. Cependant de la pointe Rose, qui est la partie nord-est, à l'entrée Essington sur le continent on ne compte que quarante-cinq milles géographiques. Une petite île dont l'extrémité a reçu de M. Dixon le nom de cap Saint-James empruntait ce nom à la terre plus considérable dont elle est séparée par un étroit canal. L'île du Nord et l'île du Hippa ont déjà changé de dénomination; du sud-sud-est au nord-nord-ouest, la grande île n'a pas moins de cent cinquante-sept milles géographiques.

Vancouver, qui rectifia, dès la fin du dix-huitième siècle, les données de son prédécesseur sur cette île importante, sembla être moins au courant de ce qui a trait à la partie historique. Pour peu qu'on lise les observations laissées en

manuscrit par Quadra, il est hors de doute que cette grande île ait été vue par les Espagnols en 1774. Fleurieu en attribue donc à tort la première découverte au malheureux Lapérouse en 1786; à Dixon appartiendrait seulement l'honneur d'avoir déterminé sa position en 1787. Le navire sur lequel ce navigateur avait entrepris une expédition difficile portait le nom de *la Reine Charlotte*; il l'imposa à la plus grande des îles de cet archipel, connu dès lors chez les Anglais sous la dénomination de *Queen Charlotte's islands* (1); plus

(1) Selon Vancouver le cap Saint-James gît à 51° 58' de latitude et 229° 30' de longitude, quoique la carte de Dixon le place à 51° 48' de latitude et 230° de longitude. Dixon donne également aux îles de la Reine Charlotte une étendue en latitude de 2° 36' et en longitude de 3° 24', et cette étendue, d'après les calculs de Vancouver, ne se trouve être que de 2° 22' en latitude et de 2° 7' en longitude. Nous ne nous rappelons pas que le capitaine Belcher ait fait l'hydrographie des côtes de cette île.

tard le capitaine Gray voulut qu'elle rappellât Washington; et il serait à souhaiter que ce nom, qui réveille tant de nobles souvenirs, fût consacré uniquement par la géographie. L'archipel de Pitt se trouve situé entre cette île et la terre, et l'on possède déjà des documents sur les localités que nous venons de nommer, la Compagnie de la baie d'Hudson ayant établi sur ce point l'un de ses comptoirs. On se procurera, du reste, dans le beau livre de M. Wilkes plusieurs renseignements géographiques sur cette partie de la nouvelle Calédonie si peu connue.

Bien que l'île Washington ou de la Reine Charlotte ait été pendant un temps le rendez-vous favori des marchands de fourrure américains, nous ne possédons sur son territoire et sur ses habitants (1) que les renseignements les plus restreints. Ces insulaires appartiennent bien certainement à la race qui peuple l'île voisine de Noutka, et le goût bizarre, mais original, qu'ils déploient dans la fabrication de quelques ustensiles (2) indique une disposition innée pour les arts du dessin

(1) Dixon nous a donné la peinture du district qu'il regarda comme le plus remarquable dans l'archipel; c'est ce havre qu'il désigna sous le nom de Banks, en l'honneur du savant illustre dont le nom se répandait alors en Europe: « Quoique la perspective dans ce port ne soit pas étendue, dit-il, c'est le lieu le plus agréable et le plus pittoresque que j'aie vu sur la côte. La terre au nord et au sud s'élève assez haut et représente un tableau fidèle de l'hiver. Quelque les flancs des collines soient perpétuellement couverts de neiges, le grand nombre de pins qui élèvent leurs têtes superbes de toutes parts en rendent l'aspect moins affreux que celui des montagnes stériles que l'on voit au nord-ouest de la rivière de Cook. A l'est le terrain est beaucoup plus bas, et les pins y paraissent plantés avec la symétrie la plus régulière; ce qui, joint aux arbutus et aux arbrisseaux qui entourent le havre, forme un contraste agréable avec les terres plus élevées, et donne à l'ensemble un coup d'œil vraiment magnifique. » *Voyage à la côte nord-ouest*, p. 279. Marchand dans sa relation donne une peinture assez étendue du district qu'il désigne sous le nom de *Cloak Bay*; il y trouvait en état de pleine prospérité: le framboisier, le grosellier sauvage ou cassis, le roser, le céleri, le persil, le pamplemousse, la patience, la grande centauree, l'ortie, une espèce de mauve, une sorte de fougère, dont la racine a le goût de celle de la réglisse, des pois croissant spontanément et semblables à ceux de la France, une reine marguerite, etc. *Voyage autour du Monde*, t. I.

(2) Voyez, entre autres, une pipe sculptée provenant des îles Charlotte qui a été figurée par Choris dans son *Voyage autour du Monde*.

que l'on rencontre chez la plupart des Indiens qui habitent ces régions. Marchand, néanmoins, semble les considérer comme supérieurs aux autres aborigènes de la côte, qu'il désignait sous le nom de Tchinkitâné. « Leurs traits sont réguliers, dit-il, et leur physionomie est à peu près celle des peuples de l'Europe; leur peau paraît brune; mais s'ils étaient dégrasés, et qu'ils s'exposassent moins au grand air et à l'intempérie des saisons, leur couleur ne différerait pas de la nôtre. » Ajoutons que cette description concise est tout à fait d'accord avec celle que nous fournit Belcher, lorsqu'il parle des Indiens de Noutka.

En portant à cinq mille âmes le nombre d'habitants répartis entre les deux grandes îles sur lesquelles nous nous efforçons de réunir quelques détails, le commandant Wilkes donne approximativement le chiffre de la population indienne qui demeure à poste fixe dans les îles Charlotte. Dixon, qui explora vers la fin du dix-huitième siècle toute la contrée dans un but d'intérêt purement commercial, ne paraît pas avoir rencontré de tribus s'élevant au delà de cent à cent vingt-cinq individus des deux sexes. Il fut émerveillé en même temps de la quantité de fourrures que ces insulaires étaient parvenus à se procurer. A l'apparition des Européens, les moindres bagatelles suffisaient pour obtenir d'eux les plus belles pelletteries, et ils les jetaient même à l'envi sur le pont du navire, lorsqu'ils craignaient que le trafic ne pût pas se conclure assez rapidement. Ce fut ainsi qu'en moins d'une demi-heure les Anglais achetèrent trois cents peaux de castor de première qualité, et que le capitaine Dixon n'évalua pas à moins de mille huit cent vingt et une peaux de loutre le nombre des fourrures qu'il put recueillir durant cette campagne (1). Ce qu'il y eut d'étrange sans doute, c'est que dans le trafic assez bizarre que l'on faisait avec ces Indiens, des ustensiles gros-

(1) *Voyage autour du Monde, et principalement à la côte nord-ouest de l'Amérique*, fait en 1785, 1786, 1787 et 1788, à bord du *King George* et de la *Queen Charlotte* par les capitaines Portlock et Dixon; trad. franç., 1 vol. in-4°, avec fig.

siers de
en fer-bl
portèrent
qui leur
de dire
difficile
étrangen

L'un
tribus e
botoque
ici cet or
lièrement
le comp
Mulgrav
a donné
tation, i
presque
parvint
ses tenta
pouces s
pouces
grandel
d'un fra
dans le c
cle de cu
de la lè
revêtem
aujourd

(1) Un
qui visita
se convai
tudes que
dans ces
né à l'île
explora l
an avant
Claret Fl
tion du p
une notic
nal; il ne
mier de
ils sont
et il est v
un jour.
d'une sa
Espagne
voir com
leur rép
des pira
n'entend
lus gold
commar
un arm
commier
chirurg
Intellige
docume
difficile
(2) L
parure
d'un pr
quelque

la plupart des régions. Mais les considérations autres abo- désignait sous leurs traits physiionomie simples de l'Eune; mais s'ils s'exposaient l'imtempérie ne différait ons que cette tout à fait nous fournit les Indiens de

les âmes le nom- entre les deux nous nous ef- ues détails, le oune approxi- e la population poste fixe dans n, qui explora ne siècle toute d'intérêt pure- arait pas avoir levant au delà q individus des veillé en même fourrures que venus à se pro- les Européens, suffissent pour elles pelleteries, à l'envi sur le ils craignaient e conclure assez si qu'en moins anglais achetè- e castor de pre- capitaine Dixon mille huit cent toute le nom- l put recueillir (1). Ce qu'il y c'est que dans que l'on faisait istensiles gros-

siers de cuisine, telles que des bouilloires en fer-blanc et des bassins d'étain, l'emportèrent sur les haches et sur les houes qui leur étaient offertes. Il est inutile de dire que ce commerce, devenu plus difficile et moins fructueux, a d'ailleurs étrangement diminué (1).

L'un des traits caractéristiques de ces tribus est sans contredit l'usage de la botoque (Voy. le *Brazil*, p. 211); mais ici cet ornement paraît être plus particulièrement réservé aux femmes; et, si on le compare aux ornements de la baie de Mulgrave, dont sir Edward Belcher nous a donné naguère une exacte représentation, il arrive même à des dimensions presque fabuleuses; celui que Dixon parvint à se procurer, après de nombreuses tentatives, n'avait pas moins de trois pouces sept huitièmes de long sur deux pouces cinq huitièmes dans sa plus grande largeur (2); il était en outre muni d'un fragment de nacre de perle incrusté dans le centre; et, chose étrange, un cercle de cuivre l'entourait, bien que le lobe de la lèvres inférieure qui lui servait de revêtement pût développer un oxide toujours dangereux. Ce n'est point la

(1) Un navigateur français souvent nommé, qui visita aussi ces régions vers la même époque, se convainquit à ses dépens des étranges vicissitudes que le commerce des fourrures peut subir dans ces parages. Le capitaine Et. Marchand, né à l'île de Grenade, en 1755, mort en 1793, explora infructueusement les Iles Charlotte un an avant d'aller finir ses jours à l'île de France. Claret Fleurieu, auquel on doit aussi la publication du précieux ouvrage de Vancouver, a donné une notice sur les capitaines Marchand et Chanal; il nous apprend que les papiers du premier de ces marins ne lui parvinrent jamais; ils sont probablement restés à l'île de France; et il est vivement à souhaiter qu'on les retrouve un jour. Fleurieu, esprit distingué, homme doué d'une sagesse incontestable, mit quelquefois une sorte de légèreté dans sa rédaction, et les Espagnols l'accusent, non sans raison, d'avoir commis plusieurs erreurs préjudiciables à leur réputation, en donnant un sens erroné à des phrases pulsées dans leur langue et qu'il n'entendait pas. Voyez *Relacion del viage de las goletas Sutil y Mexicana*. Le bâtiment commandé par Marchand avait été frété par un armateur de Marseille pour aller faire le commerce des fourrures; il partit en 1790. Le chirurgien embarqué à bord étant un homme intelligent et zélé, grâce à Roblet de précieux documents recueillis durant cette navigation difficile nous ont été transmis fidèlement.

(2) La vieille femme qui portait cette étrange parure avait refusé obstinément plusieurs objets d'un prix réel; elle ne put résister à l'éclat de quelques boutons dorés.

première fois, du reste, que cet ornement bizarre a pu être considéré comme une source d'accidents funestes; et, entre autres choses étranges, le capitaine Beechey signale plusieurs de ces botokes, habilement sculptées en os ou en bois, et qui, étant évidées intérieurement, servent aux femmes de la côte nord-ouest à renfermer leurs aiguilles (1).

L'auteur déjà cité du voyage aux îles de la Reine-Charlotte fait, du reste, une observation judicieuse à propos de cette effroyable coutume. « Il y a sur la côte, dit-il, plus de différence dans les parures que dans les ornements; par exemple, il semble que l'ouverture ou seconde bouche un peu au-dessus du menton, ne soit de mode que pour les hommes sur les bords de la rivière de Cook et dans l'entrée du prince William, tandis qu'il n'y a que les femmes seulement qui portent la parure de bois passée dans la lèvres inférieure dans la partie de la côte depuis le port Mulgrave jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte. » — Les habitants de cet archipel déploient une rare habileté dans la construction de leurs maisons, qui ont quelquefois deux étages et qui sont ornées de sculptures supérieures peut-être à celles de Noutka. Au mois d'aout 1791, le docteur Roblet trouva même dans l'île du Nord une sorte de redoute qui le frappa d'étonnement; cet édifice, qu'il considéra alors comme un lieu consacré à des cérémonies religieuses ou à des divertissements publics, renfermait des tableaux déjà anciens, rappelant le style des peintures mexicaines.

Le commerce que l'on fait avec ces peuplades repose à peu près partout sur les mêmes bases; en échange de leurs graisses, qui sont d'une qualité supérieure, et de leurs fourrures, que l'on recherche toujours avec empressement, on leur donne du tabac, des marmites de fer, des haches, des grains de verroteries, des couleurs pour se peindre durant leurs travestissements, de la toile, du miskal et, dans certains parages, des pommes

(1) Captain F. W. Beechey, *Narrative of a voyage to the Pacific and Beering strait, etc.*: London, 1831, 2 vol. in-4°. Il est extrêmement curieux pour l'ethnographie de comparer les récits de ces voyageurs à ceux de MM. Aug. de Saint-Hilaire, Wied Neuwied, Spix et Martius.

de terre. A Noutka ce tubercule est déjà cultivé avec succès par les Indiens; et il est curieux sans doute de voir que ce mode d'alimentation, emprunté originellement à certains parages de l'A-

mérique, ne fertilise les champs de la côte nord-ouest qu'après y avoir été apporté par les Européens; ce sera très-probablement le seul présent utile que nous leur aurons fait.

MINES D'OR DE LA HAUTE CALIFORNIE.

On a vu avec quelle circonspection nous avons cru devoir envisager la nouvelle répanche subitement que des glissements d'or d'une richesse incalculable avaient été découverts sur le nouveau territoire cédé par le Mexique aux États de l'Union; aujourd'hui le fait n'est plus douteux, et la confirmation officielle de cet événement important est donnée par le président lui-même dans le discours où il énumère avec un juste orgueil tous les avantages qui lui permettent de proclamer le peuple des États-Unis le peuple le plus favorisé de la terre. Ainsi se réalise au bout de trois siècles un mythe empreint d'exagération et de merveilleux, qui, répandu d'abord par un pauvre Indien de la vallée d'Oxipitar, entraîna à la mort des milliers de *Conquistadores*, et n'eut d'abord d'autre résultat que la destruction des indigènes, avant que l'on songeât à leur conversion. C'est de nos jours seulement que les empires de Cibola et de Quivira sortent de leur monde imaginaire; et que grâce à l'industrie, merveilleusement réelle de notre temps, vont se réaliser ces rêves magnifiques, qui occupèrent l'imagination puissante des successeurs de Cortez.

Ainsi que le fait observer le digne président auquel nous empruntons quelques paroles pleines d'autorité, et comme nous l'avions déjà indiqué, tout en combattant des récits que nous croyions exagérés. « On savait que des mines de métaux précieux existaient en assez grande quantité dans la Californie;... mais ce qu'il ne nous était pas encore permis d'affirmer, c'est que les récits faits sur l'abondance de l'or sont d'un caractère tellement extraordinaire qu'on refuserait d'y croire s'ils n'étaient confirmés par les rapports authentiques des officiers du service public. » Il y a quel-

ques mois seulement, quatre mille personnes étaient occupées à l'extraction du précieux métal; et l'honorable M. Polk affirmait que le nombre des chercheurs avait dû s'accroître singulièrement (1). Non-seulement on savait à la date du 5 décembre 1848 que les navires arrivant près de la côte étaient abandonnés par leur équipage, et obligés de suspendre leur voyage faute de marins; mais, s'il nous était permis de joindre quelques détails récents aux faits généraux communiqués par le premier magistrat des États-Unis, nous dirions que des salaires presque fabuleux avaient été assignés dès l'année dernière à de simples marins pour qu'ils consentissent à laver les sables: on aura une idée du reste, des exigences que les travailleurs peuvent manifester en rappelant « qu'un matelot qui passe deux mois aux mines en revient avec 2 ou 3,000 piastres (10 ou 15,000 fr.) (2).

Un autre résultat constaté par le discours du président, c'est non-seulement la hausse prodigieuse du salaire des travailleurs, mais aussi la cherté inouïe des objets de consommation, amenée par cette abondance inattendue de valeurs métalliques. Constatons à notre tour un fait qui n'est pas sans intérêt pour l'étude des grandes lois d'économie politique. On voit se renouveler en ce moment sur les bords de l'océan Pacifique ce qui eut lieu au dix-huitième siècle dans le pays de Mato-Grosso, et sur-

(1) Voy. le journal *La Presse* du 22 décembre 1848.

(2) « Ceux qui s'associent gagnent encore davantage. Un des principaux habitants d'ici m'a offert de m'engager pour un an à vingt piastres par jour (108 fr.). Il n'est impossible de vous donner une idée de l'or qui se trouve dans ce pays. Voy. *Lettre adressée en date de Monterey le 15 septembre par un capitaine de balancier à une maison de New-York*, extraite du *Journal des Débats*.

APR
tout dans
que la dé
eaux lava
Portugais
sables. Dar
nous veno
mais mont
oitavas d'
andis que
plus ajour
prix de la
dans la m
aitière, q
contrées, f
vres d'or;
un porc; e
été largem
le sucre ne
Mais le pay
l'un siècle.
ces d'opule
qui s'étaie
vaux agric
seuls habit
dans l'aisa
nous avon
si lointain
tenir jusqu
a Californ
l'avantage
ne peut pa
navires qui
l'abondanc
a comparat

(1) On peut
ceux, non
aujourd'hui
essité dans
ce documen
es émigrati
liberté des v
« La farla
tait à tren
oixante livr
colliers (424
e faire serv
on, est rédu
e s'élonner
le Pémigrat
els tout le
nique, dise
nnonçait à
artance po
elphie, ne
Baltimore
ouvelle-O
ue dix mil
aint-Louis
Californie,
eurs impa
ateaux à
erre prom

champs de la
y avoir été
ns; ce sera
présent utile

tre mille per-
extraction du
rable M. Polk
es chercheurs
lièrement (1).
à la date du
navires arri-
t abandonnés
ligés de sus-
de marins;
is de joindre
ux faits géné-
e premier ma-
s dirions que
euleux avaient
dernière à de
ils consentis-
on aura une
ences que les
fester en rap-
ui passe deux
ent avec 2 ou
0,000 fr.) (2).
tâté par le dis-
mon-seulement
alaire des tra-
cherté nouëe
on, amenée par
due de valeurs
notre tour un
ntérêt pour l'é-
conomie poli-
eler en ce mo-
céan Pacifique
nuitième siècle
rosso, et sur-
e du 22 décembre
agnent encore da-
habitants d'ici m'a
an à vingt piastres
possible de vous
se trouve dans ce
s date de Monte-
capitaine de ba-
York, extraite du

tout dans celui de Goyaz, en 1753, lors-
que la découverte inattendue de nou-
veaux lavages aurifères eut fait rêver aux
Portugais l'existence de richesses inépui-
sables. Dans la dernière des provinces que
nous venons de nommer l'alqueire de
maïs monta tout à coup à sept ou huit
bitavas d'or (54 fr. 50 cent. ou 60 fr.),
tandis que le même objet ne vaut guère
plus aujourd'hui que 3 fr. 75 cent. Le
prix de la farine de manioc s'accrut
dans la même proportion. Une vache
laitière, que le hasard amena dans ces
contrées, fut payée au prix de deux li-
vres d'or; on en donna vingt-huit pour
un porc; et dans ce pays où la canne a
été largement cultivée depuis un livre
de sucre ne valait pas moins de 15 fr. (1).
Mais le pays de Goyaz, si riche il y a moins
d'un siècle, vit tarir rapidement ses sour-
ces d'opulence; et les hommes courageux
qui s'étaient livrés résolument aux tra-
vaux agricoles furent en définitive les
seuls habitants qui sussent se maintenir
dans l'aisance; les points d'analogie que
nous avons signalés entre deux régions
si lointaines pourraient bien se main-
tenir jusqu'au bout; néanmoins, comme
la Californie, le pays de Goyaz n'a pas
l'avantage d'être baigné par la mer; il
ne peut pas recevoir dans ses ports des
navires qui y porteraient infailliblement
l'abondance, et sous ce dernier rapport
la comparaison cesse d'être possible, car

(1) On peut comparer du reste ces prix exagérés
à ceux, non moins extraordinaires, qui forment
aujourd'hui le tarif des denrées de première né-
cessité dans la haute Californie. Nous joindrons
ce document quelques indications sur le chiffre
des émigrations, qui se lie naturellement à la
cherté des vivres.

« La farine, qui lors des dernières nouvelles
était à trente-six dollars (190 fr. 80 c.) les
sixante livres, s'est élevée depuis à quatre-vingt
dollars (424 fr.). On ne peut plus à aucun prix
se faire servir; et le pauvre gouverneur, M. Ma-
son, est réduit à faire sa cuisine lui-même. On
se s'étonnera donc pas d'apprendre que la fièvre
de l'émigration pour la Californie semble avoir
pris tout le monde: c'est une maladie épidé-
mique, disent les journaux. Le 20 décembre on
annonçait à New-York trente-et-un navires en
partance pour le pays de l'or, dix-sept à Phila-
delphie, neuf à Boston, deux à Portland, sept
à Baltimore, deux à Charlestown, onze à la
Nouvelle-Orléans, etc., etc. De plus on assurait
que dix mille émigrants étaient déjà passés à
saint-Louis de l'Ohio, se rendant par terre en
Californie, et qu'enfin plus de deux mille voya-
geurs impatientes attendaient déjà à Panama les
bateaux à vapeur qui devaient les porter à la
terre promise. »

la baie de San-Francisco est destinée
sans aucun doute à un immense mouve-
ment commercial. Jusqu'à ce jour nous
ne pouvions juger de la pureté de l'or
recueilli dans ces régions que par ana-
logie, et en supposant que son titre éga-
lait celui de Sonora; aujourd'hui les
documents sont plus précis: et il résulte
du rapport fait à l'honorable Robert
J. Walker, secrétaire du trésor, par les
essayeurs de l'hôtel fédéral des mon-
naies à Philadelphie, les faits suivants:
L'or de la Californie « présente un dou-
ble caractère extérieur, bien qu'il n'y ait
aucune apparence de différence dans la
qualité. Celui qui vient des mines sè-
ches est en grains d'un poids moyen de
un à deux deniers, l'autre variété se
présente en petites paillettes dont il
faudrait environ cinq ou six pour un
grain; » cet or « n'est que de six milliè-
mes au-dessous du titre de la monnaie
des États-Unis (1). »

Jusqu'à présent (à en juger par les
renseignements qui nous sont parvenus)
les pépites rencontrées dans les sables
sont d'un volume peu considérable; mais
un hasard heureux, et qui rentrerait
même dans les probabilités, peut faire
tomber les mineurs sur des gisements
d'une autre nature. On ne saurait ou-
blier que dans une province limitrophe
au pays de Sonora on a eu la preuve
que le volume de certaines pépites était
aussi extraordinaire que la pureté du
métal était remarquable. En parlant des
mines de cette région, M. Duflot de
Mofras cite un morceau d'or natif qui
y fut trouvé et qui appartenait à M. Za-
vala. Ce morceau, comparable aux énormes
fragments trouvés non loin de
l'Oural, n'était pas évalué à une somme
au-dessous de neuf mille piastres.

Par une coïncidence presque mer-
veilleuse, et dont nous pouvons puiser
la nouvelle dans le discours officiel du
président, les gisements d'or de la Cali-
fornie se trouvent placés dans le voi-
sinage des mines de mercure. « L'une
d'elles, dit M. Polk, est déjà en exploita-
tion, et l'on croit qu'elle sera l'une des
plus riches du monde. »

Une découverte pareille, toujours inté-

(1) Voy. le *Journal des Débats*, numéro du
6 janvier 1849.

ressante au point de vue industriel, le devient doublement dans les circonstances présentes, et il est probable que le travail exigé par les gisements aurifères en sera singulièrement accéléré.

Frappé de cet accroissement prodigieux de valeurs métalliques, dont le commerce de l'Amérique du Nord doit nécessairement recevoir un mouvement inaccoutumé, le président des États-Unis veut qu'un hôtel des monnaies transforme en espèces monnayées cette immense quantité d'or. Les prétentions de l'honorable M. Polk sont franchement avouées; en créant un atelier monétaire dans ces régions, où rien ne ressemble encore à une cité de quelque importance, il ne désire pas seulement régulariser l'expansion des richesses nouvelles qui vont circuler désormais dans les États-Unis, il a encore l'espérance de ravir à l'Angleterre une source de valeurs effectives, dont elle a profité jusqu'à ce jour. En même temps qu'il veut élever immédiatement l'or à sa véritable valeur, il veut hâter l'époque où la force industrielle de la Grande-Bretagne cessera de puiser dans les mines de l'Amérique un secours sur lequel elle a toujours compté.

« Une succursale de la monnaie des États-Unis, établie dans le grand dépôt de la côte occidentale, dit-il, transformerait en espèces métalliques à l'effigie de notre république, non-seulement l'or tiré de nos propres mines, mais aussi les lingots et les espèces que le commerce apporterait de tous les points de la côte occidentale de l'Amérique centrale et méridionale. Cette côte et l'intérieur qui y est contigu renferment les plus riches et les meilleures mines du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, de l'Amérique centrale, du sud et du Pérou. Les lingots et les espèces tirées de ces pays, notamment du Mexique et du Pérou occidental, s'élevaient annuellement à une valeur de plusieurs millions de piastres et sont aujourd'hui transportés par les navires anglais dans la Grande-Bretagne, où ils reçoivent l'effigie du souverain et contribuent à assurer la prépondérance commerciale de cette puissance.

« Si donc une succursale de la monnaie était établie à ce grand point commercial de la côte du Pacifique, une

vaste quantité de lingots et d'espèces y afflueraient pour y être frappés, et passer ensuite à la Nouvelle-Orléans, à New-York et dans les autres villes de l'Atlantique. Ce nouveau courant augmenterait considérablement notre circulation constitutionnelle à l'intérieur et la développerait en même temps à l'extérieur. Ceux de nos marchands qui trafiquent avec la Chine et la côte occidentale de l'Amérique savent les inconvénients et les pertes qui résultent pour eux de la difficulté qu'ils éprouvent à faire accepter nos espèces métalliques au pair dans ces régions. — Les puissances de l'Europe, éloignées des côtes occidentales de l'Amérique par la nécessité de franchir l'Atlantique et d'affronter la longue et dangereuse navigation autour de l'extrémité méridionale du continent américain, ne pourront jamais rivaliser avec les États-Unis pour le riche et vaste commerce qui s'ouvre pour nous dans des conditions si favorables par l'acquisition de la Californie (1). »

À côté des renseignements officiels qui nous sont fournis par le discours du président, viennent se placer tout naturellement ceux que la presse quotidienne nous a révélés naguère, et qui sont dus au rapport d'un officier digne de tout crédit. M. le colonel Mason, commandant de la Californie, adresse au ministre de la guerre un rapport sur son excursion dans les mines, dont se préoccupent si vivement aujourd'hui tous les esprits sérieux; et c'est, à vrai dire, pour la première fois que l'on a quelques détails précis, quelques renseignements circonstanciés, des documents dignes de foi en un mot, sur la région aurifère de la haute Californie.

Le fait n'est donc plus douteux aujourd'hui, c'est le Rio-Sacramento et ses affluents qui devient le siège du Nouvel-Eldorado. Sur ces rives parées d'une végétation luxuriante, où le capitaine Belcher ne trouva en 1840 que d'innombrables ossements résultats d'une épidémie qui avait désolé les tribus indiennes, et qu'au premier abord on eût pris pour un champ de bataille, la nature a déposé des richesses métalliques qu'o

(1) Voyez le *Discours du président des États-Unis* James Polk, dans le journal *la Presse*.

ne s
peu
cell
Il
des
les e
l'hon
déco
« c'e
de l'
nière
une p
cheur
les d
entra
mouli
Rie
mode
cheur
blanc
temps
quelqu
d'appa
ceau, e
quatre
ration
bale q
nombre
dues en
vailleu
pas san
d'extrac
qu'il es
nas on
nimaux
la poud
en les b
Mais
au pied
rapport
l'abonda
peutson
qu'exige
« C'est à
si l'or
cela non
mais dan
affluents
avoisina
(1) Le ra
comme le
for est par
expression
venus, dit
une mine
pour. » De
devaient a

ne saurait encore évaluer, mais que l'on peut juger supérieures à la plupart de celles du nouveau monde.

Il paraît que c'est à vingt-cinq milles des Mormons, dans une scierie mue par les eaux du Sacramento appartenant à l'honorable M. Sutter, qu'à eu lieu la découverte des gisements aurifères ; « c'est dans le gravier amoncelé au pied de l'écluse que sont apparues les premières parcelles du métal précieux. Par une probité rare, ajoute-t-on, les chercheurs d'or respectent religieusement les dépôts que les eaux continuent à entraîner et à accumuler au-dessus du moulin. »

Rien de plus simple du reste que le mode de travail adopté par les chercheurs de paillettes. « Un vase en fer blanc, un panier forment la plupart du temps tout leur attirail d'exploitation ; quelques-uns se sont fabriqué une sorte d'appareil grossier qu'ils appellent berceau, et qui, alimenté et manœuvré par quatre personnes, active et facilite l'opération du lavage. » Il est infiniment probable que dans l'état actuel des choses nombre de parcelles aurifères sont perdues en raison de l'inexpérience des travailleurs. Sous ce rapport, il ne serait pas sans intérêt de rappeler le mode d'extraction usité au Brésil, tout simple qu'il est. Dans certaines régions de Minas on emploie des peaux écruées d'animaux, aux poils desquelles s'attache la poudre d'or, que l'on obtient ensuite en les battant.

Mais il est vrai que si nous prenons au pied de la lettre les expressions du rapport que nous avons sous les yeux, l'abondance du métal est telle, qu'on ne peut songer à l'emploi de certains moyens qui exigent ou de la patience ou du temps. « C'est à peine, dit M. le colonel Mason, si l'or coûte la peine de se baisser, et cela non-seulement dans le Sacramento, mais dans le lit desséché de ses moindres affluents, dans les ravins des collines avoisinantes (1). »

(1) Le rapport de M. Mason est bien dépassé, comme le fait observer le *Journal des Débats* : l'or est partout maintenant ; et il cite les propres expressions du *Californian* : « Nous en sommes venus, dit ce journal, à craindre de voir creuser une mine dans notre rue et un puits dans notre cour. » De tels récits ont eu l'influence qu'ils devaient avoir sur les spéculateurs de Londres :

On n'a pas encore de documents précis sur les quantités métalliques produites par les diverses extractions. On suppose seulement que vers le mois de juin de l'année dernière le bénéfice annuel pouvait être évalué à cinquante mille dollars. Rien dans aucune partie du globe ne saurait être comparé à ce qui arrive aujourd'hui sur ces rivages. Entre autres faits extraordinaires, on cite deux hommes qui ont « recueilli en quelques jours une valeur de 17,000 dollars dans un canal long de cent yards et large de quatre pieds. » Cette circonstance, bien avérée, dispenserait au besoin de rappeler les nombreux détails réunis dans la dépêche ; nous nous contenterons donc de dire ici qu'un fermier qui faisait travailler sous ses ordres une cinquantaine d'Indiens a pu accuser « au bout de cinq semaines 16,000 dollars de bénéfice ».

Jusqu'à présent, et ce n'est pas une des circonstances les moins remarquables du mouvement prodigieux qui s'est opéré dans ces contrées, tout s'est passé avec un ordre, avec une harmonie même qui sert d'heureux contraste à tout ce que nous raconte l'histoire. Le Pérou, le Mexique, le Brésil, ont vu des guerres déplorables ou tout au moins des rixes sanglantes succéder à la première surprise qu'excitait la découverte de richesses inespérées ; ici rien de semblable ; et, chose étrange ! aucun crime à déplorer. « Ces hommes dorment sous des tentes, sous des hangars, parfois même en plein air avec des sommes considérables auprès d'eux ; et il ne se commet pas de vol ! à peine quelques collisions éclatent-elles de loin en loin pour une question de priorité dans l'exploitation de tel ou tel terrain. »

Le colonel Mason, cependant, est complètement d'accord dans sa dépêche avec l'honorable M. Polk ; il exprime le vif désir que l'extraction des sables aurifères soit regularisée ; et s'il n'a pas cru devoir intervenir jusqu'à présent pour empêcher la recherche du minerai, il souhaite qu'une loi émanée du pouvoir organise l'exploitation. Selon lui, le meilleur mode de faire participer le gouver-

quatre compagnies viennent de se former, dit-on, en Angleterre pour l'exploitation des mines de la Californie.

d'espèces y
ppés, et pas-
eans, à New-
es de l'Atlant-
t augmente-
e circulation
eur et la dé-
mps à l'exté-
nds qui traî-
te occidentale
neconvénients
t pour eux de
nt à faire ac-
iques au pair
puissances de
côtes occiden-
la nécessité de
d'affronter la
igation autour
e du continent
jamais rivali-
pour le riche et
ivre pour nous
favorables par
ornie (1). »
ements officiels
ar le discours du
placer tout natu-
esse quotidienne
et qui sont dus
digne de tout cré-
on, commandant
se au ministre de
ur son excursion
se préoccupent si
tous les esprits
vrai dire, pour la
n a quelques dé-
s renseignements
documents dignes
la région aurifère
plus douteux au
io-Sacramento et
ent le siège du Nou-
rives parées d'un
e, où le capitaine
en 1840 que d'in-
nts résultats d'un
ésolé les tribus in-
emier abord on et
e bataille, la nature
s métalliques qu'o

du président des États
le journal la Presse.

nement des États-Unis aux prodigieuses richesses que se partagent les colons et les émigrants, ce « serait d'établir à Sutter'sfort un intendant général des terres, qui les affermerait par fractions de cent acres, moyennant une redevance annuelle de cent à mille dollars suivant leur richesse minéralogique, » ou bien encore « de vendre ces terres par petites sections de vingt à cent acres. » Le commandant des forces militaires de la Californie est aussi d'accord avec le président des États de l'Union sur la nécessité de fonder un hôtel des monnaies sur quelque point de la baie de San-Francisco. C'est, en effet, le seul moyen à mettre en usage pour empêcher cette immense richesse métallique de se disséminer de toutes parts sans résultats pour le pays. « Actuellement l'or brut est considéré comme monnaie courante au taux de 16 dollars l'once.

L'administration locale n'a rien négligé, du reste, pour que cette région si peu fréquentée jusqu'à ce jour se trouvât en communication régulière avec les grands centres de population.

Le message déjà cité est positif sur ce point; il y est dit en effet : « La ligne mensuelle des steamers de la poste, qui vont de Panama à Astoria, a reçu l'ordre de s'arrêter à San-Diego, Monterey et San-Francisco.

Les dernières nouvelles prouvent en même temps, néanmoins, que le gouvernement des États de l'Union, a fini par se préoccuper de la foule avide qu'allaient attirer dans la baie de San-Francisco les bruits merveilleux répandus par toutes les feuilles périodiques de l'Amé-

rique et même de l'Europe. Selon ces documents, plusieurs bâtiments de guerre auraient été expédiés afin d'organiser un embargo sur tous les navires marchands qui prétendraient entrer en rade de San-Francisco, ou même dans les autres ports de la Californie. Cette croisière aurait pour but de s'opposer à l'exportation du minerai d'or, ou de l'or même réduit en lingots. Dans cette occurrence on obtiendrait la promesse formelle des capitaines de bâtiments expédiés par le commerce, qu'ils ne transporteront aucune de ces valeurs précieuses, procédant des terres publiques ou des mines du Sacramento, sans en excepter tout autre lieu de la région aurifère de la haute Californie. Cette décision a été prise, dit-on, « pour empêcher les navires européens ou ceux de l'Amérique du Sud de faire frapper de l'or dans les monnaies étrangères sans payer la taxe du cent au gouvernement des États-Unis. »

Le discours du président renferme un autre fait politique qui n'est pas moins important à nos yeux que la confirmation des nouvelles relatives aux richesses minéralogiques de la Californie : il apprend au congrès que les débats avec l'Angleterre touchant l'Orégon ont cessé, et que le 49° degré est adopté pour limites : un gouverneur a été expédié par terre, afin de prendre définitivement possession de la portion de ce territoire qui échoit aux États-Unis (1).

(1) On peut consulter sur les nouvelles découvertes métalliques faites en Californie un travail plein d'intérêt inséré dans l'*Illustration*, numéro du 13 janvier 1849.

FIN.

Vieille
Aspec
Nouve
Fleuve
Lacs.
Orogr
Preini
à dé
Cort
Expéd
ciaco
sept
golfe
Expéd
Contin
tiém
sitlon
Colb
Expéd
lon,
Ilfor
Tablea

Descrip
Notion
pédit
expé
Etablis
l'Oré
d'Ast
de fo

Géograp
tions.
Découve
Bériu

rope. Selon ces
bâtiments de
pédiés afin d'or-
tous les navires
raient entrer en
ou même dans
Californie. Cette
t de s'opposer à
u d'or, ou de l'or
Dans cette occur-
romesse formelle
ents expédiés par
e transporteront
écieuses, procé-
es ou des mines
en excepter tout
n aurifère de la
e décision a été
empêcher les na-
eux de l'Amé-
e frapper de l'or
étrangères sans
au gouvernement

dent renferme un
i n'est pas moins
que la confirma-
tives aux richesses
Californie : il ap-
e les débats avec
l'Orégon ont cessé,
adopté pour limi-
a été expédié par
é définitivement pos-
de ce territoire qui
(1).

sur les nouvelles dé-
te en Californie un
é dans l'Illustration,
p.

TABLE.

LES CALIFORNIES.

	Pages.		Pages.
Vieille ou basse Californie.	1	Régime intérieur des missions.	18
Aspect du golfe; climat; productions.	2	Races aborigènes.	20
Nouvelle ou haute Californie.	3	Idées religieuses de quelques aborigènes de la Californie.	25
Fleuves du golfe de Californie.	4	Armes des Indiens; chasses; goût pour la musique.	26
Lacs.	5	Danses caractéristiques; la danse macabre en action chez les Californiens.	27
Orographie.	ib.	Etat de la Californie durant le dix-huitième et le dix-neuvième siècle; expulsion des Jésuites; partage des missions entre les franciscains et les dominicains.	ib.
Premières explorations maritimes tendant à découvrir la Californie; expédition de Cortez.	6	Etat actuel de la haute Californie; Monte- rey; Pueblo de los Angeles.	33
Expédition combinée d'Alarcon et de Fran- cisco Vasquez de Coronado; Cibola; les sept villes; exploration plus complète du golfe de Californie.	8	Etat de Sonora et de Sinaloa.	35
Expédition de Viscaino.	13	La pêche des perles.	38
Continuation des explorations au dix-sep- tième siècle; premières missions; propo- sitions faites à Louis XIV et rejetées par Colbert.	14	Mœurs des Californiens; influence des lieux sur leurs coutumes.	30
Expédition de D. Isidro de Atondo y Antil- lon, missionnaire allant explorer la Cal- ifornie; le P. Eusebio Francisco Kino.	15	Derniers événements politiques arrivés dans la haute Californie; cession de ce vaste territoire faite aux Etats-Unis par le Mexi- que. — Conclusion.	41
Tableaux des missions de la basse Californie.	18		

L'ORÉDON.

	Pages.		Pages.
Description géographique; productions.	47	Nations indiennes de l'Orégon.	57
Notions historiques sur la découverte; ex- pédition par terre de M. de la Vérendrye, expéditions maritimes.	52	Usages étranges d'une nation de la Nou- velle-Calédonie.	59
Etablissements fondés sur le territoire de l'Orégon; le fort Vancouver; état actuel d'Astoria; tentatives de missions; projet de fondation considérable.	55	Chasses des Indiens de l'Orégon; particu- larités touchant le castor.	60
		Discussion diplomatique touchant la pos- session de ce territoire.	61

AMÉRIQUE RUSSE.

	Pages.		Pages.
Géographie; nature du climat; produc- tions.	65	d'une compagnie russe pour l'exploitation des fourrures.	66
Découverte de cette partie de l'Amérique; Béring et ses compagnons; formation		Premiers établissements des Russes; divi- sion du territoire.	69

	Pages.		Pages.
Formation définitive de la Compagnie russo-américaine; administration territoriale; Baranoff; Novo-Arkangelsk.	70	chasses; destructions des morces; les Baidarkes; un port sur les Tchouktchis américains; les Balches de l'Amérique russe.	78
Désignation des îles Aléoutiennes ou Aléoutes; changement projeté pour le chef-lieu de l'établissement.	74	Etablissement de la Bodega, fondé en Californie et dépendant de l'administration de Novo-Arkangelsk.	79
Population indigène; les Aléoutes; leurs		Situation actuelle de la Compagnie.	83

APPÉNDICE.

	Pages.
ILE DE QUADRA ET VANCOUVER (NOOTKA).	87
ILES DE LA REINE-CHARLOTTE.	89
MINES D'OR DE LA HAUTE CALIFORNIE.	102

	Pages.
rses; les Bal-	
uktchis amé-	
rique russe.	76
ondé en Cali-	
niustration de	
.....	79
gnie.	83

	Pages.
.....	87
.....	89
.....	102

